



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

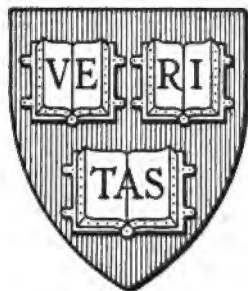
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX K4LI R

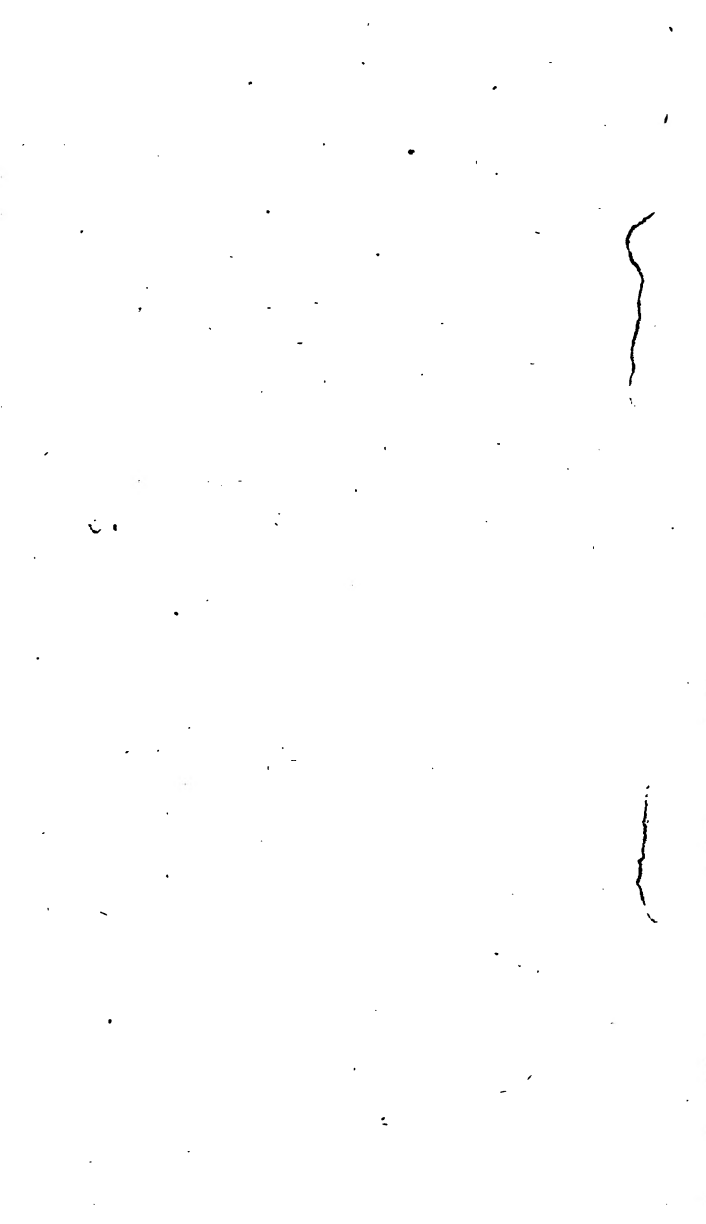
357. 82



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



LE SPECTACLE
DE
LA NATURE.
TOME SIXIÈME.







Dessiné par Camer.

Gravé par Le Bar.

Tous les Hommes nous sont chers.

Voyez la Page 507 du septième Tome.

et Vie de Turenne par Ramsai.

11-6-20

LE SPECTACLE
D'E
LA NATURE,
O U

ENTRETIENS
SUR LES PARTICULARITÉS
D'E
L'HISTOIRE NATURELLE,
Qui ont paru les plus propres à rendre
les Jeunes-Gens curieux, & à leur
former l'esprit.

TOME SIXIÈME, 1611
CONTENANT CE QUI REGARDE
l'Homme en Société.

NOUVELLE ÉDITION.


A PARIS,

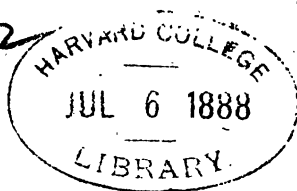
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

~~V-2883~~

S 357.82





LE SPECTACLE
DE
LA NATURE,
CONTENANT
CE QUI REGARDE L'HOMME
EN SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.
ENTRETIEN PREMIER.



ANT de biens placés autour de l'homme , & renouvelés la plûpart d'une année à l'autre , à proportion de son besoin ; cet appareil d'organes destinés à lui en assurer la possession, cette intelligence capable d'en perfectionner l'usage & d'en glorifier l'Auteur ; toutes ces distinctions qui ne se trouvent réunies que pour l'homme , nous ont manifesté le

Tome VI.

A

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

spectateur de la nature , l'usufruitier de la terre , & le maître de ce qu'elle contient. Ses lumières & son expérience devoient embrasser tout son domaine : aussi le voyons-nous jouir de sa dignité & de toutes ses prérogatives quand il s'occupe à régler sa conduite & ses travaux. Il ne devient ridicule que quand d'agriculteur & de gouverneur qu'il étoit né , il s'avise de vouloir être l'interprète de la nature , & d'attribuer à son intelligence la décision de ce que Dieu a réservé à son propre conseil.

Une chose semble le dégrader , ou obscurcir la prééminence du poste auquel nous l'avons vû élevé. L'homme n'est point seul ici. Le genre humain couvre la terre. Appellerons-nous encore prééminence un rang qu'il partage avec des millions d'égaux ?

La Société
mèt l'homme
en possession
de son do-
maine.

Il est des biens qu'on peut posséder avec jalousie , & dans lesquels nous ne souffrons ni association , ni division. Il n'en est pas ainsi de notre domaine. L'homme n'en est revêtu qu'autant qu'il entre en société avec ses semblables , & il perd en effet tous ses droits à mesure qu'il cesse d'être sociable.

Quoique la Providence divine nous dispense ses faveurs avec une telle écono-

mie, qu'elle en fait souvent la récompense de nos recherches, pour rendre par-là notre travail plus animé; il ne faut pas cependant que la vûe de tant de riches possessions, de tant de belles connoissances, & de tant d'opérations d'un succès immanquable, nous fasse admirer l'homme outre mesure, & nous jette dans l'illusion. C'en seroit une de croire qu'il ait été accordé à un homme seul de découvrir & d'acquérir successivement par lui-même tout ce que nous venons de voir. Les fruits de l'intelligence & les fruits de la terre ne sont accordés à aucun de nous dans une étendue suffisante, si ce n'est par le ministère des autres hommes, & avec l'obligation du réciproque. Tandis que chaque homme fait valoir pour le bien commun, son industrie particulière, la société lui témoigne sa reconnaissance, en lui fournissant tous les autres secours dont il a besoin. Elle lui livre les découvertes de tous les âges, & les productions de tous les lieux. Elle ménage son tems & sa peine. C'est proprement à la société & non à aucun homme que tout a été donné : c'est uniquement par elle que l'homme participe à la diversité des présens du Créateur.

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

De même que les productions de la terre, les talens humains sont éparés d'un bout de notre séjour à l'autre, afin que les habitans s'entredemandent ce qu'ils savent, comme ils s'entrecommuniquent ce qu'ils possèdent. Celui qui sort de la société fait donc un double mal. Il perd son tems à chercher laborieusement ce que la société lui offre d'une façon expéditive; & il néglige ou enfouit injustement un talent qu'il avoit reçu pour elle. Par-là il est sensible que Dieu s'est proposé de mettre ici, non des solitaires, mais des citoyens.

Ceux qu'on
appelle soli-
taires ne ces-
sent pas d'être
citoyens.

Gardons-nous cependant de confondre la retraite avec la solitude. Pour être citoyen, il n'est point nécessaire d'être toujours dans la foule. Au contraire la vie la plus tumultueuse est fort souvent la plus inutile. Celui que l'esprit de Dieu conduit dans la retraite, n'est pas un solitaire misantrope qui se refuse au bien commun; mais un citoyen prudent qui évite des périls plus forts que lui. Ce sera un Paul ou un Hilarion qui se veut soustraire à la haine de ses persécuteurs & aux dangers d'une chûte déplorable; ou un Rancé qui se dérobe à la contagion du siècle dont il n'a que trop éprouvé l'impression & la malignité; ou un

Mabillon qui se recueille tout entier pour être moins distrait dans ses travaux vraiment ecclésiastiques. Mais de tels hommes n'ont cessé de porter tous leurs frères dans leur cœur, ni de travailler pour eux de toute l'étendue de leur pouvoir.

Il y a des retraites où l'on ne met en œuvre que des talens fort bornés & fort communs, tels que celui de cultiver un jardin, celui de servir des malades, de faire une étoffe, ou de tailler la pierre. Mais de tels établissemens, loin d'être blâmables parce qu'ils sont à l'écart, sont au contraire les supports & les modèles de la société, lorsque le travail & la fraternité y sont particulièrement en honneur.

C'est en effet à cet amour actif & secourable que toutes les pages de l'Evangile nous rappellent. Le renoncement qu'il demande n'est point la sortie du monde ou la haine de la société; mais la destruction des attaches de cet amour-propre qui ramène tout à lui-même, & qui, au lieu de servir ses frères, ne cherche qu'à en être servi. Loin de nous permettre la haine, il ne nous permet pas seulement l'indifférence ou l'inaction, puisqu'en nous obligeant à aimer tous

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

Selon eux, la morale doit se traiter de même, sans que Dieu y intervienne. Qu'est-elle autre chose que l'amas ou le corps des règles que les hommes doivent suivre entr'eux ? il faut donc chercher ces règles dans la cause & dans l'intention qui attroupe des hommes. Or, il n'y a que le besoin & les réflexions des législateurs qui les aient réunis. Il ne faut donc pas étendre les droits & les devoirs de la société plus loin que l'intérêt. De-là cette douce morale d'Epicure qui règle la mesure de nos devoirs sur le parfait contentement de toutes nos facultés. De-là les principes aussi risibles de Hobbes & de Machiavel qui ne connoissent rien de légitime & d'honnête que ce qui plaît au législateur, parce que ce chef de la société étant par sa place à portée de connoître les besoins du corps entier, sa volonté devient, disent-ils, la règle de la justice, & même de la religion qu'il faut suivre. Les Déistes modernes, peu différens des vieux Epicuriens, regardent l'homme comme un animal sans aucune prééminence qui le discerne des autres animaux ses conforfs & commensaux. Originaiement la bête & l'homme picoroient ensemble les mêmes bayes, croquoient le même gland. Pour avoir une meilleure

part aux fruits de la terre , l'homme s'est joint à un autre homme : & les devoirs de la société ne sont rien de plus que des compensations de différentes utilités. Les Stoïciens ont pris la chose un peu autrement , & en supprimant l'intérêt, ils s'affranchissent de toute redevance , ce qui rentre en un sens dans le même principe. Car comme ils sont persuadés que l'homme se suffit à lui-même , & que ni la douleur personnelle , ni les insultes d'autrui n'ont aucune prise sur un esprit qui raisonne ; ils se tiennent à part : ils ne prennent aucune compassion de ceux qui se disent malheureux : & le même désintéressement qui les empêche de rien exiger des autres , fait qu'ils ne doivent rien à personne. Ainsi les philosophes qui font de l'homme un animal solitaire , ruinent conséquemment ses devoirs : & la plupart de ceux qui en font un animal sociable ne les établissent guères mieux , en les mesurant uniquement sur l'intérêt.

Après avoir consulté les philosophes , écoutons l'expérience. Le langage de celle-ci est fort différent du leur , & se trouve le même que celui de l'Écriture. Observons ce qui se passe parmi les animaux : les inclinations & les organes qu'ils ont reçus , décident de leur sort ,

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

ils ont précédé ses besoins. Une intention, une volonté supérieure a fait le bras pour tailler la pierre : mais la philosophie, parce qu'elle a fait des remarques sur l'utilité des bras & de la pierre, auroit mauvaise grace à s'attribuer l'invention de la pierre & des bras. Elle n'a pas plus de grace à attribuer la naissance de la société aux besoins réciproques, & à l'invention de Nemrod ou de Dracon. Il n'est pas douteux que les secours mutuels ne soient dans les desseins de Dieu le fruit infailible de l'association, & la juste récompense de l'harmonie. Mais l'amour de la société est avant toute utilité. C'est l'intention de Dieu : c'est notre état, en sorte que notre utilité venant à cesser, nous ne sortons pas pour cela de la société, ni ne sommes affranchis en aucun tems des liens qui nous attachent à elle. C'est la main de Dieu qui les a formés.

La philosophie a réellement essayé de les tromper, quand elle a osé dans tant de sectes anciennes & nouvelles, ramener tous nos devoirs à la mesure de nos plaisirs ou de nos besoins. Le besoin seul est un mauvais maître. Il n'en faut rien attendre de bon dès qu'il est devenu indolent par l'abondance, ou insolent par la force. Pour former la société qui cou-

vre la terre , Dieu n'a pas attendu les leçons du besoin , ni celles des législateurs. Il a employé des moyens plus efficaces & plus infaillibles. Il a donné à l'homme des bras & divers talens : mais ils lui sont inutiles s'il ne les mèt en œuvre conjointement avec ses semblables. Il lui montre des provisions prêtes à le vêtir , à le loger , & à le nourrir : mais l'homme perd l'usage du nécessaire, s'il se sépare de la société. Je vous l'ai fait voir autrefois *. L'homme en tout ceci sent l'œuvre de Dieu , & se conforme à l'intention du Créateur en travaillant avec son semblable : mais comme les réflexions qu'il peut faire sur le besoin de se nourrir n'ont ni introduit la coutume de manger , ni produit les nourritures ; de même la réflexion la plus philosophique sur l'avantage que les hommes trouvent à s'entr'aider , n'a non plus produit la société , qu'elle n'a produit d'autres hommes. Tous ensemble , & les matières qui les occupent , & les correspondances qui les unissent , sont visiblement d'une institution supérieure aux tems & aux vûes des philosophes. Par-là les devoirs ou les fondemens de cette société se trouvent aussi anciens & aussi immuables que l'intention de son auteur.

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

* Voyez la
lettre qui finit
le I. Tome.

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.

Ce n'est donc ni le mouvement qui a formé la nature & les différens êtres, ni le besoin ou la philosophie & la politique qui ont formé les diverses parties & les diverses inclinations de la société; mais la société & la nature sont l'ouvrage d'une Providence adorable qui employe le mouvement pour entretenir l'univers, & qui fait marcher la société, tant par la direction des meilleurs esprits, que par l'éguillon du besoin.

Les philosophes en assignant pour cause de la société ce qui en étoit uniquement l'aide & le moyen, n'ont établi que de faux devoirs, plus capables de l'ébranler que de l'affermir. L'expérience qui nous conduit à une cause invariable, établit un amour de la société & des obligations qui sont toujours les mêmes, quelque interruption qu'il y ait dans nos intérêts & dans nos plaisirs. Les membres qui la composent peuvent nous nuire ou nous combler de biens: mais ni le rassasiement ne nous dispense de travailler pour elle; ni le dépit ne nous permet de la quitter, puisque dans l'ordre de Dieu c'est à elle que nos bras & notre industrie appartiennent.

Les payens guidés par des lumières fausses, & les Juifs mêmes éclairés par

une révélation qui n'étoit que commencée & préparatoire, ont pû penser qu'ils n'étoient tenus d'aimer que leurs amis. Des leçons froides & des lumières imparfaites n'ont pû rendre les modèles de la charité fort communs, ni multiplier les exemples de la douceur fraternelle. Pour procurer une partie du bien nécessaire, il a fallu aider l'instruction, tantôt par des loix pénales, tantôt par des idées d'honneur, de vengeance, d'amour de la patrie. Les passions sont venues au secours de la doctrine, & ont suppléé au défaut des vrais principes qu'on avoit perdus ou obscurcis. Mais la passion & les vûes bornées ne savent, non plus que le besoin, ni aller jusqu'où il faut, ni s'arrêter où il faut. En un mot, la raison n'a pas suffi pour faire des citoyens parfaits.

Il n'y a que l'amour sincère & tendre de tous les hommes considérés comme les enfans d'un même père; & comme les frères d'un même Sauveur; il n'y a que le Christianisme qui sans dispute & sans incertitude remplisse envers les hommes toute justice : tout autre principe est suspect & insuffisant. L'amour seul évite en tout de nuire à son prochain : comment voudroit-on faire tort à ce qu'on aime ? Le Christianisme est donc la per-

L'ORIGI-NE DE LA SOCIÉTÉ. fection de la société, puisqu'il poursuit l'injustice jusques dans ses racines, en supprimant l'amertume & la haine.

Le philosophe peut paroître citoyen & aimer sa patrie, sans aimer la justice. Mais celui qui aime la justice, & même ses ennemis, aime à coup sûr sa patrie. Il ne suffit pas cependant pour être Chrétien de savoir le Christianisme & d'en faire profession. Toutes les critiques qu'on fait des Chrétiens dans l'intention d'attaquer le Christianisme, portent visiblement à faux. On n'est vraiment Chrétien qu'autant qu'on aime ses frères : & qui n'aime point, quoique décoré d'un beau nom, demeure comme mort à la justice. Le caractère auquel on reconnoît le disciple du docteur de la charité, c'est d'aimer les hommes comme il les a aimés. Si la haine est la ruine de la société, & que l'amour en soit le lien sûr ; il est clair que, qui dit un vrai Chrétien, dit un vrai citoyen : & si je cherche ici mon citoyen dans le Christianisme, c'est parce que je ne le trouve que là. Par-tout ailleurs je n'en vois que des apparences destituées de principes & de stabilité.

Il est par conséquent bien inutile d'aller puiser les premiers devoirs & la vraie science de la société dans des raisonne-

Joan. 13 :
34 & 35.

mens ou dans une philosophie toujours timide & incertaine. Ce ne sera ni Aristote, ni Puffendorf que je prendrai pour maîtres. Ils pourront m'apprendre quelques usages d'une institution prudente, quoiqu'arbitraire & humaine : mais c'est dans la révélation que nous puiserons de sûres connoissances. Les effets admirables de cet esprit bienfaisant que l'Evangile respire, nous montrent qu'il appartenait à celui qui a fait l'homme & la société de nous apprendre ce qui pouvoit en amener les membres à la perfection. Il a conduit l'ancien peuple chargé du dépôt des promesses, par des loix dures, & proportionnées à la grossièreté des Hébreux comme à la conservation du dépôt. Mais nous trouvons toute la beauté & tous les devoirs de la société dans la première création de l'homme & dans l'Evangile qui le réforme.

Une des plus importantes vérités de l'Ecriture ancienne est celle-ci : Que Dieu a fait l'homme à sa ressemblance & pour gouverner tout sur la terre. Une des plus importantes maximes du nouveau Testament, & le but de toute la révélation, est qu'en aimant Dieu, nous nous aimions les uns les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Ces deux vérités s'entr'ai-

L'ORIGI- dent admirablement. La première nous
NE DE LA instruit de nos devoirs : la seconde nous
SOCIÉTÉ. fournit le moyen de les exercer & d'en
jouir. L'expérience en démontre l'accord.
Plus les hommes ont respecté l'union &
la fraternité , plus ils ont été heureux.
Le Misantrope, au contraire, en sortant de
la société , n'a plus de droit au pain que
Dieu multiplie par les mains des hommes
ses semblables ; il perd jusqu'à l'exercice
de son domaine sur les animaux. Il en
fera impunément insulté dans sa solitu-
de : c'est un roi qui est sorti de ses états.
Seul hors des frontières , on ne le recon-
noît plus. Il a tout perdu.

Mais si les Misantropes, tels que sont ,
par exemple , les Bonzes de la Chine ,
les Bracmanes des Indes , & tant d'autres
philosophes sauvages qui passent leur vie
à part dans des extases auxquelles Dieu
ne les avoit point appelés, peuvent juste-
ment être regardés comme déserteurs de
la société ; ils n'en sont pas , à propre-
ment parler , les destructeurs. Ils sont à
plaindre : mais ils ne sont pas dangereux.

Les vrais destructeurs de la société
sont les philosophes anti-chrétiens , qui
en rompent les premiers liens par des
plaisirs sans règle , & par le mépris des
loix révélées. Que penserions-nous d'un

homme qui oseroit redire publiquement
ce que Cartouche enseignoit à ses disci-
ples dans le fond des bois de Villers-
Cotterêts; qu'on peut être honnête hom-
me, & même utile à sa patrie, en volant
son prochain, pourvu qu'on évite de le
tuer? Cette doctrine, dirions-nous, trouble
tout l'ordre de la société : & la dou-
ceur de Cartouche est une extravagance,
puisque permettre le vol, c'est ouvrir
deux larges portes à l'homicide : car celui
qui voudra défendre son bien, tuera; &
celui qui veut l'enlever, tuera aussi, ou
pour l'avoir, ou pour se sauver. Tel &
plus pernicieux encore est le raisonne-
ment de ceux qui regardent comme une
chose indifférente d'ôter à un mari la
propriété du cœur de son épouse, & qui
au mépris du mariage, de l'éducation,
& des premiers intérêts de la société, ont
osé avancer & publier par l'impression
cette étrange maxime, que si David a
été blâmable, ce n'est pas d'avoir vu
Bethsabée, mais uniquement d'avoir tué
Urie. Quand l'esprit de l'homme, qui n'a
point la révélation pour guide, raisonne
mal, il égare. Quand il raisonne bien, il
n'a point d'autorité pour se faire croire :
c'est donc une école dangereuse ou peu
utile, & il nous en faut une plus sûre.

L'ORIGI-
NE DE LA
SOCIÉTÉ.



LE MARIAGE.

ENTRETIEN SECOND.

LE Mariage est le germe & le maintien de toute la société. Il en est le germe & l'origine, puisque tous les hommes sont provenus d'un homme & d'une femme. Il en est le fondement & le soutien, puisque le mariage supprimé, le genre humain périroit. Cherchons d'abord quel est le premier modèle de cette union : nous en connoîtrons plus aisément les avantages & les devoirs.

En tirant l'homme de la solitude, Dieu pouvoit d'abord lui donner plusieurs femmes, ou ne lui en donner qu'une. Si la pluralité des femmes eût été le bien de l'homme & l'avantage de la société, Dieu n'auroit pas laissé Adam durant une nombreuse suite d'années sans autre compagnie que celle d'une seule épouse. Il n'auroit pas débuté par une imperfection. S'il a donc jugé qu'une femme étoit pour Adam une aide suffi-

fante, ç'a été pour nous montrer d'abord LE MA-
 le modèle & la règle de cet état. Tous RIAGE.
 ceux qui ont voulu changer cet ordre
 primitif n'ont ni procuré, ni connu le
 bien de la société.

Tantôt pour parvenir à un avantage
 prétendu, tantôt pour éviter un incon-
 vénient possible ou imaginaire, les phi-
 losophes préférant leur raisonnement à
 l'ordre établi, avancèrent de tems à au-
 tre sur le mariage, des systèmes fort dif-
 férens.

Le divin Platon voyoit clairement la
 nécessité absolue de la communauté des
 femmes. Mahomèt & ses sectateurs, qui
 ne sont que des partisans d'un Déisme
 commode, & accompagné de quelques
 menuës pratiques sans gêne, voyent en-
 core plus clairement la nécessité de s'as-
 surer à chacun, à force de clôtures & de
 précautions, la propriété de leurs fem-
 mes; & d'en avoir chacun trois, & même
 autant qu'il leur est possible d'en entrete-
 nir. D'autres Déistes assortissent l'engage-
 ment d'un mariage légitime, & connu,
 avec des liaisons clandestines, mais passa-
 gères : & c'est encore la raison pure qui
 les conduit à ce système. Qu'est-ce que la
 raison n'a pas entrepris d'établir & de dé-
 fendre, en s'autorisant de l'évidence?

LE MA-
RIAGE.

Pour nous, mon cher Chevalier, nous ne faisons pas consister la gloire de la raison à établir des règles nouvelles ; mais à suivre la règle qui est faite , & à conformer l'union de l'homme & de la femme à la volonté de celui qui l'a instituée.

C'est pour mettre dans la société la paix, la bonne éducation, les provisions nécessaires, les avis, la consolation, & tous les secours les plus infaillibles, que Dieu a d'abord imposé & facilité à l'homme l'obligation d'aimer sa femme, & de lui demeurer fidèle, en la lui faisant regarder comme une partie de lui-même. Il voulut qu'elle fût dans sa formation, ce qu'elle devoit être dans la société du mari ; & que comme elle étoit vraiment *l'os provenu de ses os, & la chair venue de sa chair, des deux il se forma un seul tout.*

Telle est la haute idée que l'Ecriture nous donne du mariage : en le rappelant à cette origine, elle nous en montre l'excellence & la stabilité. La stabilité en est telle, que le mari ne doit non plus rompre avec son épouse, qu'il ne peut rompre avec lui-même. L'excellence en est telle, que cette liaison est supérieure à toute autre ; & que l'attachement qu'un

homme doit à son père est subordonné à celui qu'il doit à son épouse. LE MARIAGE.

Par la suite l'exemple de Lamech, un des descendans de Caïn, & le désir, soit de ne pas manquer de postérité, soit d'avoir une postérité nombreuse, introduisit presque par-tout la pluralité des femmes & la liberté de les répudier. Dieu ne jugea pas nécessaire d'assujettir à une loi plus sévère les patriarches élevés dans ces usages. Il leur confia les promesses : mais il ne les destina pas à réformer le cœur humain & à rétablir l'ordre primitif. Ce grand ouvrage étoit réservé à son Fils, à son Verbe, qui devoit être le réformateur du genre humain, comme il en étoit l'auteur. C'est avec toute l'autorité d'un maître que le Sauveur, supprimant pour toujours la liberté du divorce ou des conjonctions arbitraires, ramène le mariage à l'unité de la première institution, & ôte à l'homme le pouvoir de désunir ce que Dieu a conjoint.

La pluralité des femmes, pourquoi accordée aux Patriarches.

Ce peu de paroles que je viens de citer de l'Ecriture, tant ancienne que nouvelle, établit plus de vérités & procure plus de solides biens à la société que tous les systèmes des philosophes, & que tous les traités des politiques sur

LE MA-
RIAGE.

le mariage. Tous les raisonnemens & arrangemens qu'on a faits sur cette manière tendent plutôt à flatter le particulier ennemi de la contrainte, qu'à procurer au genre humain l'ordre, le repos, & la bienfaisance. Il n'appartient qu'à l'auteur de la société d'en assurer tout d'un coup l'état & les vrais avantages, par l'étroite obligation imposée à l'homme de se contenter d'une seule femme, & de lui demeurer inséparablement uni. La philosophie & la cupidité, s'il les faut séparer, courent dans leurs opinions après quelques avantages particuliers, ou extrêmement bornés, & manquent les biens les plus essentiels, comme aussi les plus étendus.

Le mariage indissoluble d'un seul homme avec une seule femme, peut occasionner quelque amertume, quelque inconvénient pour le particulier : mais par la généralité des avantages qui en reviennent au genre humain, cette disposition se trouve préférable à toute autre. La raison & l'évènement nous y montrent une sagesse digne de celui qui a institué & rétabli cet ordre, puisque c'est cet ordre qui procure la plus grande multiplication du genre humain & le plus grand repos des familles.

On

On a remarqué que le nombre des garçons & des filles qui naissoient de chaque mariage , étoit assez le même par-tout. Si la guerre, les voyages , & les rudes travaux emportent de bonne-heure un assez grand nombre de garçons ; il paroît qu'il en périt encore plus de l'autre sexe par la foiblesse du tempérament des filles , & sur-tout par les dangers qu'éprouvent les femmes, soit dans l'accouchement , soit par l'altération de leur lait quand elles font nourrir leurs enfans par des étrangères. Nous pouvons sans risque supposer la balance à-peu-près égale.

Mettons sur la terre cent garçons & cent filles , & raisonnons comme s'il n'y en avoit pas davantage pour le présent. Ce qui sera vrai dans le petit nombre , ne le sera pas moins dans la totalité du genre humain. On peut , dans les alliances qui seront faites de ces jeunes gens , s'en tenir à la première institution , ou suivre des idées postérieurement introduites. Voyons le bien ou le mal qui en doit arriver si nous nous y conformons aux usages des Orientaux. Vingt de ces garçons , parvenus par leur industrie à se faire honorer , & jouissant du droit que leur donne leur propre force , ou le

LE MA- RIAGE. consentement des autres , épouseront chacun trois femmes. C'est un trait de modération & de condescendance dans une telle liberté , de ne s'en pas approprier un plus grand nombre. Dix autres moins puissans & d'un rang subalterne , en prendront chacun deux. Il nous reste soixante-dix garçons , & vingt filles à marier. Que dix plus pauvres que les précédens , mais en état de nourrir une femme , se contentent chacun de la leur ; il restera soixante hommes & dix filles , qu'on traitera les uns & les autres en esclaves , & qui ne seront point pourvus , ou qu'on livrera à une communauté sans règle. Il y a des gens qui trouveront cet arrangement assez juste , s'il est utile. Commençons par l'utilité , je le veux : nous viendrons ensuite à ce que demande l'exacte justice & la simple honnêteté.

La grande utilité que l'on souhaite ici , c'est la plus grande multiplication des enfans. C'est beaucoup , suivant l'expérience des Orientaux qui vivent avec trois femmes , d'avoir de chacune trois ou quatre enfans. Jacob n'en eut que treize de ses quatre épouses. Accordons-en cinq pour chacune. Ce sont quinze enfans par ménage pour trois femmes.

Qu'il y en ait six pour chacune de celles LE MA-
 qui se trouvent deux dans une famille, RIAGE.
 ou douze enfans pour deux femmes. On
 peut en admettre huit pour celles qui
 ont chacune à part leur mari. Les autres
 femmes dont l'état ne sera point con-
 stant, ou n'auront point d'enfans, ou n'en
 auront que très-peu. C'est beaucoup si
 dans le desordre de leur conduite, elles
 peuvent conserver un lait pur, & parve-
 nir chacune à élever deux enfans. Les cent
 femmes que nous supposons distribuées
 comme nous l'avons dit, donneront

1°. Les 60, qui for-	}	60	fois
ment les 20 premiers ma-		5	enfans
riages auront			
ou pour vingt		20	fois
ménages		15	
c'est-à-dire		<hr/>	
		300	enfans

2°. Les 20, qui for-	}	20	fois
ment les dix mariages du		6	enfans
second ordre auront			
ou pour dix		10	fois
ménages		12	
c'est-à-dire		<hr/>	
		120	enfans
		B ij	

LE MA- RIAGE.	3°. Les dix du troi- sième ordre	{	10 fois
			8 enfans
	c'est-à-dire		<hr/> 80 enfans

4°. Les dix dont l'état n'est point réglé

		10 fois
		2 enfans
		<hr/>
c'est-à-dire	20	
	80	
	120	
	300	
	<hr/>	
Total	520	

Il est évident que dans cette distribution, la plus nombreuse postérité est pour celui qui a le plus de femmes, & la moindre pour celui qui n'en a qu'une ; d'où il semble qu'il faille conclure que l'unité dans le mariage est l'ordre le plus contraire à l'espérance de la fécondité. Mais il s'en faut bien que cela soit :

Rémettons-nous au moment où les cent jeunes hommes étoient prêts à se marier : que des cent filles qui sont les seules que Dieu ait mises sur la terre, chacun d'eux prenne la sienné : c'est le même ordre & le même cas que celui

d'Adam qui épousa la seule femme qui
fût alors sur la terre. LE MA-
RIAGE.

Plusieurs de ces femmes auront dix-huit & vingt enfans ou plus ; d'autres quatorze & quinze ; quelques-unes neuf & dix ; quelques autres moins. Pour parvenir à la vraie totalité, compensons le nombre foible par le fort. Retranchons tout d'un coup neuf & dix enfans à celles qui en ont le plus, & n'en accordons que deux ou trois de plus à celles qui en ont le moins. Ce compte moyen iroit à leur donner environ dix à douze enfans à chacune. Bornons-nous à neuf : réduisons-nous à huit, pour approcher plus sûrement de la vérité. Les cent femmes auront ensemble huit cens enfans au moins ; ce qui en produit deux cens quatre-vingt, & peut-être la moitié plus que dans le cas de la polygamie, en supposant de part & d'autre qu'ils vivent tous. Ainsi quoique la pluralité des femmes puisse mettre plus d'enfans dans une même maison ; ce qui ne paroît pas être le grand objet des desirs de certains prétendus philosophes ; elle en procure beaucoup moins au genre humain ; ce qui est contraire à la manifeste intention de Dieu. La philosophie elle-même convient en général, que la multiplication

LE MA- du genre humain est la fin du mariage.
 RIAGE. Comment donc osera-t-elle blâmer la monogamie primitive & Evangélique qui augmente de beaucoup cette multiplication, & lui préférer soit la communauté, soit la pluralité, qui ôtent l'une & l'autre tant d'enfans au genre humain?

Pour couper pié à toute vaine dispute, remarquons seulement que plusieurs de ces cent femmes qui seroient trois ou quatre avec un mari commun, n'auront jamais chacune autant d'enfans qu'elles en auroient en vivant à part une seule avec un seul. D'ailleurs celles qui demeureront livrées à une communauté brutale, de toute notoriété seront beaucoup moins fécondes, ou ne le seront point du tout. C'est donc une vérité évidente tirée de la commune expérience, que cent femmes mariées à la manière des Orientaux, donneront moins d'enfans au genre humain, composé de cent hommes seulement, que si l'on avoit formé cent ménages distincts par l'unité de l'homme & de la femme.

L'intérêt général, le plus digne sans doute de la recherche des cœurs vraiment philosophes, assure jusqu'ici à la monogamie un grand motif de préférence. Mais il faut que tout s'entr'aide,

& ce premier avantage se trouvera peut-être détruit par de trop grands inconvé- LE MA-
RIAGE.
niens. On ne peut bien juger du mérite & des incommodités de ces deux états que par la comparaison de l'un avec l'autre.

Entrons d'abord dans les tentes de Lamech, & voyons comment il vit avec ses deux femmes Ada & Sella. Il est le premier qui ait donné cet exemple. Il a apparemment pesé par avance toutes les suites de ce nouvel engagement. Y a-t-il trouvé les avantages dont il s'étoit flatté ?

Je ne vois dans ce ménage que diversité d'intérêts & de passions ; que jalousie & altercations entre ces deux femmes ; que ruses, rapports, & malignité d'interprétation pour s'entre-détruire dans l'esprit du mari ; que débats & fureurs parmi les enfans zélés partisans de leur mère ; qu'afflictions & procès pour le maître. Il redoute sa propre demeure. Il y trouve tout en combustion. Ce sont tous les jours des accusations nouvelles, ou un silence dédaigneux & plein de dépit, ou des éclats pleins d'emportemens. De père il devient juge, & le remède auquel il se croit forcé d'avoir recours est encore plus funeste pour lui que le mal dont il se veut délivrer, puisqu'il ne finit cette guerre intestine, que par la mort des plus séditieux.

LE MA-
RIAGE.

Au contraire l'unité du mariage qui a été prudemment contracté après des enquêtes & des assurances raisonnables entre deux caractères concordans & bien assortis , emporte avec elle l'unité d'intérêt , la conformité d'humeur & de pensées , le support , la paix , en un mot la plus douce société qui se puisse concevoir. L'unité dans le mariage est donc incomparablement plus avantageuse que la polygamie ; au genre humain par la plus grande propagation ; & aux particuliers par le plus grand repos.

Cette vérité deviendrait encore autrement sensible , si à la description de l'état des polygames je faisois succéder la peinture des infamies & des malheurs auxquels leur avidité réduit nécessairement le reste du genre humain. Concevez d'abord la moitié de la société , c'est-à-dire , toutes les femmes déshonorées par la défiance universelle où l'on est à leur égard ; emprisonnées pour toute la durée de leurs jours ; forcées de vivre perpétuellement avec celles qu'elles croient avoir le plus de sujet de haïr ; enfin abandonnées comme de malheureuses captives aux caprices d'un petit nombre de brutaux qui ne peuvent s'assurer cette odieuse pluralité

qu'à force de barrières & de sentinelles. LE MA-
RIAGE.

Concevez d'une autre part la moitié des hommes réduite à renoncer aux sages loix de la nature, soit par l'impossibilité de trouver une compagnie honnête & fidèle; soit par les précautions violentes que prennent les usurpateurs pour préserver leurs femmes des entreprises de ceux qui n'en font point pourvûs.

Mais j'offenserois votre modestie par le récit de ces horreurs: & si la peinture seule en est scandaleuse, combien la chose même est-elle contraire à la première institution du Créateur, & à tous les premiers sentimens de l'humanité? L'Evangile qui a supprimé cet affreux brigandage, a donc ramené l'ordre dans la société.

Après les différentes formes de mariage qui ont, selon les tems & les lieux, reçu quelque stabilité par les réglemens des hommes, il est deux autres sociétés où l'on ne connoît point d'autres loix que le caprice, & où l'on ne respecte ni l'honneur des familles, ni l'avantage du genre humain. Je veux parler de ces commerces qu'on entretient ou avec des personnes engagées dans le mariage, ou avec des personnes libres. Honorerons-nous du nom de société, des liaisons

L'adultère
& la fornication.

LE MA-
RIAGE.

sans règle , formées à l'aventure par un sentiment bestial qui ramène tout à lui , malgré les cris de la raison , & au mépris du bien commun.

Je ne mettrai pas en question si l'adultère & le commerce illégitime des personnes libres défigurent & empoisonnent la société ; ni si ces liaisons purement fortuites déshonorent celui qui doit être sur la terre , l'image de Dieu , l'ouvrier de tout bien durable , & l'appui du bon ordre. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas-là une question à faire , s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée & dont la solution emporte aussi celle de la précédente , seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société , ou de celui qui débauche la femme d'autrui ; ou de celui qui voit une personne libre , & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier.

Injustice de
l'adultère.

Nous jugeons avec raison & conformément au sentiment de toutes les nations , que l'adultère est après l'homicide , le plus punissable de tous les crimes , parce qu'il est de tous les vols le plus cruel , & un outrage capable d'occa-

fionner les meurtres & les excès les plus déplorables. LE MA-
RIAGE.

L'autre espèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la société ne sont pas si apparens : mais ils ne sont pas moins réels, & quoique dans un moindre degré d'énormité, ils sont peut-être beaucoup plus grands par leurs suites. C'est ce qu'il s'agit de voir.

L'adultère, il est vrai, est l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injustice, de deux âmes abatardies, & qui devroient être un objet d'horreur l'une pour l'autre ; par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connoissent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent ; parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendresse maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité ; ni aucune vigilance sur leurs mœurs de la part d'une mère qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce soient là de grands désordres, tant que le mal est secret la société en souffre peu en apparence. Les enfans sont

L'adultère.

LE MA-
RIAGE.

nouris , & reçoivent même une forte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

La fornica-
tion ruine la
société.

Quelle est en effet la destination des attraits qui préviennent l'homme ? quelle est la vraie fin des plaisirs ? Pourquoi , par exemple , Dieu a-t-il attaché une faveur agréable aux nouritures dont l'homme devoit faire usage ? Pourquoi se sent-il porté par un attrait puissant à s'entretenir à l'aide de la parole avec son semblable ? La raison déstituée de plaisirs prévenans , & renfermée dans ses recherches , auroit pû négliger les besoins du corps , ou dédaigner la société au service de laquelle Dieu l'avoit destinée. Le plaisir est un moniteur pressant qui ramène la raison à sa fin ; mais cette raison connoît le prix du tems & de la santé. Elle resserre les plaisirs de la conversation & de la table dans les bornes du simple nécessaire , & loin d'être gouvernée par ces attraits , elle les gouverne.

Il en est de même de tous les autres , & en particulier de ceux que Dieu a voulu attacher à la société conjugale. Ils tendent à faire croître le genre humain ; & l'effet suit l'institution de la Providence , quand ces plaisirs sont assujettis à

une règle. Mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la société sont les suites infâillibles des liaisons irrégulières.

LE MARIAGE.

D'abord elles sont la ruine de la fécondité. Les femmes qui ne connoissent point de devoirs , aiment peu la qualité de mere , & s'y trouvent peu exposées ; ou si elles le deviennent , elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière. Il semble qu'ils n'y aient point de droit. On en rougit. On en est embarrassé : & l'on prévient leur naissance par des remèdes meurtriers : ou on les tue après qu'ils ont vû le jour : ou l'on s'en délivre en les exposant : ou l'on jette entre les parens & les enfans un cahos qui les tiendra inconnus & séparés pour toujours. Il se forme de cet amas d'enfans dispersés à l'avanture une vile populace sans éducation , sans biens , sans profession. Personne ne les protège , ni ne les connoît. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu les laisse nécessairement sans principes , sans règle , & sans retenue. Souvent le dépit & la rage les faisoient ; & pour se venger de l'abandon où ils se voyent , ils se portent aux excès les plus funestes.

LE MA-
RIAGE.

Le moindre des maux que puissent causer ces amours illégitimes , c'est de couvrir la terre de citoyens infortunés qui périssent sans pouvoir s'allier , & qui n'ont causé que du mal à cette société où l'on ne les a vûs qu'avec mépris.

Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement & au repos de la société, que la doctrine & le célibat infame de ces faux philosophes qu'on écoute dans le monde , & qui ne nous parlent que du bien de la société , pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part rien de si salutaire à un Etat que la doctrine & le zèle de l'Eglise , puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits , & plus utiles aux autres ; qu'elle s'applique à inculquer aux grands comme aux petits la dignité du mariage , pour les fixer tous dans une sainte & honorable société ; puisqu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer , à nourrir , & à instruire ces enfans qu'une philosophie toute bestiale avoit abandonnés.

Que demande le philosophe qui se déclare ou pour la communauté de Platon , ou pour le célibat d'Epicure ? C'est d'être affranchi de soins , de dépenses ,

d'établissémens , & de toute gêne ; c'est-à-dire , que la société fera tout pour lui , & qu'il ne fera rien pour elle.

Ne refusons point d'entendre les raisons de cette sublime philosophie qui voit plus clair que l'Eglise , & qui trouve à reprendre dans la révélation. Les sectateurs de l'Epicurianisme ne se croient pas si inutiles. Je leur ai oui dire que leurs liaisons n'étoient pas toujours infructueuses ; qu'il falloit dans un Etat des gens de toute espèce ; & que si la République souhaitoit d'une part d'avoir des citoyens bien élevés , de l'autre elle se trouvoit très-bien d'en avoir qui fussent manier la brosse & la décrotoire.

Je suis touché de l'équité avec laquelle ils conviennent que la naissance & l'éducation des Rois, la naissance & l'éducation de ceux qui remplissent honorablement toutes les conditions, sont les heureux fruits du mariage régulièrement contracté. Mais j'ai un reproche à leur faire sur ce qu'ils attribuent à leurs œuvres la propagation de la canaille. Il y a de la vanité & de l'injustice dans une telle prétention : ils s'approprient une gloire , dont les plus brutaux , les plus violens , & les moins philosophes de tous les hommes revendiquent la meilleure part. D'où

LE MA-
RIAGE.

il fuit que la société qui n'a jamais cru rien devoir à une conduite aveugle & débordée, ne se croit pas plus obligée à la reconnoissance envers ceux qui osent donner le nom de philosophie à leur libertinage.

Il est d'expérience que le bien du genre humain concourt parfaitement avec la parole de Dieu à demander l'unité & l'indissolubilité du mariage, puisqu'en supprimant les liens vous supprimez les sentimens honorables, les supports durables, l'estime, l'amitié, la prudence, l'exercice de toute vertu, la certitude & les secours qui perpétuent efficacement tous les états.

La fin du
caractère de
l'homme &
de celui de la
femme.

Dieu ayant en vûe les suites inestimables de cette union, en a facilité les devoirs & aidé l'heureux effet par la diversité des qualités qu'il a mises dans l'homme & dans la femme. Il a donné à l'homme les titres de chef, de gouverneur, & de défenseur de la famille. C'est pour le mettre en état de rendre sa famille heureuse par le produit de son travail & par l'activité de sa protection, qu'il lui a donné une taille avantageuse, un air de majesté, un tempérament robuste, & une vivacité ennemie de l'inaction. C'est pour cela même que les amusemens.

de son enfance ont été tumultueux & bruyants. Après que l'âge viril a mûri ses desirs, & mis de l'ordre dans ses idées; il paroît plus raffiné. Mais observez-le dans son repos apparent. Un feu secret le dévore. Il forme à coup sûr un projet, s'il n'est déjà parti pour l'exécuter. Il faut qu'il agisse au dehors; qu'il ait l'œil à tout; qu'il découvre ce qui se passe, & comme tout se comporte; qu'il maintienne l'abondance & la sûreté dans son séjour. Tantôt il répare les désordres des saisons: tantôt il remédie à la caducité de ses bâtimens. S'il interrompt son travail par quelques jeux, les plus sédentaires sont peu de son goût. Il leur préférera la course à pié ou à cheval; le palét ou la paume; la chasse ou la pêche. Ses plaisirs sont autant d'exercices. C'est l'action qui le fortifie & le fait vivre. Il ressemble aux plantes vigoureuses qui périssent à l'ombre, & ne se maintiennent qu'au grand air. Tous ses goûts & son caractère universel, en l'entretenant ainsi dans une salutaire agilité, le mettent en état de faire prospérer son bien & sa famille, ou par les voies d'une légitime défense, ou par la persévérance d'un travail profitable.

La destination de la femme est fort différente, & ses qualités répondent sen-

LE MA-
RIAGE.

siblement à sa destination. Quoiqu'à titre de créature raisonnable elle ait droit comme son mari & avec tout le genre humain , au domaine de la terre , elle ne tient que le second rang dans la famille. Elle est soumise à son mari : elle est son aide ; mais c'est une aide semblable à lui. Elle est respectable dans sa famille , & par ses propres droits & par le pouvoir qu'elle tient de son mari. Mais elle n'a pas reçu la même mesure de force , ni la même mesure d'activité. C'est une sage précaution qui tendoit à la renfermer dans de moindres soins , & à lui faire prendre pour sa part les opérations intérieures du ménage , pendant que le mari veilleroit & agiroit au dehors. C'est pour rendre son aide toujours aimable au mari , & sa présence toujours agréable à la famille entière , que Dieu lui a donné la douceur & les graces. Elle est obéie parce qu'elle plaît : mais si la douceur & les inclinations bienfaisantes dont elle a naturellement le goût & les dehors , deviennent en elle un caractère réfléchi & dominant , alors elle est persévéramment obéie , non-seulement par ce qu'elle plaît , mais parce qu'elle est estimée.

Le ton du mari est plus imposant : mais l'autorité de la femme n'est ni moins

profitable, ni moins efficace. Elle l'exerce & la fait valoir tantôt par l'exacte con-
 LE MA-
 RIAGE.
 noissance qu'elle prend des plus menus
 détails & par le besoin perpétuel qu'on
 a de ses lumières ; tantôt par la justesse
 de ses avis ou par la modération de ses
 remontrances ; quelquefois par son silen-
 ce. Il n'y a pas jusqu'à ses larmes qui
 n'ayent leur autorité. Mais son pouvoir
 le plus infaillible est celui qu'elle tire de
 sa douceur & de sa vertu.

La beauté & la délicatesse qui rendent
 l'épouse naturellement retirée & séden-
 taire, ne la dispensent que des plus rudes
 travaux. Elle se croiroit déshonorée par
 des agrémens qui feroient d'elle une idole
 déstituée de l'usage de ses bras & de ses
 jambes ; ou une divinité fade, toujours
 en place pour recevoir de l'encens & des
 hommages. Comme elle partage les hon-
 neurs du gouvernement, elle en partage
 aussi les soins. Quoique ses courses & son
 activité se contiennent dans de moindres
 espaces, & se rapportent à de plus petits
 objets, ses occupations sont cependant
 continuelles & continuellement néces-
 saires. Elle règle les achats qui revien-
 nent tous les jours. Elle règle les paye-
 mens, les distributions, les bienfaisances,
 le cérémonial & l'ordre du logis. Sa pré-

LE MA-
RIAGE.

sence éclaire & anime tout. Aucune faute n'échappe à sa pénétration ; mais elle ne se plaint pas de tout ce qui est répréhensible. Il lui suffit qu'on voye que son silence n'est pas l'effet de son inattention, mais de sa retenue. Elle tient ainsi sa maison entière dans la dépendance de ses jugemens. Elle fait que ses plaintes, dont la force seroit promptement émouffée si elles revenoient fréquemment, feront une impression utile, quand elles seront très-rares. Mais ses regards, quoique paisibles & sans affectation, tiennent tout son monde dans le devoir : & sa patience la rend si respectable, qu'elle est obligée d'adoucir par sa gayeté & par son humeur toujours bienfaisante, ce qu'une vigilance si soutenue auroit d'austère & d'incommode.

Quoique l'ordre, la propreté, & la paix qu'elle établit par-tout, soient des avantages très-aimables par eux-mêmes, & naturellement propres à lui attirer des applaudissemens ; elle a un autre but. Elle ramène tout à une fin plus importante, qui est la satisfaction de son mari. Elle veut sur toutes choses, qu'en rentrant chez lui après le travail du jour, il puisse s'asseoir pour se délasser librement, non pour entendre des querelles & pour juger

des procès, plus fatigans pour lui que les affaires les plus pénibles. Tout est en règle à son retour. Elle veut qu'avec l'ordre il trouve toujours dans sa demeure la tranquillité & la joie. Elle ne connoît point de moyen plus sûr pour lui rendre son propre logis aimable : & dans la nécessité d'opter entre une juste économie & un calme inaltérable, elle donne toujours à celui-ci la préférence. Elle se relâche aisément sur quelques menus intérêts, & regarde la paix comme le plus grand de tous les gains.

Quand un raisonnable besoin la force à informer le maître du logis ou d'une affaire sérieuse, ou d'un accident qu'il est nécessaire qu'il sache, elle se saisit des avenues. Elle empêche qu'une langue indiscreète ne lui annonce brusquement ce qui le peut troubler. Elle le prépare à entendre sans émotion & sans risque les nouvelles les plus fâcheuses : & non-seulement elle en adoucit l'amertume ; mais après avoir donné le tems nécessaire aux réflexions à faire & aux mesures à prendre, elle fait faire une diversion adroite à un entretien trop lugubre, & à des répétitions inutiles. Elle tourne le discours sur des objets voisins moins affligeans. Elle occupe son esprit d'autres besoins ;

LE MA-
RIAGE.

& par l'adresse qu'elle a de l'occuper , elle le distrait peu-à-peu d'une pensée qui devient accablante quand elle est unique. Elle lui rend insensiblement la sérénité , qu'elle fait être aussi nécessaire à l'homme que la santé même.

Quoiqu'elle sache varier sa conversation avec prudence , elle est toujours aisée. La franchise & la candeur en sont inséparables. Mais cette franchise ne va pas jusqu'à lui permettre toutes sortes de questions. Moins encore employe-t-elle l'art dangereux de forcer son mari à laisser entrevoir ce qu'il avoit dessein de taire. Elle déteste une subtilité misérable , qui n'est propre qu'à tout troubler. Loin de le rendre défiant par un empressement inquiet de tout savoir , ou par l'indiscrète liberté de tout critiquer , elle ne lui laisse appercevoir en elle qu'une seule passion qui est de le rendre libre , content , & heureux. Ce désir qui éclate dans toute sa conduite , & qui anime également ses précautions , son silence , & ses discours , rend sa compagnie vraiment délicieuse. Le mari est heureux , parce qu'on veut sérieusement & universellement qu'il le soit. Il n'est blessé ni par des reproches , ni par des éclaircissements , ni par la censure de ses démarches.

S'il sent ce que vaut un si beau caractère, LE MA-
RIAGE.
 quand il y répond par des attentions ré-
 ciproques ; à quel prix mettra-t-il donc
 le trésor qu'il possède , quand il éprou-
 vera la même égalité , & une gayeté aussi
 constante, malgré des manières brusques,
 malgré des distractions qui peuvent pren-
 dre l'air de mépris, malgré de légitimes
 sujets de plainte ?

L'excellent cœur de son épouse se dé-
 clare tous les jours par de nouveaux
 traits , à quelque épreuve qu'il soit mis.
 Cette douceur inaltérable acquiert par la
 durée un nouveau mérite & un nouveau
 degré d'estime dans l'esprit de l'époux.
 Le tems & l'habitude qui affoiblissent le
 sentiment de la possession, ne servent qu'à
 le convaincre mieux de son bonheur. Il
 règne chez lui. Il y voit tout marcher au
 gré & même au-devant de ses souhaits.
 C'est à l'affection & à l'industrie de son
 épouse qu'il doit cette soumission agile,
 qui fait de son logis une vraie souverai-
 neté. Avec l'obéissance où trouvera-t-il
 plus de discrétion, plus de solidité , &
 moins d'épines ? C'est ainsi que l'épouse
 devient enfin , malgré les traverses les
 plus grandes, l'objet de sa sincère estime ,
 & enfin la dépositaire de toutes ses pen-
 sées. Le tems seul mène au grand jour

LE MA- tout le mérite de la patience & du bon
RIAGE. cœur.

La complaisance & la douceur, bien loin d'avilir ou de dégrader son épouse à ses yeux, l'élèvent au contraire tôt ou tard à la première place, qui de droit ne lui appartenait pas. Mais pour rendre ce domaine stable & utile, elle se garde bien de se l'approprier. Elle n'en fait usage que pour assurer au père de famille la subordination & les respects; à la famille entière le bon ordre & le repos. Avantages à tous égards inestimables ! seuls biens dignes d'être recherchés sur la terre ! Mais comme l'acquisition en est due à la douceur de la mère de famille, la ruine en eût été infaillible si elle eût été impérieuse, ou qu'elle eût voulu obtenir par des plaintes amères & par d'éternelles criailleries, une obéissance qui ne se livre avec promptitude qu'au bon sens, à l'air de dignité, & à la tranquillité d'esprit la plus soutenue.



L'ÉDUCATION.



L'É D U C A T I O N.

ENTRETIEN TROISIEME.

LORSQUE le Ciel a beni le Mariage par une heureuse fécondité , de nouveaux sentimens animent la conduite du père & de la mère. Celle-ci tient à son fruit par les attaches d'un amour tendre , & aussi propre à lui adoucir ses peines qu'à la rendre vigilante. Cet enfant qui la persécute par les cris , & qui lui ôte jusqu'au repos de la nuit , semble devoir être un supplice pour elle. Mais ce qu'on aime plaît toujours , & il n'y a point d'affection comparable à celle que le Créateur a mise dans le cœur de la mère. Le moindre signe de retour de la part de cet enfant , un sourire que les autres n'aperçoivent pas , pénètre la mère d'une joie inexprimable , & la récompense amplement de toute sa sollicitude.

L'amour du père est plus tranquille. S'il éprouvoit une égale sensibilité , elle l'attacheroit à son logis aux dépens des intérêts qui le demandent ailleurs. La ten-

L'ÉDUCATION.

dressée maternelle lui répond suffisamment de tous les soins intérieurs & de l'assiduité nécessaire. Il suit ses travaux accoutumés. Mais quoique moins démonstratif, l'amour du père n'est pas moins agissant. A mesure que la famille augmente, il redouble de vigilance & de soin. De nouveaux motifs encouragent ses efforts. Il est flatté d'entretenir actuellement chez lui une honnête abondance, & de pourvoir de loin aux établissemens futurs. Par l'activité de son travail on peut juger de la réalité de l'amour paternel. Tous les progrès de l'enfant répandent dans le cœur du père une secrète joie. Il la laisse entrevoir quand le petit commence à affermir ses pas. Elle éclate presque sans mesure aux premières lueurs de la raison.

Malgré l'impétuosité qui sert à dégourdir l'enfance en lui faisant quitter un jeu pour en reprendre un autre; la gayeté de la mère la façonne doucement à la pratique de la bienséance & des devoirs. C'est la majesté du père qui imprime le respect, qui arrête ou prévient les faillies & maintient tout dans l'ordre. Les enfans sont heureux d'éprouver à chaque instant les attentions, les secours, ou les caresses de la mère, & de recevoir sans

fin de nouveaux présens du père : mais leur plus grand bonheur est de sentir à qui ils doivent tout, & d'honorer réciproquement leurs bienfaiteurs. On leur imprime avec soin ce sentiment, qui sera pour eux le frein le plus propre à modérer leurs désirs, en attendant que la religion les régle. Ils sont quelquefois admis à baiser la main qui les comble de biens : & ils n'apperçoivent autour d'eux que des airs de mépris ou de tristesse, quand le père leur interdit sa présence, & les envoie en exil. L'ÉDUCATION.

A mesure que l'âge les fortifie, leur respect & leur reconnoissance croissent comme les années. Ils deviennent les plus tendres & les plus sûrs amis de leurs parens, quelquefois leurs supports & même leurs nourriciers. Mais voyons de plus près par quels degrés & par quelles précautions la Providence opère tous ces biens.

C'est elle sans doute qui met sous la main du père ces commodités & ces provisions toujours nouvelles qu'il apporte d'une année à l'autre & d'un jour à l'autre à sa famille. C'est une Providence aussi sensible qui remplit nuit & jour le sein maternel d'une liqueur proportionnée à la foiblesse de l'enfant, & qui enseigne

L'ÉDUCATION.

à cet enfant sans expérience, à demander avec larmes & à presser avec avidité sa mammelle qui pourvoit seule à tous ses premiers besoins. Mais cette Providence que l'âge & la raison découvrent, se cache aux yeux de l'enfance. Celle-ci ne porte pas ses vûes plus haut que la main de qui elle reçoit tout immédiatement. Dieu lui montre à dessein les libéralités paternelles sans lui laisser encore appercevoir les siennes. Il semble prendre à tâche de lui rendre ses parens chers & aimables, parce qu'ils sont les lieutenans sur lesquels il se repose de l'exécution des détails. Non-seulement il veut bien les associer aux opérations par lesquelles il assure la vie, l'habillement, la nourriture, & la culture de l'esprit, à la famille naissante; mais il leur réserve en un sens toute la gloire de l'éducation. C'est encore en ce point que l'homme est vraiment l'image de Dieu, dont il imite l'intelligence en variant les mouvemens auxquels il veut façonner le corps de ses enfans, & les idées ou les inclinations qu'il veut mettre dans leur esprit,

Question si la mère peut donner à une autre son enfant à nourrir.

Ne quittons point la plus tendre enfance sans avoir dit un mot sur la célèbre question; savoir si les mères sont obligées de nourrir leurs enfans, & si elles peuvent

sans blesser leur conscience, ou le bien de l'enfant, se décharger du soin de la première nourriture sur une mère empruntée. L'ÉDUCATION.

Ceux qui ne sont pas engagés dans le mariage trouvent cette question fort étrange. Ils prétendent qu'elle offense le bon sens ; qu'elle ne devrait pas même être faite ; & qu'il n'y a qu'une maladie déclarée, ou telle autre nécessité absolue qui puisse dispenser la mère du devoir de donner à son enfant le lait qu'elle a reçu pour lui.

D'une autre part les pères & mères croient avoir droit d'en juger différemment. J'exposerai les principales raisons du pour & du contre, afin de vous laisser le plaisir d'en faire la comparaison, & de vous déterminer au sentiment le plus raisonnable & le plus nécessaire.

L'amour maternel est l'ouvrage de la Providence. Elle n'a inspiré à la mère cette passion vive, que pour mieux assurer la conservation de son fruit : & avec la douce satisfaction que la mère éprouve en nourrissant elle-même son enfant, elle y trouve un double intérêt : je veux dire sa santé propre & celle de l'enfant.

Cette liqueur admirable qui ne devient abondante dans le sein de la mère

L'ÉDUCATION.

que quand l'enfant venu au monde, la demande avec cris, peut devenir meurtrière pour elle, s'altérer faute d'issue, s'épancher intérieurement, faire un dépôt, & lui causer du moins une dangereuse fièvre quand elle s'est déchargée de son fruit dans d'autres mains. Elle est toujours plus ou moins punie de cette espèce de dureté, & du mauvais traitement qu'elle semble lui faire.

Il y a d'ailleurs une proportion naturelle entre le sang qui coule dans les veines de l'enfant, & le lait que la mère lui donne: ce qui fait que cette nourriture lui sera toujours plus profitable qu'une nourriture étrangère. La mère, il est vrai, sera plus long-tems sans mettre au monde un nouveau fruit, parce qu'une seconde grossesse tourneroit sa substance au profit du nouvel enfant qu'elle auroit conçu, & au grand désavantage de celui qu'elle a dans ses bras. Mais quoique cet inconvénient semble devoir diminuer le nombre des citoyens, on peut assurer sans risque, que si elle en met moins au monde, elle en conservera plus, parce que ses enfans seront plus forts & mieux pourvus de tout, n'y ayant rien de mieux fait que ce que fait l'amour maternel. Ajoutons qu'un enfant qui a été

nourri par sa mère en est bien autrement aimé. Or les secours de toute espèce, les supports qu'on ne sauroit trop multiplier dans l'extrême foiblesse du premier âge, croissent comme l'amour qui en prend soin.

Rien n'est capable de remplacer l'amour des mères. Celui des nourrices n'en est qu'une foible imitation. Il n'est ni aussi vif, ni aussi précautionné : & par une infidélité dont les suites ne sont pas moins malheureuses qu'elles se trouvent fréquentes ; elles deviennent mères, après avoir promis de n'être que nourrices. Ce peu de paroles renferme bien des vérités.

On convient, disent ceux qui se déclarent pour l'usage des nourrices, qu'on voit périr plusieurs mères, qu'il seroit possible de sauver en leur laissant nourrir leurs enfans. Mais il vaut mieux les exposer à un risque que de leur en faire courir cent. Par une suite infaillible de la manière dont les filles sont élevées dans la plûpart de nos villes, ce n'est pas sans danger qu'elles deviennent mères, & c'est avec un danger extrême qu'elles deviendront nourrices. Il y a des comparaisons qui portent leur preuve avec elles : chacun avouera qu'il en est d'une fille élevée

L'ÉDUCATION.

à l'ombre & dans le repos de la retraite , comme de ces plantes dont on prend soin de faire blanchir les feuilles en les tenant dans des liens, & en leur ôtant l'air. Les Dames de tous les états , par le peu d'air & d'exercices qu'elles prennent , sont d'un tempérament si délicat , que la nourriture d'un enfant seroit accablante pour elles , & peu suffisante pour lui. Si nous souhaitons que les mères de famille aient recours à un autre lait , ce n'est ni pour autoriser leur mollesse , ni pour les mettre en état de suivre le train du jeu & les vains amusemens des compagnies incompatibles pour une Dame avec un nourrisson entre ses bras : mais c'est une décharge de prudence & d'économie ; nous osons dire une pratique de nécessité , plutôt que de foiblesse ou d'indulgence. Nous ne prétendons ici qu'écouter la voix de la nature , & suivre l'intérêt de la société. Notre intention n'est autre que de procurer à nos enfans une nourriture saine & abondante. Nous cherchons à leur communiquer avec le lait d'une paysanne robuste & de bon caractère , quelque peu de la vigueur de son tempérament. Des réglemens sages nous répondent d'ailleurs de la conduite des nourrices. Ainsi les mères,

les enfans, & l'Etat se trouvent bien des L'ÉDUCATION.
secours que nous trouvons dans la pratique moderne.

Vous qui nous prouvez très-bien que l'intention de la nature est que la mère nourrisse son fruit; vous ne dites que ce que nous accordons. Nous convenons ensuite les uns & les autres d'une seconde vérité, qui est qu'il ne faut recourir au supplément des nourrices que dans un besoin exact. Ajoûtons-en une troisième, qui est que le supplément ne cesse pas d'être innocent, pour être devenu commun. Nous souhaiterions avec vous qu'il n'y eût d'autres nourrices que les mères. Mais pour réformer la liberté que celles-ci prennent de payer une nourriture subsidiaire; commencez par réformer l'éducation universelle. Obtenez que les filles des nobles & des bourgeois soient accoutumées par-tout au plein air & aux travaux des champs. Faites par vos remontrances que le public s'entende désormais, & gagnez sur lui que les filles soient accoutumées à un travail sérieux; que leur corps soit fait à porter des fardeaux; à endurer tantôt le chaud tantôt le froid, & à résister à un surcroît de fatigue. Procurez-leur à toutes l'éducation qu'ont eue les filles de Barthuel &

L'ÉDUCATION.

celles de Laban. Vous pourrez alors remettre la règle en vigueur , & supprimer les exceptions. Nous n'en demandons qu'à regret la dispense. Nous sommes très-persuadés que les mères d'un tempérament robuste n'ont pas à hésiter sur ce devoir : mais nous voudrions voir dans les villes la vigueur & la simplicité que nous voyons avec jalousie dans les campagnes.

Nous en sommes bien loin , & dans l'affoiblissement de nos corps comme de nos mœurs , c'est une politique louable , nous osons dire chrétienne , d'associer les femmes de la campagne à celles de la ville dans la première éducation , par la nourriture des enfans , qui est le premier fondement de la société. Le bon choix des nourrices supposé , on établit , entre les familles aisées & les plus pauvres , des liens qui les unissent étroitement. Toutes les richesses & même les secours de la charité , sont presque renfermés dans les villes. La campagne y envoie tout ce qu'elle recueille de bon , & comme elle n'a la propriété de rien , ce qui lui en revient ne suffit pas pour la nourrir. La dispersion des enfans de la ville dans les villages circonvoisins y répand quelque argent , & fait naître des

ressources où régnoit une affreuse indigence. L'ÉDUCATION.

Il n'y a déjà que trop d'indifférence & de distance entre les habitans des villes, & ceux de la campagne. Ceux-ci dans bien des mois de l'année ne sont que trop déstitués de travail & de support. En leur confiant ce que la ville a de plus cher, on sert doublement la société : on soulage la campagne dont le bon état & l'aisance sont la première racine de la prospérité du commerce intérieur ; & on assure une bonne constitution à des enfans qui languiroient dans les bras de leurs mères. Tous les jours on en voit qui reviennent de nourrice avec les plus belles couleurs : & de dix dont les mères délicatement élevées ont voulu prendre sur elles la nourriture & le soin, il y en a toujours eu huit dont il a fallu abandonner l'éducation au milieu de la carrière pour sauver la mère & l'enfant. Gardons-nous donc de tarir les sources de leur santé, & celles des secours les plus infailibles pour la campagne.

Ne voyons-nous pas en effet que ces bonnes gens qui ont la gloire d'avoir ramené à la ville un jeune bourgeois bien nourri, & d'un embonpoint parfait, y acquièrent à leur tour une demie bourgeois :

L'ÉDUCATION.

sie ? Le père nourricier est toujours bien venu chez son maître. On l'aide dans ses affaires & dans ses accidens. Il est fête au logis quand la nourrice arrive. Ce jour-là toute la maison est à son commandement. La mère de famille qui ne peut guères se trouver dans l'occasion de recevoir du bien de son fils , voit avec satisfaction qu'il se plaise à en faire à celle qui la représente. Cette tendresse se perpétue , & il s'établit entre tous les enfans qui ont succé le même lait une fraternité qui donne lien à n'en laisser aucun dans la peine.

Nous avons établi l'obligation des mères , & montré les biens qui peuvent résulter de la dispense ; mais qui la supposent légitime sans la rendre telle.



LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

ENTRETIEN QUATRIEME.

C'EST à l'exemple & aux premières attentions du père & de la mère que la famille est redevable de ses pre-

mières idées, de ses manières, de son langage, & communément de ses inclinations. Le département de la mère toujours renfermée dans l'intérieur du logis, est de donner à l'enfance qu'elle a perpétuellement sous ses yeux des dehors agréables, & un fond de bonne volonté qui aille au-devant de tous les besoins d'autrui. Elle fait réprimer à propos les mouvemens brusques & les saillies rustiques. Elle laisse au petit peuple les gesticulations & les acclamations hors de place. Ses soins, que la douceur rend toujours chers, & que la persévérance rend infailiblement utiles, parviennent peu-à-peu, & presque sans parler, à annoblir l'air de la tête, la situation des épaules, la démarche, & le maintien du corps entier.

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

Les fonde-
mens de la
politesse.

Elle s'apperçoit, sans doute, que la contrainte & la roideur viennent promptement à la suite des leçons & de l'art. Aussi fait-elle ajoûter aux leçons des modèles si sensibles, & joindre tant d'enjoûment à ses avis, que tout devient aisé par la simple habitude de l'imitation. Quelque façonné que soit le corps de son fils & de sa fille à tous les airs qu'elle leur a voulu donner, elle n'est satisfaite que quand cette politesse artificielle ne paroît ni commandée ni réfléchie, & qu'elle a toute la

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

Vraie poli-
tesse.

liberté ou même la négligence du naturel. Mais à mesure que l'esprit se débrouille & qu'elle trouve lieu à s'y faire jour, elle travaille à l'amener à quelque chose de mieux qu'à de simples dehors. Elle n'ignore pas qu'un extérieur adouci par la culture n'est souvent qu'un beau masque uniquement propre à tromper, si avec un air prévenant & avec des apparences de respect pour les autres, on n'a un vrai désir de les obliger. Elle sait que la vraie politesse est dans le cœur, ou qu'elle n'est nulle part; que c'est du cœur qu'elle se répand sur toutes les actions; & que quand la main, l'œil, la langue, & tout le corps présentent aux autres les témoignages d'une bonne volonté qu'on ne ressent pas pour eux, ce qu'on nomme politesse n'est plus alors qu'une pure comédie, si ce n'est même une perfidie réelle. C'est par une suite de cette persuasion qu'après avoir profité de la souplesse de l'âge pour plier les organes & l'imagination aux usages & aux bienséances de la société, elle s'applique bien autrement à insinuer dans la raison naissante tous les principes d'une douceur réelle & de l'humanité la plus officieuse. Elle s'étudie à lui inculquer peu-à-peu & en cent façons cette importante vérité, que *tous*

les hommes qui vivent autour de nous , & même fort loin de nous , travaillent efficacement à nous rendre heureux ; qu'il

L E S
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

n'y en a point auxquels nous ne devions de l'amour & de la reconnoissance; que celui qui courbe les épaules sous de rudes fardeaux est estimable par ses services , comme celui qui nous défend à la tête d'une puissante armée; qu'il n'y a de méprisable que ceux qui ne font rien pour les autres ; mais que dans la répartition de notre reconnoissance il faut toujours faire plus d'honneur à ceux que Dieu a le plus élevés, parce que c'est lui qui a établi cet ordre , & que nous manquerions de tout si tous les hommes étoient égaux. Cette mère affectionnée insiste avec plaisir sur ce point, non-seulement parce que l'enfance le saisit sans peine, & que les preuves en deviennent autant de peintures réjouissantes ; mais parce que c'est un moyen propre à former le cœur, en y détruisant les premières semences de la fierté & du dédain, par le sentiment de la justice aussi-bien que de l'intérêt.

Quoique la religion lui montre les hommes unis par une impression divine , & par des liens plus respectables que ceux du besoin; elle n'emploie auprès de l'enfance que ce qui est de nature à s'en

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

faire écouter. Les puissans motifs que nous avons de nous aimer comme frères seront réservés à un âge plus capable de sentir la dignité & les conséquences de la doctrine salutaire. Dans la mesure de lumière qu'elle présente à ses enfans elle se règle sur leur capacité actuelle, & imite envers eux la conduite de Dieu sur le genre humain. Les premières leçons données aux hommes les laissèrent imparfaits, jusqu'à ce que la publication de l'Evangile & la grace du Sauveur eussent rendu les cœurs capables de toute vérité.

Notre mère de famille s'inquiète de tout, & fait profit de tout. Les moindres apparences de hauteur ou de férocité lui donnent l'alarme. C'est jusques dans les plus petites choses qu'elle observe en silence les différens caractères de ses enfans. Ils sont suivis dans leurs jeux, & fidèlement éclairés, lorsqu'ils croient tous les yeux fermés sur eux. Elle les laisse jouir de la sécurité nécessaire pour mettre leurs petites passions en évidence : & sans leur faire des reproches qui les rendroient dissimulés, puis insensibles; elle règle ses discours & tout ce qui est à son commandement, de manière à leur inspirer de l'horreur de telle ou telle inclination. Si, par exemple, elle

leur apperçoit un fond d'indifférence pour les malheurs d'autrui, ou même un commencement de cruauté qui aille jusqu'à les rendre malfaisans; elle s'applique tout de bon à les humaniser par des récits attendrissans : & bien loin d'augmenter en eux cette dureté naturelle par des traitemens rigoureux, moins propres à changer le cœur qu'à y faire naître le dépit & le désir de l'indépendance, elle les rend adroitement sensibles au plaisir de faire du bien, tantôt par les moyens qu'elle leur mèt en main pour les éprouver; tantôt par la vûe de quelques misères touchantes qu'elle fait amener sous leurs yeux. Tout ce qui marque des entrailles, ou un cœur prévenant, soit dans sa famille, soit dans les enfans d'une autre, reçoit sur le champ sa récompense ou son éloge. Au contraire, il n'y a qu'opprobre & que confusion pour tous les traits où l'avarice, la dureté, & le mauvais cœur se déclarent. Il en est de même des germes de tous les autres vices : on les étouffe, s'il se peut, par une dextérité toujours nouvelle, & qui varie comme les circonstances.

Ces épreuves ne sont point passagères, & on ne s'en tient pas aux occasions que le hasard amène. Comme on ne peut

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

faire fonds que sur une habitude marquée, on les fait naître à dessein. C'est tous les jours qu'on réitère auprès de l'enfant les tentatives qui donnent lieu à faire usage de la qualité la plus désirable pour lui. C'est tous les jours, c'est avec une persévérance infatigable que l'adresse maternelle travaille sur-tout à former & à fortifier dans toute sa famille le goût de la *bénéficence* (a). Dans cette vue tous les traits d'amitié, toutes les démarches d'un bon naturel, soit celles qui se présentent d'elles-mêmes, soit celles qu'on fait faire paroître à propos sur la scène, sont mises à haut prix & reçues avec des applaudissemens si honorables, que les cœurs les plus difficiles à émouvoir en sentent peu-à-peu la beauté & se tournent à l'utilité commune, ne fût-ce que par jalousie. C'est toujours quelque chose de modérer la fougue de l'amour propre, & de réprimer une passion incommode à tout le genre humain, par une autre passion plus paisible, & moins entreprenante. C'est ainsi qu'au lieu de rebattre d'ennuyeuses leçons, qui

(a) Ce mot n'est peut-être pas encore François ; mais il mériteroit de l'être, parce qu'il sonne très-bien, & qu'il n'y a que celui-là qui exprime nettement la plus belle de toutes les inclinations de l'homme.

ne font qu'effleurer l'ame, ou d'employer la crainte, qui ne la guérit point; notre mère de famille imagine tour-à-tour mille moyens pleins de gayeté ou de nouveauté, & ménage en toute rencontre un exercice perpétuel d'impressions propres à faire naître les sentimens du véritable honneur, c'est-à-dire, à rendre sa famille gracieuse, obligeante, & passionnée pour tous les devoirs de l'humanité.

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

Mais elle attend du Maître des cœurs cet esprit de charité qui perfectionne tout, & qui seul fait la solide politesse, parce qu'il incline toujours à faire du bien. A mesure que l'âge lui permet de faire sentir la juste valeur de tout, elle apprend à ses enfans à ne point porter des apparences de la politesse le jugement qu'en porte le grand monde, qui donne son estime à une vertu frivole, & qui la refuse à la vraie charité. Elle leur fait adroitement sentir combien le monde entend mal ses intérêts, en méprisant la charité dont il connoît le mérite jusqu'à la contrefaire, & en prodiguant ses applaudissemens à l'art de plaire, qui, s'il ne part point du cœur, n'est dans le vrai que l'art de tromper.

La même sollicitude avec laquelle nous avons vû cette excellente mère s'appli-

Amour du
vrai.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE. quer à former des cœurs bienfaisans ; & disposés à toute vertu ; nous la lui trouverons pour en faire des cœurs d'une droiture invariable. Elle ne goûtera de paix dans son cœur , & ne montrera de joie dans sa famille , qu'autant qu'elle y verra le vrai souverainement estimé , & qu'elle sera sûre par une longue suite d'épreuves satisfaisantes, qu'aucune bouche ne s'ouvre plus que pour dire exactement la vérité. L'usage du monde lui a trop appris que qui ne respecte point la vérité connue , ne respecte ni Dieu , ni l'humanité.

Culture de la raison.

En faisant sa première affaire d'inspirer à ses enfans les qualités essentielles qui en feront des citoyens & des cœurs droits , elle fait son passe-tems & sa récréation ordinaire d'affermir leur raison chancelante , & de lui apprendre à marcher. Explications de tout ce qui se présente, petites surprises, nouveautés adroitement ménagées ; promenades choisies pour amener de nouvelles questions , agréables récits , grande diversité d'estampes historiques, tout est mis en œuvre pour éveiller la curiosité , & pour remplir le vuide de cette intelligence qui n'attend que des idées. Mais on a l'œil sur tout ce qui se présente pour y entrer.

On fait si bien que les idées fausses n'y puissent aborder, ou l'on a grand soin d'en affoiblir l'impression. L'on a prévenu les accidens & les atteintes les plus ordi-

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

naires, en mettant de bonne heure autour de cette raison délicate des barrières qui fussent impénétrables à tout conte des Fées, à tout récit de vols & de mafacres, aux histoires d'emprisonnemens & d'exécutions de Justice, à toute peinture de vision, de lutins, & d'esprits cornus. Ce n'est pas assez pour la tendresse maternelle d'être assurée des mœurs & de la parfaite retenue de ses domestiques. Elle ne veut rien, absolument rien qui deshonne ou exténue la raison. Elle sait que ces histoires sont communément toute la science du peuple, & qu'elles font à l'imagination des plaies profondes, jusqu'à y laisser ou un travers qu'on ne pourra redresser; ou un fond de timidité & une pente à la frayeur que ni l'âge, ni la réflexion ne pourra jamais guérir. Tout son monde a reçu à cet égard des ordres si précis, toutes ses précautions sont si bien prises, que l'enfant qui ne connoît ni danger réel, ni maux imaginaires, se trouve indifféremment dans l'obscurité comme au plus grand jour, & ne connoît la solitude que pour ce qu'elle est, c'est-

Dangers des
Histoires ef-
frayantes.

LES
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

à-dire , pour un défaut de compagnie. Une mère pleine de sens n'exige pas que ce qui est autour d'elle s'abaisse devant cet enfant par des témoignages de respect : mais elle veut qu'on respecte sa raison encore foible. Elle souffre avec patience que l'esprit se développe lentement , & fournisse peu du sien. Mais elle éloigne avec indignation tout ce qui le peut blesser, ou lui faire prendre un mauvais tour.

Attention sur
la prononcia-
tion.

Les progrès du langage de l'enfant sont comme ceux de la raison. Ils sont quelquefois plus rapides , & vont jusqu'à en imposer par l'extrême justesse des tours , & par les charmes de l'articulation. La mère qui fait combien le langage de l'antichambre est différent du sien , prend-elle soin de retenir l'enfance attachée auprès d'elle ? elle peut alors être sûre , si elle prononce bien elle-même , d'avoir décidé pour toujours de la prononciation de ses enfans. L'oreille qui n'entend que de beaux sons , & des inflexions nettes, les saisit correctement , & les transmet à la langue avec une fidélité parfaite. C'est un écho. C'est le langage de la mère trait pour trait.

Faites passer cet enfant de Versailles à Bordeaux , ou de Paris à Marseille.

Le son de sa voix & le choix de ses termes réveillent l'attention. On accourt pour l'entendre. Il ne dit que des choses très-communes : & elles paroissent ravissantes. Qui peut donc produire une pareille impression ? est-ce la nouveauté ? Il s'en faut bien. Tous les jours il se présente dans ces villes des airs étrangers & des accens nouveaux , qui n'attirent ni attention , ni curiosité. Cet accent qui enchante & que nulle leçon ne peut enseigner , est l'ouvrage infailible d'une mère qui parle bien & qui souffre son fils auprès d'elle.

Contente au reste de voir prospérer ses soins sur la prononciation, sur l'assemblage des mots & des idées , sur la façon de se tenir & de se présenter, elle n'en entretient personne , de crainte qu'une passion si louable ne dégénère en foiblesse , & ne se montre hors de propos dans une compagnie qui s'y intéresse peu. On jouit en secret des petits succès de toutes les ruses & de toutes les méthodes qu'on employe pour orner ce qui doit paroître. Mais ce sont toutes machines qui demeurent cachées derrière le théâtre.

Pendant que la mère s'applique tous les jours , non-seulement à embellir les

L E S
EXERCICES
DE L'EN-
FANCE.

Amour du
travail.

dehors par quelque nouveau coup de pinceau, mais infiniment plus à donner à l'ame sa vraie beauté & sa vraie gloire, qui est d'être sincère & bienfaisante; le père de son côté en fournit tout d'un coup tous les moyens en accoutumant sa famille au travail. Il n'entend point qu'on acquière par la pratique de quelques formules de piété régulièrement observées le matin, le droit de passer le reste du jour dans des exercices pleins d'indolence & de fantaisie. Il veut de l'ordre. Il veut voir l'industrie avancer comme les années; & sa fermeté inébranlable à être obéi à cet égard, provient de la vivacité de son amour qui connoît le prix des talens, & la nécessité absolue d'une vie occupée. Il se consolera de n'avoir laissé à ses enfans qu'un bien médiocre: mais c'est avec passion, c'est avec inquiétude qu'il cherche à leur inspirer un goût dominant pour le travail. Il y parvient surtout par la douce persuasion de l'exemple & par le pli de l'habitude.

La crainte de se méprendre dans le choix des premières occupations de la jeunesse l'oblige à comparer les différentes méthodes de la former, & à choisir celle qui l'emporte par l'évidence de la solidité.

SUITE



S U I T E DE L'ÉDUCATION.

ENTRETIEN CINQUIEME.

COMME les idées mises à l'épreuve & garanties par le succès sont beaucoup plus sûres que celles qui n'ont en leur faveur qu'une apparence de raison & de justesse; au lieu de produire ici mes pensées sur la première éducation, je ferai usage de la copie d'une lettre, où un père de famille respectable par son discernement, expose à un ami le plan qu'il a toujours eu en vûe dans l'éducation de ses enfans, & qui lui a parfaitement réussi.

*Lettre d'un Père de famille sur la
première culture de l'esprit.*

IL est vrai, Monsieur, que les différens soins que j'ai donnés à l'éducation de mes fils & de mes filles, ont eu quelques succès : je suis autorisé par l'expérience à vous donner la réponse que vous

Tome VI.

D

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

souhaitez de moi. Mais je supprimerai, s'il vous plaît, ce qui a rapport aux caractères & aux progrès particuliers de mes enfans, pour m'en tenir uniquement à ce qui vous intéresse, c'est-à-dire, aux moyens qui m'ont paru les plus justes. Je vous les proposerai d'une façon générale, & détachés de toute circonstance.

L'éducation
des filles.

Commençons par l'éducation des filles, parce qu'elle est renfermée dans une moindre étendue d'exercices & de connoissances que celle des garçons. Toutes les sortes d'éducation qu'on donne aux filles se peuvent réduire à deux; l'une selon laquelle on se contente d'un air de politesse & de quelques menues occupations propres à aider la contenance, sans y ajouter aucun travail réel & soutenu; l'autre dans laquelle, sans négliger les dehors, il s'agit de procurer à une demoiselle des connoissances d'usage, & de l'accoutumer à ne se croire heureuse qu'autant qu'elle est solidement occupée.

Si l'on veut s'en tenir à la première méthode, qui a un grand nombre de partisans, son unique soin sera celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjouement des manières. On se gardera bien de rien mettre dans sa tête qui puisse l'appliquer, ou la gêner tant soit peu,

& qui puisse en conséquence porter la moindre atteinte à la gayeté, ou à l'embonpoint. Etant livrée de cette sorte à la mollesse de sa complexion, & au hazard des amusemens que l'usage autorise, elle passera ses jours dans le cotton & sur le velours. Avec des piés & des mains elle ne saura ni marcher, ni agir. Sans idées, sans intérêt; & par une suite nécessaire sans discernement, hors la matière des habits & des plaisirs, les jeux & le cérémonial feront son unique affaire & la seule culture de son esprit. Vous en apercevez la petitesse par son indifférence pour tout ce qui est curieux, & par l'intérêt qu'elle prend à de pures bagatelles. La seule vûe d'un livre sérieux la fait bâiller : & un homme qui, au lieu de badiner toujours dans la conversation, s'aviserait d'y raisonner avec quelque suite lui paroîtroit venir de l'autre monde. Elle renferme tout son savoir dans le rollet des complimens d'usage, & dans les petites rubriques de la mode. Par exemple, elle n'entreprendra point la descente d'un escalier, ou le passage d'une chambre à l'autre sans chercher un bras secourable : ou si elle se sent assez de vigueur pour risquer le voyage, ce sera pour le tems où elle est seule : mais elle se

LETT: SUR
L'ÉDUCA-
TION.

souviendra dans une compagnie qu'aller de son pié, ou marcher sans appui est une façon bien bourgeoise. Elle prend peu-à-peu ces belles idées & cent autres aussi importantes pour le plus pur sens commun : & l'omission de la moindre de ces minuties lui paroît le renversement de la raison , pendant qu'elle écoute tranquillement des discours qui blessent la vertu, ou qu'elle donne des applaudissemens à un duel incompatible avec la simple humanité.

Le grand art de plaire dont elle a les oreilles éternellement rebattues, enlève tout son tems , & remplit toute la capacité de son esprit, Elle passe ainsi sa jeunesse dans la plus parfaite inutilité. Elle va d'amusemens en amusemens , & de fleurette en fleurette. Toujourns occupée de sa figure , vraie actrice de théâtre qui n'ambitionne d'autre mérite que celui de la représentation ; jamais elle ne sera ni naturelle , ni judicieuse , ni capable d'aucun gouvernement. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille ? son esprit & ses doits demeurent dans l'engourdissement. Un trop long repos amasse enfin les humeurs , attire les dégoûts , & à leur suite les maladies, puis les remèdes aussi tristes que les maladies ; enfin cent sortes

de vapeurs qu'on essaye inutilement de guérir par des remèdes, parce que la plupart de ces vapeurs ne sont que des pensées tristes, & que les remèdes ne sont point faits pour guérir des pensées.

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

Le fruit infailible d'une si frivole éducation est une longue imbécillité, dont on voit cependant plusieurs dames se guérir, quand des accidens imprévus les contraignent à penser & à faire usage de leur raison. En attendant ces instructions que l'amertume rend quelquefois efficaces, que faut-il espérer d'une tête pleine de spectacles, de romans, & de maximes fausses? Si elle a peu d'esprit, c'est une nécessité qu'elle soit réduite à un silence éternel, & à une dépendance humiliante; ou qu'elle ouvre la bouche pour parler de ce qu'elle ne conçoit qu'à demi, & qu'elle exprime encore plus mal. Si elle a de l'esprit, faute de l'avoir rempli de connoissances qui l'occupent & de sentimens qui le régient, elle exercera toute l'activité de cet esprit sur ce qui l'environne. Elle le fera toujours avec d'autant plus de feu & de danger, que la facilité de l'exercice & même la justesse des coups de langue lui attirent plus d'applaudissement. Mari, domestiques, voisins, parens, & amis, deviendront tour-

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

à-tour l'objet de ses critiques , de ses dé-
dains, de sa jalousie , & de ses rapports.
Que fera-ce si cet esprit est employé à
cacher ou à servir d'autres passions?

Quelle différence entre ce caractère
impétueux , que la culture n'a pas réglé ,
& une jeune personne à qui l'on a inf-
piré , avec autant de persévérance que de
douceur, une grande idée de la religion
& de la nécessité du travail. N'eût-elle
qu'une étendue d'esprit très-médiocre ,
il est hors de doute qu'avec des sentimens
& le talent de s'occuper tantôt du travail
des mains , tantôt d'une lecture solide ,
elle vivra heureuse , & se fera honorer de
tout ce qui a rapport à elle.

Mais allons au vrai but de l'éducation.
Elle tend à mettre une jeune personne
en état de se conduire & de pouvoir un
jour gouverner les autres. Il faut donc
lui imprimer dans l'esprit , avec gayeré
sans doute & avec dextérité, des princi-
pes qui la frappent , qui la guident , &
qu'elle puisse suivre par conviction. A ce
premier goût du solide & du vrai on ne
manquera pas de joindre l'exercice des
talens qui doivent occuper ses doigts , &
qui la rendent utile à la famille ou même
à la société. Broder pour elle-même n'est
qu'un travail honnête. Mais coudre pour

les pauvres est une œuvre pleine de noblesse & de grandeur.

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

Ne nous flattons point sur l'esprit de nos enfans ; & au lieu de nous proposer des occupations brillantes qu'il faudra ensuite abandonner , après bien du tems & de la dépense , pour revenir , peut-être trop tard , au grand nécessaire ; assurons nous d'abord le nécessaire : le brillant suivra s'il peut.

Il n'y a point de fille dont l'esprit soit assez borné pour ne pouvoir pas apprendre l'Histoire. Les récits attachent les enfans , & la facilité qu'ils ont à les rendre peu-à-peu en assez bon ordre , est le plus agréable & le plus sûr moyen qu'on ait en main pour arranger dans leur esprit une multitude d'idées profitables , sans leçons & sans gêne. Cet exercice , quand il est soutenu , les accoutume à penser juste , & à parler aisément. Il nous mène à un plus grand bien. La religion , qui est la source de toutes les maximes les plus lumineuses , & des espérances les plus touchantes , s'apprend historiquement. Une jeune demoiselle peut donc apprendre promptement une infinité de faits qui portent avec eux leur moralité ou leur instruction ; & elle acquerra très-aisément la science qui lui

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

suffit, en retenant la seule Histoire de l'Évangile, & de l'établissement de l'Eglise *. Les traits en sont à la portée de tous les esprits, & y répandent plus de lumières que ne feroient tous les discours des hommes ensemble. Les hommes disputent, ennuyent, égarent. L'Évangile plaît & inculque autant de maximes ou de principes de conduite qu'il présente d'événemens, parce que le fait est toujours intelligible, & plus propre qu'une foible leçon à faire goûter le bien qu'il faut faire, & à rendre odieux le mal qu'il faut éviter. C'est vraiment le livre qui donne l'intelligence aux petits comme aux grands. C'est la logique universelle, puisqu'il est impossible de le lire sans acquérir plus de justesse dans ses pensées, & sans être invité à mettre plus de rectitude dans ses mœurs.

La Bibliothèque
des enfants.

On doit ajouter à l'histoire des quatre Évangiles & de la prédication des Apôtres, le Catéchisme du Diocèse, parce que la doctrine Chrétienne ressembleroit à une secte de Philosophes, si nous ne la devions qu'à nos lectures, & non à la Mission du Pasteur, chargé de nous l'apprendre. On y peut joindre le Caté-

* Les Actes des Apôtres.

chisme de M. l'Abbé Fleury, - l'Histoire de l'ancien Testament (a), & les mœurs des Chrétiens (b), petit livre qui contient l'esprit & le suc de l'Histoire Ecclésiastique.

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

Telle est la première bibliothèque d'une jeune fille. Elle pourra lui suffire & l'exercer plusieurs années de suite, jusqu'à ce que le profit en soit sensible, & permette d'aspirer à quelque chose de plus.

Après ce premier nécessaire auquel tout doit être subordonné, en voici un second qui est ordinairement trop négligé, & que je crois être, après la religion, ce qui doit tenir le premier rang dans l'éducation; c'est de savoir compter promptement, & d'écrire facilement une lettre. Sans ce double secours, on ne peut attendre d'une jeune personne, soit dans la retraite, soit dans le mariage, ni l'entreprise du moindre gouvernement, ni le maintien d'aucun ordre.

Il n'est refusé à personne de savoir compter. Les esprits les plus bouchés, ou les plus bornés à certains égards, y réussissent très-bien, souvent mieux que des esprits plus fins; pourvû que l'exer-

(a) Imprimée en un volume in-12, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais

(b) Chez Hérislant, rue S. Jacques.

LETT. SUR L'ÉDUCATION. cice en soit fréquent. Tout dépend ici de la patience qui est toujours couronnée par le succès.

Il est beaucoup plus difficile d'amener une jeune personne qui n'a pas un certain tour d'esprit, au point d'écrire une lettre avec un peu de goût & de régularité. L'orthographe de la plupart des langues vivantes, sur-tout celle de la nôtre, demande, semble-t-il, la connoissance de bien des règles, & de bien des exceptions: pour bien orthographier seulement, on seroit tenté de croire qu'il faut savoir à fond la Grammaire de notre langue, étudier bien sèche pour des enfans, & qui n'en forme presque aucuns, ou même les rebute tous.

C'est la difficulté même d'écrire régulièrement qui doit réveiller l'attention sur les moyens de procurer à une demoiselle cet important secours qui la mène en état de n'être point duppe, & de servir les autres; disons même de bien gouverner.

D'abord, eût-elle tout l'esprit imaginable, un moyen presque infailible de la rendre paresseuse à écrire, ou ridicule dans ce qu'elle écrira, est d'exiger ou seulement de lui recommander de mettre de l'esprit dans les petites lettres qu'on lui proposera d'écrire. J'aimerois beau-

coup mieux débiter par lui recommander de n'avoir point d'esprit, & de lui faire bien entendre qu'on déplaît à proportion des efforts qu'on fait pour montrer de l'esprit dans une lettre; qu'une lettre est l'image ou le remplacement de la conversation; qu'il faut s'habituer à écrire aux personnes absentes, comme on parle aux personnes présentes; à mander une nouvelle comme on la diroit dans la conversation; à demander une grace; à remercier d'un présent reçu; à dire tout enfin sans apprêts, sans recherches, & avec la plus parfaite simplicité.

Ce n'est pas avoir peu gagné, que d'accoutumer l'enfance à être naturelle & à s'en tenir en tout aux discours les plus communs. On l'enhardit par ce moyen. Elle s'apperçoit d'un jour à l'autre que ce n'est point une affaire d'écrire une lettre: elle n'a point de reproches à effuyer. Toute la critique tombe sur quelques fautes d'orthographe, & cette critique n'est jamais chagrine, moins encore injurieuse.

Dans les lettres vraies ou feintes que la jeune demoiselle adressera à sa parente, à une lingère, à un marchand, à un fermier, ou si vous voulez au grand Mo-

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

gol; on louera toujours ce qui est aisé, net, & dit de la manière dont chacun parle. Mais on se gardera bien d'y louer la finesse & les tours spirituels. Vous lui persuaderez qu'il est aisé d'écrire, si vous applaudissez à ce qui n'a coûté ni embarras, ni méditations: & en paroissant vous occuper fort peu de ce qui est brillant, vous éviterez de la rendre précieuse.

Ce qu'on appelle esprit n'est agréable qu'autant qu'il coule de source. Il perd tout son mérite, s'il n'est extrêmement naturel. Courez donc, non après l'esprit, mais après le naturel. Assurez à vos lettres un air aisé. L'esprit viendra si le fonds en donne: mais il en donnera toujours assez pour le besoin qu'on en a: & j'ajoute que si vous êtes curieux de donner du relief à l'esprit, c'est sur-tout par le langage le plus simple, celui qui s'éloigne le moins du tour de la conversation.

Pour mettre une demoiselle de dix à onze ans en état d'écrire aussi naturellement qu'elle parle, il y a un moyen, que j'ose dire infailible, pourvu qu'on y soit fidèle: c'est de lui raconter fréquemment un trait d'histoire qui l'attache, & de l'engager à le redire elle-même pour

l'écrire aussi de la même façon qu'elle vient de le conter. On pourroit l'embarasser en débutant par la composition des lettres, dont il faudroit qu'elle cherchât la liaison & la suite dans sa tête. Ici rien à chercher. Le fait est simple. Elle vous le rend en bon ordre dans son récit. Il n'y a plus qu'un pas à faire, qui est de l'écrire. Quand elle écrira un peu légèrement ce qu'on lui a raconté, il lui sera aussi aisé d'écrire une petite lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu.

Pour fortifier ensuite ces commencemens & pour lier plus étroitement l'orthographe aux objets de la vie les plus ordinaires, & aux tours du langage les plus usités ; on peut employer un an & plus à écrire très-fréquemment des lettres réelles ou imaginaires à des personnes connues & sur des sujets dont les idées soient nettes, extrêmement simples, & parfaitement familières à la jeune personne. Bientôt ce ne sera pour elle qu'un jeu d'écrire sur ce qui l'intéresse, & de s'acquitter même de bonne grace des petites commissions qu'on voudra lui donner. Elle sera flattée du plaisir de se voir utile à ceux du logis qui ne savent pas écrire. Mais quand le pere lui-même voudra la mettre en œuvre, & en faire son premier

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

secrétaire, sans autre besoin que de lui dire sa pensée, dites-moi, je vous prie, qui du père ou de la fille éprouvera dans son ame un plaisir plus touchant ? La question n'est pas facile à décider : mais j'incline pour le père.

Il peut arriver qu'avec une assez grande facilité d'écrire, l'orthographe par-ci par-là demeure encore fautive. La jeune demoiselle pourra rendre son écriture très-supportable, & même très-approchante de l'exactitude, en copiant souvent les inflexions des tems & des personnes qui forment ce qu'on appelle *les conjugaisons des Verbes*, d'après une bonne Grammaire Française. Mais je ne voudrois pas lui rompre la tête d'une longue explication des règles de la langue, qui pourroient passer son intelligence, ou la dégoûter de toute lecture.

Ce que nous venons de dire fera peut-être la seule part que notre jeune demoiselle ait à prendre aux sciences. Elle trouvera dans ce qu'elle fait de sa religion, dans la prédication ordinaire de l'Évangile, & dans quelques bons livres d'une utilité connue, assez de lumières pour se conduire : elle trouvera dans son arithmétique & dans son écriture assez de moyens d'établir l'ordre dans sa maison ;

pour faire le repos & la joie de son mari, pour éclairer les démarches de ses domestiques & de ses fermiers, en un mot pour s'attirer les respects qui sont assurés à la vigilance & à un gouvernement réglé.

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

Si elle a de l'esprit, ce qu'il ne faut pas confondre avec une certaine vivacité, qui est souvent sans justesse, & sans étendue d'intelligence; alors le besoin d'occuper sa facilité naturelle est d'autant plus grand, que faute d'une pâture suffisante & choisie, elle peut donner dans les plus dangereux travers. D'ailleurs comme c'est une grande conquête d'amener un esprit très-borné à acquérir par la culture une capacité qui en fasse un sujet solide & de mise; c'est aussi une satisfaction bien vive pour un père qui remarque d'heureuses dispositions dans sa fille, de les avoir fait croître & valoir par un choix d'occupations bien entendues. Les grands talens d'un garçon peuvent devenir le soutien de toute une famille: mais une fille d'un excellent esprit en peut faire le plaisir & la consolation. Naturellement & sans artifice une fille spirituelle rassemble auprès d'elle la famille, les amis, & les étrangers. Une belle figure attire les premiers regards. Mais peu-à-peu vous voyez

LETT. SUR
L'ÉDUCATION.

chacun s'asseoir & s'attrouper autour du bon sens. Une demoiselle ou une dame qui a l'esprit bien fait, & qui s'exprime avec justesse, est le lien de toute la famille, non-seulement parce qu'elle est sédentaire, & d'un entretien amusant; mais parce que dans toutes les affaires qui surviennent, les bons avis, l'esprit de paix, & la douce persuasion découlent de ses lèvres.

Pour lui procurer ce caractère aimable qui la fera respecter & rechercher de tous, débiterons-nous par lui faire composer des thèmes latins pendant plusieurs années de suite? la conduirons-nous du latin à la métaphysique, & aux problèmes de la haute géométrie? prétendons-nous la préparer par ce moyen à saisir la sombre doctrine des tourbillons, principes de toutes choses; ou les danses mystérieuses des planètes rapprochées, puis écartées les unes des autres dans des vuides immenses & sans le secours d'autres corps qui les poussent, ou qui les séparent?

Une demoiselle pourroit acquérir toutes ces connoissances, si ce sont des connoissances, & demeurer cependant dans de profondes ténèbres. Elle y courra le risque de croire sa raison capable de se

suffire à elle-même, quoiqu'en allant très-réellement d'obscurité en obscurité. Le moindre mal pour elle est de n'y trouver rien qui la rende plus heureuse, ni plus capable de contribuer au bonheur des autres. Epargnons-lui donc une application fatigante qui de toute notoriété, & après bien des exemples trop souvent réitérés, ne la peut conduire à rien de solide & de propre à perfectionner son heureux naturel.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Exceptons de la condamnation des études pénibles, celle du latin des bons Auteurs & des prières de l'Eglise, qui peut, selon les circonstances & dans certains états, devenir le soutien de son esprit, & lui être d'un grand usage. Si cette langue lui étoit nécessaire, il faudroit s'y prendre de la manière dont j'ai fait & souvent vû faire l'épreuve. Il sera tems de vous en parler quand nous viendrons aux études des garçons.

La fin des connoissances qu'on se propose de procurer à une demoiselle d'un esprit aisé, est de la rendre solide sans rien diminuer de sa gayeté. On blâmeroit également une façon de l'occuper qui la rendroit mélancolique ou sauvage, & celle qui la rendroit vaine ou légère. Je ne connois qu'un genre d'étude qui réunisse

L'ÉDUCATION DES FILLES.

- tous les avantages vraiment désirables sans aucun des inconvéniens qu'on peut craindre. Cette étude n'est qu'une augmentation de la précédente qui a servi de première culture à l'esprit de l'Enfant. C'est encore l'histoire, mais plus étendue & mieux détaillée. Il ne faut pas s'effrayer de ce mot d'étude. L'histoire est une source de plaisirs à mesure qu'on y avance. Elle n'est sèche, décharnée, & sans attraits que dans ses abrégés : mais pour éviter le trop comme le trop peu, il faut s'y bien prendre, & par la manière dont on règle cette agréable étude, il peut très-aisément se faire qu'une demoiselle y apprenne à fond sa religion ; qu'elle y apprenne à dévoiler parfaitement le cœur humain ; qu'elle y puise les vûes & les sentimens qui la rendront propre à tout bien ; qu'elle orne son esprit & sa conversation de mille & mille traits curieux ; qu'elle apprenne à parler & à écrire très-purement sa langue ; qu'enfin elle acquière en toutes choses un prompt discernement du vrai, & un parfait dégoût pour tout ce qui est faux, ou frivole, ou au-dessus de nos forces.

Cette étude si utile ne demande qu'un peu d'ordre & de persévérance. Elle n'exige ni beaucoup d'efforts, ni une grande

retraite. Quand une jeune personne sera en état de rendre un fidèle compte des quatre ou cinq petits livres dont nous avons composé la première bibliothèque de l'enfance, & qu'elle sera suffisamment affermie dans le double exercice de calculer & de bien écrire une lettre par l'habitude de n'y point mettre d'apprents; c'est alors qu'il est tems de jeter les fondemens du solide & agréable édifice de l'histoire.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Cet ouvrage consiste à faire voir à la jeune élève une suite intéressante & bien liée de tous les évènements mémorables & des grandes révolutions qui sont arrivées de siècle en siècle, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; en unissant à ces faits l'inspection des lieux où ils sont arrivés. C'est ici proprement une géographie historique dont le premier avantage est de ne point faire à part une longue étude de tous ces noms de lieux, qui étant mis bout-à-bout, causent un ennui extrême, & s'oublent ensuite aussi aisément qu'on les apprend avec peine. Un autre avantage égal ou supérieur au premier & inséparablement uni à cette méthode, est de lier tellement la vûe des lieux sur la carte, avec les circonstances de quelque fait curieux, que la pensée de l'un rappelle & fortifie toujours

Première partie de l'étude de l'histoire,

La Géographie des différents âges.

L'ÉDUCATION DES
FILLES.

le souvenir de l'autre. Mais les cartes géographiques sont sujettes à un grand inconvénient. Elles troublent l'imagination par un amas confus de noms & d'objets où l'esprit ne sauroit distinguer le lieu dont il doit actuellement s'occuper : & lorsqu'il l'a démêlé dans la foule, l'impression en est toujours affoiblie par la vûe de plusieurs autres. Il faut donc nécessairement avoir ou tracer exprès dans cette vûe des cartes de chaque pays, pour n'y laisser voir que les noms & les objets dont il s'agit dans la partie de l'histoire où l'on est arrivé, sans offusquer l'esprit & l'œil par une multitude de noms qui y sont étrangers & inutiles pour le présent.

On commencera donc cette géographie historique par montrer la terre nûe & destituée de tout nom d'habitations, étant encore sans habitans. Dans l'incertitude de l'état où étoit originairement la mer, qui a visiblement changé de place dans plusieurs parties du globe, on se contentera de tracer sur le globe le fond du Golphe Persique & le cours du Tigre & de l'Euphrate, pour y placer le Paradis terrestre entre le point où ces deux fleuves se joignent, & l'autre point où leurs eaux se désunissent pour se rendre

dans le Golphe Persique , l'un vers l'O-
rient , l'autre à l'Occident vis-à-vis l'île
des Perles. L'or de l'Arabie , les perles du
Catif, les noms des fleuves , les noms des
peuples , qui depuis en ont habité les
bords , & différens autres caractères rap-
portés par Moÿse , fixent l'imagination
& nous aident à retrouver ainsi cet uni-
que fleuve qui couloit dans le séjour de
délices , puis à reconnoître les quatre lits
qui hors de-là portoient quatre différens
noms.

L'ÉDUCATION DES
FILLES.

Il n'y a point d'évènemens attachés à
aucuns lieux connus depuis la chute d'A-
dam jusqu'au déluge. Après cette seconde
& mémorable époque la terre change.
On peut la peindre avec ses quatre con-
tinens , avec ses mers internes & exter-
nes , disposées à-peu-près comme nous
les voyons aujourd'hui ; tous les monu-
mens qui nous restent concourant à nous
montrer dans la plus haute antiquité
après le déluge les mêmes mers , les mê-
mes fleuves , les mêmes montagnes , &
les mêmes continens. Sur cette seconde
terre , ou sur la carte d'Asie seulement ,
on se contentera de placer à la naissance
du Tigre les monts Gordiens où l'arche
s'arrêta , les plaines de Sennaar ou de Mé-
sopotamie entre le Tigre & l'Euphrate ,

L'ÉDUCATION DES FILLES.

& la Tour de Babel que les descendans de Noé construisirent pour être vûe de loin dans un pays plat, & pour leur servir de signe (a) de ralliement dans le désir où ils étoient de ne point se quitter, malgré le besoin où ils se trouvoient de s'étendre pour être fournis de vivres. Une troisième carte se nommera *la dispersion*, & montrera la famille de Sem en Asie, celle de Japhet en Europe, & au Nord de l'Asie d'où elle s'allonge en Amérique par la Tartarie & par la Terre-Verte; enfin celle de Cham étendue depuis le Chusistan jusqu'au fond de l'Afrique.

Dans les cartes suivantes on s'appliquera à tracer nettement & presque uniquement l'histoire locale du peuple de Dieu depuis Abraham jusqu'à la prise de Jérusalem sous Vespasien. Les pays circonvoisins n'y doivent paroître que pour fixer les limites de chaque résidence. On y verroit donc 1°. les voyages d'Abraham; 2°. la situation des peuples descendus de lui, Ismaélites, Iduméens, Israélites, Madienites, &c. 3°. les voyages de Moïse & de Josué; 4°. le partage de la Terre promise, & la situation des Tribus; 5°. les conquêtes de David; 6°. les voyages des flottes de Salomon & de Josaphat; 7°. la

(a) *Shem*, *σημα*, *signum*. Genes. 11 : 4.

division des royaumes de Juda & d'Israël; 8°. la ruine de celui de Samarie par l'ag-
grandissement des Assyriens; 9°. la cap-
tivité des Juifs à Babylone, & leur renvoi
sous Cyrus; 10. les Colonies des Juifs;
11°. leur dispersion, leurs expulsions
postérieures, & leurs différentes résiden-
ces jusqu'à l'arrivée des tems où ils doi-
vent reconnoître le Libérateur qu'ils ont
rejeté.

L'ÉDUCA-
TION DES
FILLES.

On se trouveroit bien de joindre in-
séparablement une datte à tous les faits
les plus distingués. En formant ce souhait
je suis bien éloigné de vouloir qu'on em-
barasse l'esprit d'une demoiselle des poin-
tilleries de la Chronologie ancienne. A
peine les savans devroient-ils s'en occu-
per long-tems. Le Saint-Esprit qui a mis
de l'ordre dans le récit des événemens
de son peuple par le moyen des dattes,
n'a pas jugé à propos de satisfaire la va-
nité des précisions. Il nous apprend que
tel Patriarche, tel & tel personnages cé-
lèbres ont vécu ou régné 60 ans, l'au-
tre 59 ans, celui-ci 70, celui là 120; mais
il ne dit pas si c'est 60 ans & huit jours;
si c'est 59 ans & six semaines; si c'est 90
ans & six mois; toutes additions qui mi-
sebout-à-bout avec d'autres, accumulent
enfin plusieurs années sur la totalité des

Usage modé-
ré de la Chro-
nologie.

L'ÉDUCA-
TION DES
FILLES.

sommes principales, & jettent par-là sur les prétentions de la Chronologie une incertitude qui les rend inutiles & interminables. Mais les dattes sans dispute aident l'ordre & fixent la mémoire.

Un autre moyen propre à faciliter le souvenir des tems, seroit de prendre la naissance du Sauveur pour un point commun où l'on commençât toutes les numérations; en sorte que comme nous comptons d'après la naissance de J. C. tous les évènements postérieurs, on comptât les précédens par le nombre des années dont ils s'éloignent de sa venue. Ainsi au lieu de placer le voyage d'Abraham dans telle année du monde ou de la période-Julienne, ce qui est ou incertain ou d'une érudition très-superflue, j'aimerois mieux dire: la vocation d'Abraham arriva environ dix-neuf cens ans avant la naissance du Sauveur; parce que ce calcul est à peu près certain, & réveille une idée plus facile à saisir en faisant de Jesus-Christ le centre de tout.

Après cette première ébauche de l'Histoire Sainte, faite avec quelque soin; on traitera de même l'histoire profane, en montrant sur une carte de l'ancienne Asie les grands royaumes d'Assyrie, de Médie, de Babylone, & de Perse. On n'oubliera

n'oubliera pas de montrer le long & au-
 tour de la Méditerranée les principales
 Colonies Phéniciennes. On ponctuera le
 voyage de Tarsis ou d'Andalousie, tantôt
 par la mer Méditerranée, tantôt par la
 mer Rouge, sur laquelle les Phéniciens
 avoient un port ou un entrepôt, & d'où
 ils se rendoient en Espagne en tournant
 autour de l'Afrique, & faisant des profits
 immenses par leurs échanges sur ces cô-
 tes Barbares. On donnera une idée de
 l'ancienne Grèce & de toute la Méditerra-
 née, à l'aide des voyages d'Ulysse, d'Enée
 & de Télémaque, sans mépriser les agré-
 mens des Episodes; & en avertissant que
 le tout est fabuleux. Rien n'est si fugitif
 que la science des lieux. Mais on n'oublie
 jamais ceux où l'esprit a été vivement
 frappé ou par le merveilleux, ou par la
 nouveauté. On continuera donc à pren-
 dre dans l'Histoire les expéditions où l'on
 trouve des voyages détaillés & accompa-
 gnés de circonstances qui rendent divers
 lieux remarquables : tels seront les voya-
 ges de Cyrus, de Cambise, de Xerxès,
 d'Alexandre, d'Agatocle, d'Annibal,
 de Scipion, de Jules César, de Trajan,
 de Constantin, de Julien, de Charlema-
 gne, de Tamerlan. Un seul exemple jus-
 tifiera l'utilité de cette méthode. Après

L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'ÉDUCA-
TION DES
FILLES.

les expéditions d'Alexandre chez les Triballes & chez les Illyriens , nous le voyons arriver à Thèbes de Béotie , qu'il saccage sur le refus qu'elle fait d'entrer dans la ligue des Républiques Grèques contre la Perse. De-là , il marche vers l'Hellespont, le traverse & arrive au Granique : il passe en Ionie , en Cilicie , à Issus , à Tyr , à Gaza , à Jérusalem , en Egypte , en Libye , dans les sables d'Ammon , d'où il revient en Egypte jeter les fondemens d'Alexandrie. Il va chercher ensuite Darius au-delà du Tigre , le rencontre dans la plaine d'Arbeles, le fait fuir en Médie , traverse l'Asie vers l'Orient , puis replie sa route au Midi vers l'Océan Indien , & vient mourir à Babylone.

Otez le géographe de tous ces événemens : on ne fait plus où les choses se passent. On n'en voit plus l'enchaînement ni les raisons. On ne comprend point sans ce secours , pourquoi le Roi de Macédoine met tant de tems à subjuguer la Syrie & l'Egypte , au lieu d'aller d'abord vers le Tigre chercher son ennemi. Les Historiens observent bien que si Alexandre s'étoit engagé dans le cœur de l'Asie en laissant derrière lui les ports de la Méditerranée au pouvoir de Darius , il en pouvoit sortir des flottes capables de ra-

vager la Grèce & la Macédoine pendant son expédition. Mais cette raison ne devient sensible & ne touche l'esprit que par la vûe de la disposition des lieux.

Otez pareillement l'historique de la géographie, ou entreprenez de retenir l'ordre des lieux sans le secours d'un voyage ou d'une histoire qui attache votre esprit à la suite d'un aventurier, ou d'un conquérant, en vous occupant de l'intérêt qui lui fait quitter une place, & de celui qui le mène dans une autre : alors la situation de Tyr & d'Alexandrie vous échappera aussi vite que celle de Lonjumeau ou de Noisy-le-sec.

L'idée d'un évènement mémorable, ou d'une singularité remarquable attachée à chaque pause dans le trajet d'une grande contrée, enchaîne agréablement le tout & le met en ordre dans la mémoire. Les lieux mêmes qu'on ne connoît pas encore, ou qui ont été omis à dessein sur les cartes, pour y éviter la confusion, deviennent aussi faciles à saisir & à retenir que les autres, dès qu'on fait qu'ils sont voisins de tel & tel autre qu'on connoissoit déjà.

On peut joindre ainsi les lieux & les faits des histoires Gréque, Romaine, Gotique, Françoisse, Lombarde, Sarra-

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Voici les livres où elle pourra prendre les matériaux ou la fourniture de l'Histoire, qu'il seroit extrêmement à souhaiter qu'elle se composât elle-même, si elle veut acquérir des connoissances qui demeurent, & une facilité qui la rende capable de tout.

1°. L'ouvrage des Six jours. 2°. L'histoire de l'ancien Testament avec des réflexions (a). 3°. L'explication des Livres des Rois (b). 4°. L'histoire des Juifs par Humfrei Prideaux (c), ouvrage un peu languissant, mais exact & judicieux. 5°. La vie de Jesus-Christ par M. le Tourneux. 6°. Le discours de M. Bossuet sur l'Histoire Universelle. 7°. Enfin l'Histoire Ecclésiastique par M. Fleury.

Il est d'usage de dicter quelques précis de ces histoires aux jeunes demoiselles, & de les leur faire apprendre par cœur. Avec ce secours elles paroissent quelquefois beaucoup, quoique le progrès réel se réduise à peu de chose. Abandonnons le faux brillant qui passe, & quand une demoiselle montre beaucoup de facilité, assurons-lui le solide qui sera lui-même accompagné d'un agrément immanqua-

(a) Neuf volumes in-12, à Paris, chez Desaint.

(b) Six volumes in-12, à Paris, chez Babuty.

(c) Sept volumes in-12, de l'édition de R. P. de Tournemine, à Paris, chez Cayelier.

ble. Ce solide est de penser avec justesse & de s'exprimer, soit par le discours, soit par l'écriture, d'une façon noble & aisée. Or cette heureuse habitude ne peut s'acquérir par aucune méthode plus simple & plus féconde que celle de lire un morceau d'histoire, de se le rendre ensuite de vive voix à soi-même, ou d'en rendre compte à un autre, & de l'écrire sur le champ.

Cet exercice fera sans doute plus profitable & plus animé s'il se fait d'abord, comme celui du précis géographique, sous la direction d'un maître judicieux, qui puisse avertir des fautes qui seroient contre l'exactitude historique, ou contre la langue, ou contre la régularité de l'orthographe. Le plus grand secours dont on puisse aider le travail d'une jeune demoiselle, qui se met dans l'usage d'écrire, est d'applaudir à la justesse de son goût dans la suppression qu'elle aura faite de certains détails peu utiles; dans le soin qu'elle aura pris d'insister sur un beau sentiment, ou sur une injustice criante; dans la sensibilité qu'elle aura fait voir pour une peinture vive & intéressante. Bientôt après, deux bonnes amies, deux sœurs, qui se rendront un compte mutuel de leur travail, se tiendront lieu de maître. L'Histoire Sainte puisée dans des livres

L'ÉDUCATION DES
FILLES.

aussi-bien écrits que le sont ceux que j'ai conseillés, & soutenue de la sorte, soit dans la solitude du cabinet, soit entre de jeunes demoiselles, par une longue habitude de parler de suite, & d'écrire correctement, ne peut manquer de devenir pour elles l'école de la morale, de l'éloquence, & du bon goût. Le bien réel qui en demeurera, n'est pas de charger exactement leur mémoire d'une longue enfilade d'événemens. Elles pourront même les oublier en assez bon nombre, & la chose est assez sans conséquence. *Le vrai avantage de cette méthode est de donner insensiblement, & par une pratique ineffaçable un heureux tour à l'esprit & au style.*

Si les Dames veulent ensuite se perfectionner dans l'Histoire profane, nous sommes encore très-bien en livres à cet égard. On peut sur-tout s'attacher à ceux de M. l'abbé Rollin, du R. P. Daniel, du R. P. d'Orleans, & de M. l'abbé de Vertôt, &c. Ce sont ceux dont le style est le plus pur. Il est aussi sans la moindre affectation.

En y joignant les traductions excellentes qui ont été faites des historiens Grecs & Latins pour le secours particulier des Dames, elles se verront souvent arrêtées

par des allusions fréquentes, tantôt aux usages de l'antiquité, tantôt aux divinités & au cérémonial de la religion des payens. Elles trouveront beaucoup de secours dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin pour l'éclaircissement des principaux usages. Mais il n'a pas tout embrassé. Peut-être le tems nous procurera-t-il sur cette matière si utile un ouvrage suffisant, sans être diffus.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Ce n'est pas seulement dans l'étude de l'histoire que les Dames ont besoin de quelque connoissance de la Fable. On ne peut guères s'en passer si l'on veut entendre le sujet de bien des tableaux, & lire sans obstacle les plus beaux ouvrages de littérature. Les Dames peuvent se servir d'un livre qui a été fait dans cette double vûe : c'est le petit Dictionnaire de la Fable (a).

Etude de la Fable.

Lorsque l'esprit est formé, il est en état de sentir le frivole des récits fabuleux. Mais il eût été dangereux de débiter par-là dans la plus tendre enfance, & d'occuper de pareils contes une raison toute neuve, dans laquelle on n'a encore mis en ordre aucune vérité. Il est cependant fort

(a) A Paris, chez Desaint, rue S. Jean de Beauvais. L'Auteur du Dictionnaire nous en promet un semblable sur la Bible pour l'explication des tableaux tirés de l'Histoire Sainte.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

ordinaire de faire marcher d'un pas égal l'Histoire Sainte & les Métamorphoses , en sorte qu'une jeune personnes'attendrit au moins autant sur le sort des sœurs de Phaëton que sur celui d'Isaac prêt à être immolé, & parle aussi gravement du dieu Jupiter que du Dieu d'Abraham.

Quand elle aura acquis une juste idée de la religion & pris goût à la vérité , il fera tems alors de lui montrer les objets pitoyables sur lesquels rouloit la religion payenne. Il faut donner aux personnes & aux faits un air de ridicule , de crainte que ces folies ne frappent l'imagination par des images trop vives. Il suffit d'appuyer toujours sur l'absurdité de la merveille pour en affoiblir l'impression.

C'est prodiguer le tems & la raison , que de les livrer plusieurs années de suite à de pareilles fadaïses. On ne sauroit trop dépêcher une étude si misérable. Mais dans la nécessité où l'on est d'en avoir une notion , il est aisé d'expédier la fable en moins d'un mois , & de la mettre très-bien en ordre dans la mémoire , en la faisant apprendre par manière de tableaux. Voici de quoi il s'agit.

La Fable par tableaux.

On commence par distribuer les dieux d'en-haut & d'en-bas en différentes classes. Outre les divers départemens on af-

signe à chacun certains attributs , & certaines aventures. Jupiter porte le sceptre ou la foudre , Neptune un trident , Mercure un caducée , ainsi des autres. On reconnoît Junon à son paon , Vénus aux colombes qui traînent son char , Diane à son croissant , ou à son chien , Vulcain à ses tenailles, Esculape à son serpent. Voilà ce que j'appelle les attributs qui les caractèrisent. Après leurs attributs ils sont encore reconnoissables par telles & telles histoires qui leur sont arrivées.

Quand tout a été conté & rendu tour-à-tour , de vive voix seulement , & sans écrire , on reprend chaque aventure pour en faire un tableau , sans en nommer les personnages. On commence par prier la jeune demoiselle d'imaginer une ville , ou un port , ou la mer , ou une place publique , ou tout autre endroit qui doit faire le fond de la peinture. On la prie ensuite d'y concevoir tel ou tel personnages , placés dans telle ou telle attitude , transportés de telle passion, commençant ou achevant telle action. Il s'agit de décrire ce qu'on vient de peindre par la parole & de rendre raison de tout.

Expliquez-nous , lui dira-t-on , une peinture dont on vous a déjà entretenue : on y voit un riche salon ; des lampes

L'ÉDUCATION DES FILLES.

suspendues au lambris ; un Roi qui est assis à table , & qui paroît avoir horreur d'un mets qu'on lui a servi ; enfin un des convives qui se lève ayant sur ses épaules une tête de loup.

Qu'est-ce qu'un tableau où l'on voit une déesse arriver sur un char traîné par deux paons , dans un antre obscur où elle est reçue par un Roi qui allonge son sceptre vers une multitude de faces volantes , bouffies , & d'un regard féditieux ?

Qu'est-ce qu'un autre tableau où l'on voit sur le bord de la mer trois figures moitié femmes & moitié poissons , qui paroissent inviter un homme attaché au mât d'un vaisseau qu'elles voyent passer sur la côte ?

En demandant ainsi à plusieurs reprises le nom de toutes ces peintures , on s'épargnera la peine de rien dicter ou faire lire là-dessus. De cette sorte il n'entre dans un esprit que ce qu'on y veut admettre : au lieu qu'un livre dit souvent plus qu'il n'en faut savoir. On respecte ici quelque chose de plus précieux encore que le tems & la raison.

L'Histoire par tableaux.

Cette méthode diligentant beaucoup l'ouvrage , & étant extrêmement du goût , je ne dis pas de l'enfance , mais de la jeu-

neffe ; on peut en faire usage pour fixer mieux dans l'imagination, & rappeler agréablement les plus beaux traits de l'antiquité. Une demoiselle qui est au fait de l'Histoire sainte & de la profane, non-seulement répondra juste à de pareilles questions ; mais s'exercera volontiers à faire elle-même des peintures, & en proposera l'explication à une amie ou à une parente affectionnée. A quoi, par exemple, peut avoir rapport un tableau qui représente un camp dans lequel les soldats s'entretuent, ou s'étouffent en se hâtant de fuir pêle-mêle, & dont l'enceinte est environnée d'un petit nombre de soldats qui portent de la main gauche une lampe, & de la droite une trompette dont ils sonnent ? De quel événement feroit-on la représentation, si l'on peignoit une montagne dont les pendans sont couverts de vignes ; & qu'on dispersât dans ces vignes quantité de bœufs portant des brandons allumés à leurs cornes, dont la lueur éclaire quelque peu le voisinage dans l'obscurité de la nuit ? Ajoûtez-y deux armées dont l'une fuit en désordre sur le haut de la montagne ; l'autre est tranquille en bas sur la plaine, où l'on voit de loin à loin quelques torches allumées & des soldats le casque en tête qui éclatent de rire ?

L'ÉDUCATION DES
FILLES.

Mais cet exercice qui tend à orner la mémoire, ou à servir d'amusement après le travail, ne doit être qu'un jeu. La continuité du travail & des applaudissemens doit être pour la justesse du sens, pour la facilité du style, & encore plus pour le discernement marqué des vraies beautés de la vertu.

Le goût formé par l'habitude de redire & d'écrire l'Histoire, ne demeurera pas long-tems renfermé dans la connoissance des faits. Le goût une fois acquis devient le meilleur de tous les maîtres. Il conduira infailliblement une demoiselle spirituelle & capable de sentir les graces de la belle composition, à prendre connoissance des principales règles de l'éloquence & de la poésie, pour jouir de ce que nous avons de mieux écrit en ce genre. Se refusera-t-elle la lecture des traductions gracieuses qu'une Dame nous a données des poèmes d'Homère; & de celle que Ségrais a faite en vers des ouvrages de Virgile? Quels charmes n'éprouvera-t-elle pas dans les traductions des grands Historiens de la Grèce & de l'Italie, imitateurs presque aussi touchans que les Poètes & que les Peintres mêmes?

La curiosité qui a été bien conduite ne demeure jamais oisive, & se tourne aisément du bon côté. Il est comme in-

dubitable qu'elle prendra quelque connoissance des plus belles particularités de l'histoire naturelle, travail aussi propre à faire adorer en tout la Providence, qu'à nous instruire de nos richesses.

Peu-à-peu elle découvrira dans notre langue d'autres trésors incomparablement plus estimables que tout ce que je viens de nommer; je veux dire ces excellens livres de piété écrits avec autant de solidité que de grace, genre d'ouvrage dans lequel notre nation passe pour ne le céder à aucune autre. Nous n'avons pas droit de rien dire de plus à notre avantage.

Tel est l'effèt & le privilège de l'étude de l'Histoire. Elle n'ennuie point, & fait naître dans un cœur l'amour du vrai, après quoi on peut se reposer de tout le reste, sur cette excellente passion, & la livrer à sa propre conduite. Au lieu que si vous chargez d'abord des esprits encore tendres, de moralités, de maximes, & de formules, ou qui pis est, d'abstractions & de disputes, ils ne sentent que le poids de leur tâche, & ne soupirent qu'après la fin d'un exercice qui les rebute. Faites désirer de connoître les vérités d'usage : mais n'en montrez d'abord que ce qui peut plaire. Tenez-vous-en donc à l'histo-

L'ÉDUCATION DES FILLES. rique : c'est le germe de toute moralité. Mais laissez, croyez-moi, laissez la moralité dans son germe : elle en sortira au tems de la maturité sans que vous vous en mettiez en peine.

Quand on aura peu-à-peu ajoûté à la première culture de l'esprit un usage fréquent de tous les travaux qui ont rapport à la tapisserie, à la broderie, aux habits, au linge, & aux ameublemens ; l'habitude de nourrir l'esprit deviendra si vive & si dominante, que de trois ou quatre bonnes amies qui viendront s'occuper de compagnie, ou à se donner un meuble, ou à coudre pour les pauvres, on peut prédire qu'il y en aura souvent une qui fera la lecture aux autres, & ne l'interrompra que pour donner lieu à des réflexions plus profitables encore que la lecture même.

Le travail manuel si recommandable par son propre mérite, & si nécessaire aux Dames pour les délivrer d'une oisiveté aussi fade que pernicieuse, leur fournit un autre avantage qui doit leur être cher. Le travail manuel sert de voile à la science. Il mèt à couvert l'amour de la lecture : passion bien innocente à la vérité, mais qui perd de son mérite & prend, je ne sai comment, une apparence

de ridicule dès qu'une Dame la laisse apercevoir. Elle ne court point ce risque quand ses doigts sont occupés. Et au contraire une Dame qui ne connoît point les ouvrages manuels, se deshonne autant que si elle mettoit sur sa porte l'une ou l'autre de ces deux affiches : *Ceans on donne à jouer. Ceans on est savante.*

La même prudence qui oblige une Dame à dérober aux yeux d'autrui ce goût de lecture qui est pour elle une source de lumières & de consolations, l'oblige à plus forte raison à supprimer toute partialité, toute aigreur, & toute plainte en matière de piété & de disputes. Elle aime tendrement sa religion. Elle la trouve développée clairement & sans controverse dans les décisions & les symboles de l'Eglise, dans l'Evangile, dans la prédication commune des Pasteurs, & dans une foule d'ouvrages lumineux que l'autorité & l'estime générale lui indiquent. Avec des secours si étendus & si sûrs, elle pratique sa religion dans le plus humble silence. Elle ne critique rien dans les Pasteurs, ni dans les autres états, parce qu'elle n'a point de mission pour en faire la réforme. Elle se tait sur ce qu'elle n'entend point, & même sur ce qu'elle entend. Elle n'a les yeux ouverts que sur sa pro-

L'ÉDUCATION DES FILLES.

pre conduite, persuadée que la douceur qui fait la gloire d'une Dame dans la société, n'est parfaite qu'autant qu'elle est invincible & universelle.

Cette solidité de goût maintiendra toute sa famille en paix, & fera le bonheur de son mari. Celui-ci seroit joueur, dissipateur, & sans religion, qu'elle ne laissera pas d'en être aimée & respectée. On peut presque prédire qu'il sera sa conquête & qu'elle le regagnera lui-même à ses devoirs & à l'Évangile, par l'attention qu'elle a de ne jamais joindre à ce qu'elle en dit, ni l'amertume, ni les reproches. Une vertu toujours persévérante sans jamais être incommode, est la plus efficace de toutes les prédications. Que si ce goût solide est une ressource si puissante dans les traverses de la société, quel trésor ne deviendra-t-il pas étant porté dans la retraite ?

L'éducation des Garçons.

Venons présentement à l'autre éducation : & de même que nous avons fait en parlant des filles, rappelons celle des garçons à deux plans généraux qui sont dans le vrai les deux voies ordinaires, quoiqu'avec quelque variété de plus ou de moins dans chacune d'elles.

L'éducation superficielle.

Selon le premier plan nous nous proposerons de faire ce qu'on appelle un agréable homme. Je vois que c'est où

tendent bien des vœux , & qu'en tenant souvent un autre langage, tous les efforts qu'on fait, tous les soins qu'on se donne, se rapportent là. Voyons de quelle, sorte on s'y prend , & ce que c'est que cet agréable homme , dont le monde fait communément beaucoup d'estime. Nous passerons ensuite à un autre plan selon lequel on peut être agréable à toute la société , sans s'être jamais occupé du dessein de plaire.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

D'abord il est d'usage de mener l'enfant par la grande route des études ordinaires , & de le faire rouler de classe en classe. Il y a beaucoup à gagner à cet usage. On se décharge d'une enfance importune. Il sera dit qu'on aura suivi la mode , & qu'on a fait tout ce qui étoit nécessaire. On ajoute encore que l'éducation publique est un moyen de procurer à un jeune homme des liaisons que le tems & les occasions pourront rendre utiles. Ce n'est pas assurément qu'on lui souhaite ni grec , ni latin, ni piété, ni règle de conduite. Que feroit-on de tout cela dans le beau monde ? On a bien autre chose à savoir. Mais il n'est pas mal qu'un jeune homme sache écrire un billêt, qu'il ait quelque idée de l'histoire , & surtout qu'il connoisse les dieux, les déesses

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

de tout étage , leurs aventures , leurs merveilleuses métamorphoses ; en un mot, qu'il possède la fable. La fable orne l'esprit : elle fournit les embellissemens des jardins & des appartemens : elle tient inséparablement à la musique & à la peinture : peut-on s'en passer ni dans les spectacles , ni dans l'usage du monde ? Il faut avoir un but dans ce qu'on fait.

Avec des vûes si relevées sur l'éducation, on fait une première politesse à celui qu'on en charge d'abord au logis. Après quoi , quand il se remontre , il est reçu avec cet air d'indifférence qu'on prend avec un animal domestique , qui entre sans bruit dans l'appartement , fait une démonstration d'honnêteté sans être aperçu , & sort sans conséquence. Il sera pourtant dit de lui quelque bien , si l'enfant a de l'esprit : mais son procès lui est fait par avance , si le jeune homme a l'esprit bouché.

Le tems des études expiré , car c'est le tems & non le progrès qui règle tout , on mèt le jeune homme dans le monde : on lui procure même un emploi & un nom , mais sans l'épouvanter des fonctions qui y tiennent. Au contraire on lui fait observer qu'il y a tel & tel moyens d'y suppléer , & de s'affranchir des ser-

virtudes gênantes. Il ne faut que savoir **L'ÉDUCATION DES GARÇONS.**
 s'y prendre , se faire honneur du talent
 des subalternes , & sauver les apparen-
 ces : ainsi tout devient un jeu. Le point
 qu'on lui recommande , le point capital
 est l'art de plaire. Plaisez , lui dit-on , &
 vous êtes sûr de réussir , quoi que vous
 fassiez.

Il est vrai qu'un homme qui n'est ni
 travailleur , ni instruit , ni pénétré d'au-
 cuns devoirs , fera crier contre lui géné-
 ralement tous ceux qui ont affaire à lui :
 délais , détours , travers , supercheries ,
 injustices même , tout cela lui sera re-
 proché tour-à-tour , parce que ses démar-
 ches ne partent point du désir de faire du
 bien , & d'être approuvé de celui qui
 voit le fond des cœurs. Mais il ne laissera
 pas d'être prôné dans le monde , & de
 s'y soutenir avec une sorte de réputation ,
 pourvu qu'il sache plaire.

L'art de plaire qui est presque l'unique **Les principes de l'art de plaire.**
 important dans le monde , puisqu'il y
 tient lieu de mérite , de talent , & de ver-
 tu , se peut rapporter à certains moyens
 généraux , qui sont comme les sources
 d'où découlent les égaremens.

Après la souplesse qui est l'ame de cet **La Souplesse,**
 art & qui mesure tous les devoirs sur
 les désirs de ceux à qui l'on fait la cour ;

L'ÉDUCA-
TION DES
GARÇONS.

les deux moyens qui soient les plus généralement au goût du monde sont le jeu & l'air cavalier.

Le Jeu.

10. Un des premiers devoirs de l'agréable homme est de jouer gros jeu , & de savoir perdre son argent d'un air tranquille. Le beau joueur est une espèce de héros qui est toujours prêt à obliger les autres & à faire leurs volontés. C'est un aimable philosophe que vous trouverez le même dans toutes les situations. Il assemble d'un air d'indifférence l'argent qu'il gagne, & il acquitte d'un air riant les sommes qu'il a perdues. Il a souvent la rage au fond de l'ame : mais la sérénité est toujours sur son front. Il n'y a personne qui n'admire son égalité & qui ne vante son désintéressement. Il est vrai que ce calme apparent n'empêche ni le sang de se troubler , ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament , ni le héros bienfaisant de périr de misère.

Mais avant que d'en venir au désespoir ou à la triste nécessité de cacher dans la retraite le délabrement de ses affaires ; il jouit quelque tems des premières douceurs attachées à son état. Le jeu lui procure des entrées , & lui fait espérer des protections. Il est des tems où la constance du sort à le combler de biens , lui

mèt bien à vant dans la tête cette opinion flatueuse , qu'il est né sous une planète favorable. Quelques revers passagers ne sont pas capables d'ébranler une si raisonnable conviction. Le tems vient-il à se brouiller ? survient-il des orages qui lui enlèvent tout le profit des premières entreprises ? la philosophie tient bon. Les suites des tribulations même les plus longues , sont rachetées de tems en tems par quelques lueurs d'espérance. Il ne perd point de vûe cette étoile sous laquelle il est né. Il en a eu tant de preuves. Un peu de courage : elle reprendra le dessus sans doute ; & dans cette espérance on joue , on emprunte , & on se ruine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ne troublons point l'état du joueur par une prévoyance importune. Il est visible qu'un homme né heureux n'a rien à craindre. Je le veux croire : mais suffit-il qu'il y ait sûrement à gagner dans un état , pour l'embrasser ? Examinons un moment les nobles motifs qui rapprochent les personnes passionnées pour le jeu, tous les dangers mis à part. On pourroit s'imaginer que la raison qui fait qu'un joueur est bien venu par-tout , c'est le besoin qu'ont les personnes désœuvrées de trouver quelqu'un qui leur tienne com-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

pagnie, & qui se prête à leurs amusemens. Je ne doute pas que cette vûe n'entre pour quelque chose dans le cas qu'ils font de lui. Ils ne savent quel usage faire du tems. Il est bien raisonnable qu'ils estiment un homme qui a la complaisance de le perdre avec eux. Mais il y a une raison plus secrète & plus puissante qui lui montre un visage riant par-tout où il arrive.

Dans tout ce beau monde, qui ne parle que d'obliger, que d'avoir des sentimens, que de montrer un cœur noble & désintéressé; il n'y a personne qui ne se mette au jeu dans le désir sincère & dans la ferme espérance de gagner. Le désir de gagner est très-agissant dans tous ceux qui jouent avec passion. Et si vous me demandez quel est le vrai motif qui les attache le jour & la nuit à une table de jeu, & sur-tout de gros jeu, aux dépens de leur sommeil & de leur santé; je vous répondrai sans crainte de méprise, que c'est l'espérance de gagner : c'est pur intérêt. Tranchons le mot : c'est pure avarice.

Un joueur & même un beau joueur n'est qu'un honnête Harpagon. Y a-t-il un avare qui ne voye avec avidité, avec épanchement de cœur, ceux avec qui il espère de gagner? C'est pour ceux-là que toutes les

les portes sont ouvertes. Un joueur regarde donc un autre joueur comme sa ressource, & comme celui aux dépens duquel il compte s'enrichir. Tels sont les puissans liens qui les unissent.

C'est trop peu dire, m'objectera-t-on, que de comparer un joueur à un avare. Un avare se donne des peines, & ses gains sont souvent la récompense d'un travail opiniâtre. Un avare économise ce qu'il acquiert : mais son argent est assez souvent ou le produit de ses terres, ou le produit des contrats que les loix autorisent. En est-il de même d'un joueur ? il prend place à une table de jeu avec deux louis pour tout bien : & il voudroit ne la quitter qu'avec des millions. Il est prêt à recueillir sans mérite & sans peine des richesses que la Providence avoit préparées pour être la récompense d'un travail honorable ou d'une industrie légitime. Il est prêt à s'approprier tout sans rien donner en échange. Le joueur va plus loin. Il ne fait politesse à un autre joueur que dans l'intention très-sincère de le dépouiller, de le réduire au dernier sou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'acquitter par des emprunts, qui deviennent alors de véritables vols. Le jeu n'est donc ni le lien d'une honnête

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

société, ni une simple perte de tems; ni une avarice palliée; mais une vraie piraterie, un brigandage autorisé par la coutume. Voilà l'objection dans sa force. A cela je répons que j'en conviens, & que là-dessus je n'aurai point de dispute.

Les privilèges du jeu.

Cet amour du jeu si essentiel à l'agréable homme, si nécessaire pour former l'homme du monde, ne laisse pas, quoiqu'on en dise, d'avoir des privilèges singuliers. Le jeu ruine la santé & la fortune des nobles : mais il a cela de bon, qu'il peut leur tenir lieu de tout talent & de toute science. Il empêche l'homme de loix d'acquérir les connoissances nécessaires à son état : mais il est commode en ce qu'il ne l'empêche ni de s'asseoir sur les fleurs de lis, ni de dormir à l'audience, ni de décider ensuite de la vie ou de la fortune d'autrui. L'amour du jeu a un autre avantage : il affoiblit la plupart des fortes passions, & les tient en captivité. Par exemple, il supprime les dépenses auxquelles se portoit l'amour conjugal. Il dispense l'amour paternel de payer les pensions de ses enfans. Il anéantit peu-à-peu le sentiment de l'équité & les scrupules. Escamotter est la moindre des commodités qu'il fasse prendre. Il fait emprunter à toute main, & affranchit un cœur de

toutes ses obligations. Il faut avouer qu'un voleur fait souvent moins de mal qu'un joueur. Mais telle est la force de la coutume : le monde envoie le voleur à la potence, & il fait accueil à celui qu'il fait être un déterminé joueur.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

2°. Après la souplesse & le gros jeu, il n'y a point de moyen plus sûr aujourd'hui pour aller loin dans l'art de plaire, que l'air cavalier, & la suffisance du petit maître. Les militaires que la liberté de leur état dispense des attentions & des réserves auxquelles un magistrat est assujetti, ont naturellement un air de franchise & d'enjouement dont je suis fort éloigné de faire la moindre critique. L'air cavalier dont je parle, & que je crois avoir rendu reconnoissable en y ajoutant l'étourderie du petit maître, n'est qu'une fausse copie de la franchise militaire. Il consiste à tout dire d'une façon badine, impétueuse, & qui paroisse être sans réflexion, sans étude, & sans règle. Je voudrois voir un logicien entreprendre de définir cet air cavalier par le genre & par la différence. Il y seroit sans doute fort embarrassé. Le manège du petit maître semble ennemi de toute attention : mais il comprend un si grand nombre de menues pratiques, qu'une courte définition

L'air cavalier.

ne les peut contenir. Sans tant philosopher, risquons une description telle quelle des gentilleſſes qui entrent dans ce caractère aujourd'hui ſi important.

L'air cavalier eſt un compoſé d'une multitude de petites démarches & de paroles enjouées, qui, placées à propos d'une façon légère & ſans gêne, pourront être plus goûtées que le bon ſens, que la ſcience, & les plus beaux talens. Telles ſont, par exemple, les attentions de ſe mettre d'un jour à l'autre aux enquêtes des modes les plus nouvelles; de décider juſte ſur l'aſſortiment des couleurs, ou ſur la ſituation précise d'une boucle & d'un ruban; de ſe piquer d'avoir toujours au beſoin les eſſences, ou les eaux de ſenteur les plus parfaites; de faire proviſion de toutes les hſtoriettes courantes; d'épiloguer obligeamment ſur les moindres choſes qui ſe diſent, en y trouvant une fineſſe & des intentions auxquelles on n'avoit point penſé; de s'ingérer à tort & à travers dans tous les propos de la converſation pour les ramener de gré ou de force à la plaſanterie; d'être alerte pour fondre comme un oiseau ſur un éventail tombé; d'offrir à tems le ſecours d'une main ſévèrement couverte du pan de l'habit pour ſoutenir une Dame qui a la démarche plus ferme que

le Cavalier; de diversifier selon les circonstances les doucereuses formules de complimens qui ont cours; d'apporter la nouvelle ou d'une pièce de musique Italienne qui vient d'être *rattée* par Guignon & par le Clerc, ou d'un Roman tout nouveau de la plus excellente morale, ou d'un Opéra plein de sentimens. Le petit maître triomphe sur-tout à table par la multitude & par l'importance de ses services: il possède au suprême degré l'art merveilleux de disséquer un poulet sur les pointes de sa fourchette sans le démembrer. A l'œil, à l'odorat, il décide sans appel du degré de bonté, du point de cuisson, & des raisons de préférence. Il lève les incertitudes, prévient tous les besoins, devine les intentions. Il a l'œil par-tout: sans lui on oublieroit pourquoi on s'est mis à table. C'est sur lui que tout roule.

La promenade lui ouvre encore un grand champ pour exercer sa générosité & son caractère officieux. Il règle le cocher. Il empêche les cahos. C'est par lui qu'on descend de carosse, & qu'on trouve une belle pelouse: on lui a l'obligation de tout. Il court à droite, à gauche: il présente ici une tabatière; là un miroir de poche; ailleurs un Colombat. S'il

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

faut des rafraîchissemens , il est le pourvoyeur & l'échanfon. Il se multiplie : il est à la fois en tous lieux. Mais qui pourroit faire le dénombrement des jolies choses que le cavalier débite , soit de mémoire , soit de son propre fond ; qui pourroit dire toutes les petites querelles par lesquelles il éveille les esprits , & les menues galanteries par lesquelles il oblige la société ?

L'homme solide & raisonnable cherche sans apprêts à être utile. Il acquitte les bienféances , & contribue en tout à la douceur de la conversation. Mais il ne rit point par provision & à propos de rien. Il ne fait ni étalage ni exagération de sa bonne volonté dans les minuties. Il réserve son feu pour les services réels. Le petit maître au contraire s'échappe & disparaît comme un éclair quand il est question d'affaire ou de travail. Il ne s'y sent point appelé , & son activité se borne aux menus amusemens de la vie civile.

A le voir danser , pirouetter sur son talon , chanter , siffler , se présenter au miroir , s'enfoncer dans un fauteuil , ouvrir un livre & le jeter à la troisième ligne , on s'imagineroit que cet homme ne pense point ; que c'est une marionnette qui obéit à la première impression : mais c'est prendre de lui une idée fautive. Il n'est pas

croiable combien il mèt de dessein & de réflexion dans tout ce que vous lui voyez faire le plus brusquement. Il fait le profit qu'il tirera d'un geste. Il voit à quoi peut servir une attitude, un sourire, une parole, une négligence. Vous le voyez marcher : il ne se propose d'arriver nulle part. Mais son dessein est de montrer qu'il a la jambe bien faite, ou les épaules bien effacées. S'il rit, ce n'est pas qu'on ait rien dit de spirituel. Souvent on n'a rien dit. Mais il apprend aux nouveaux venus qu'il a les dents fort blanches. Il est bien aise de leur donner promptement une idée avantageuse de sa personne.

Que veut-il faire de ce chiffon de chapeau qui pend négligemment au bout de ses doigts, qu'il ramène ensuite à deux mains sous son menton en baissant les yeux & en s'inclinant d'un air plein d'affection : qui passe, repasse, voltige long-tems en l'air, & revient enfin sous son bras après bien des égaremens ?

Ces mouvemens qui vous paroissent aventuriers, quelquefois involontaires, sont commandés & gouvernés. Ce chapeau aide la contenance qui est la base de son mérite. Ce chapeau marque le geste & le diversifie. Combien ne faut-il pas de finesse & de détail pour savoir mé-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

nager des ressources & des nouveautés dans des choses que le commun des hommes néglige & traite de bagatelles. Ces pirouettes & ces gambades amenées avec art , tous ces menus avantages qu'il se procure de momens en momens par mille & mille petits riens, adroitement rapprochés bout à bout , montrent l'étendue & la grande capacité du galant homme. Son grand secrèt sur-tout , est de donner toujours un air de hazard , d'étourderie , ou d'indolence à ce qu'il fait avec le plus de réflexion.

C'est en tout qu'il fait donner le change. Vous le voyez partir subitement. On croiroit qu'une affaire de conséquence le demande ailleurs. On le rappelle : il faut fermer toutes les portes : on a bien de la peine à le retenir. Mais c'est pour lors qu'il étoit le plus desœuvré, & qu'il avoit le plus d'envie de rester avec vous. Il ne savoit que devenir en vous quittant : mais il est bien aise de se faire remercier de sa complaisance. Il a toujours quelque messager qui lui parle à l'oreille. Il reçoit lettre sur lettre , la plûpart supposées & cachetées de sa main. Il est quelquefois impitoyable , & n'écoute rien. Il part : mais il vous laisse espérer que vous pourrez le revoir. Pour être plus désiré , il lui

est venu en pensée de se dérober quelque tems, & d'aller montrer ailleurs le nouvel habit qu'il s'est donné. Il fait avant son retour le jugement qu'en a porté le Public aux Thuilleries, à la Comédie Françoisse, à l'Opéra & à la Comédie Italienne, où il passe successivement.

Un homme qui fait manier tant de différens intérêts, qui se perfectionne tous les jours dans l'art d'en imposer, & qui fait évaluer jusqu'au profit qu'il peut tirer de la position de son poignet, ou de l'allongement de son petit doigt, peut devenir un excellent Comédien. Il n'est même que cela : & s'il veut mettre en œuvre son caractère dans le sérieux; s'il veut faire valoir son manège dans les affaires de la société, il peut être alors un dangereux pantalon, qui sous un air de droiture & d'activité saura mettre à couvert ou beaucoup de paresse, ou de grandes friponneries.

Pour achever de perfectionner l'agréable cavalier au point d'être de mise partout; il ne s'agit plus que de lui mettre en main quelque traité de métaphysique à la moderne, où l'on lui fasse bien entendre qu'il ne faut point se mettre en peine des preuves historiques & sensibles de la révélation; que la raison nous ayant

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

été donnée pour juger de tout , il ne faut point la laisser subjuguée par la foi ; mais qu'il faut décider de la foi & de ses objets par la raison. Etant une fois armé de ce beau principe , il frontera tout dans son cœur. Il lui est inutile d'examiner les preuves de la révélation, dès qu'il en trouve les objets absurdes. La raison lui a tout dit. Le voilà devenu philosophe , mais philosophe du premier ordre. C'est un homme vraiment illuminé. Bien entendu que le philosophe fait gouverner sa langue , & n'ignore pas le mérite de la taciturnité. Le fruit de cette admirable éducation sera de s'affranchir de toute inquiétude sur l'avenir , & conséquemment de se satisfaire en tout , de se mettre fort peu en peine d'autrui au cérémonial près , & de jouer de propos délibéré tout le genre humain.

Je suis fort éloigné de penser qu'on ait un pareil but dans le plan de l'éducation ordinaire. Mais par le peu de soin qu'on y prend de ramener tout à des vûes chrétiennes & à l'amour de nos frères ; cet agréable homme qu'on se félicite d'avoir tourné à souhait , est un homme de théâtre. Je ne vous l'ai montré que sur son théâtre. Que seroit-ce , & que trouverions-nous , si nous le voulions suivre

derrière la scène, ou dans le détail de sa conduite?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Gardons-nous d'empoisonner la société par les suites d'une éducation qui n'a eu pour but que l'agrément extérieur. Le moindre mal qui provienne d'une intention si frivole est la fatuité. Formons l'extérieur de nos enfans : mais ne leur en faisons pas une affaire. De plus beaux soins nous pressent : il s'agit pour les rendre sociables de les remplir à tems des connoissances d'usage & des motifs propres, soit à servir de frein à leurs passions, soit à incliner leur cœur à tous les devoirs du citoyen.

Les Garçons ont d'autant plus besoin d'être formés dans cette double vûe, qu'ils doivent être le conseil aussi-bien que l'appui de leur famille, & que leurs talens comme leurs postes, exposent souvent leur vertu à de plus grands dangers. Il faut donc commencer de bonne heure & travailler dès la plus tendre enfance aux préparatifs de ce bel ouvrage. Ne nous laissons rebuter ni par les petiteesses enfantines, ni par la lenteur des premiers progrès. Tout ce qu'on fait alors est obscur & sans beauté. C'est un fondement caché, il est vrai : mais c'est le fondement. J'aimerois autant livrer à un aide-maçon la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

direction des souterrains d'un palais , que d'abandonner les sept ou huit premières années d'un garçon au gouvernement de quelque domestique sans éducation , & sans vûes. Dès que la raison & la langue de votre fils commencent à se délier , il a un intérêt infini à ne voir & à n'entendre rien que de juste & de bon.

Nous avons vû de quelle forte la mère de famille lui peut assurer une belle prononciation & un langage pur , en le retenant en sa compagnie , qui est pour lui la moins gênante & la plus parfaite de toutes les écoles. Ce que l'oreille produit sur la langue , l'œil le fait sur toute la contenance : & malgré l'irrégularité naturelle à l'enfance , l'œil accoutumé au bon air , dispose machinalement tout le corps à une imitation qui n'a rien de gêné. Les enfans contrefont tour-à-tour les processions de l'Eglise , la marche des soldats , l'attaque des places , la conduite d'un carosse , les attitudes des gens de métier , en un mot , tout ce qu'ils voyent. Tenez-les donc souvent à portée des personnes polies. C'est l'école des manières & de la contenance. Les leçons de cette politesse superficielle seront alors d'autant moins dangereuses , que l'enfant ne peut encore juger que des manières , & que

dans ces dehors, qui font impression sur lui, il ne se trouve rien qui le puisse corrompre ; cet enfant plaît sans en avoir la moindre pensée. Si au contraire vous le tenez trop à l'écart, il y contractera une rusticité capable de vous donner bien de l'exercice, & de défigurer le plus beau naturel. Il n'est pas rare de voir ceux qu'on a retenus trop long-tems à l'ombre, se troubler quand ils arrivent au grand jour. La tête leur tourne.

J'ai voulu que mon fils apprît à lire dès l'âge de cinq ans. On pourroit même commencer plutôt, & le moyen qu'on emploie pour faciliter la lecture aux garçons peut également servir aux filles. Mais les premiers ayant un plus grand besoin d'une prompte culture ; j'ai cru pouvoir différer jusqu'ici l'article de ces premiers commencemens.

Apprendre à lire à quatre ou cinq ans, dira-t-on, c'est renoncer de bonne heure à la joie. C'est furieusement racourcir le bon tems, dont nous avons tous joui jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. J'avoue que vouloir à l'âge de quatre ans montrer à lire à un enfant d'un air aussi sérieux qu'on a coutume de le faire, c'est un moyen ou de l'enterrer bientôt, ou de le dégoûter pour toujours de toute lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

qu'il faut savoir les premières. Un autre contient les consonnes. Le troisième contient les lettres majuscules. Le suivant contient les lettres de l'écriture courante & des régîtres. Le dernier contiendra ou des syllabes, ou des mots, ou des chiffres. On change au besoin. On glisse une carte sur l'autre, & en ne découvrant que les caractères rapprochés l'un de l'autre sur une table, on en forme des syllabes que l'enfant désignera peu-à-peu par un son unique, & qu'il démêlera bientôt aussi aisément que les lettres simples, si la patience, les petites ruses, & la joye sont toujours de la partie.

Les boules
taillées à fa-
cettes.

On peut tailler deux globes d'yvoire à facettes, & mettre sur l'un les voyelles, sur l'autre les consonnes, puis rouler les deux boules & faire deviner le son qui résulte des caractères des deux facettes les plus élevées, en mettant la consomme tantôt à droite tantôt à gauche.

Les branches
de plomb.

On peut mettre à la main de l'enfant & lui abandonner en pleine propriété des branches de plomb laminé, après leur avoir fait prendre la forme de toutes les lettres.

Ces méthodes & bien d'autres sont justifiées par le succès. Mais je viens tout d'un coup à la plus utile de toutes, à celle dont plusieurs autres ne sont que des

démembrement : c'est le Bureau d'Imprimerie.

Ce bureau est une petite armoire plus large que haute * & contenant quatre ou cinq files de petites loges où l'on mèt en bon ordre différens paquets de cartes, au dos desquelles sont écrits les caractères des lettres, des syllabes, & de tous les sons simples ou composés dont on a besoin. Chaque loge porte une étiquette qui annonce ce qu'on y renferme. La porte qui couvre tout le devant de cette armoire, à l'aide d'une double charnière, s'ouvre de haut en bas, & étant abaissée sur un appui présente une table à l'enfant. Il se tient debout devant cette table pour y ranger, comme feroit un compositeur d'imprimerie, les caractères de tous les sons qu'on lui demande & qu'il tire des différentes loges où il les avoit rangés.

Le premier avantage du Bureau consiste en ce que les noms qu'on y donne à chaque caractère, se trouvent mieux liés avec les sons qu'ils expriment, qu'ils ne l'étoient dans l'ancienne dénomination ; ce qui facilite beaucoup la lecture. J'ajoute qu'il y a un grand nombre de sons

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le Bureau Typographique, inventé par M. du Mas de Montpellier, qui a consacré son tems & son bien à l'établissement de cette méthode.

Le Bureau facilite la lecture & l'abrège.

* M. Chompré, rue des Carmes de la Place Maubert, a réduit le Bureau à un coffret de la figure d'un petit *in-folio* propre & commode.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

exprimés par plusieurs lettres, pour lesquels une seule carte suffit, comme si c'étoit un son simple, ou une lettre unique, ce qui abrège beaucoup l'ouvrage.

Le second avantage du Bureau d'Imprimerie, & ce qui le rend supérieur ou préférable à toute autre méthode, c'est qu'il conduit sûrement à la perfection de la lecture en amusant beaucoup l'enfance. Vous y voyez tous les jours réussir des enfans qui n'entendent encore rien à ce qu'ils lisent, parce que leurs oreilles & leurs yeux y sont frappés régulièrement & sans confusion par les retours perpétuels de tous les sons imaginables, toujours liés avec des caractères qu'ils manient, & qu'ils rangent. Ensorte qu'à la netteté des figures il se joint un amusement continu.

Le Bureau agit & amuse l'enfance.

La plus grande croix de cet âge léger & volage est de demeurer en place. Un livre n'est pas seulement propre à leur brouiller l'esprit par la pluralité des figures : il les afflige, parce qu'il les arrête & les colle malgré eux à un même endroit. Mais voici un bien autre sujet d'affliction. Exigez des enfans, comme on est contraint de le faire dans les écoles publiques, qu'ils soient plusieurs heures de suite paisiblement assis, jusqu'à ce que

leur tour vienne d'être exercés à une courte lecture ; ce repos est pour eux un supplice. Ils sont ainsi à la torture cinq & six heures par jour : de sorte que les approches de cette lugubre séance les épouvantent, & leur donnent de la lecture une idée désagréable qui dégénère en une prévention souvent insurmontable. Connoît-on bien le principe qui remue les piés de l'enfance ? on le prendroit pour du salpêtre. Le Bureau, loin de tenir les enfans dans la contrainte, exerce à la fois toutes leurs puissances. Ils y font usage de leurs yeux, de leurs mains, & ce qui est pour eux le point le plus important, ils y font usage de leurs piés. Il faut tirer des cartes de leurs loges, faire d'un moment à l'autre différens voyages, ranger les cartes dans un alignement qui devient une affaire ; reporter ensuite les cartes dans les loges qui en présentent l'étiquette, & recommencer les voyages.

De ceux qui composent la troupe, les uns sont acteurs ; les autres sont spectateurs & contrôleurs ; il peut y avoir des prix proposés pour la justesse de l'opération : il peut y en avoir pour la justesse de la critique. On employe plusieurs bureaux quand la troupe est nombreuse. Plusieurs enfans peuvent donc être de-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

bout à la fois. Du moins ne sont-ils pas condamnés à la cruelle nécessité d'être perpétuellement assis. S'il se présente des sons un peu difficiles à rendre, on leur fait trouver au fond des loges qui en contiennent les caractères, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, tantôt de jolies estampes dont l'explication devient une amorce encore plus utile. Par-là les sons les plus baroques sont bientôt les plus connus. On s'en tire parfaitement.

Un dernier avantage comparable au précédent, c'est d'occuper l'enfance plusieurs années de suite & de lui donner de grandes ouvertures à ce qu'on voudra lui faire apprendre. On seroit, dit-on, fort aise qu'un enfant fût lire dès l'âge de quatre ans, s'il pouvoit de suite apprendre à écrire. Avec ces secours on l'occuperoit utilement. On gagneroit plusieurs années d'avance. Mais on a souvent éprouvé que ces lectures précoces ne produisent rien. L'esprit n'est point fait & ne conçoit rien à ce qu'il lit. La main n'est point faite, & ne sauroit se prêter à l'écriture. Le mieux est donc de différer ces exercices.

Le Bureau tient lieu d'écriture.

La méthode du Bureau est la seule qui réponde à cette difficulté en fournissant ce qu'on souhaite. Le Bureau n'enseigne

pas à écrire : mais il tient lieu d'écriture, L'ÉDUCATION DES GARÇONS.
 puisque savoir imprimer , c'est savoir écrire : c'est peindre une pensée.

Dans un enfant qui fait très-bien lire à cinq ans , ce qui est une chose aujourd'hui très-commune , appercevez-vous une mémoire heureuse & des dispositions pour les belles lettres si utiles à tous les états , vous pouvez lui faire un jeu d'apprendre à lire l'Hébreu , le Grec , le Gothique , & les écritures des différens siècles. La seule vûe de ces caractères effraye à tout âge ceux qui n'y sont point faits ; & suffit pour détourner de ces utiles connoissances nombre de bons esprits qui auroient pu y réussir parfaitement. Le Bureau d'imprimerie fait débrouiller ces écritures dès la plus tendre enfance , avec autant de facilité qu'il lui fait distinguer un grand A d'avec un petit a. J'ai actuellement devant mes fenêtres un Enfant de cinq ans qui lit parfaitement & très-légèrement le Grec de tel Auteur qu'on lui voudra présenter. La chose a été tentée & expédiée en huit jours. Vous mettez l'alpha dans la loge des A , & le gamma dans la loge des G : ainsi des autres. C'est un caractère de plus qu'il trouve dans les loges. Il emploiera indifféremment un g ou un γ dans ce qu'il imprime. Otez

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

ensuite tous les caractères des loges & n'y laissez que les lettres Grèques, en mettant dans une loge à part les ligatures ou abréviations : au bout de quelques jours il vous imprimera en lettres Grèques tout le François que vous lui proposerez. Le mois suivant il vous livrera la Paléographie des siècles du moyen âge. Cela consiste en vingt ou trente nouvelles figures qui ne sont qu'un jeu pour lui. Un second mois est plus que suffisant pour expédier le Gothique des quinze & seizième siècles. Si vous ne trouvez point jour à faire des progrès si prompts, ni à multiplier de si bonne heure les préparatifs de la belle érudition, consolez-vous par le plaisir d'avoir au moins procuré à vos enfans la lecture de la langue maternelle sans dégoûts & sans larmes. Il est peu d'esprits que le Bureau n'aide à diligenter la lecture. Mais si lents que s'y trouvent les progrès d'un enfant sans facilité, il n'y connoît du moins ni les reproches, ni les obstacles qui semblent naître à chaque pas dans l'ancienne méthode, & rendre sa condition doublement malheureuse.

En attendant que nous ayons appris à écrire, employons le Bureau à son véritable usage. Il nous tient lieu d'écriture.

Hé bien, me direz-vous, voilà une avance qu'il ne faut pas mépriser. Si nous savions écrire, nous nous mettrions de suite à la Grammaire & à la composition Latine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Je crois l'une & l'autre très-nécessaires. Mais, à mon sens, il est beaucoup trop tôt pour y songer. Savez-vous que cette Grammaire est un amas de choses horriblement abstraites; que ce tendre esprit qu'on en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit; que sa mémoire ne retient que des mots; que son jugement ne saisit & n'assemble point d'idées. Pour surcroît d'injustice vous voulez qu'il raisonne, & que par une conséquence juste il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le gérondif en *dum* plutôt que le supin en *u*, tandis que toutes ces choses lui sont absolument égales. L'injustice est criante: il ne fait où il en est: il ne connoît distinctement que sa peine, & l'amertume de vos répréhensions. J'ose dire que traiter ainsi des enfans de cinq & six ans, c'est meurtrir les esprits plutôt que les former. J'implorerois volontiers le secours des loix en leur faveur.

Pour mieux employer notre écriture; c'est-à-dire, le Bureau qui en tient lieu, faisons-le servir à meubler la mémoire & à former peu-à-peu le jugement: ces deux

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

points donnés , nous ferons plus de chemin en quatre mois , & toujours d'une façon pleine de gayeté , que nous n'en aurions fait en quatre ans & toujours avec tristesse , si nous débutions par des règles & par des compositions.

Jetiez d'abord dans les logettes du Bureau les paradigmes des noms & des verbes tant en latin qu'en françois. C'est une première provision très-utile pour disposer de loin l'enfant à l'étude des anciennes langues , & pour lui apprendre l'orthographe de la sienne. Mais c'est pour le présent tout le Grammatical qu'il lui faut.

Un autre préparatif aussi utile pour les sciences , & auquel le Bureau peut vous être d'un secours infini , c'est l'amas de la plûpart des noms latins & françois, des objets du plus grand usage & qui tombent plus ou moins sous les sens. C'est ce qu'ont essayé de faire le Père Pomey (a) & Comenius (b), dans leurs Vocabulaires. Ils ont voulu y rassembler les matériaux des langues Latine & Françoise plus promptement que l'on n'assemble dans la tête des enfans les matériaux de

(a) Dans son *Indiculus Universalis*.

(b) Dans le livre assez ridiculement intitulé , *Janua Linguarum aurea reſerata*.

leur

leur langue maternelle, en leur disant les noms de tous les objets qu'ils voyent. Mais ici la différence est grande. Dans l'usage de la vie les objets frappent l'œil, & les noms s'y joignent aisément dans la mémoire. Il n'en est pas de même d'une liste de mots que vous présentez à un enfant dans un livre. C'est une kirie bien froide, & tout est bientôt oublié; parce que ce sont toutes pièces sans liaison. Le Bureau fixe mieux les idées. Vous mettez dans une loge les animaux domestiques, dans une autre les animaux sauvages; ici les oiseaux; ailleurs les insectes, ou les poissons. L'enfant fait où tout ce monde habite. Il les imprime tout-à-tour & sur sa table & dans sa tête, puis les renvoie tous en bon ordre dans leur département. Il en retiendra les noms en françois, en latin, & en telle langue que vous voudrez. Demandez-lui ensuite une baleine, un chameau, ou une chèvre: il vous dira les noms latins qui les accompagnent, sur-tout si on l'a entretenu des particularités de ces animaux. Voulez-vous faire beaucoup mieux & jouer à jeu plus sûr; amassez & distribuez par loges des estampes qui représentent les animaux, avec les noms de leurs instrumens, de leurs cris, & de leurs façons de vivre:

ÉDUCATION DES
GARÇONS.

bientôt il ne faudra plus que prononcer un de ces mots en françois ou en latin , & l'on vous ira chercher dans la loge propre l'objet que vous demandez. Il en sera de même des plantes, des fleurs , & des fruits. Placez dans un cassetin la figure d'une ville bien gravée , & sur une seconde feuille les noms des pièces qui la composent : mettez dans une autre loge ou la figure d'un temple , ou la figure d'un vaisseau avec les noms de toutes ses parties , comme *Mali* , *antennæ* , *rudentes* , *vela* , *fori* , *transira* , *remigium* , & tout le reste. Par ce peu d'exemples vous sentez que l'ordre des loges , la vûe des objets , & l'habitude d'appliquer le nom propre à chaque pièce , ou de l'imprimer en voyant l'objet , amasseront & conserveront dans la mémoire une riche provision de matériaux qui serviront dans leur tems. Mais ne perdons point de vûe que le principal mérite du Bureau est d'exercer l'enfant à imprimer ou de mémoire , ou sous la dictée d'un autre. C'est donc pour lui un vrai exercice d'écriture , quoiqu'il ne sache pas encore écrire. Ces différens avantages ont fait recevoir le Bureau d'imprimerie à la Cour , à Paris , à Lyon , & par-tout. Il a servi à l'éducation de Monseigneur le Dauphin. Mais

une chose en relève encore mieux le mérite : il abrège de beaucoup le tems & la peine dans les écoles des pauvres.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Nous avons vû combien il est propre à former la mémoire par la force de l'impression, & par l'ordre des idées. L'esprit s'y forme autant que la mémoire. Il apprend l'usage de bien des choses. Les jugemens qu'il s'accoutume ainsi à porter de ce qu'il voit, sont les seuls que l'âge permette. Mais exiger de lui des règles, des raisonnemens, des applications justes d'un principe de syntaxe, c'est lui en demander trop. C'est abuser du droit qu'on a de lui commander. Cependant la lecture s'affermir. On se passe enfin du Bureau, & il y a pour lors un moyen sûr de persuader à l'enfance qu'elle est heureuse de savoir lire. C'est de ne laisser d'abord tomber sous sa main que de jolies fables, ou quelques histoires qui l'attachent. Il faut qu'elle s'attriste de se les voir enlever.

La lecture devenue libre & sûre, sera suivie de l'écriture. Si l'on s'y prend bien, ce peut être une agréable nouveauté pour un enfant. On peut s'en tenir d'abord à lui faire passer fréquemment une plume bien tenue, & trempée dans de l'encre, sur tous les traits d'une bonne écriture

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

formée avec un crayon rouge. Cette habitude peut le mener à écrire d'une façon supportable. Il viendra un tems où l'affermissement de l'esprit & de la main lui facilitera les principes d'une écriture régulière. Tout s'y réduit d'abord à la taille & à la tenue de la plume ; ensuite à la juste exécution des trois effets de la plume, qui sont le trait plein, le trait délié ou tranchant, & la ligne mixte qui est le passage du plein au délié. L'assouplissement des doigts, & la facilité d'exécuter légèrement ces premiers traits devroient être le travail des premiers mois, plutôt que la forme des lettres, qui n'est plus qu'un jeu quand la main est habituée aux traits fondamentaux.

Le premier fruit de son écriture fera de l'accoutumer *pendant un an & plus* à écrire tous les jours ~~un~~ trait d'histoire ou une petite lettre d'abord sous la dictée, puis peu-à-peu de sa façon, & à savoir ranger un compte suivant quelque une des règles de l'arithmétique. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit sur cet exercice, en parlant de ses sœurs. Il en est de même de sa première bibliothèque. Celle que nous avons formée pour elles, ne lui est pas moins nécessaire.

Quand un père ne verroit dans son fils

aucune finesse d'esprit, ni dans la situation de ses affaires aucune raison de le tourner du côté des belles lettres, il ne peut lui refuser l'espèce de culture qui sera la plus propre pour donner quelque étendue à sa raison & quelque justesse à son langage. Il gagnera infailliblement ces deux points, si, tous les jours & avec un grand air d'enjouement, il exerce son fils à lui rendre compte de ce que contient la petite bibliothèque. Tout y est historique, & facile à rappeler. Après lui avoir fait

LIRE, NON D'UNE FAÇON MONOTONE, MAIS AVEC LES INFLEXIONS ORDINAIRES DE LA CONVERSATION, un chapitre de l'histoire de l'ancien Testament, ou des mœurs des Chrétiens, il demande à son fils ce qu'il a compris & retenu. Ce que l'enfant lui pourroit dire après l'avoir appris par cœur, n'aura passé que par sa mémoire : à peine son jugement y a-t-il pris quelque part, ce qui est d'une assez petite utilité. Mais ce qu'il dira par jugement, il l'aura pensé sur le champ, & énoncé sur le champ. C'est l'effet du seul ordre des idées. C'est là le véritable ouvrage de l'esprit. Si la langue exprime aussi-tôt ce que l'esprit a conçu, c'est là ce qui le forme ; parce que tout s'y pratique sans effort & sans apprêts.

Monotonie à fuir dans la lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Les uns & les autres auront besoin d'acquiescer quelque connoissance des arts, & c'est où l'on peut les amener par la voie du plaisir. Les vûes, les intentions resteront dans votre tête : arrangez vos projets sans jamais dire où vous vous proposez d'arriver. Sur toutes choses point d'assujettissement, point de retours trop réguliers. Quand il s'agit de divertir l'enfance, laissez-lui croire qu'on se conforme à sa volonté.

Après les estampes qui sont la meilleure invention qu'il y ait pour fixer la légèreté de cet âge, & avec laquelle vous pouvez, sans déplacer l'enfance, la transporter à discrétion dans le monde ancien, & dans les diverses parties du monde moderne ; vous n'avez rien qui puisse faire sur elle des impressions plus agréables & plus profitables que les machines & les métiers. On peut se contenter de leur montrer ceux-ci tour-à-tour, en donnant lieu à leurs questions, & en répondant à leurs demandes sur la communication des mouvemens ou sur l'exécution de l'ouvrage, plutôt qu'en leur faisant des leçons trop suivies. Mais le moyen sûr pour les attacher, & pour donner quelque dextérité à la main, aussi bien que quelque ouverture à l'esprit, c'est d'exercer leur curio-

fité sur des pièces qui soient à eux, & sur des instrumens dont ils disposent avec une propriété pleine & entière. Abandonnez-leur une horloge à l'antique, une petite charpente assemblée avec des chevilles amovibles, un tournebroche, une grue en petit, des sonnettes à piloter, ou telles autres copies de machines, dont il s'agit de désunir les pièces & de les numéroter pour les assembler ensuite dans leur premier état. A la charpente dont ils nommeront bientôt toutes les pièces, on peut joindre une caisse remplie de petits morceaux de bois taillés en façon de briques. Vous verrez bientôt maçonner en recouvrement, & élever des édifices complets : vous verrez l'industrie & les précautions se montrer de toute part. Un tour, des instrumens de menuiserie, tout un laboratoire de mécanique abandonnés de bonne heure à M. l'abbé Noller, à M. l'abbé de la Deuille, à M. de Fouchy, secrétaire de l'Académie des Sciences, n'en ont fait ni des tourneurs, ni des menuisiers ; ni des machinistes ; mais des hommes capables d'éclairer ceux qui se mêlent de tous les arts, & de faire honneur à des états fort distingués.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

La connoissance de plusieurs langues ne suppose pas dans un homme une pénétration supérieure : & comme on peut renoncer à la pluralité des langues sans rougir, je puis sans grand sujet de vanité vous avouer, Monsieur, que j'ai réussi à en entendre passablement deux ou trois outre ma langue maternelle. J'ai seulement acquis par mon expérience à cet égard le droit d'être cru sur les moyens qu'on peut prendre pour se procurer un pareil secours sans y risquer beaucoup de tems.

Choix des
langues.

Quoique les langues ne nous donnent par elles-mêmes aucunes lumières, elles sont un moyen sûr pour en acquérir. Elles nous facilitent l'accès des monumens & des sciences. Le Latin, le Grec, & l'Hébreu sont les premières sources de l'érudition ; & si on vouloit s'y prendre de manière à s'en assurer promptement l'acquisition, on se réserveroit assez de loisir pour y joindre de bonne heure l'Italien & l'Anglois. Ceux qui se destinent aux sciences peuvent, en fait de langues modernes, s'en tenir aux deux que je viens de nommer. L'Allemand, autrefois nécessaire pour voyager, est aujourd'hui remplacé par le François, devenu depuis long-tems, la langue de commerce dans

toutes les Cours & dans toutes les bonnes villes de l'Europe. Nos Frères séparés l'ont porté par-tout. Il y a de grandes sociétés Françoises établies à Breslau, à Berlin, à Copenhague, à Londres, en Suisse, dans toute la Hollande, & jusqu'au Cap de bonne Espérance. Le bon accueil que les Etrangers ont fait à plusieurs livres François, a contribué beaucoup à rendre notre langue plus commune. Ajoutons que la France est à-peu-près au centre des nations qui sont le plus dans le goût des voyages. La langue Espagnole au contraire renfermée dans un coin du monde, & ne s'étant distinguée dans la littérature que par des livres de dévotion, que nous pouvons remplacer, n'invite personne à l'apprendre, quoique ce soit de toutes les langues vivantes celle qui a le plus d'harmonie, & qui approche le plus de la richesse de la langue Greque, soit par la diversité de ses tours, soit par la multitude de ses terminaisons toujours pleines, & par la juste longueur de ses termes toujours sonores. On étudie au contraire la langue Italienne, malgré l'ennui qu'elle cause par le retour perpétuel des quatre sons *a, e, i, o*, qui finissent presque tous ses mots; & qui fatiguent l'oreille par une désagréable uni-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

formité. On commence aussi à étudier parmi nous la langue Angloise, quoique hachée en menues pièces d'une syllabe; quoique rude & hérissée d'après consonnes qu'il faut faire siffler sans en manquer aucune. Ces deux langues ont été maniées par des Ecrivains si estimables, les uns par l'agrément naturel de leur esprit, les autres par l'étendue de leurs recherches, qu'on peut en tirer non pas à beaucoup près autant de profit que des anciennes, mais plusieurs connoissances que l'antiquité ne fournit pas.

Unique
moyen d'ap-
prendre les
langues vi-
vantes.

Tous ceux que j'ai vû apprendre l'Italien ou l'Anglois par l'étude des règles & par la composition des thèmes, ont dépensé beaucoup d'argent, & n'ont point appris la langue qu'ils vouloient savoir: ou s'ils y sont parvenus ç'a été en changeant de méthode. Il n'y en a qu'une pour les langues vivantes, qui est de se transporter dans le pays où l'on les parle, ou de les parler persévéramment avec des personnes qui les possèdent. Bien entendu qu'à l'exercice fréquent de la conversation on peut joindre utilement la connoissance de quelques règles & la lecture des ouvrages bien écrits dans ces langues. J'avoue de plus, qu'un homme laborieux pourroit par lui-même, à force de feuille-

ter des livrès & des Dictionnaires , se mettre en état d'entendre passablement une langue : mais il n'ira point jusqu'à la parler ou l'écrire sans apprêter à rire à ceux qui la savent. Cette voie est d'ailleurs si longue , elle est traversée de tant d'embarras & d'incertitudes , que quand on a en main un autre moyen sûr & prompt , on peut dire qu'il est l'unique. C'est donc une nécessité d'apprendre les langues vivantes par l'usage , & par la fréquentation de ceux qui les parlent.

Il n'en est pas tout-à-fait de même des langues mortes. On les appelle ainsi parce qu'elles ne sont plus vulgaires. On ne les parle plus : & ceux qui à force de lectures & de travail les entendent le mieux , sont ceux qui avouent avec le plus de candeur qu'il y a une extrême témérité à les vouloir parler. Dans la nécessité d'y avoir recours on s'en tire le moins mal qu'on peut. On est fort heureux de les pouvoir entendre. Si l'on s'en sert ou pour écrire , ou pour parler en public , ce n'est ni sans peine ni sans risque. Mais quand on veut en faire un usage habituel , on revient presque toujours au génie & aux tours de sa langue maternelle. L'expérience de la pitoyable latinité qui règne dans les Collèges d'Allemagne , de Flan-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

dres , de Hollande , & par-tout où l'on est dans la pratique de toujours parler latin , suffit pour nous faire renoncer à cette coutume qui empêche un jeune homme de bien parler sa propre langue & l'habitue à un latin grossier , capable de lui pervertir presque universellement le goût. Car qui parle mal , écrira mal , & sentira à peine le mérite de ce qui est bien écrit. Il faut que l'habitude d'une mauvaise latinité influe bien puissamment sur l'esprit , & lui donne un tour bien étrange , puisque par un effet de cette éducation une infinité de personnes , même qui ont lû les bons Auteurs , enseignent & écrivent d'une façon si barbare. Savans du Nord , quand voudrez-vous entendre raison sur cet article ?

Le Rudiment.

Nos prédécesseurs ont très-bien compris la nécessité de débiter par faire apprendre aux jeunes gens à décliner les noms , à conjuguer les verbes , & à ramener la structure des mots à certaines façons de parler très-ordinaires , auxquelles ils ont donné le nom de règles. Ces généralités servent communément de modèles & de principes , soit pour reconnoître les parties fondamentales du discours dans l'explication d'un auteur Grec ou Latin , soit pour exercer l'esprit par la ju-

tesse de l'imitation dans la structure de quelques phrases. Je parle ici des premiers fondemens du discours, & non des tours peu ordinaires, ni des expressions figurées. Un jeune lecteur sera toujours dans les ténèbres & arrêté à tout propos, si vous ne lui montrez par des caractères reconnoissables, à distinguer par-tout, 1°. le nominatif ou le sujet dont on parle; 2°. le verbe principal qui exprime le jugement qu'on en porte, soit qu'il signifie l'être, soit qu'il exprime une action; 3°. le régime de ce verbe, c'est-à-dire, le nom de l'objet sur lequel cette action passe, ou duquel elle provient; 4°. le verbe incident qui exprime un jugement accessoire ou explicatif & qui tient par une pièce de liaison, soit au nominatif, soit au régime; 5°. les prépositions qui servent à désigner nettement les rapports que les choses ont entre elles; & un assez petit nombre d'autres parties qui reviennent communément les mêmes dans toute sorte de discours. J'avoue que ces règles ont une physionomie extrêmement métaphysique & fort peu réjouissante sur-tout pour des enfans. Que concluera-t-on de là? qu'il y faut totalement renoncer? Point du tout; mais qu'il faut les rendre sensibles par l'agrément des exemples, & en réduire

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

Danger d'étudier les Auteurs sans aucunes règles.

le nombre au plus simple nécessaire, à ce qui se remontre presque toujours. L'usage fera connoître le reste. Il vaut bien mieux que l'enfance prenne la peine d'apprendre une bonne fois ces premières règles, & sache distinguer nettement les sept ou huit pièces élémentaires dont le discours est composé, que de marcher éternellement à tâtons en traduisant le latin sans règle, & sans pouvoir rendre raison de rien. Les jeunes gens, il est vrai, à l'aide d'un maître qui marche le premier & d'une bonne mémoire qui puisse le suivre fidèlement, ou guidés par l'ordre même des idées, pourront traduire des Auteurs entiers & sembleront faire beaucoup de chemin. Mais dès qu'ils auront quitté leur maître, & interrompu cet exercice de mémoire, tout se dissipera, faute de quelques principes qui fixent le jugement : ils hésiteront sur le moindre latin qu'on voudra leur présenter. Ils ne pourront débrouiller le moindre Auteur quand ils y voudront revenir. La connoissance des parties du discours & les premières règles selon lesquelles ces parties se construisent, sont donc absolument nécessaires, parce que ce sont des guides qu'on ne perdra jamais, & qui faciliteront toujours la marche de l'es-

prit, soit qu'il faille traduire un Auteur, soit qu'il faille mettre quelques mots de françois en latin. Laissons-là toutes les merveilleuses méthodes, les secrets nouveaux, les moyens courts. Prenons le parti sûr : c'est de nous en tenir aux vûes de M. l'Abbé Rollin, & sur-tout aux pratiques si sensées qu'il propose par manière de souhaits (a), quand il trouve le contraire établi.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il faut avouer que le grand service qu'il nous a rendu par son *Traité*, tombe plus sur le fort des études que sur les commencemens ; & c'est, Monsieur, ce qui vous a déterminé à me demander pour votre cher fils, ce que j'avois remarqué sur les défauts des premières études, qui ne peuvent être mal faites sans préparer de grands obstacles au bon effet des suivantes.

M. Rollin s'explique avec beaucoup de force & de netteté sur une routine dont il y a long-tems qu'on se plaint. » Faut-il commencer, dit-il, par la composition des thèmes, ou par l'explication des Auteurs ? c'est ce qui fait plus de difficulté, & sur quoi les sentimens sont partagés. A ne consulter que

» LE BON SENS ET LA DROITE RAISON, il
 » semble que la dernière méthode de-

(a) *Traité des Etudes*, art. de l'étude du Latin.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

» vroît être préférée. Car pour bien com-
» poser en latin, il faut un peu connoître
» le tour, les locutions, les règles de
» cette langue & avoir fait amas d'un
» nombre assez considérable de mots,
» dont on sente bien la force, & dont on
» soit en état de faire une juste applica-
» tion. Or, tout cela ne se peut faire
» qu'en expliquant les auteurs, qui sont
» comme un dictionnaire vivant, & une
» grammaire parlante, où l'on apprend
» par l'expérience même la force & le
» véritable usage des mots, des phrases,
» & des règles de la Syntaxe.

» Il est vrai que la méthode contraire
» a prévalu, & qu'elle est assez ancien-
» ne : mais il ne s'ensuit pas pour cela
» qu'on doive s'y livrer aveuglément &
» sans examen. Souvent *la coutume exer-*
» *ce sur les esprits une espèce de tyrannie qui*
» *les tient dans la servitude, & les empêche*
» *de faire usage de la raison, qui dans ces*
» *sortes de matières est un guide plus sûr que*
» *l'exemple seul, quelque autorisé qu'il soit*
» *par le tems.* Quintilien reconnoît que
» pendant les vingt années qu'il ensei-
» gna la Rhétorique, il avoit été con-
» traint de suivre en public la coutume
» qu'il avoit trouvé établie dans les écoles,
» de n'y pas expliquer les Auteurs, & il

» ne rougit point d'avouer qu'il avoit eu L'ÉDUCATION DES GARÇONS.
 » tort de se laisser entraîner par le torrent.

» On ne se trouve point mal dans l'Université de Paris d'avoir apporté dans
 » d'autres choses quelques changemens à
 » l'ancienne manière d'enseigner. Je voudrois qu'il fût possible de faire quelque essai de celle dont nous parlons;
 » afin de s'assurer par les expériences,
 » si elle auroit dans le public le même succès que je sai qu'elle a eu dans le particulier à l'égard de plusieurs enfans.

» Mais EN ATTENDANT, on doit être fort content du sage milieu que suit l'Université, en ne se livrant point totalement à une seule de ces méthodes,
 » mais en les unissant toutes deux ensemble ».

Dans ce que M. Rollin dit ailleurs sur l'éducation de celles des jeunes Demoiselles à qui l'on juge à propos d'enseigner le latin, ne trouvant ses vûes traversées à cet égard par aucun usage auquel il soit contraint de se prêter, » il décide sans hésiter que la composition des thèmes doit être absolument retranchée ».

Joignons à la pensée de M. Rollin sur les premières études, la conduite & les vûes des Savans les plus capables d'en parler. Cicéron * croyoit qu'un Romain ** De Oratore. 1 : 34.*

L'ÉTUDE ne pouvoit mieux se former qu'en tra-
 duisant les Auteurs Grecs en sa langue.
 DES LAN-
 GUES.

M. le Fèvre de Saumur dans l'exposé de la méthode qu'il suivit pour élever son fils , & par laquelle il le mena si loin dans la courte durée de deux ans , nous apprend qu'il ne fit usage que de la traduction. M. Arnaud , dans un manuscrit qu'on conserve de lui sur la manière d'enseigner les humanités ; M. Lancelot , dans ses deux excellentes Grammaires ; M. l'abbé Fleury , M. du Guët ; M. de Crouzaz , & tous ceux qui ont le mieux raisonné sur l'éducation , n'ont eu qu'une voix sur la manière d'enseigner les langues. Ils réduisent cet art à deux mots : *peu de règles & beaucoup de pratique.*

N'entendre rien que de bon, premier moyen pour apprendre une langue.

Mais comme la pratique de parler sans cesse un mauvais latin est pernicieuse , la pratique de composer fréquemment un mauvais latin , le doit être également. Il y a donc une précaution à prendre à l'égard de la composition latine : Ce n'est pas de la supprimer : c'est plutôt de la rendre encore plus fréquente , en ne la faisant long-tems consister qu'à remettre en latin ce qui a été traduit d'un Auteur estimé & proportionné à la portée des commençans. De la sorte

ils n'entendront d'abord rien que de bon , ce qui est le premier moyen naturel pour bien apprendre une langue.

La composition ou le thème qu'on donne à faire à un enfant se peut exécuter sur le champ sans Dictionnaire , & d'après un excellent modèle de latin : ou bien ce thème se peut faire à tête reposée à l'aide du Dictionnaire , & sans avoir aucun modèle devant les yeux. Le thème fait sur le champ & de vive voix , en remettant en latin ce qui a été traduit , comme M. Rollin & les plus habiles gens le conseillent ; & pareillement le thème qui se fait la plume à la main pour en rendre le latin conforme à celui qui a été lû : voilà des compositions d'une utilité infinie. Ce sont autant d'imitations : or , les langues ne s'apprennent que par écho & par imitation. Point de Dictionnaire : point d'embarras : point de larmes. Au lieu d'un thème par jour , on pourra de cette sorte en faire douze. L'enfant qui fait ses règles les applique sans peine à l'aide de l'excellent latin qui le guide , & dont la structure lui est encore présente. Si le latin d'après lequel il compose ou sur le champ , ou dans son cabinet , est pur & tiré , non de la tête du maître , mais d'un auteur estimé ; voilà ce qu'on peut

L'ÉTUDE appeller avec la traduction, le vrai usage
DES LAN- des Auteurs, la vraie pratique du latin.
GUÉS.

Dans l'extrême danger que nous avons vû qu'il y avoit de donner à l'esprit des enfans un travers irréformable, en exigeant d'eux de faire dans leurs conversations un usage perpétuel du latin qu'ils ne savent pas, & qu'ils estropient à tout propos ; il ne nous reste que la pratique de la traduction & de la composition. Mais nous rentrerons dans le même inconvénient & dans le même travers, si nous exigeons qu'ils composent en une langue qu'ils ne savent pas. Il ne nous reste donc que de les faire composer, soit de vive voix, soit dans le particulier, d'après un modèle qui précède. Quant à la composition d'un latin qu'ils construisent en entier d'eux-mêmes & de génie, il faut la réserver pour un tems où les études seront fortifiées & où la tête pleine d'une latinité pure pourra fournir de son abondance.

Vous pourrez, Monsieur, sentir mieux que bien d'autres ce que je vais observer là-dessus, parce que vous êtes père. Lorsque Monsieur votre fils sera dans sa 7^e. ou 8^e. année, votre résolution, sans doute, est de faire choix d'un maître qui sache parfaitement la grammaire courante, & qui s'exprime clairement. Mais

cet homme que vous allez mettre avec sa provision de règles auprès d'un esprit qui commence à éclore , entend-il le gouvernement des esprits ? connoît-il les conséquences des premières impressions ? voyez, je vous prie , quelles vont être les suites de sa méthode.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Soit dans le particulier, soit dans une école publique, le jeune enfant n'entendra parler que de règles , & de définitions horriblement abstraites. A la tristesse d'une longue leçon succédera la tristesse d'une composition encore plus longue. Figurez-vous cet enfant dont les progrès vous sont chers, tantôt cloué sur une Syntaxe inintelligible ; tantôt égaré dans les détours d'un lugubre Dictionnaire , où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il en veut faire l'application à sa matière, il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la voix, le mode, le tems, le nombre, la personne, tout cela débrouillé nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, & en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

Suites des
compositions
faites sans fa-
cilité.

S'il est sans facilité, ou trop plein de feu, comment voulez-vous qu'il suive avec présence d'esprit tout ce menu détail de préceptes qui le troublent ou le morfondent ? Jamais il ne s'en tirera : & six ans se passeront ou à travailler à contre-cœur, ou à trouver les moyens de se dérober au travail. Dans trois momens il y en aura toujours deux où vous le prendrez en fraude. C'est beaucoup si sur la fin des études, à force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes choses, sa composition commence à se nettoyer, & à devenir plus conforme aux règles. Mais il y a cent lieues de distance du latin de ses thèmes à celui des auteurs. Malgré la conformité de ses dernières compositions aux ordonnances de la grammaire, il en fera de lui comme de beaucoup d'autres qui avec un bon fond d'esprit & grande provision de règles sortent du Collège sans savoir le latin. De mille personnes qui ont fait leurs études, je veux qu'il y en ait cinquante qui puissent le parler avec justesse, & deux cens qui l'entendent : c'est beaucoup accorder. Si les huit cens autres ne peuvent ni le parler, ni l'entendre, ce n'est point faute de thèmes & d'ennui. Il faut donc rendre la pratique des thèmes plus aisée & plus sûre.

sûre. C'est ce qu'on feroit en composant fréquemment & long-tems , ou de vive voix ou dans le cabinet, d'après un modèle dont on a la mémoire pleine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Supposons à présent que le jeune enfant qu'on mèt d'abord à la composition latine, ait beaucoup de facilité. Accordons même contre l'expérience que tous les esprits ont assez de patience pour écouter avec plaisir toutes les règles de la syntaxe , & assez de justesse pour les appliquer. Voilà qui est fait : votre cher fils entendra toutes les méthodes qu'on voudra lui faire lire , & y ajustera ses compositions. Il va se gêner & se recueillir tout entier pour vous plaire. Vous le mènerez par degré, & de classe en classe jusqu'à pratiquer d'une manière ferme ce qu'il y a de plus difficile dans la grammaire. Vous croirez sans doute avoir beaucoup gagné. Voilà ce que les gens du métier appellent un bon fondement. Mais dans la vérité on lui a fait un tort presque irréparable. Ce n'est point-là l'espèce de composition qu'il lui falloit. Ce latin qu'il a tiré de sa tête , sous la direction de quelques règles, est un latin faux qui le recule presque autant qu'il l'avance : & cette assurance que la longue habitude lui donne , n'est qu'un

Suites des compositions ordinaires, faites avec facilité.

L'ÉTUDE mauvais pli qu'il n'est presque plus possible d'effacer.
DES LAN-
GUES.

C'est d'abord une espèce d'absurdité d'abandonner à un enfant la composition d'une langue dont le caractère & les tours lui sont entièrement inconnus. Exiger de lui du latin, c'est assigner un paiement sur une caisse qu'on fait être vuide. Quand il pourroit néanmoins parvenir à être régulier, en agençant quelques mots selon les principes de structure qui le guident; il évitera de faire des fautes grossières, je l'avoue : mais ce latin auquel il s'accoutume est un gallicisme perpétuel : & plus il se fortifie dans ce langage, qui est tout de sa composition, plus il s'éloigne du vrai usage de la belle latinité. Cet enfant est précisément dans le cas où seroit un Etranger qui voudroit apprendre le François avec une Grammaire & un Dictionnaire. J'ai connu un Hollandois qui avec ce secours enseignoit hardiment le François dans sa patrie. On le pria de traduire en notre langue le Portulan Hollandois, ou la Description des Ports & des Côtes de Mer, qu'on venoit de réimprimer avec des augmentations. C'est un usage dans les langues du Nord d'accumuler plusieurs épithètes, & de les mettre à la file devant le nom auquel elles

se rapportent. Vous pouvez juger du goût de sa traduction par l'enfilade d'épithètes qui compose le seul titre : LE NOUVEAU GRAND ILLUMINANT FLAMBEAU DE LA MER. Les mots sont François : mais le tour est Hollandois. C'est du Hollandois tout pur.

J'ai un autre exemple à vous citer, qui semble fait exprès pour éclaircir cette matière. Deux amis que j'ai à Londres m'adressèrent en différens tems , il y a quelques années, deux jeunes voyageurs dont l'un ne savoit pas un mot de François; l'autre avoit étudié chez lui depuis six ans à force de thèmes & de dictionnaires. Je procurai des connoissances & des amusemens à l'un & à l'autre. Au bout d'un an le premier parloit un françois juste. Ses phrases étoient comme les nôtres , & à l'exception du genre où il se méprenoit encore , tout le reste alloit fort bien. L'autre s'étoit fait à lui-même une langue prétendue Françoisise qu'il mêloit à tout propos avec la véritable ; & après un an de séjour dans Paris , il parloit moins juste que le premier. Ses premières études lui avoient formé dans la tête un jargon qui traversoit entièrement les expressions du bon usage. Ce que disoit mon jeune Grammairien avoit

L'ÉTUDE DES LANGUES. souvent été composé & écrit au logis. C'étoit un vrai galimathias ; parce que dans toutes ses phrases, quoique conformes aux règles, il déplaçoit certains mots dont l'ordre ne peut être senti & fixé que par l'usage. Dix-huit mois après son arrivée il me dit un jour en entrant dans les Thuilleries : *Que voilà un jardin beau , & de bien taillés arbres !* Le jeune enfant qui essaie de parler ou de composer après avoir entendu le latin pur , c'est justement notre premier voyageur ; & celui qui contracte l'habitude du latin des thèmes , c'est le second.

Vous aurez beau avertir votre jeune homme que la structure qu'il donne à son latin est vicieuse ; que le génie de la langue latine transpose les mots & les arrange autrement que nous. Malgré votre salutaire avis, il n'en connoît pas mieux cette inversion pour laquelle il n'y a point de règles à espérer , parce que c'est une chose purement d'usage & de goût. Il cherche : il se tourmente. Tout ce qu'il déplace, est presque toujours un peu plus mal placé. Veut-il enfin parler sans effort ou mettre dans ce qu'il compose l'ordre tout simple de ses idées ? les mots sont Latins : l'ordre en est grammaticalement

bon. Mais l'air de sa phrase est entièrement François, & le génie de sa langue maternelle l'emportera toujours. S'il est donc une façon de faire ses thèmes qui lui épargne tous ces travers, elle doit sans doute avoir la préférence.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mais allons plus loin. Voici un autre inconvénient qui n'a pas été suffisamment remarqué. Il arrivera parmi cent enfans, que trois ou quatre qui ont un tour d'esprit plus heureux que les autres, sentiront ce goût de structure qui caractérise les Auteurs qu'on leur montre. Je veux qu'à force d'y songer, ils contrefassent ce style, & en approchent par-ci par-là. Leur travail sera récompensé. C'est pour eux que seront les distinctions & les couronnes. Vous les encouragerez à mettre, s'il le faut, deux ou trois heures à composer une douzaine de lignes françoises en un latin supportable. Ce sera, si vous voulez, du latin. Mais deux heures pour exprimer douze lignes, c'est un moyen très-propre pour rendre votre jeune homme rêveur. Le goût qu'il prend à la victoire l'accoutumera pendant un nombre d'années à ne vouloir plus rien dire, qu'avec effort & qu'avec apprêt. Attendons-nous à un autre inconvénient pire que le précédent : pour trois qui

La composition du Latin par règles rend les enfans rêveurs.

L'ÉTUDE auront rêvé à profit, il y en aura quatre-
DES LAN- vingt-dix qui auront rêvé pour ne rien
GUES. faire qui vaille. Dites-moi, je vous prie, la composition pênée est-elle naturelle, & l'habitude de compasser tout ce qu'on veut dire, n'est-elle pas cause, suivant une expérience trop connue, qu'un jeune homme est toujours occupé de règles, ou de modèles de phrases, quand il veut parler? Il est distrait: il s'embarrasse: & au lieu de parler, il compose.

Comment faut-il donc s'y prendre pour affermir les commençans sur leurs règles, sans ruiner leur agrément naturel par la pésanteur des compositions trop réfléchies? Ce sera d'abord en leur apprenant ces règles en petit nombre, de vive voix, & sans livres; ensuite en leur en faisant faire de vive voix l'application sur quelques lignes d'un Auteur aisé, qu'on leur fait d'abord traduire de Latin en François, puis rétablir de François en Latin selon les mêmes règles. Il y a donc ici, comme il est d'usage dans les Colléges, la Grammaire, la traduction, & la composition.

La Grammaire ou les premières règles.

10. Aussitôt que votre fils aura appris à décliner les noms & les pronoms; à conjuguer très-bien les verbes réguliers, & à rendre de mémoire un nombre de

noms & de verbes qui ont des façons différentes du commun, le tout sur des paradigmes proprement imprimés, qu'on lui fait souvent copier; il est tems de lui apprendre ses règles. Montrez-lui alors une feuille volante soit imprimée, soit écrite de votre main, ou plutôt encore copiée de la sienne, & dans laquelle vous aurez réuni une cinquantaine d'exemples fort courts, auxquels on peut rapporter les principales règles de la composition des mots latins. On pourroit se réduire à moins. Voici les premiers de ces exemples. 1. *Mala mens. Malus animus. Cultus ager. Culta novalia. Tenerum gramen.* 2. *Funus procedit. Sequimur.* 3. *Rem omnem audies. Audita eloquar,* &c. Par la commodité & par la pureté de ces exemples on peut juger comment on doit choisir les autres, & où il les faut prendre. C'est assez d'un ou de deux, toujours sur des choses sensibles, pour chaque règle. Il est à souhaiter que le tout n'excede pas les deux pages d'une feuille in-12: en sorte que l'enfant voie d'un coup d'œil la fin de sa tâche, & qu'il soit sûr de savoir tout le premier nécessaire en rendant raison de ce qui est contenu dans ce feuillet.

Au lieu d'exemples bas & d'une latinité

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

fausse, tels que sont ceux dont les petites écoles retentissent, prenez ceux que vous offrent Térence, Phédre, & César à la première ouverture, ou ceux qui ont été choisis exprès par Sanctius & par Lancelot. Mais la Minerve du premier, les Grammaires grèque & latine du second, & toutes les autres Grammaires, même s'il y en a de plus estimables, ne doivent être que pour vous. Un tems viendra où votre élève se trouvera d'un âge & d'une ouverture d'esprit à pouvoir en faire usage à son tour. Mais pendant les premières études puisse l'enfance ignorer, & ignorer long-tems, qu'il y a des Grammaires au monde. Il faut qu'elle ne connoisse que ses paradigmes, sa feuille volante, & de bons Auteurs. Faites disparaître les Despautères, les Behours, les Bretonneaux, les grande & petite Méthodes, tous les Gauliers anciens, modernes, & à venir. Faites main basse sur tous les traités de syntaxe, de particules, de gloses, d'élégances, d'anomaux, d'hétéroclites. Facilitez l'entrée des bons Auteurs : il ne faut rien de plus à cet âge. La pratique des Auteurs achevera de lui apprendre le reste, plus agréablement & plus promptement que ne font tous ces fastueux ramas de préceptes. Vous bâillez

vous-même en les ouvrant , & le plus grand mal qu'ils feront ne sera pas d'avoir accablé l'esprit de votre fils sans lui apprendre le latin : mais ils seront cause que tous les livres qu'il verra par la suite lui sembleront autant de Gaulyers & de Behours.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

20. Dès que ces premiers préparatifs se trouveront un peu en ordre, il faut en faire usage en appliquant le tout à un Auteur qu'on mèr de Latin en François, puis de François en Latin. Mais quel Auteur voulez-vous qu'on prenne ? y en a-t-il d'assez simples pour le besoin de cet âge ? tous ne sont-ils pas au-dessus de sa portée ? ne faudra-t-il pas s'en tenir d'abord à ces petites phrases rebattues ?

La traduction & la composition.

1. *Lectio cui studes.* 2. *Joannes laborat ad lucranda vitam.* 3. *Vapulo à præceptore.* 4. *Osculor à matre.* 5. *Nicolaus celavit me hanc rem.* 6. *Res quas docti sumus à magistro,* &c. Ces exemples ne sont, il est vrai, ni fort nobles, ni même fort justes, sur-tout le troisième & le quatrième. Mais les maîtres des petites écoles y sont faits. C'est un train : c'est pour eux une machine commode, & la facilité qu'ils y trouvent à débrouiller leur doctrine ne doit-elle pas faire passer par-dessus cette latinité, assurément fort pauvre ; mais

L'ÉTUDE après tout , assez bonne pour des commen-
 DES LAN- çans ?
 GUES.

Ce raisonnement qui tranquillise bien des pères , fait un tort infini à la société , en autorisant une pratique entièrement opposée à la fin des études. J'ai toujours vu les Professeurs les plus éclairés , & toutes les personnes de goût se récrier , qu'il étoit déplorable d'abandonner ainsi les premières années de l'enfance à des maîtres d'école , qui ne savent ou ne veulent savoir que des règles , & qui ramènent tout à leurs règles. Tous ceux qui ont fait quelque attention à ce désordre conviennent qu'il ne faut pas négliger les premières règles, puisqu'elles facilitent l'intelligence des Auteurs : mais ils s'affligent de voir sacrifier le goût des Auteurs & le vrai tour de la langue à l'acquisition des règles. On exerce en effet la jeunesse quatre & cinq ans de suite à composer du latin d'après des modèles faux ; & on lui permet communément de jeter toutes ses phrases dans les moules de sa langue maternelle : témoin ce *Joannes qui laborat ad lucranda vitam*. Nous nous souvenons tous d'avoir passé par la même méthode : & nous pouvons remarquer d'une part combien elle a coûté d'amertumes à ceux qui en ont fait le moins de profit ; d'une

Les premières
 res impres-
 sions ne doi-
 vent jamais
 être fausses,

autre part combien les progrès de ceux qui ont réussi auroient été plus grands & plus prompts, si le premier latin qu'on leur a fait traduire & composer pendant plusieurs années, n'eût pas été vicieux. Naturellement ce que nous apprenons dans l'enfance est ce que nous retenons le mieux. Quel tort n'est-ce donc pas faire aux enfans, de les habituer à un langage qu'il faudra leur ôter par la suite (a) ?

Que penseriez-vous d'un Espagnol qui voulant faire apprendre le François à son fils, s'aviserait de dire : le langage Parisien est trop fort pour un enfant. Je commencerai par faire rester mon fils deux bonnes années de suite dans quelque village du Limosin. Le premier maître d'école qui voudra s'en charger, lui suffira. De-là je le conduirai dans le voisinage d'Orléans où l'on parle un peu mieux : & quand il se sera fortifié par degré, alors je le mènerai à la Cour, où il se perfectionnera. Il falloit au contraire amener d'abord le jeune Espagnol à Paris ou à Versailles. Il n'y auroit rien entendu que de juste. Au lieu que vous allez avoir mille peines à lui ôter les habitudes qu'il

(a) *Naturâ tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percipimus non assuescat ergo (puer), ne dum infans quidem est, sermoni qui dediscendus sit.*
Quintil. lib. 1, c. 1.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

a contractées. Il vous donnera à tout propos des termes Limosins, des tours Limosins, & une prononciation Limosine.

Ne dites point qu'on doit avoir égard à la foiblesse de l'enfance. Ce besoin est réel : mais il ne vous autorise pas à faire passer l'enfance par un mauvais Latin, pour la faire ensuite arriver à un bon. L'on ne facilite rien en débutant par la barbarie : & ce qui est faux ou vicieux ne peut pas être un degré pour parvenir à ce qui est juste & vrai. L'adoucissement nécessaire à la foiblesse de l'âge consiste à ne mettre ensemble qu'un petit nombre de mots. Mais ces mots doivent être bons & rangés avec goût. Une mère de famille ne charge point l'esprit de ses enfans de discours trop longs ou trop suivis. Moins encore leur proposera-t-elle les règles de Vaugelas ou de Bouhours : elle ne se feroit pas entendre : mais si elle se contente de mettre ensemble quatre ou cinq mots en adressant la parole à son fils ; ces mots seront justes, rangés selon le tour de la langue, & bien articulés. Soit donc pour le François, soit pour le Latin, il faut de toute nécessité que les premières impressions soient justes, & n'ayent jamais besoin d'être remplacées ou réformées par d'autres. Il peut y avoir

différens degrés dans la force des discours qu'on tient aux enfans. Il peut y avoir différens degrés dans l'étendue des connoissances dont on les croit capables. Mais il n'y a pas de plus ou de moins dans la justesse : & depuis l'entrée de la petite école, jusqu'à la sortie des études, il faut que tout ce qui a frappé l'esprit de la jeunesse ait été juste. La justesse des termes & des tours est en fait de langue, ce qu'est *la salubrité* en fait de nourriture. Il y a des nourritures plus ou moins fortes. Tout estomac n'est pas propre à digérer toute sorte de viandes. Mais il n'en doit entrer aucune dans l'estomac qui ne soit saine, & nourrissante. Nos premiers Maîtres avec leur rudiment & avec ces exemples qu'ils ont en main à tout propos, versent dans l'esprit des enfans une espèce de poison, dont on aura bien de la peine par la suite à empêcher les mauvais effets.

L'inexactitude des exemples est suivie d'un autre désordre d'autant plus fâcheux, qu'il dure trois & quatre ans ou plus : c'est d'affujettir la jeunesse à composer tous les jours du françois en latin, selon quelque Méthode imprimée, qui l'occupe d'abord de l'arrangement des mots de sa langue. Quand vous rencontrerez en françois la particule *on*, la particule

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

çoise se trouvent dans nos campagnes. Quel est cependant le simple bourgeois de Paris , qui s'aviserait d'envoyer son fils à l'école d'un village de province pour y apprendre à lire , à parler , & à tourner une lettre ?

D'autres croient s'y prendre beaucoup mieux en faisant d'abord traduire des histoires tirées du latin de la Vulgate. Mais si l'on veut faire voir aux enfans les plus beaux traits de l'Histoire sainte , ou les maximes de Salomon & de l'Ecclésiastique , il vaut bien mieux les leur faire lire dans une belle traduction Françoisse , que dans la Vulgate qui ne nous a pas été donnée pour apprendre le vrai tour du latin.

Il y en a qui joignent au rudiment commun quelques Histoires prises dans les Auteurs profanes , en y changeant l'ordre de la phrase latine , & en y ajustant quelques préceptes de morale. Mais souvent la morale est longue & le récit fort court, ce qui est très-injuste. Le latin de la morale ne peut qu'être suspect étant moderne , & celui de l'historien en perdant son premier arrangement a perdu sa faveur : ce n'est plus du latin.

Après ces préparatifs , plus propres à gâter l'oreille qu'à la former, il est d'usage

de faire traduire tous les jours quelques lignes d'un Auteur ancien, ce qui est de tous les exercices le mieux entendu, mais malheureusement le plus court : & encore, semble-t-il qu'on prenne à tâche d'en empêcher le bon effet, en faisant ce qu'on appelle la construction du latin. C'est très-réellement en faire la destruction, puisqu'on le disloque, & qu'on le ramène mot à mot, au génie & à la structure de notre langue maternelle. Ne suffiroit-il pas de faire remarquer l'objet dont on parle & le verbe qui exprime le jugement qu'on en porte, sans toucher au reste ? faites répondre ensuite les mots françois à tous les termes latins sans déplacer ceux-ci. L'enfant verra du désordre de ce françois, & vous en remettra sur le champ toutes les pièces dans leur véritable lieu. Ce petit travail exerce son jugement, & ne craignez point par-là de faire tort à la langue naturelle. Le tour lui en est trop familier pour s'y méprendre : il trouve en François autant de maîtres que de gens qui lui adressent la parole. C'est par-tout un François juste qu'il entend : & au contraire le peu de Latin pur qui a frappé son oreille chaque jour, a été mis sur le champ dans un état qui le rend mécon-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La construction du Latin en est la destruction.

L'ÉTUDE noiffable. Une langue ne confifte pas feu-
DES LAN- lement dans fes mots, mais fur-tout dans
GUES, fa structure. Est-il indifférent de dire un
 blanc mouchoir ou un mouchoir blanc ?
 de ces deux façons, également conformes
 aux règles de la syntaxe, mais dont l'une
 est du village & l'autre de Paris, vous
 ferez toujours sonner la bonne aux oreil-
 les d'un enfant; jamais la mauvaife. Com-
 ment donc voulez-vous graver dans sa
 tête la juſte idée du ſeul vrai tour d'A-
 thènes, ou de Rome, ſi vous vous faites
 une loi de le décomposer, d'en détruire
 la nature, & de le rendre ridicule auffitôt
 qu'il paroît ? ce latin reſſemble à une
 orange qui a paſſé par l'analyſe chymi-
 que. L'eſprit n'y eſt plus. Après l'opéra-
 tion il ne reſte ni orange, ni latin.

A la décomposition du latin ſuccède
 l'autre pratique encore plus pernicieufe,
 qui eſt de faire des thèmes ſur des ré-
 gles données, au lieu de faire la compo-
 ſition de vive voix ou par écrit d'après le
 latin d'un excellent Auteur qu'on vient de
 traduire & dont il faut rappeler le tour.
 Qui ne plaindroit ici le ſort de l'enfance ?
 La grande perfection qu'on attend de
 ſon travail, eſt de parvenir après quatre &
 cinq ans, à ne plus faire de fautes dans
 le patois des thèmes. On employe tous

les jours un tems infini à lui montrer de
 rous les sens les atteintes qu'elle porte
 aux règles en ceci & en cela : on affiche
 ses fautes : on les tympanise. Pour sur-
 croît de misère , après avoir été occupée
 plusieurs heures de suite à la composition
 de son propre latin & à réfléchir atten-
 tivement sur ce latin pitoyable , elle est
 encore obligée d'écouter tranquillement
 les fautes & les grossièretés d'autrui. Voilà
 donc des oreilles rebattues sans fin d'un
 langage barbare. Tout ce qui se prononce
 autour de ces oreilles quatre & cinq ans
 de suite , n'est précisément que ce qu'il
 ne leur falloit pas faire entendre.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ceci ressemble assez à la méthode de
 ce gentilhomme qui croyoit apprendre
 admirablement le François à son fils, en
 faisant parler devant lui tous les enfans
 des villages voisins , & en l'avertissant
 des fautes qu'ils faisoient tous contre la
 langue & contre la prononciation. Le
 jeune homme qui avoit l'imagination
 pleine de sons rustiques & de phrases ri-
 dicules , les contrefaisoit parfaitement.
 Il copioit avec naïveté tous ces petits
 païsans & attrapoit fort bien leurs diffé-
 rens jargons. Ce qui plaisoit le moins
 dans sa bouche étoit son propre langa-
 ge. Ce gentilhomme ne savoit pas qu'on

Danger d'écouter fréquemment ceux qui parlent mal.

L'ÉTUDE n'apprend ni la musique ni les langues en
DES LAN- entendant de mauvais tours, & de mau-
GUES. vais sons.

Fausse prati- Le thème que le maître dicte corrigé
que des thè- de sa façon, ne rectifie pas le mal. Il
mes corrigés. n'a pour tout mérite que d'être scrupu-
leusement conforme aux règles : & c'est
parce qu'on a pris soin d'en exténuer
obligeamment la latinité en faveur de
l'âge, que c'est encore un latin man-
qué, un latin de très-mauvais exem-
ple. C'est exactement parlant une nou-
velle blessure que l'oreille reçoit avec
respect.

Voilà donc une suite étrangement lon-
gue d'impressions sans justesse, & moins
propres à former l'oreille qu'à la dépra-
ver. On achèvera de la perdre peut-être
sans ressource, par la basse latinité des
deux années de certaine Philosophie. En
vain me dira-t-on que l'oreille a pu se
réformer & se perfectionner en écou-
tant en Rhétorique, un Hersan, ou un
Turnébe (a). Le fils d'un artisan qui est
fait au langage du peuple, ne se réforme
pas pour avoir entendu quelquefois Bour-
daloue ou Massillon; & un jeune hom-
me dont tout le mérite est d'être fidèle
aux règles dans ses petites compositions,

(a) Deux célèbres Professeurs de l'Université de Paris.

a bien peu d'avance pour profiter des leçons d'un Jouvenci, d'un Le Beau, ou d'un Crévier. Malgré la bonté de ces secours trop passagers, son oreille le ramènera toujours au gallicisme, ou à quelque autre tour aussi vicieux; parce qu'elle y est bien plus habituée qu'aux bons. On aura beau dire & redire à ce jeune homme qu'il est tems que le goût vienne, & qu'il faut enfin renoncer à ce latin ridiculement congru, dont il s'occupe depuis plusieurs années. L'esprit en voit la nécessité: mais l'oreille est faite au mal, & c'est l'oreille qui décide ici de tout.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'avantage qu'on a prétendu tirer de l'établissement & de l'ordre des études publiques, est double; savoir de mettre la plûpart des jeunes gens qui y passent en état d'entendre au moins les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, & de faire en sorte que les enfans qui ont le plus de génie parviennent en les imitant à parler avec grace, ou à écrire avec dignité. Le travers des exercices que nous venons de voir, ruine évidemment cette double fin: & si le mal est adouci ou même réparé pour quelques-uns; c'est par l'application infatigable des maîtres judicieux à faire non-seulement traduire, mais sentir ce que l'antiquité a de plus

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

beau , & à ne risquer aucune composition, que d'après un modèle qui en soit tiré. Que si des hommes d'une petite autorité , malgré les réclamations perpétuelles des Professeurs les plus sensés, ont introduit dans les premières études des rubriques qui en ruinent ou en altèrent infiniment les bons effets , leur opinion ne nous fait point la loi. L'amour paternel s'allarme de voir mener la jeunesse par des routes qui ne la conduisent pas au vrai but : & de même que nous ne mettrons les dernières études de nos enfans que sous le gouvernement des meilleurs maîtres ; remédions s'il se peut au désordre des premières, parce que si les premières sont mal faites elles corrompent par avance ou retardent l'effet des suivantes. Quelques amis de M. Rollin lui firent remarquer dans ses dernières années l'insuffisance des rudimens communs , & des paroles tirées de la Vulgate , ou de tout autre latin dont on a ôté l'inversion. Il conseilloit plus fortement qu'il n'a fait dans ses traités, de commencer toujours par des exemples choisis dans les bons Auteurs. Enfin dans son dernier traité , qui est celui de l'Étude des Filles , en parlant de l'étude des langues , s'il trancha le mot, & supprima

la composition des thèmes, c'est parce qu'il en sentoît le ridicule, la longueur, & l'inutilité. On peut réduire tant ses souhaits que les meilleurs avis de M. le Fevre, de M. Arnauld, & de M. Duguet, aux quatre ou cinq précautions suivantes.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

10. De réunir dans une feuille un nombre suffisant d'exemples très-courts, mais purs & toujours tirés des bons Auteurs, pour expliquer de vive voix les premiers principes, sans montrer aux enfans aucune autre grammaire que cette feuille, jointe aux paradigmes des noms & des verbes réguliers & irréguliers.

Précautions nécessaires.

20. De n'avoir recours à aucun exemple trivial ou d'invention, ni à aucune latinité suspecte; mais de faire traduire ce qu'il y a de plus simple dans les Auteurs, en appliquant fréquemment aux endroits choisis les plus petites règles dont on ne peut se passer.

30. De ne jamais déplacer les termes des phrases latines qu'on traduit; mais seulement de faire remarquer le sujet, & le verbe principal sur lesquels la pensée roule; puis de relire en dernier lieu la même phrase latine dans sa parfaite intégrité, pour en faire sentir & goûter le tour.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

40. De ne faire composer aucun thème soit de vive voix & sur le champ, soit la plume à la main & dans le particulier, qu'avec le secours d'un modèle pur & agréable qui aura été expliqué le jour même ou quelque tems auparavant.

50. De ne dicter aucune composition corrigée, qui ne soit prise dans un ouvrage des bons siècles. La méthode pour le Grec fera la même que pour le Latin.

Par ce moyen tout devient aisé & sûr. Soit qu'on exerce un enfant à composer sur le champ & de vive voix d'après un latin parfait; soit qu'on lui dicte le françois de ce qu'il vient de traduire, pour le lui faire remettre en latin dans le particulier; le besoin qu'il a de ce texte & la commodité qu'il y trouve l'y rendent plus attentif. Tout ce qu'il en retient lui sert de guide. Le grand usage affermit sa marche, & rien ne l'égare. S'il se méprend par-ci par-là pour la structure, ses règles le redressent. S'il s'éloigne du tour de la belle latinité, il a dans l'esprit son modèle qui le ramène au vrai. Si malgré ces secours il se trouve encore en défaut ou contre les règles ou contre la juste inversion du latin, on lui remet de nouveau son modèle devant les yeux. Le maître décide ici avec une certitude entière;

entière : & au lieu de pervertir le goût de son disciple par des compositions corrigées de la façon , qui ne peut être que très-douteuse , il a le plaisir d'être infail-
lible dans tous les tours de langage qu'il lui présente & dont il fait l'éloge en sûreté de conscience.

Pour justifier cet ordre , il suffit de remarquer que tout le grec pur & tout le vrai latin qui nous restent , se trouvent renfermés dans les bons Auteurs. Ce sont là les seuls honnêtes gens de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athènes , avec qui nous puissions converser pour apprendre leur langue. Et un maître intelligent sentira toujours mieux qu'un autre , que c'est en écoutant leur langage plutôt que le sien que ses disciples avanceront.

Il est inutile d'examiner ici la question , savoir si les Romains dans leurs entretiens familiers négligeoient l'inversion des mots , que nous trouvons universellement dans leurs écrits. Puisque notre but est d'entendre ces écrits , & ensuite de les imiter , accoutumons notre oreille à leur manière ; sur-tout dès les premières impressions. Gardons-nous d'employer plusieurs années à la frapper par un arrangement de sons & d'idées qui n'est point le leur. Ce n'est pas à dire

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

qu'on doive débiter auprès de l'enfance par des périodes quarrées. Nous ferons choix de tout ce qui pourra se trouver de plus simple. Mais dans ce simple il y a un goût, une harmonie qui doit être inviolable : voilà la langue des Auteurs. L'oreille s'y fera ; comme celle d'une jeune Demoiselle que vous mettez d'abord à Londres plutôt qu'à S. Germain en Laye , saisit peu-à-peu le vrai tour de l'Anglois qui s'est altéré à S. Germain : & bien loin qu'il faille lui déplacer les mots anglois en les faisant scrupuleusement répondre à l'ordre de sa langue, c'est parce qu'on ne le fait pas , que le retour perpétuel de la phrase angloise la frappe davantage à force d'être sentie seule.

C'est une grande avance pour bien apprendre une langue , de n'entendre jamais personne qui la parle mal , & d'être à portée d'entendre fréquemment ceux qui la parlent bien. Or , je ne crains point de dire que les maîtres , en francisant le latin , le parlent mal en ce moment , & qu'ils ne parlent bien que quand ils le laissent en son entier. Le bien de l'oreille qu'on veut accoutumer au latin , demande donc qu'il ne soit jamais touché à l'inversion. C'est une chose sacrée.

Mais il ne suffit pas que l'oreille &

l'imagination soient bien montées: il faut que la langue s'essaye peu-à-peu, & que comme un Parisien parle Parisien d'après ceux qu'il entend autour de lui, votre jeune disciple, après avoir entendu Térence & Cicéron, parle à son tour d'après eux & exactement comme eux. Les langues ne s'apprennent que par l'usage, & sur-tout par le bon usage. Cherchons donc dans l'étude du Grec & du Latin ce qui nous peut rapprocher le plus promptement du bon usage. Sera-ce d'écrire cinq ou six ans de suite des thèmes qui se nomment corrigés sans être latins? Sera-ce de se salir l'oreille de toutes les fautes monstrueuses dont fourmillent les thèmes qu'il faut entendre lire tous les jours pendant des heures entières? Sera-ce de garder pour le latin un silence éternel, & de ne le parler que du bout d'une plume après une longue méditation? Non, on ne peut apprendre par-là qu'à parler mal, ou à bégayer, ou à se taire. Faites ce qu'on fait partout quand il s'agit de langues. Faites d'abord entendre à votre fils le pur langage des Bourgeois de Rome: puis aussitôt faites-le parler d'après eux. S'ils se querellent, s'ils se complimentent, s'ils font un récit ou un raisonnement; que

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Parler d'après ceux qui parlent bien, second moyen pour bien apprendre une langue.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

vosre fils vous rende dans les mêmes termes leurs débats, leurs formules de civilités, leurs récits, & leurs raisonnemens. Que Phédre lui raconte une jolie fable. L'enfant qui l'aura entendue & goûtée, vous la rappellera fidèlement; d'abord en françois, pour être sûr de l'ordre des idées : il n'y a plus qu'un pas à faire : qu'il la redise en latin sans la savoir par cœur, & il y viendra. Expliquez-lui la scène de l'Andrienne, où Simon apprend à Sosie pourquoi il fait semblant de vouloir marier son fils, & ensuite celle où ce vieillard menace Dave de l'envoyer pour le reste de ses jours tourner la meule, s'il s'avise de déranger en rien le projet de ce mariage. Vosre disciple n'en perdra pas un mot. Mettez le voyageur Menechme aux prises avec les domestiques de son frère jumeau, parce qu'ils le prennent pour leur maître : après de grands éclats de rire, on vous rendra le tout en aussi bon latin que l'a fait Plaute : ou si l'on hésite un peu d'abord, tout changera au bout de quelques mois, & l'on ne tardera pas à prendre un air de fermeté. La naïveté & l'enjouement de ces dialogues les feront à coup sûr très-bien redire en françois, & le latin suivra de près. Voulez-vous ne parler que morale,

grammaire , ou éloquence ? de ceux qui vous entendent , les deux tiers sont ailleurs ; & ceux qui vous suivent se gâtent l'esprit en ne parlant plus que d'une façon composée , ou même guindée. Prenez-vous le parti de les attacher par le plaisir ? tous se prêteront. Ils parleront tous , & feront naturels dans tout ce qu'ils diront.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

J'en conviens , me direz-vous : des sujets pleins de gaieté & maniés d'une façon familière charment l'enfance & lui épanouissent le cœur. Si on l'habitue de bonne heure à remettre ainsi sur le champ les mêmes choses en latin , elle vous les représentera termes pour termes & tour pour tour. Ce ne sera bientôt qu'un jeu pour elle , & un jeu bien utile , puisqu'il lui fera contracter sans délai & sans gêne l'habitude du plus beau latin , & cet air de liberté qui caractérise le style de la conversation. Malheureusement les Auteurs les plus propres à produire ce bon effet sont pleins de choses dangereuses pour les bonnes mœurs : & Plaute qui est encore plus vif & plus enjoué que Térence , blesse à tout propos le bon goût par des plaisanteries qui ne sont propres à faire rire que le petit peuple. Vous savez les plaintes qu'en faisoit Horace.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

Nous avons
tous les se-
cours néces-
saires pour
aller par de-
gré.

Il est aussi facile que nécessaire d'aller au-devant de ces deux dangers , & de rendre les premières études tout-à-fait réjouissantes, sans y blesser en rien ni la piété ni le bon goût. Ceux qui enseignent n'ont-ils pas toute l'antiquité à leur commandement ? ne sont-ils pas les maîtres d'extraire, de couper, de rapprocher les pièces choisies comme ils le jugeront convenable pour le besoin actuel de leurs disciples. Ils ont des provisions en abondance, & d'excellentes provisions. Beaux traits d'histoire, jolis dialogues, scènes remplies d'agréables peintures, tout est à eux : ils n'ont qu'à prendre. Si les endroits qui leur plaisent ne se trouvent pas imprimés à part, ne peuvent-ils pas les faire imprimer selon leur besoin, ou les dicter, plutôt que des thèmes de leur composition ? Les enfans saisiront encore mieux ce qu'ils auront écrit : leur facilité augmentera comme leur plaisir. Multipliez donc les agréables récits. Mettez bout à bout bon nombre de scènes, tantôt de Plaute, tantôt de Térence, & faites-en une action honnête, mais suivie. Plus l'action sera suivie & intéressante, plus aussi serez-vous sûr d'attacher & de former les esprits : il ne faut quelquefois que trois ou quatre scè-

nes pour faire une action complète & amusante. Il vaut encore mieux risquer quelques coutures de votre façon, tout le reste étant d'une latinité exquise, que de n'exercer jamais la belle jeunesse dans le goût du dialogue ancien, si propre à donner à son style un caractère naturel, à la détourner du bel esprit, & à éveiller les études par un raisonnable enjouement.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le discernement des morceaux les plus propres à former le style des jeunes gens peut occuper agréablement le maître lui-même & le perfectionner : N est à sa liberté de faire des recueils de son propre choix, ou de se servir de ceux qui sont faits. Un homme de Lettres vient de faire imprimer à Paris chez Guérin (a) plusieurs tomes d'extraits qui ont été faits dans cette vûe. Les premiers contiennent d'abord l'excellente histoire de Sulpice Sévère, & d'autres compilations historiques tirées des Auteurs les plus simples. Les extraits suivans s'élèvent par degré. Les derniers tomes sont un triage des plus beaux morceaux des bons Poëtes : ils contiennent entre autres pièces une trentaine de petits Drames tirés en en-

(a) *Selecta Latini sermonis exemplaria à Scriptoribus probatissimis.*

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

tier de Plaute & de Térence. L'action en est changée, & l'on voit bien pourquoi. Ces actions finissent quelquefois d'une manière un peu brusque : mais où est le danger ? L'éditeur a mieux aimé risquer cette imperfection, que de donner des supplémens de sa façon. Ces extraits sont accompagnés d'une traduction, pour en faciliter par-tout la lecture, même à la promenade. Jusqu'ici je n'ai rien vû de mieux fait que ce recueil, soit pour les commençans, soit pour les jeunes maîtres, soit pour les honnêtes gens qui veulent se mettre, ou même s'entretenir sans apprêts dans le goût des belles lettres. Nous avons de la même main le Dictionnaire de la Fable, & le Dictionnaire de la Bible pour faciliter l'intelligence des tableaux ; enfin un Vocabulaire de la latinité des différens siècles.

Voyons présentement en quel tems à-peu-près il faut commencer à faire parler le jeune homme sur le champ, & toujours d'après un excellent latin qu'il vient de traduire ? Quand on s'apperçoit qu'il est ferme sur ses principes, & qu'à force de traduire de latin en françois, puis de remettre de lui-même ce françois en latin, il commence à être plein des termes

communs & des premiers procédés de la langue, de ceux sur-tout dont le retour est le plus fréquent; il est tems de lui faire l'aveu de quelques vérités qu'on lui a tuës jusqu'alors; savoir, que ces règles qu'on lui a tant répétées de fois pour lui faciliter l'accès des Auteurs, ne sont point à beaucoup près des loix inviolables; qu'il n'y a presque aucune de ces règles qui ne souffre diverses exceptions; qu'il y a telle règle dont l'exception est autant du bel usage que la règle même: qu'il fera bien de se conformer à la règle soit en parlant, soit en écrivant; mais que toute cette régularité en fait de langue est fort peu de chose, si l'on s'en tient là; qu'avec cette régularité de composition l'on sortira du Collège sans entendre les Auteurs, dont le génie & les tours sont tous différens; que la beauté d'une langue consiste dans une infinité de procédés dont il est impossible & même ridicule de vouloir donner des règles; que ces choses ne s'apprennent que par un grand usage des meilleurs Ecrivains; qu'il seroit d'une assez petite utilité de remarquer froidement ces différentes façons de parler, quand elles se présentent, si on ne prenoit soin de se les rendre familières & de se les approprier, en s'en

L'ÉTUDE servant soi-même ; que pour acquérir cet
DES LAN- usage , il ne faut que se faire une loi &
GUES. une habitude constante de redire sur le
champ à son maître , ou de se redire à
soi-même dans le particulier d'abord
une demie page , puis peu-à-peu des
suites entières de ce qui a été traduit ;
qu'on peut très-bien s'exercer à l'imita-
tion par le changement du sujet & des
circonstances, en essayant d'approcher des
termes de l'Auteur , & de prendre sur-
tout jusqu'à l'air de sa phrase ; que s'il y a
un moyen d'acquérir de la facilité & des
graces dans son langage , c'est celui-là ;
qu'en s'habituant à parler très-fréquem-
ment dans la solitude d'après Salluste ,
d'après César , d'après Tite-Live , ou Ci-
céron , chacun peut se tenir lieu de maî-
tre à soi-même , & acquérir autant de
justesse que de facilité ; mais que quand
il ne nous seroit point donné de parvenir
par-là au talent de la chaire , ou à l'élo-
quence du barreau , n'y d'avoir un style
parfait , le fruit infailible de cette habi-
tude seroit cependant d'avancer beaucoup
plus dans les Auteurs , & d'aller par-tout
de plein pié. C'est du moins le moyen
de se procurer beaucoup de plaisir.

La bonté de cet exercice si simple &
si approchant de la manière dont nous

apprenons les langues vivantes , en doit faire commencer la pratique aussi-tôt que la raison commence à s'ouvrir. L'enfant qui a du jugement y réussira : celui qui a de la mémoire s'en tirera aussi. Celui qui a moins de facilité se trouvera beaucoup plus soulagé à redire ce qu'il vient d'entendre plusieurs fois , qu'à travailler dans un Dictionnaire à la création d'une phrase dont il ne fait pas le premier mot. Celui qui n'y réussira ni peu , ni point , se trouveroit encore plus embarrassé dans le labyrinthe des compositions raisonnées sur des règles : c'est un de ces esprits qui ne sont point faits pour les sciences. Tous les autres enfin , pourvu QUE CET EXERCICE DEVIENNE UNE HABITUDE PAR LA TRÈS-GRANDE CONTINUITÉ , tous apprendront à parler sur le champ & de suite. Il est vrai que ce qu'ils fournissent n'est pas encore du leur : mais c'est beaucoup que leur esprit rétablisse lui-même une file de pensées qu'il vient d'entendre ; que leur langue se dénoue ; & que ce qu'elle articule pendant plusieurs années , soit à coup sûr le langage des nations les plus polies qu'il y ait eu sur la terre. Car la méthode pour apprendre la langue d'Anacréon & de Démosthène, n'est point différente de

L'ÉTUDE celle qui nous peut familiariser promptement avec Horace & Cicéron.
DES LANGUES.

Mais n'appellons plus méthode ce qui n'est que la nature même, & voyons à présent si avec la certitude de ne livrer que des tours justes à l'imagination, à l'oreille, & à la langue, il ne se présente pas ici d'autres avantages qui nous fassent préférer la perpétuelle répétition des Auteurs & la composition des thèmes faits d'après eux, à la composition des thèmes dont le latin n'a pas été entendu précédemment.

Cet usage
donne plus
de tems

1^o. Celle-ci vous emportera un tems infini, pour rendre votre fils méditatif & distrait. L'autre ménagera son tems; & au lieu de cent lignes tristement achevées dans une semaine & habillées en un latin tel quel; la pratique de rendre sur le champ & de vive voix, ou de rétablir la plume à la main un latin de bon crû, lui en fera voir sept ou huit cens lignes, & ensuite beaucoup plus. C'est ainsi qu'il parvient à l'usage, & ce qui est le plus recommandable en fait de langue, il parvient au bon usage.

Il ménage
la santé des
maîtres.

2^o. Il est aisé de voir que cet exercice mène beaucoup plus en œuvre la langue des disciples que celle du maître qui épargne ici ses poulmons, en jouissant

du plaisir d'entendre des orateurs naissans, ou de voir du moins des esprits qui se développent. Il périroit à force de rebattre les règles à son auditoire, ou de lui reprocher en détail ses diverses transgressions. Mais l'impatience & les clameurs n'ont plus lieu dans notre façon d'exercer la jeunesse. La bienfaisance & la gaieté sont toujours de la partie : le maître se tait. Ce n'est presque jamais son tour à parler, & c'est toujours celui de ses élèves. L'un d'entr'eux vient au secours de l'autre. Si celui-ci s'écarte du modèle qui leur fait à tous la loi ; cet autre s'en rapproche. Le maître s'intéresse à leurs efforts & à leurs victoires. Mais il n'est que juge : & un juge parle peu.

3°. Le plus grand profit de cette pratique est d'enhardir de jour en jour la belle jeunesse dans l'exercice de la parole, dont le besoin est presque égal dans tous les états ; au lieu que l'usage des compositions taciturnes & peignées, quand on n'y joint pas la pratique perpétuelle de la composition verbale, fait plus de muets que d'orateurs.

Il aide le talent de la parole.

J'ai vû bon nombre de jeunes gens de quatorze ans au plus, lire dans leur particulier en une semaine & sans préjudice des études courantes, plusieurs livres de

L'ÉTUDE DES LANGUES. Quinte-Curce & de Tite-Live, quelquefois de Mariana, ou de l'Argenis de Barclay, & en rendre compte avec une facilité infinie pendant des heures entières. Les évènements reparoissoient tous à la file avec l'énergie & les tours de leur modèle. Ce langage aussi léger que pur, qui les accompagnoit ensuite en philosophie, en médecine & ailleurs, les distinguoit dans tous leurs exercices.

Il facilite
le choix des
maîtres.

4^o. J'envisage ici un autre bien que je crois équivalent à tout ce qui précède. Dans la nécessité où l'on est de ne mettre auprès des jeunes gens que des maîtres d'une vertu éprouvée, il sera facile de se consoler si le maître qu'on leur donne n'a pas une facilité trop brillante, ou une capacité au-dessus du commun. A-t-il de la piété, de la politesse, & beaucoup de droiture d'esprit ? c'en est assez pour réussir en suivant l'usage de faire continuellement parler la jeunesse d'après des modèles parfaits : il ne se montre presque point lui-même. Il met tous les Auteurs tour-à-tour en sa place : il veut qu'on ne connoisse qu'eux, qu'on ne pense & qu'on ne parle que comme eux. Avec de tels secours, sans être ni un Murèt, ni un Maphée, ni un Buchanan, il peut mener ses élèves bien loin, même en fait de goût. Hé ! quelle satisfaction

pour un père d'être sûr des progrès dans les sciences, sans avoir à craindre pour son fils les leçons indiscrettes d'un beau génie peu scrupuleux.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

50. Ne méprisons pas un autre avantage que je trouve à traduire & à répéter continuellement en latin les Auteurs les plus simples, puis par degré les plus difficiles ; c'est de pouvoir rétablir des études mal faites ou oubliées : car soit dans la solitude du cabinet, soit dans la compagnie d'un bon ami qui vous écoute ; un Auteur facile comme Phédre ou Cornélius Népos, vous tient lieu de maître. Si vous vous méprenez, l'Auteur même vous en avertit, & ses répréhensions n'incommodent point.

Il rétablit les études mal faites.

La pratique de répéter d'abord en françois, puis en latin, ce qui a été traduit, se peut perfectionner par la suppression du françois. Il faut, autant que faire se peut, ne plus mettre en présence deux langues de différent caractère, l'impression de l'une émoussant toujours celle de l'autre. Frappez l'imagination d'un enfant spirituel par un beau récit, ou par un discours suivi, soit grec, soit latin. S'il l'entend, ne jetez plus rien entre la lecture de l'Auteur & la répétition du grec ou du latin. Tout est gagné, si la

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

langue part aussi-tôt. C'est une preuve que les impressions sont nettes dans sa tête : il fait ce que son Auteur lui a dit , & pourquoi recourir davantage à un truchement devenu inutile ?

Le tems viendra qu'à la contrainte du style des Poètes vous lui verrez substituer les graces aisées du langage ordinaire. S'il entreprend à tête reposée de travestir un Poète en prose , ce ne sera pas en le décharnant à la manière d'un squelette, comme a fait La Rue dans son interprétation de Virgile ; mais en lui conservant par-tout un raisonnable embonpoint , comme a fait Jouvenci dans celle d'Horace.

Il étend le
bon goût.

60. Il est presque impossible de sentir finement le mérite des Anciens & de parvenir à s'exprimer comme eux, sans joindre bientôt la délicatesse à l'érudition. Le tour même de notre langue maternelle s'en ressentira : & quoiqu'elle ait son génie propre , elle contractera par la fréquentation de Cicéron & de Tite-Live, une vigueur & une énergie capables de relever sa trop grande naïveté. On peut en juger par le style de M. Bossuet & de M. Rollin, deux des hommes de France qui ayent sçu le mieux écrire en latin , & le mieux manier notre langue.

On peut prévenir de loin & faciliter par des exercices subsidiaires cette pratique si désirable de la belle latinité; par exemple, en employant dès la plus tendre enfance le moyen dont nous avons dit un mot dans l'article du bureau d'imprimerie. L'adresse qui imite le mieux la manière dont tous les enfans apprennent les langues vulgaires, est de leur mettre en latin toutes les pièces qui composent des estampes historiques. Elles font, vous le savez, l'enchantement de cet âge. Elles vous mettent en état de faire appeller par autant de noms justes une multitude innombrable d'objets que les enfans n'ont pas ordinairement devant les yeux. C'est une provision qui servira. Si vous essayez dans la suite de faire retenir une courte histoire en latin, ou seulement de commencer à assembler deux ou trois mots en cette langue pour faire mieux concevoir un objet, c'est ici qu'il faut bien du respect pour l'enfance. Un mot qui marche seul ne lui peut pas nuire : ainsi faites-lui une provision de mots grecs ou latins si ample qu'il vous plaira : mais trois mots que vous lui montrez de compagnie lui peuvent faire tort s'ils font ensemble une mauvaise figure. Il faut donc qu'ils soient rangés à la Gréque ou à la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Adresses subsidiaires.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

Romaine, comme nous rangeons les nôtres à la Françoisé. Dans toutes les langues, les phrases sont, pour ainsi dire, faites. Y placez-vous un seul mot contre l'usage ? c'est comme si vous disiez *un blanc mouchoir*, ou *un mouchoir grand*. Jamais une mère bien élevée ne laissera prendre à son fils l'habitude d'un pareil tour, quoique régulier. De même en montrant le paradis terrestre à un enfant; ce n'est pas une chose indifférente de lui dire, *est mulier quæ peccavit prima*, ou bien *prior mulier peccavit*. Le premier tour est un gallicisme : l'autre est dans le goût du latin. Comme les mots se collent aux objets & entrent de compagnie dans une tête, n'y laissez entrer ni objet, ni tours qui n'y puissent honnêtement y rester,

Justesse nécessaire dans les premières impressions.

Avantage de faire parler les jeunes gens sur des traités suivis.

Par une suite de ce raisonnement que l'expérience fortifie, ne pourroit-on pas, lorsque la raison est formée & la religion un peu connue, ne pourroit-on pas exercer la jeunesse à répondre en latin sur des petits traités suivis & purement écrits en cette langue, tels que sont les Dieux poétiques du P. Jouvenci, les usages de la République Romaine du P. Cantel, un bon extrait de la Géographie ancienne de Cellarius, ou la Géographie moderne du P. Fournier, qui facilite la connoissan-

ce de chaque pays par la disposition des rivières ? Ces traités aident l'intelligence des bons Auteurs , & c'est après la bonté du style la principale raison de l'estime que j'en fais. Les enfans qui ont une mémoire de fer retiennent tout ce qu'ils ont une fois compris : elle ne se refuse qu'aux dissertations que l'on fait sur les mors. Montrez-leur donc des objets qui les attachent. Dès que , par le moyen du françois , ils ont conçu ce que signifient ces objets dont on les entretient ensuite en latin ; il leur devient presque indifférent qu'on les leur demande en latin ou en françois. L'esprit ne s'apperçoit pas qu'on le veut occuper d'une langue plutôt que d'une autre. Quand l'objet lui plaît , à peine fait-il qu'il y a une langue qui sert à l'exprimer. Il est de fait que ce sont-là les élémens des langues : & ce sont aussi ceux de la raison.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vous allez , Monsieur , me faire une terrible querelle. Le latin des Auteurs que je viens de nommer est moderne : peut-être hésiterez-vous à y mettre votre confiance , & je vous avoue que je suis au moins aussi timide que vous : ainsi malgré la prévention où je suis en faveur de tous les quatre & de bien d'autres , ce n'est point par eux que nous com-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

mencerons : allons au parti le plus sage. Faisons notre première & notre très-ample provision de latin dans la belle antiquité ; puisque nous ne sommes pas certains que le bon puisse être ailleurs que là : & au lieu de risquer des exercices d'une latinité équivoque , on peut très-utilement faire rouler les questions & les réponses en françois sur les loix de l'histoire , sur les règles & sur les beautés particulières de l'Apologue , de l'Idylle , des Dialogues , de la Fable épique , & de tous les ouvrages d'esprit. On peut mettre dans ces principes & dans l'application qu'on en fait aux Auteurs , une justesse géométrique aussi propre à former l'esprit qu'à l'orner. Mais le gros des exercices ayant roulé long-tems & continuant toujours à rouler sur les anciens Auteurs , alors on peut être parvenu à un tel point de facilité & de pratique , que les Traités écrits en latin par des modernes sur les usages de l'antiquité deviennent un utile accessoire , parce qu'avec l'agrément de la matière & de la diction , ils présentent en bon ordre une suite d'idées dont on a besoin , & qu'on ne trouve ailleurs que déconfues ou dispersées à l'avanture.

Faisons quelque chose de mieux : ap-

pellons à notre secours les plaisirs mêmes de l'enfance , & ses inclinations les plus marquées. Dans quelque degré de facilité ou de lenteur que vous preniez la raison , vous pouvez être sûr que les estampes historiques seront toujours de son goût. Latinisez-les tant que vous voulez : dès que vous annoncerez des choses qui se peuvent voir , la raison la plus lourde viendra se ranger auprès de vous. Après l'attrait des estampes, dont le mérite est de faciliter l'exercice en le rendant aimable , en voici un autre qu'on peut également mettre à profit. Les enfans , comme les hommes faits , aiment à entendre parler d'objets champêtres : c'est en nous tous une passion qui ne finit qu'avec la vie. Mais elle est plus agissante en quelque sorte dans la jeunesse , parce que toutes les parties de l'agriculture avec l'agrément naturel qui les accompagne , ont encore pour cet âge tout le mérite de la nouveauté. Si les jeunes gens sont si sensibles aux endroits des Georgiques qui ne sont point trop chargés d'érudition ; quel goût & quel profit ne trouveroient-ils pas dans la lecture des beaux endroits dont les douze livres de Columelle sont remplis ? Le mérite de cet Auteur si peu lu n'est pas seulement

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Avantage qui se trouve à intéresser l'enfance par ce qui est de son goût.

Les suites d'Estampes.

La lecture des anciens Agriculteurs.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

d'être du siècle où la belle latinité se sou-
tenoit dans tout son lustre : c'est avec cela
de traiter de choses très-usuelles d'une
façon simple & par conséquent propor-
tionnée; mais cependant pleine de finesse
& de dignité. Ne m'en croyez pas sur
ma parole, lisez-le, & vous éprouverez
qu'il en est peu, s'il en est quelques-uns,
qui aient mieux connu que lui le vrai
accord de la noblesse avec la simplicité;
accord que je regarde en tout comme le
comble de la perfection, ou comme la
source du vrai sublime. Palladius qui
avoit du savoir, mais qui étoit plus rus-
tique, se plaint quelque part de ceux
qui, avant lui, traitant de l'agriculture
y avoient employé les agrémens de l'élo-
quence. On voit à qui il en veut : mais
cela s'appelle avoir les cheveux extrême-
ment droits, & trouver mauvais qu'un
autre les ait naturellement bouclés.

Dans ma jeunesse, les traités de l'A-
mitié & des Offices qui aujourd'hui me
plaisent & m'attachent, m'ennuyoient
quelquefois. La raison en est sensible.
L'utile, l'honnête, le juste, le bien-
faisant, & toutes ces idées intellectuelles
ont peu de prise sur cet âge : mais ou-
vrez-lui la maison de campagne de Co-
lumelle, vous verrez tout le monde

accourir. L'emplacement du logis, le bon aspect du ciel, le discernement de l'air pur, les marques de l'eau saine, la sage distribution des places, les opérations de la culture du blé, de la vigne, de l'olivier, la façon de confire & de conserver les fruits; en un mot tout ce que vous y voudrez faire voir, est une agréable nouveauté. On vous suivra par-tout : il ne s'agit que d'ôter les épines de dessus le chemin, en supprimant ce qui est trop difficile, & sur-tout certains détails du gouvernement des harras qui ne conviennent point à cet âge. Ce gracieux & judicieux Auteur n'étant point commun, c'est une nécessité de dicter ce qu'on veut en faire traduire, & on ne dicte que le beau. Mais la moisson du beau n'y est pas petite, & vous ne pouvez procurer ni une nourriture plus saine à la raison, ni des connoissances plus profitables à la société.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vers la fin des humanités, lorsque les jeunes gens auront quelque facilité à s'énoncer noblement & sur le champ, ou du moins à entendre sans peine les Auteurs les plus forts, il seroit de la générosité d'un maître vraiment affectionné à leur avancement, de leur réserver pour le dernier de ses services une agréable

Histoire naturelle.
Supplément nécessaire aux Auteurs classiques.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

collection des plus beaux traits de l'histoire naturelle, choisis dans Varron, dans Columelle, dans Palladius, mais sur-tout dans l'histoire de Pline, en y joignant les secours d'Agricola sur les minéraux & sur les fossiles; de Rondellet sur les poissons; de Willughbi sur les oiseaux, ou d'autres plus modernes. La raison de ce dernier exercice n'est pas seulement fondée sur l'extrême facilité qu'ont les jeunes gens à rendre raison des diverses particularités de la nature, & à se disposer par ce moyen à la plus solide de toutes les philosophies : nous envisageons un autre bien dont l'omission attireroit de justes reproches à ceux qui enseignent les belles lettres. Les orateurs, les philosophes moraux, & les historiens qu'on voit dans les études ordinaires ne suffisent pas à beaucoup près pour apprendre la langue. Il n'y a guères que l'histoire naturelle qui puisse en être le supplément par l'extrême variété de ses matières; comme les Poètes comiques le sont par la légèreté de leurs tours.

Le moyen le plus propre à faire retenir les diverses parties de l'histoire naturelle, est de les attacher aux diverses parties du globe terrestre, en indiquant dans chaque continent les lieux où se trouvent
les

les curiosités les plus touchantes , & les productions qui exercent le plus les recherches & l'industrie des hommes. Si vous aidez l'histoire naturelle par la géographie , réciproquement l'histoire naturelle rendra la géographie fort amusante. Mais soit que vous embellissiez celle-ci par une sage énumération des particularités locales , soit qu'on se borne à l'accompagner des révolutions arrivées parmi les différens peuples ; c'est une nécessité pour perfectionner généralement toute sorte d'études , que les jeunes gens sachent la géographie ancienne. Si on la manque dans ce tems , elle est manquée pour toujours. Un bon maître la peut extraire de la Notice du monde ancien par Christophe Cellarius (a) , en y joignant les cartes anciennes de Guillaume de Lisle, & quelques-unes de Sanfon. Cellarius a employé trente ans à faire cet excellent livre , & l'usage fréquent des Auteurs a tellement donné l'air & la couleur de l'antiquité à son style , qu'on ne risque rien de parler d'après lui. Cet extrait ne doit rouler que sur les lieux

(a) Deux volumes in-4°. bonne édition , à Leipzig , sous les yeux de l'Auteur. Bonne & très-belle édition du premier Tome à Cambrige , & du second à Amsterdam.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

L'exercice de
mémoire.

célèbres dans l'Histoire. On gâteroit tout en voulant tout dire.

C'est une bonne pratique d'accoutumer ceux qui ont la mémoire heureuse à apprendre par cœur les plus beaux endroits des Orateurs & des Poëtes. Mais comme il y a bon nombre de jeunes gens pour qui l'exercice de la mémoire est un supplice, on peut se contenter de leur demander tous les jours en françois seulement, le récit d'une petite portion de l'Histoire Sainte ou Ecclésiastique qu'on leur aura lûe. On fera encore mieux servi en la leur faisant écrire à la tête de leurs traductions ou de leurs compositions. Outre l'utilité de la matière & la facilité de la tâche dont chacun est capable, vous ferez sûr que vos jeunes gens ne laisseront passer aucun jour sans avoir écrit quelque chose D'EUX-MÊMES en françois. Il est aisé de voir où cela tend. Hé! pourquoi le néglige-t-on?

Ecrire tous
les jours un
trait d'Histoire
en Fran-
çois.

Il y a cent autres moyens, cent adresses que l'affection invente & fait valoir tour-à-tour. Mais le point qu'un habile maître ne perd jamais de vûe, c'est D'AMENER SES ÉLÈVES AU GRAND ET AU BON USAGE. Soit donc qu'il leur ait fait traduire & souvent répéter une belle suite

d'Auteurs , soit qu'il leur ait de plus L'ÉDUCATION DES GARÇONS.
 recueilli divers traités latins , d'agri-
 culture , d'histoire naturelle , de géo-
 graphie , de coutumes anciennes , ou
 d'histoire profane ; soit qu'il les ait exer-
 cés en françois sur l'Histoire Sainte & sur
 leur Religion ; jamais il ne réussira mieux
 qu'en liant le tout par l'exercice de la
 parole , & qu'en les questionnant sans fin
 sur ce qu'ils savent. Si l'objet leur plaît ,
 le latin qui sert à l'exprimer ne s'en fé-
 parera plus. Ainsi s'apprennent les lan-
 gues : ainsi se forment l'esprit & le goût.
 Tels sont les fondemens des sciences :
 tels sont les moyens de rendre les scièn-
 ces usuelles.

Dans les dernières années , & sur-tout
 lorsqu'une heureuse facilité de concevoir
 & de s'énoncer encourage le travail des
 jeunes gens & inspire plus de hardiesse
 au maître , je voudrois principalement
 insister sur ce qui a l'air de discours , de
 délibérations , ou de raisonnement. J'au-
 rois fort à cœur d'assujettir un beau na-
 turel à ce goût d'analyse , à cet esprit
 méthodique & aisé , qui est recherché &
 applaudi dans toutes les conditions ,
 puisqu'il n'y a aucun état où il ne faille
 parler sur le champ , exposer un objet ,
 discuter des inconvéniens , & rendre

L'ÉTUDE compte de ce qu'on a vû, ou de ce qu'on
DES LAN- a eu à gouverner.
GUES.

Ne nous flattons point de former des Colberts ou des Torcis , des Despreaux ou des Bossuets. Il est vrai qu'il s'en peut reproduire , & qu'on peut même , en s'y prenant bien , amener au grand jour des talens qu'une méthode fausse & rebu- tante auroit laissés dans le néant : mais la gloire des maîtres est de fortifier le jugement , en accoutumant la jeunesse à parler juste , sans embarras , & sans bassesse. Ils lui épargnent la bassesse , en l'habituant par degré au langage des Auteurs les plus polis : ils lui épargnent l'embarras , en ne lui tenaillant point la cervelle par la nécessité d'avoir attention à douze différentes règles pour coudre ensemble deux mots : ils lui donnent de la justesse , en l'accoutumant à analyser tout ce qu'elle voit. Questionnez vos jeunes gens sur la suite d'un poëme ; sur le but & sur les preuves d'un discours ; sur les circonstances où se trouvent tel & tel Prince dans l'histoire ; sur les intérêts qui les animent ; sur les difficultés qui les traversent ; sur le parti qu'il convenoit de prendre ; sur les méprises qu'on croit apercevoir dans leur conduite ; ajoutons , & sur l'ignorance où nous sommes des

raisons qui les peuvent disculper. Si nous ne parvenons à former par-là ni de grands poëtes, ni des historiens du premier ordre; nous aurons du moins multiplié les citoyens solides & judicieux.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La meilleure de toutes les méthodes est sans doute celle qui réunit les avantages les plus difficiles à concilier. Quoique nous plaillions ici la cause de l'enfance, & que son intérêt nous fasse la loi, gardons-nous bien de négliger le juste repos des maîtres. Nous ne demandons pas qu'ils soient perpétuellement occupés, dans le particulier sur-tout, à faire parler leurs élèves; ni qu'ils abandonnent l'usage de différentes espèces de compositions, & sur-tout d'imitations. Il est de la prudence de les laisser subsister toutes, soit pour se proportionner aux besoins des différens esprits, soit pour adoucir le travail des maîtres & des élèves en les délassant d'un exercice par un autre d'un caractère différent. Quand un homme-fait auroit acquis l'élocution la plus libre, il ne seroit pas dispensé pour cela de méditer sur un sujet qu'il doit traiter en public, ni de donner quelque ordre à ce qu'il en doit dire. Il est donc aussi à propos pour le bien de l'élève que pour le soulagement du maître, de faire succéder

Varité d'exercices pour soulager les maîtres sans nuire aux jeunes gens.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

jamais été faites pour tenir ensemble. Telle est l'origine du désordre de bien des styles.

N'y a-t-il pas ici un danger à craindre ? le jeune homme trouvera le fardeau allégé par ce moyen , & la facilité de l'exercice lui sera un jeu , sinon de composer , au moins d'entendre la belle latinité : cela est vrai. Mais il lui restera un tems infini , où le gouverneur & le disciple ne sauront que devenir. Dites plutôt que le tems qui nous reste est le véritable fruit de cette pratique. Ce tems servira très-utilement à placer des lectures propres à faire naître la curiosité , & à former l'esprit. Mais avant que de vous en entretenir achevons de parcourir les autres secours qui peuvent perfectionner l'habitude de parler & d'écrire. L'usage de composer enfin sans modèle & de marcher sans appui , est sans doute un des plus profitables. Mais quel est le point précis des études de la jeunesse où l'on pourra le placer sans risque ? Quand un jeune homme , accoutumé depuis plusieurs années à ne rien entendre que de juste , aura l'imagination remplie du langage des Auteurs, on peut l'éprouver & le fortifier par des compositions plus hardies. On peut lui dicter en fran-

Le tems
de composer
sans modèle.

çois des scènes entières de Térence & de Plaute , ou quelques morceaux des tra-
ductions de Vaugelas & d'Ablancourt. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il s'agit alors d'approcher du latin de César ou de Quinte-Curce, ou de quelque autre style aussi estimable, sans être guidé par un modèle, & en fournissant tout du sien. On ne vous livrera pas Térence ou Salluste mot pour mot : mais encore trouverez-vous que c'est du latin. Vos jeunes gens en ont les moules dans la tête, & selon leur tour d'esprit, vous verrez l'un se sentir du style coulant de César; l'autre montrer plus de goût pour l'harmonie de Cicéron. S'il y a du foible dans leur composition, l'original les redressera tous. Vous en trouverez qui entendront leurs Auteurs, & qui ne laisseront pas d'être encore fautifs dans leurs compositions. Tout n'est pas perdu pour cela. Une Dame qui entend la langue & qui la parle facilement, pourra faire bien des fautes en écrivant une lettre. Celui qui entend bien des Auteurs, sans avoir beaucoup d'exactitude dans sa composition, n'est pas fort à plaindre. Dans l'usage de la vie il aura souvent besoin d'entendre le latin, & jamais de le savoir composer. Je ne plains que ceux qui ont appris en huit ans à faire correctement

L'ÉTUDE DES LANGUES. un thème ; mais qui n'entendent point le latin des plus beaux ouvrages de l'Antiquité, & ne savent point parler leur propre langue. C'est cependant à quoi aboutissent enfin la plûpart des études.

Questions dictées.

Une espèce de travail & de composition très-utile à cet âge, & aussi propre à exercer le jugement que le style de ceux qui sont avancés, est de leur faire écrire un nombre de questions & d'objections sur les recueils de géographie, d'histoires, de coutumes, ou autres qu'ils commencent à bien savoir, & d'exiger par écrit des réponses justes aux demandes proposées. Mais comme il y a un art d'interroger & d'amener la réponse par une question qui y touche, il y a une façon infailible d'embrouiller les matières & les esprits, par des questions vagues, ou par des généralités qui ne fixent l'attention du répondant sur aucun point précis, ni ne remuent par aucune corde ce qui est dans sa tête.

Vers Latins.

Il peut y avoir beaucoup à gagner dans la composition des vers latins pour ceux qui y réussissent. Ce travail met l'esprit en mouvement, & peut embellir le style par le feu d'une heureuse imagination. Mais aussi on peut y perdre beaucoup de tems, en prenant pour

génie ce qui n'est quelquefois qu'une phantaisie déstituée de goût. Le mécanisme des vers est plus sensible & plus frappant que celui de la belle prose. Parmi les jeunes gens vous verrez toujours ceux qui ont le plus d'imagination s'y laisser prendre. Au contraire la plupart ne sentent d'abord que très-faiblement les graces de la prose, qui se font moins appercevoir, parce qu'elles sont plus fines, plus variées, & moins artificielles. Il est extrêmement commun de voir les jeunes humanistes composer des vers latins qui ont du feu & du son, pendant que leur prose est dure, ou insipide. Gardons-nous donc d'insister beaucoup au commencement sur cette composition poétique dans laquelle ils ne réussissent quelquefois qu'aux dépens d'un caractère plus simple, mais beaucoup plus estimable. Plusieurs de ceux qui s'y distinguent ressemblent à des danseurs qui exécutent avec feu des pas & des mouvemens capables de surprendre, pendant que leur démarche naturelle est sans dignité & sans grace. Mais parmi les hommes, qui tous savent marcher & parler, il n'est ni ordinaire, ni désirable d'en voir un grand nombre qui s'oc-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

cupent de la danse figurée ou du style poétique. Ainsi exiger ces sortes de compositions indistinctement de tout ce qui compose une classe, & , qui pis est, les exiger fréquemment, même durement ; c'est exposer ceux qui les aimeront, à s'y attacher trop ; & causer en vain bien du tourment aux autres. Mais quand l'oreille & la langue seront un peu affermies dans le discernement de la belle prose, n'envions pas aux jeunes gens les plaisirs qu'ils peuvent trouver dans les poètes Latins anciens & modernes d'un certain choix. Pour leur faire sentir à tous la structure des vers & quelque chose de plus que cette structure, on peut sans aucune perte de tems leur proposer les trois exercices suivans, dont tous les esprits sont capables.

Le premier pas est de déranger fréquemment les pièces de quelques beaux vers, & de les leur faire remettre en place de vive voix & sans une longue méditation.

Le second pas est de supprimer certaines épithètes ou d'autres agrémens que le sujet demande, & de proposer aux jeunes élèves d'y remettre ce qui manque, & de remplir les vuides.

Le troisième exercice que je tiens d'un habile maître, est de leur faire composer de compagnie & solidairement un petit poëme, dont on leur donne le canevas selon leur degré de force & de progrès. L'émulation éveille alors tous les esprits sur chacun des vers qu'il faut expédier tour-à-tour. Il vous vient un heureux terme d'un côté. Il en part d'un autre un second qui semble d'abord l'emporter. On les compare : le premier prétend se maintenir. Chacun prend parti pour ou contre. On apporte des raisons de préférer l'un, & d'exclure l'autre. Il se dit quelquefois les plus jolies choses pour la défense de ces deux tours qui ont pris le dessus. Au moment qu'on y pense le moins il s'en présente un troisième qui écrase tous les autres & qui demeure en possession de la place.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le grand avantage de ce travail plus amusant que pénible, est de n'occuper jamais les esprits que des plus beaux tours & des plus belles images de la poésie, au lieu de les laisser courir dans la solitude après des idées vaines, ou de leur laisser coudre des lambeaux qui ne font que de vrais habits d'Arlequin.

On peut enfin prescrire quelque chose de suivi à composer en vers dans le par-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

foibles commencemens qui ont souvent illustré la chaire & le barreau. Mais qu'il ne soit point honteux à ceux qui n'y peuvent réussir, de s'occuper d'un autre travail. Faut-il en effet que tous les esprits passent par la même filière ? la chose est impossible : il est même avantageux que leurs inclinations varient : & comme cette diversité d'inclinations & de facilités pour une chose plutôt que pour une autre est un des plus beaux présens que la Providence ait fait à la société humaine, c'est l'affaire d'un habile maître de préparer des sujets à tous les états par la culture des divers talens qui se montrent. En diversifiant avec charité les exercices selon le besoin & selon la portée des esprits, on leur ouvre une porte honorable pour rentrer dans leur génie, & pour renoncer sans perte à des compositions pour lesquelles ils ne sont point faits. Celui à qui vous ne demanderez qu'une lettre françoise sur un sujet très-commun, se sentira piqué par le succès, & par le succès vous ferez naître l'amour du travail où tout étoit désespéré.

Préparation
des Auteurs.

Un habile maître qui connoît le prix du tems, fait adroitement en mettre une grande partie en réserve, par cette attention de tenir tous ses élèves au-dessus de

leur travail. En ne les appliquant qu'aux choses qui les amorcent par un air de succès , il se met en droit de faire de nouvelles tentatives. Au lieu que dans les premières années , c'est toujours le maître qui fait lui-même la traduction , & qui applanit tout ; il fera bientôt tems que le jeune homme marche le premier & fasse lui-même tant la préparation des Auteurs dans le particulier , que l'explication de toute la tâche en public. On sent combien les répétitions , les analyses , les questions , & les compositions de vive voix venant à la suite des traductions peuvent fortifier en lui l'habitude de la langue. Les compositions domestiques , étant expéditives , parce qu'elles sont indépendantes du Dictionnaire & des longues méditations , lui laisseront toute la liberté nécessaire pour prévoir la suite de ses Auteurs. Le tems qui lui restera va devenir une récréation aussi utile que l'étude même.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Les jeunes gens étant une fois dans le train de la bonne latinité , & affermis par le long usage d'un style toujours pur , on peut alors leur faire espérer & enfin leur accorder la liberté de lire , à certains momens , les livres françois le plus purement écrits ; dans d'autres les ou-

Lectures particulières.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

vrages des modernes qui ont le mieux écrit en latin , & qui semblent une bibliothèque faite exprès pour eux. La seule conjuration de Portugal par l'abbé de Vertot en conyaincra promptement un bon nombre , qu'on peut avoir beaucoup de plaisir dans les livres françois. On vous demandera bientôt les révolutions de Suède ou d'Angleterre : les vies de Théodose , de Ximenès , & de Tamerlan : on vous fera la cour pour obtenir l'Histoire Ancienne , ou l'histoire de France , ou celle de Malthe. Il faut faire état d'avoir bonne provision pour contempler tout votre monde.

Les Ecrivains modernes qui ont purement & noblement écrit en latin depuis deux cens ans , ont cela d'agréable pour nous , que les coutumes de leur siècle & par conséquent leurs idées , sont à-peu-près les mêmes que les nôtres. Il n'y faut presque nulle part ni recherches , ni commentaires , & tout est emporté à la première lecture. Dans le loisir que la promptitude de nos compositions pourra ménager à un jeune humaniste , laissez-le jouir de l'agréable pensée qu'il marche à présent seul dans la lecture des Poëtes , des Historiens , & des Orateurs Latins. Les fables de Faerne ne seront

qu'un jeu pour lui. Au lieu de lui montrer Martial qui l'embarrasseroit beaucoup & l'édifieroit peu, permettez-lui le *Delectus Epigrammatum*, précédé de la préface latine sur la différence de la beauté franche d'avec la beauté fardée. Au lieu de la *Pharsale* de Lucain & de la *Thébaïde* de Stace, qui pourroient lui faire prendre goût à la bouffissure; montrez-lui la Poétique, ou les échecs & les vers à foye de Jérôme Vida. Quelle latinité! quelle diversité de mesure & d'harmonie! quelle ressemblance avec Virgile pour la richesse de la narration & pour le feu des peintures! A Catulle, à Properce, & à Claudien substituez la nombreuse versification de Sannazar, ou celle de Commire. On n'y trouvera ni la cadence trop uniforme des vers de Claudien, ni les dangereuses peintures des deux autres. Commire en remplacera suffisamment tous les caractères en prenant diverses formes, sous lesquelles il plaît également. Ce que votre jeune humaniste semblera perdre en ne voyant que très-peu des ouvrages d'Ovide, vous le lui ferez retrouver dans les *Élégies* si ingénieuses & si aisées du P. Sidron. Combien une belle imagination sera-t-elle agréablement remuée par les saillies

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

qui éclatent dans les petits poëmes & dans les hymnes de M. Santeuil ?

Si cependant il arrivoit, malgré son sublime & sa chaleur, que les lecteurs y éprouvassent peu-à-peu quelques dégoûts, comme ils en éprouveront sans doute au retour perpétuel de l'antithèse, trop ordinaire à ce grand poëte; on peut les dédommager. On leur livrera une riche variété de pensées & de tours, une suite d'images, à la vérité moins vives, mais gracieuses, sans frisure & sans fard; avec cela une latinité ravissante, & les sentimens les plus propres à toucher le cœur; en leur mettant en main le Recueil des hymnes de M. Coffin (a). Notre siècle n'a rien produit de plus parfait en ce genre: c'est Horace devenu chrétien.

On pourroit croire que Tércence l'est aussi devenu, si on en jugeoit par le titre de *Terentius Christianus*, recueil de pièces de théâtre composé à Harlem vers le commencement du siècle passé. Les sujets sont tous tirés de l'Ecriture: le style est une copie de celui de Tércence. Ce titre séduisant & la lecture de quelques scènes d'une latinité très-pure, avoient prévenu M. l'Abbé Rollin, & le R. P. Porée en faveur de cet ouvrage: mais ce

(a) Chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

n'est que fort tard qu'ils l'ont connu l'un & l'autre. S'ils l'avoient lû de suite ils n'y auroient senti ni le discernement ni la délicatesse de Térence : ils auroient été infailliblement blessés de trouver presque par-tout un auteur lourd, un moraliste éternel, un homme qui se mêle de faire des pièces de théâtre sans avoir la moindre connoissance de la marche d'une action dramatique, & qui blesse à tout propos la bienséance par des caractères pleins de bassesse, par des grossièretés dégoûtantes ; & qui pis est, par des peintures très-peu chrétiennes.

Cherchons notre mieux ailleurs, si nous voulons couper ou varier le travail des jeunes gens par des lectures qui les ramènent sans risque au naturel du discours ordinaire. Ils verront volontiers les entretiens d'Erasme : ils trouveront moins de sel, mais beaucoup plus de dignité & de pureté de style dans les lettres de Paul Manuce. Ils goûteront le latin de la traduction d'Hérodien, par Ange Politien : peut-être s'accommoderont-ils de celui que Juste Lipse s'est fait à lui-même dans son utile traité des Machines de Guerre. Les tours de Plaute s'y trouvent fréquemment. Ils seront flattés de pouvoir quelquefois faire la compa-

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

raison des anciens avec les modernes , & de déterminer au juste à quel style connu dans l'antiquité , il faut rapporter celui de l'histoire d'Italie par Sigonius ; celui de l'histoire de Flandre par Strada ; & sur-tout celui de l'histoire d'Espagne par Mariana. On peut les amuser de plusieurs traductions d'une latinité fort pure , que nous avons de Xylandre , de Camerarius , de Leunclavius , de Henri Erienne , & de plusieurs autres. Le dix-septième siècle leur offre d'utiles lectures en tout genre , & sans nombre. Dans les ouvrages latins , historiques , oratoires ou autres qu'on mettra pour eux en réserve , je voudrois toujours donner la préférence à ceux qui , avec le mérite d'une diction exquise , ont celui d'attacher l'esprit par l'agrément de la matière. Les jeunes gens alors suivent l'attrait de la curiosité. Ils arrivent au bout de l'ouvrage , presque sans penser en quelle langue il est écrit. C'est apprendre une langue par l'usage : c'est en fait de langue parvenir au but désiré. Quels que soient les secours qu'ils reçoivent d'un habile maître par tous les éclaircissemens dont il accompagne une leçon publique ; le profit de ces lectures particulières n'est pas moindre : ils y éprou-

vent un secret témoignage de facilité qui les flatte avec raison : l'attrait se fortifie & devient une passion. Conseillez alors d'ouvrir une excellente grammaire : il y fait bon , & c'est à présent qu'elle est aussi profitable que nécessaire. La passion fera tout entreprendre. Le jeune homme agréablement convaincu de sa facilité , ne se rebutera de rien. Cette langue est devenue son trésor : tout ce qui lui paroîtra propre à l'accroître sera bien reçu. **DEBUTEZ DONC PAR L'USAGE , ET FINISSEZ PAR LES OBSERVATIONS GRAMMATICALES.**

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Tems de lire les bonnes Grammaires.

Ces lectures particulières faites sans fatigue & par manière d'amusement , produisent un plus grand bien , que celui de fortifier l'esprit par la pratique des langues. L'esprit ne se sent de l'enfance qu'autant qu'il demeure vuide d'idées , & qu'il juge sans expérience , ou qu'il ne juge point du tout. On remédie à ces défauts , non pas en lui faisant composer en silence quelque douzaine de lignes par jour , mais en l'habituant du matin au soir à entendre parler d'un très-grand nombre d'objets agréables par eux-mêmes & agréablement énoncés ; puis à rendre raison de tout & à répéter soit en françois , soit en latin ou en grec ,

Moyen de former la raison.

L'ÉTUDE généralement ce qui a été lû , ou dicté ,
DES LAN- ou raconté , ou expliqué & compris.
GUES.

Il est juste cependant de traiter différemment les objets de nos connoissances & les langues à l'aide desquelles nous voulons nous en instruire ou en parler. Que les objets qui nous intéressent nous coûtent des recherches & un travail sérieux : rien n'est mieux entendu. Quand une découverte , ou toute autre connoissance utile est le fruit de nos efforts , l'impression en est plus profonde & plus durable. Mais suivez une autre méthode pour les langues. L'évènement n'apprend que trop qu'à force de vouloir juger des progrès de la jeunesse par l'obéissance aux règles , plutôt que par l'habitude de l'imitation ; on dégoûte à jamais les uns , & on rend les autres ridicules. Vous verrez presque toujours à la suite de cette méthode les longueurs , le bégayement , les apprêts ; & qui pis est , la bouffissure.

Le grand usage , au contraire , ouvre toutes les portes , donne à tout ce qu'on dit un air de liberté , & procure à l'esprit l'étendue qui lui manque. Cet exercice laissera une très-ample provision d'idées dans la raison de vos élèves , qui ne peut que croître & se former par ce secours. La raison ne peut guère voir
plusieurs

plusieurs idées nouvelles en présence l'une de l'autre, sans en faire la comparaison, sans en examiner les rapports, sans en fixer la valeur. Elle approuve l'une : elle se déclare contre l'autre. Elle admire : elle s'attendrit, ou se fâche selon le caractère des choses qu'on lui montre ; & en rapportant continuellement le jugement que les autres en portent, continuellement elle y mêle le sien. Pouvez-vous réparer par un meilleur supplément l'expérience qu'elle n'a pas encore ?

Pourvû qu'on prenne la sage précaution de tirer de tems en tems les jeunes gens de leur collège, & de les ramener dans leur famille, soit pour les façonner aux manières du beau monde & au goût des bienséances ; soit pour leur former le cœur par des renouvellemens d'amitié ; on leur rend le plus grand de tous les services en les habituant dans la retraite à des occupations suivies, & en leur facilitant l'acquisition des connoissances nécessaires, tant par l'éloignement du tumulte & des distractions, que par l'aiguillon des applaudissemens & de l'émulation. Les parens sentent communément l'avantage de cette séparation : il est seulement à craindre qu'ils n'en empêchent eux-mêmes le

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Utilité des Collèges; précautions nécessaires.

-L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

succès , en accordant à leurs enfans ou des forties trop fréquentes , ou des plaisirs trop vifs , ou des spectacles propres à les émouvoir , & à les dégoûter de leur retraite par la comparaison qu'ils en font avec la liberté & les amusemens du logis paternel. Mais d'une autre part ce recueillement qui est la sauve-garde de leur jeunesse , peut devenir d'un danger extrême pour un bon esprit , si ces belles années ne sont employées qu'à l'application méthodique de quelques règles de syntaxe , de prosodie , & d'amplication. Cet esprit fait un pas selon une règle : il en risque un second selon une autre : vingt règles viennent ensemble pour mettre ordre au troisième pas. La marche est lente : partie par routine , partie par réflexion , le jeune homme s'en tire , ou croit s'en tirer. Il va : & à force d'avoir pratiqué les dangereux passages de *pœnitet* , *tædet* , *futurum fuisse ut* , il arrive sans accident à la fin de la tâche journalière. Mais tirez-le de ses régulières & plattes compositions : ôtez-lui sa plume & ses règles : vous lui ôtez tout : il ne fait que cela. Vous le trouverez muet sur tout le reste , soit en françois , soit en latin , parce que son esprit n'a été nourri d'autre chose. Il est

d'expérience que ceux qu'on accoutume à ne rien dire ni composer qu'en réfléchissant à telle & à telle règle, ressemblent à des machines que vous ne pouvez tant soit peu tirer de l'uniformité de leur train sans déranger le service. Elles se détraquent, & tout est arrêté.

Pourquoi, je vous prie, les enfans apprennent-ils d'une façon si aisée leur langue maternelle sans aucune étude? Pourquoi nos Dames apprennent-elles à penser si juste & à s'exprimer si bien, sans avoir connu ni Desmarets, ni Vaugelas? Pourquoi les voyageurs apprennent-ils si promptement les langues étrangères, souvent sans ouvrir un seul livre? C'est parce qu'au lieu d'étudier ennuieusement la langue pour parvenir à la connoissance des objets; ils se servent de la vûe & de l'usage des objets qu'ils connoissent pour apprendre promptement la langue qui s'y joint. Plutarque s'avisa fort tard de vouloir apprendre la langue latine qu'il avoit négligée, & il parvint très-promptement à entendre les Ecrivains Romains, » Parce que, dit-il lui-même au commencement des Vies de Démosthène & de Cicéron », la connoissance » qu'il avoit des matières, l'aidoit beaucoup à entendre & à retenir cette nou-

L'ÉTUDE » velle langue dans laquelle il les voyoit
DES LAN- » énoncées ». Voilà l'ordre de la na-
GUES. ture, puisque c'est celui de l'expérience
universelle. Revenons-y donc dans l'é-
tude du grec & du latin. Peu de disser-
tations sur les mots, & beaucoup d'agrè-
ment dans les matières. Sans rien chan-
ger dans le travail des Colléges, deman-
dons seulement qu'au lieu d'abstractions
rebutantes sur la langue, on employe
toujours une belle suite de matières pro-
pres à attacher l'esprit pour faire rete-
nir les termes qui les expriment, &
que tout le latin qu'on voudra que les
enfans parlent, ou qu'ils composent,
leur soit préalablement connu, afin
qu'en travaillant à rétablir ce latin tel
qu'ils l'ont entendu, ils ne sortent ja-
mais du génie de la langue.

Nous nous souvenons tous de l'étrange
latin par lequel nos oreilles ont passé :
après les pitoyables formules des quatre
ou cinq premières années, le latin des
amplifications qu'on nous dictoit corri-
gées, étoit-il un modèle beaucoup plus
sûr ? Les discours travaillés que nos maî-
tres risquoient quelquefois de présenter
au public, sont la preuve démonstrative
de leurs méprises, ou du moins de leur
inégalité en fait de style, comme aussi

du désordre des compositions journalières dont on nous occupoit. L'un n'avoit pour mérite que les pointilleries des deux Plines, & ne montrait non plus d'oreille que Sénèque le Philosophe. D'autres croyoient atteindre à l'énergie de Tite-Live, & n'en copioient fidèlement que la dureté. La plupart, dans la pensée qu'un grand auditoire demandoit un peu de noblesse & de pompe, ont fait revivre les grands mots d'Ammien-Marcellin & d'Apulée; quelquefois même le tour baroque de Sidoine Apollinaire. Il peut donc arriver, Monsieur, que les jeunes gens soient exercés six ans de suite sur différens latins plus plat l'un, plus faux l'autre. Il s'agit ici de ne pas abandonner au hasard ou à la coutume ce que nous avons de plus cher; je veux dire la première culture d'où dépendra le tour d'esprit & la fortune de nos enfans. Les maîtres ne s'acquitteront jamais de ce qu'ils leur doivent, s'ils n'ont, selon le conseil de M. Arnauld, la générosité de supprimer dans l'intérieur des classes toute composition de leur crû, pour ne plus exercer la jeunesse que sur des exemples soit longs, soit courts, fidèlement extraits des Auteurs les plus purs, parce qu'il faut aller au certain.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

La science
des choses
emporte avec
elle la science
du langage
qui les expri-
me.

Mais il ne suffit pas que les maîtres s'abstiennent de donner des exemples faux pour des principes; ou, de donner, ce qui est encore la même chose, leurs propres compositions, pour des modèles: ils doivent de plus faire pour le latin ou pour le grec ce qu'on fait pour le françois en faveur d'un étranger qui le vient apprendre parmi nous: on lui montre les objets qui peuvent l'intéresser le plus. On en parle en sa présence, & il répète ou écrit ce qu'il vient d'entendre. Que les maîtres prennent de même à tâche de ne promener les yeux ou l'esprit de la jeunesse que sur des objets bien choisis, sagement variés, & d'un caractère propre à piquer sa curiosité: mais qu'ils n'en disent rien eux-mêmes. Qu'ils laissent d'abord parler les Grecs ou les Romains: qu'ils voyent ensuite si leurs élèves rendent fidèlement ce qu'ils viennent d'entendre, ou en le redisant de suite, ou en le livrant par partie à la demande qui leur est faite de ceci & de cela; ou en l'écrivant à loisir, soit le même jour, soit quelques jours après, & en prenant à tâche de ne manquer ni la propriété des termes employés par l'Auteur, ni l'ordre & l'esprit de la phrase. C'est une nécessité que les maîtres réussissent alors par

la persévérance de l'exercice , & sans L'ÉDUCATION DES GARÇONS.
avoir eux-mêmes des talens supérieurs ; sans faire illusion à personne par des annonces de secrets , ou de routes nouvelles : en comprenant seulement la force & le mérite du bon usage , ils auront la satisfaction d'avoir appris à leurs élèves le pur langage des siècles d'or.

Par cette habitude bien soutenue , non-seulement de parler fréquemment , mais de penser , de parler , & de composer noblement ; loin de rendre un jeune homme inepte à tout en le recueillant trop en lui-même , vous lui ouvrez une large porte pour arriver aux langues , aux sciences , & à l'usage du monde. C'est tous les jours , c'est à chaque instant , c'est cinq ou six ans de suite , qu'il parle & sur le champ & en public.

N'est-il pas sensible que celui qui a plus de justesse de sens que de mémoire , dégourdira sa lenteur par la multiplicité des exercices ; qu'il se formera même la mémoire par l'enchaînement des idées ; & que celui en qui la mémoire domine se formera aussi le jugement par l'habitude de toujours juger ?

Parmi les jeunes gens qui suivent le cours des études publiques , il y en a un bon nombre qui sont sans fortune ,

Fruit de cet exercice pour l'usage du monde.
Fruit particulier de cet exercice pour les jeunes gens sans fortune.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

& qui ne trouvent d'autre ressource que les écoles pour suppléer aux secours domestiques qui leur manquent. Ils sentent pour l'ordinaire beaucoup mieux que les riches le bien qu'on leur veut faire, & se livrent avec docilité à tout ce qu'un maître laborieux leur conseille. Celui-ci leur recommande avec éloge ou les grammaires grèque & latine de Lancelot, ou la grammaire françoise du Secrétaire de l'Académie, ou les particules de Turfelin, ou les Pensées ingénieuses du P. Bouhours, ou d'autres remarques sur la pratique des langues latine & françoise. Avec ces livres, assurément très-estimables, les jeunes gens s'imaginent arriver de plein saut à la perfection du style & au bel usage de la langue dont ils font leur étude. Je ne doute point que leurs compositions ne s'en ressentent quelque peu, & qu'ils n'y mettent par-ci par-là ou plus de régularité, ou quelques lambeaux brillans & qu'ils auront rapiécés tant bien que mal. Mais en se tenant à l'écart sept ou huit ans de suite, & n'ayant de justesse ou de sens que dans la lenteur de la composition sédentaire, & dans la liberté de la solitude, ils demeurent aussi timides & aussi informes au dehors qu'ils étoient aupa-

ravant. Dès qu'il faut se produire & parler sur le champ, la moitié de leur raison les abandonne : souvent elle semble anéantie. Viendront ensuite les règles des syllogismes, le futur contingent, & la matière première, qui ajouteront la barbarie à la timidité. Sauvons & aidons les talens des pauvres, puisque le Public fonde sur eux ses meilleures espérances. Conduisons-les par une méthode qui sans frais leur procure comme aux riches le goût de la vraie politesse, avec toute la légèreté du grand usage. Comment seront-ils barbares, s'ils entendent dix ans de suite le langage de la Cour d'Auguste sans le moindre mélange ? Comment seront-ils timides, si ces dix années sont employées dans une alternative continuelle de discours à faire sur le champ, de questions à résoudre sur ce qu'ils conçoivent, & de compositions à mettre par écrit sans délai ni hésitation ?

Vous avez vû, Monsieur, l'extrême danger qu'il y a pour nos chers enfans, de frapper leurs oreilles plusieurs années de suite par les impressions d'un langage ridicule qu'on voudra inutilement qu'ils oublient. Vous sentez pareillement combien la pesanteur des compositions taciturnes est capable de les rendre sombres

L'ÉTUDE & timides. Je n'ai opposé à ces incon-
 DES LAN- vèniens d'autre moyen que celui qui ac-
 GUES. coutuma de si bonne heure Cicéron à la
 langue de Démosthène; que celui qui
 accoutuma promptement Sadolèt, Le
 Bembe, Murèt, les Manuces, Pétau &
 d'autres bons Ecrivains à la langue de
 Cicéron; que celui qui accoutuma Sul-
 pice Sévère, & le P. Turfèllin à la briè-
 veté du style de Salluste; que celui qui
 a donné à quelques Modernes l'aménité
 du style de Térence.

Il faut em-
 pêcher les
 jeunes gens
 de donner
 dans le bel
 esprit.

Mais à peine sommes-nous délivrés
 d'une inquiétude pour nos enfans, que
 d'autres frayeurs nous prennent. Si nous
 redoutons avec raison les procédés lourds
 qui peuvent ruiner l'activité de leur es-
 prit, ou leur épaissir la langue; nous ne
 craignons pas moins le faux brillant dont
 les jeunes gens se laissent éblouir dans
 l'usage fréquent des bons Ecrivains, &
 qui les jette souvent dans la manie du bel
 esprit. Ce défaut ne vient que trop à la
 suite des soins mêmes que prennent les
 maîtres les plus habiles pour perfection-
 ner le goût. Ils se sont souvent plaints du
 faux ou du frivole qui régne dans les
 ouvrages d'esprit; & sans y penser ils y
 conduisent eux-mêmes leurs élèves.

Chacun fait que pour accoutumer la

jeunesse à juger sainement de tout , on lui fait distinguer de bonne-heure différens genres de pensées. On lui fait d'abord remarquer avec soin celles qui se trouvent pleines de grandeur & de sublimité ; tantôt parce que l'objèt en est grand , tantôt parce que la pompe des termes y accompagne avec raison la majesté du sujet. Une autre fois on lui fait sentir le caractère d'une pensée élégante & fleurie ; ou de celle qui n'est que simple , mais qui plaît par l'agrément même de la naïveté. On ne lui laisse ignorer ni ce que c'est qu'une maxime propre à régler nos jugemens ou notre conduite ; ni ce que c'est qu'une peinture qui rend l'objèt présent par la vivacité des expressions : ni ce que c'est qu'une pensée délicate & qui touche le cœur d'un beau sentiment , ou une pensée fine qui ne dit au lecteur que la moitié des choses , pour lui laisser le plaisir de deviner le reste , & pour l'associer en quelque sorte à la création de cette pensée. On lui donne ainsi des marques précises auxquelles il pourra reconnoître les différens genres de beauté : & c'est une excellente pratique : mais elle a son danger. Comme on gâte l'esprit sans le vouloir , par le long usage du mauvais latin , on peut le gâter

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUES.

sans le vouloir, par le fréquent usage des belles pensées, & par un air de prédilection pour les tours peu communs. Le jeune homme qu'on arrête à tout propos sur ces traits plus marqués, & qu'on laisse glisser sur les autres, s'accoutume à s'extasier avec ses maîtres sur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il crayonne dans ses livres tout ce qu'il trouve de plus ingénieux. Il court après les ouvrages ingénieux, après les collections de pensées ingénieuses. Dans tout ce qu'il lira ou entendra, il fera à l'affut de l'esprit. De l'esprit, de l'esprit, voilà sa passion & son tic. Il fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas eu dessein d'en mettre, & d'en mettre où il n'en faut point. Il quittera le naturel : & de cette sorte ce qu'on avoit cru propre à lui former l'esprit, contribuera par occasion à le lui corrompre.

Danger de
trop s'arrêter
aux pensées
ingénieuses.

On se gardera donc bien de lui faire admirer les traits qui brillent le plus, comme si le reste du discours étoit moins riche & moins estimable. On lui recommandera plutôt de recueillir des connoissances & des traits historiques propres à former sa raison, que de compiler des pensées éblouissantes & capables de lui ôter, non pas le goût du vrai, mais le

goût du simple. On lui fera sentir au contraire que les traits simples ou communs , sont aussi-bien dans leur simplicité , que les plus vifs & les moins ordinaires , parce qu'ils peignent les uns & les autres leur objet propre , selon sa forme particulière & avec ses vraies couleurs. Que si cependant on s'arrête un peu plus sur ceux qui frappent davantage , ce n'est pas qu'on les estime pour leur brillant plus que les autres ; mais parce qu'ayant pris un tour singulier , il est juste d'en fixer le caractère propre , & de voir s'ils sont en leur vraie place ; si la personne , le lieu , la passion actuelle les demandoient ; s'il ne s'y trouve rien d'enflé , de rampant , d'affecté , ou de contraire à la circonstance.

Mettre ainsi les jeunes gens parvenus à l'intelligence des Auteurs, dans l'habitude de distinguer le sublime d'avec le gracieux , le naïf d'avec le sententieux , le touchant d'avec le fleurî , un trait vif que la colère ou la douleur amène dans Virgile , d'avec des ornemens que l'art accumule dans Ovide ; c'est leur former le discernement, en leur faisant regarder l'inviolable , le tendre amour de la vérité comme l'unique source du beau ; & le désir de montrer de l'esprit comme une

source de ridicule : c'est leur **DONNER** DES LEÇONS DE GOUT , EN LES RAME-
NANT EN TOUT A LA JUSTE VARIÉTÉ
DES BIENSÉANCES , & en les affermis-
sant par des pièces de comparaison.

L'ouvrier qui détache la pierre de dessus son banc dans la carrière , & celui qui la taille en plein air , s'embar-
raissent peu l'un & l'autre de ce qu'elle
deviendra. Ils suivent leurs marques &
leurs lignes : ils ne connoissent rien de
plus. L'Architecte agit d'une autre fa-
çon. Il examine l'espèce & le grain de
cette pierre : il voit si elle fera mieux
dans les fondemens , ou dans les murs
de face ; & il en règle la coupe selon la
place qu'il lui destine dans l'assemblage.
Ainsi un bon Maître , un bon Principal ,
un Père affectionné ne travaillent point
dans l'éducation comme des manouvriers
assujettis à une routine ; mais comme
des Architectes intelligens , qui ramènent
différentes opérations à un même
but. Tous les exercices par lesquels on
fait passer les esprits , doivent être ou
supprimés , ou préférés & poussés selon
le besoin connu du sujet qu'on cultive ;
mais sur-tout selon que ces moyens
peuvent aider ou blesser la fin générale
qu'on se propose dans l'étude des belles

lettres. Le fruit qu'on en attend est d'ai- L'ÉDUCATION DES GARÇONS.
der le particulier & l'homme public d'a-
bord à s'instruire soi-même, & à se mettre
ensuite en état de faire part aux autres
de ses lumières. Les études ne sont
dignes d'aucune estime, si elles n'enri-
chissent la société par la manifestation
de quelque utile vérité.

On commencera donc par amener la
jeunesse à l'imitation habituelle du lan-
gage des bons Auteurs, au lieu de la ré-
duire au silence à force de préceptes en-
nuyeux & de remarques prématurées. En-
suite on inculquera fortement au futur
prédicateur, juge, avocat ou employé
en quelque affaire que ce soit, que la vé-
rité n'a non plus besoin d'être présentée
avec un étalage de pensées ingénieuses,
qu'elle n'a besoin d'être débitée avec des
manchettes à dentelle, ou avec des che-
veux bouclés à trois étages. Les affaires,
soit ecclésiastiques, soit séculières, ne de-
mandent que de la dignité & de la droi-
ture. Un homme grave, qui dans une
Académie ou sur un Tribunal ouvre la
bouche pour convaincre son auditoire
qu'il a de l'esprit, n'est pas moins ridi-
cule, qu'un petit maître en surplis.

Quand on adresse la parole au Pu-
blic, c'est pour le convaincre d'une vérité

L'ÉTUDE
DES LAN-
GUAGES.

qui l'intéresse. L'éloquence n'est plus que charlatanerie quand elle a une autre intention. Tous les préceptes les plus propres à former l'orateur se trouvent abrégés, & en quelque sorte réunis en un seul, qui est *d'aimer ses auditeurs & la vérité*. Comme le respect qu'il a pour ses auditeurs, le rend attentif à toute juste bienséance; son amour pour la vérité lui fait tourner vers elle tous ses efforts. Plus il paroît l'aimer franchement; plus ses auditeurs le suivent avec confiance : mais il leur causeroit une secrète indignation, s'ils venoient à s'appercevoir qu'il veut les occuper de son esprit ou de sa figure.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai que dégrossi l'éducation, en m'arrêtant surtout à la première culture qui est extrêmement mal menée; & au principal inconvénient qui est quelquefois occasionné par le travail même des bons Professeurs. Après ces moyens préparatoires, dont je vous prie de régler l'estime, non sur le jugement que j'en porte, mais sur les succès qui les ont justifiés; il sera tems de chercher des lumières pleinement satisfaisantes sur les différentes parties des belles humanités. Notre siècle est heureux d'avoir, pour s'y perfectionner, le livre du plus vertueux & du plus aimable

de tous les maîtres : vous comprenez que je veux vous parler du *Traité des Etudes* de M. l'Abbé Rollin. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La Philosophie qui vient après l'étude des humanités est peut-être mise à trop haut prix par les uns , & placée par d'autres au-dessous de sa juste valeur. Elle n'est pas à beaucoup près , comme plusieurs le disent , l'étude de la sagesse. Ceux qui enseignent la plus solide philosophie , savent qu'il n'y a qu'une école de sagesse , comme il n'y a qu'un seul maître qui est le Pasteur des esprits. C'est lui qui est la voie. Si la raison n'y marche , elle est dans les ténébres. Si elle veut prendre une autre route , elle s'égare. Ce seroit d'une autre part prendre de la philosophie de l'école , une idée trop basse , que de la regarder comme un exercice passager , uniquement propre pour former la jeunesse à la dispute , & pour l'instruire des opinions qui font bruit dans le monde. La Philosophie.

L'art de disputer est le moins nécessaire de tous les arts : & les opinions philosophiques , qui ont le plus grand air de sublime ou de merveilleux , passent dans l'esprit d'une infinité de personnes sensées qui en ont fait une étude sérieuse , pour des monstres en fait de physique ,

LA PHI-
LOSOPHIE.

ou pour des fables qui seront la risée des siècles suivans. C'est le jugement que MM. Pascal & du Guet ont porté de l'idée de M. Descartes sur l'essence de la matière, & de l'idée qu'il s'étoit faite de la génération du monde par un mouvement qui dans le vrai ne pourroit pas ordonner la frange, le glacé, & les nervures des aîles du plus petit moucheron. Tel est le jugement que M. Fontenelle & même plusieurs Anglois ont cru devoir porter de la tendance, par laquelle les Newtoniens prétendent que les corps planétaires & autres sont mûs, & réellement transportés les uns vers les autres, dans un vuide où nul autre corps ne les pousse, tandis qu'on ne voit rien de semblable sur la terre.

Mais je veux que ces opinions soient recevables, loin d'être ou plus dangereuses ou plus ridicules que les influences de l'astrologie judiciaire, & que les qualités occultes de l'ancienne philosophie. Ce qui est certain, c'est qu'aucune de ces opinions n'a rendu qui que ce soit plus heureux ni plus utile au genre humain. Après bien des efforts, après s'être tourné de tous les sens, la raison s'y trouve si peu éclairée & si peu satisfaite, qu'elle avoue enfin, mais trop tard, que

ce n'étoit point là sa vocation , étant créée non pour pénétrer dans la nature du monde qui marche sans elle , mais pour s'occuper de ce qu'elle doit faire & gouverner. C'est donc un tems fort mal employé , que celui qu'on met à débrôiller ces conceptions ténébreuses , & à les étaler aux yeux d'une jeunesse sans expérience , qui s'en échauffe peu-à-peu l'imagination , & se jette sans fruit dans des études détournées. Ho ! qu'il étoit bien plus sage de cultiver le talent spécial qui la rendroit utile à la société , où elle est à la veille d'entrer !

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

C'est en ceci que consiste le vrai mérite de la philosophie de l'école , quand on l'enseigne avec discernement. Elle est placée entre l'enfance & le choix d'un état de vie. Le vrai bien , le très-grand bien qu'elle peut faire , est de sonder par différens essais la disposition naturelle de chaque esprit.

Ces jeunes gens qui se présentent en philosophie ne savent la plupart à quoi ils seront propres. L'un dans le vrai est né machiniste , l'autre , architecte ou ingénieur. Celui-ci , naturellement fin & recueilli , sera propre pour les affaires de discussion , & de raisonnement. Cet autre , plus actif & plus curieux , réussira mieux

LA PHI- dans les recherches d'histoire naturelle.
LOSOPHIE. Mais le meilleur faucon ne fera jamais
chasseur, si vous ne lui montrez jamais
sa proie. C'est en philosophie qu'un maître
plein de dextérité fait présenter aux
différens génies qui se mettent sous son
gouvernement, l'occasion de se produire
& de se manifester sans équivoque. Il ne
faut que montrer une épée au jeune
Achille, ou une horloge au jeune Hu-
ghens : la nature se déclare, & vous
appercevez les premiers traits d'un cœur
martial, ou d'un esprit fait pour les mé-
caniques.

C'est dans cette vûe que ceux de nos
Professeurs de philosophie qui préfèrent
le vrai bien de la jeunesse, à la commo-
dité de lui rebattre fix mois de suite une
opinion sur la nature des idées ou sur la
structure imaginaire des petits tourbil-
lons, choisissent plutôt des matières qui
soient d'un service connu, & celles sur-
tout qui se trouvent d'une nécessité in-
dispensable. Ils savent que la noblesse &
la bourgeoisie en leur confiant la raison
de leurs enfans, ne demandent pas qu'on
les rende tourbillonnaires ou attraction-
naires; mais qu'on leur inspire une forte
passion pour les connoissances expéri-
mentales qui sont la richesse de la société.

Ils savent qu'on fait mille éloges des maîtres qui ont donné à la patrie des mécaniciens, des opticiens, des architectes, des naturalistes, & des agriculteurs. C'est dans cette espérance qu'ils diversifient leurs traités, de manière à tâter, pour ainsi dire, tous les esprits, & à les mettre tous dans l'exercice du talent propre qu'ils avoient sans s'en appercevoir.

On ne tend point de piège à ceux-ci ; mais par la diversité des tentatives on les amène au point de se connoître eux-mêmes, & d'appercevoir où étoient leurs richesses. On leur apprend à quoi ils sont propres, en leur enseignant, suivant une méthode qui prend faveur dans les meilleurs Collèges ; l'arithmétique, la géométrie, les mécaniques, la physique expérimentale, la sphère, la gnomonique, la lithologie, la métallique, les plantes usuelles, les vrais principes de la végétation & de l'agriculture ; enfin les élémens de la politique, du commerce, & de la société. Un esprit supérieur sent d'abord ce que valent toutes ces choses, & il voudroit n'en manquer aucune. Les esprits du second ordre se mettent séparément, l'un dans le goût d'une science, l'autre dans le goût d'une autre, qui prendra le dessus. Ils s'y distinguent, &

LA PHI- la société se trouve heureuse d'avoir en
LOSOPHIE. tout genre des hommes sûrs, à qui elle
puisse demander des secours ou des con-
seils dans tous ses besoins, sans souhaiter
pour cela que toute tête embrasse toute
connoissance.

Telles sont les suites d'une philoso-
phie bien faite : au lieu que les plus
beaux établissemens sont souvent stériles,
& que les plus beaux talens demeurent
engourdis, parce qu'on cultive trop
les disputes métaphysiques & les opi-
nions éloignées des besoins de la vie.

La philosophie qui fuit les humanités
est donc, à le bien prendre, la *première*
épreuve des esprits & l'école des citoyens.
Elle n'est que cela ; mais c'est en faire un
grand éloge. Je suis.....



LA DIVERSITÉ DES CONDITIONS.

ENTRETIEN SIXIEME.

Au sortir de l'éducation, l'homme
délibère sur le choix d'un état. Les dif-
férentes occupations de la société se pré-

sentent à ses yeux. Pendant qu'il les considère pour se déterminer avec prudence, nous pouvons les parcourir avec lui, pour juger par les effets de cette étonnante diversité, quelle en est la première origine & le vrai mobile. Ces effets nous feront toucher au doigt l'importante vérité que la révélation nous apprend, & que la philosophie méconnoît quand elle abandonne la conduite de la révélation, pour suivre ses propres pensées. Comme les philosophes qui abandonnent le sentier de la révélation, ont perdu de vûe la vraie cause, & conséquemment les vrais devoirs de la société; ils ont pareillement rapporté à des causes imaginaires l'inégalité des conditions qui la partagent.

LA DIVERSITÉ DES
CONDIT.

Cause de l'inégalité parmi les hommes.

Le Platonisme, ancien & moderne, attribue l'inégalité des conditions à l'avidité des conquérans ou aux usurpations des différens maîtres, & décide que cette disposition étant contraire à la raison, il faut par tous les efforts dont on est capable, ramener tous les hommes à un niveau parfait, à une communauté qui les égale tous.

L'entreprise est grande : il est beau de réformer généralement toutes les nations, puisque toutes ont eu la foiblesse d'admettre un gouvernement avec les différens

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

dégrés de la subordination. Quelle gloire pour la philosophie de défaire radicalement les torts & de supprimer par-tout les injures ! Deux mortels pleins de courage ont commencé de mettre la main à l'œuvre ; Platon & Dom Quichot.

Les partisans de Leibnits, les Optimistes, & la plupart des métaphysiciens qui comparent les différens mondes possibles pour déterminer les vûes suivant lesquelles Dieu a réglé le nôtre , décident au contraire de Platon , que tout est bien & même au mieux ; que l'homme est tel qu'il doit être , & que de cette bigarrure d'états , d'inclinations , & d'actions , tant mauvaises que bonnes , il résulte une variété d'arrangemens en laquelle Dieu se complaît & qui enrichit à ses yeux l'Univers , en mettant dans notre séjour une constitution différente de celle des autres planètes. De cette sublime comparaison de notre planète avec les autres mondes, dont ils n'ont assurément aucunes relations ni instructions, ils font découler les prétendus principes de notre morale & les motifs de notre tranquillité ; attendu, disent-ils , que nous devons conformer nos vûes à celles du Créateur, qui trouve l'Univers plus beau & plus diversifié par ce mélange de biens & de maux dispersés
dans

dans notre sphère, que par une innocence toute unie qui ne seroit que la répétition de l'état d'une autre sphère.

Laissons l'esprit humain faire des projets d'égalité & de réforme, ou débrouiller ces beautés relatives & métaphysiques. Je ne doute pas que plusieurs de ceux qui regardent ces soupçons imaginaires comme une grande & profonde science, ne prennent soin de les concilier avec les décisions de la foi. Mais que de pareils principes sont louches, & peu propres à plier notre volonté au bien ! Que ces consolations sont foibles pour adoucir nos peines ! Heureusement nous avons une école plus sûre & plus conforme à l'expérience, comme plus proportionnée avec tous nos besoins : c'est la religion révélée.

Elle nous apprend que l'homme est corrompu ; que c'est pour réprimer ses crimes & pour modérer la pente qui le porte au mal, que Dieu a établi l'autorité, la nécessité de l'obéissance, & la diversité des conditions ; que c'est tout ensemble & pour exercer les méchants au travail, même malgré eux, & pour perfectionner les bons par la pratique de toute vertu, que Dieu a jugé à propos d'assujettir les hommes à l'alternative des saisons, aux

LA DIVERSITÉ DES CONDIT. météores les plus rudes ; enfin à des besoins sans nombre , qui les rendent dépendans les uns des autres, & subordonnés les uns aux autres.

L'intention d'assujettir les hommes à une vie dure est d'une expérience universelle. La volonté de les lier entre eux par la diversité des besoins & des conditions, n'est pas moins attestée par des monumens & par des traits que chacun peut saisir. Dieu ne s'est pas contenté de supprimer les plantes bienfaisantes qui étant portées du jardin d'Eden dans le reste de la terre, en auroient fait d'un bout à l'autre un séjour de délices & d'immortalité. Il supprima aussi la longue durée de la vie après le déluge, & mit alors dans la nature les causes de nos peines & de toutes les traverses qui rendent notre vie inquiète & courte. On voit par des vestiges innombrables & ineffaçables, qu'il enfonça au déluge les anciennes habitations du genre humain, qu'il déplaça la mer & crevassa les terres qui couvroient l'eau ou en étoient couvertes auparavant, en sorte que cette nouveauté amena à la surface, ici l'argile, là les pierrailles, ailleurs la bonne terre, souvent même des tas de coquilles & autres dépôts de la mer qui y séjournoit : d'où il devoit provenir une

inégalité prodigieuse de fécondité & de productions dans la demeure des hommes. De-là il devoit aussi arriver que ceux qui auroient du fer & point de vin allaissent proposer un échange de leur superflu à ceux qui recueilleroient cette liqueur bienfaisante ; & que les uns comme les autres vinssent rendre visite à ceux qui auroient le blé , pour obtenir d'eux une portion de leur abondance , en leur faisant part des autres productions qui leur manqueroient.

LA DIVERSITÉ DES
CONDIT.

Cause de la
nécessité des
échanges.

De la même inégalité des terres & des conditions il devoit arriver que ceux qui seroient dépourvus de tout , offrirent aux autres leurs bras & leurs services pour obtenir d'eux les nouritures & les secours dont ils ne pourroient se passer. La disposition actuelle de la nature force visiblement les hommes à travailler , à s'agiter , & à se ménager réciproquement. Dieu n'est pas auteur de la malice des hommes ; mais il l'est de cette disposition qui la modère. Il est donc aussi l'auteur de l'inégalité des conditions qui est le premier effet des bonnes & des mauvaises qualités des différens pays , & de la nécessité où sont les hommes de réparer ce qui leur manque , en se chargeant de fournir ce qui manque aux autres. C'est donc Dieu qui

Cause de l'es-
clavage vo-
lontaire.

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT,

veut que les hommes s'assujettissent à un ordre dont leur conservation dépend, & qu'ils diversifient les travaux qui les font subsister. C'est par un artifice de la Providence que ces hommes, qui ne s'aiment point, & qui dans leur haine sont toujours prêts à s'entre-détruire, se rapprochent cependant & conspirent à se procurer des secours mutuels.

Il en est de tous les hommes qui couvrent la terre comme des habitans d'une grande ville. Ceux-ci s'annoncent tous pour être d'une certaine profession. La plupart même affichent leur nom & leur savoir faire. Tous travaillent sans doute, pour eux-mêmes, & tous cependant servent la société. L'un vous offre des souliers : un autre vous fabrique un chapeau. Celui-ci vous vendra du poisson, ou une étoffe; celui-là des fruits, ou des boissons. Toutes les enseignes de Londres & de Paris sont des promesses de service. Dans ces villes & par-tout ailleurs, chacun croit travailler pour soi, & il ne se trompe point : mais les choses se trouvent rangées d'un bout de la terre à l'autre, comme si tous les habitans n'avoient en vûe que le service de la société. Ce qui se fait pour la société se fait pour moi & pour tous ceux qui la composent. Je dois donc re-

mercier Dieu de la diversité qu'il a mise dans les conditions pour y entretenir la correspondance des secours ; & d'avoir rendu ces secours infaillibles en piquant chaque particulier par la pointe du besoin.

LA DIVER-
SITÉ D'ES
CONDIT.

L'Epicurianisme toujours ami des causes secondes , n'a rien voulu voir de plus que les raisonnemens des législateurs & les passions des hommes , pour en faire éclore l'établissement des loix & tout l'ordre de la société. Nous avouons que le mors & l'éperon gouvernent le cheval. Mais l'éperon & la bride sont eux-mêmes sous un gouvernement. L'expérience nous fait voir qu'il a fallu modérer la fougue & les saillies du cœur de l'homme. Mais le besoin & les traverses qui le domptent & l'assujettissent, ont Dieu même pour auteur & pour guide.

Celui qui sentira cet accord de la nature & de la société avec les témoignages de la révélation, reconnoîtra que l'homme n'est pas tel qu'il devoit être , & que la diversité des conditions est un ouvrage de la Providence, attentive à diminuer les effets de la malice du cœur humain, & à contraindre l'homme de faire par intérêt ce qu'il devoit faire par vertu. On aperçoit conséquemment que s'il y a une religion qui engage à faire ce que nous

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

venons de voir , par un principe d'amour pour les hommes , c'est cette religion qui fera de solides & de vrais citoyens , parce que les effets de l'amour sont encore plus inmanquables que ceux du besoin , & de l'intérêt. Le christianisme , non celui qu'on affiche , mais celui qui est dans les actions & dans le cœur , est donc la perfection de la société.

Si nous voulions faire une revue exacte des différens états de cette société , qui est l'instrument du bonheur dont nous sommes capables sur la terre , nous trouverions qu'ils sont innombrables , & nous serions trop flattés de voir tout ce qui se fait pour nous. Il est mieux de rapporter ces services à certains chefs.

Division des
états de la so-
ciété.

Tous les hommes travaillent ou à tirer de la terre ce qu'elle produit & ce qu'elle enferme , ou à façonner ce qu'ils en ont reçu , ou à faire , soit le transport , soit la distribution de ce qui est à l'usage du genre humain ; ou enfin à rendre la société heureuse , les uns par le service des bras , les autres par le travail de la tête. Il se trouve une autre espèce d'hommes fort nombreuse , je veux dire de ceux qui tirent tout de la société , & de qui elle ne reçoit rien en échange. De tels hommes ont-ils droit d'y être admis ? Mettons

d'abord leur injustice dans tout son jour, LA DIVERSITÉ DES
 non pour nous en venger par la satire, CONDIT.
 mais pour en rendre quelques-uns à la
 société en les engageant à la servir. Les
 Romains honoroient d'une couronne ce-
 lui qui avoit sauvé la vie à un citoyen.
 Mais si par de sages précautions nous
 pouvions regagner au travail un seul de
 ceux qui sont à charge aux autres par leur
 oisiveté ; n'aurions-nous pas fait plus
 que de lui sauver la vie ?

Après Dieu rien ne nous est plus cher, Rien n'est
 ni ne doit nous paroître plus aimable, plus aimable
 que la société. C'est pour nous y attacher que la société
 plus efficacement que Dieu n'a voulu
 mettre l'homme en possession de son do-
 maine , ni le faire jouir des productions
 de la terre , qu'à l'aide de ses semblables.
 Dieu se cache lui-même dans la distribu-
 tion de ses biens , & ne nous montre que
 la main de l'homme par laquelle il nous
 les dispense.

La reconnoissance remonte sans doute
 jusqu'à Dieu ; & il se découvre à la vraie
 piété. Mais les cœurs inattentifs & indif-
 férens ne peuvent du moins méconnoître
 la société qui les fait vivre , ni lui re-
 fuser quelque compensation. Nul n'est
 forcé d'entrer dans la société des justes :
 mais la Providence amène tous les hom-

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

mes, & les oblige par une espèce de nécessité, à être membres d'une République des appuis de laquelle ils ne peuvent se passer. L'éducation, l'habit, la nourriture, la police, le dépôt même des vérités salutaires, tout nous vient par le ministère des hommes. Dieu veut que nous envisagions en eux autant de bienfaiteurs qu'ils sont de travailleurs; afin que comme nous ne pouvons en aucun tems nous passer d'eux, par un juste retour, notre travail & notre reconnoissance égalent aussi la durée de nos jours.

Le voyageur Robinson Crusoe, dont la solitude forcée est dans le vraisemblable, si elle n'est dans le vrai, ne se croyoit malheureux dans son île, que parce qu'il ne pouvoit plus trouver son semblable pour en être aidé, & pour l'aider à son tour. Mais en se sauvant de dessus les débris de son vaisseau, il avoit eu soin de conserver son fusil, sa poudre, son plomb, des haches, une scie, & d'autres instrumens de service. Dans la nécessité de perdre l'usage de la société, il en retint les meilleures inventions: il en imitoit les pratiques, & c'est cette précaution qui le sauva. Toute son histoire est un tissu d'exemples qui tendent à faire sentir que l'homme ne peut se pas-

fer de ses semblables , & conséquem-
ment leur doit le réciproque.

Mais la chose est-elle si exactement vraie ? voyons ce que deviendrait un Philosophe misantrope, qui dans le mécontentement que lui donne tout le genre humain , voudrait ne devoir plus rien à personne & tenir tout de sa propre intelligence , dont il a une très-haute idée. Les Philosophes ont dit tant de fois que le Sage se suffit à lui-même , qu'apparemment il en est quelque chose. C'est une affaire à suivre , & une épreuve à faire.

Pour se délivrer une bonne fois d'une société d'ignorans & d'importuns , voilà mon homme qui débute par leur remettre avec dépit généralement tout ce qu'il tenoit d'eux , habits , arts , métiers , instrumens , sciences , religion. Il a tout oublié & tout abandonné. C'est un Carrésien rigide qui croit que sa raison lui tiendra lieu de tout. Il se relégue avec elle dans une solitude profonde. Il va , pour ainsi dire , faire une refonte générale de toutes ses idées , & tirer de sa tête une suite de connoissances épurées d'où découleront conséquemment toutes les inventions nécessaires. Projets inutiles ! espérances vaines ! il faut vivre avant que de philosopher. Je ne parle point de l'inu-

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

tilité des efforts qu'il fera pour trouver dans sa raison l'idée de la vraie religion, qui est une révélation libre, & du choix de Dieu; révélation dont la trace & le fil se trouvent dans la société, c'est-à-dire, dans l'Eglise; mais dont sa raison ne lui peut rien apprendre. Je me contente de remarquer que les besoins de la vie les plus communs suffiront pour l'accabler.

Les animaux naissent pourvus de tout ce qui leur est nécessaire. L'homme en venant au monde & notre Philosophe en entrant en solitude, n'ont ni habits, ni provisions. Mais le premier trouve dans la tendresse de sa mere & dans le travail de tous ceux qui sont autour de lui, les couvertures & l'aliment dont il a besoin. Notre misantrope nû, tantôt poursuivi par la faim, tantôt déchiré par la grêle, & tour-à-tour rôti, puis inondé ou transi; se met à songer tout de bon, comment & avec quoi il deviendra couturier, architecte, & jardinier. Qu'il y ait par-tout attraction de corps à corps, ou que cette attraction soit une fable philosophique; que le feu soit le principe de l'électricité ou qu'il ne le soit pas; que le ressort de l'air dilaté par le retour des chaleurs soit ou ne soit pas le principe de l'ascension des liqueurs dans les plantes, il faut faire

trève à toutes ces questions : il faut faire divorce avec la philosophie spéculative. Notre misantrope a bien d'autres recherches à faire. Je veux le faire suer d'agitation & sécher de découragement de ne pouvoir dégrossir une pierre jusqu'à lui faire imiter le tranchant de la bêche. Il y renonce, & il remarque fort à propos pour sa consolation, que c'est une lâcheté à lui de copier les rubriques de la vieille agriculture. Mais tandis qu'il médite & essaye de nouvelles tentatives, le tems de la recolte se passe, & son champ n'est pas encore labouré. Il n'importe. Plutôt vivre de glands, qu'd'imiter des hommes pervers, & que de rien devoir à la raison d'autrui. Il ne recevra absolument aucun secours. Mais avec quels outils pourra-t-il se construire un toit tel qu'il l'a conçu ; l'équivalent d'une chaise, d'un lit, d'une natte, d'une barque, ou d'une simple terrine ? faute d'instrumens & de connoissances, destitué des matières que la société lui fourniroit sur le champ, il ne fera rien que de lourd & de brut. Ce qu'il lui aura coûté le plus de tems & de tourment, se rompra dans ses mains & ne lui rendra qu'un service infidèle, ou le refusera totalement. Il arrivera à la fin de ses jours ayant que d'avoir, je ne dis pas

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

remplacé la commodité d'une pendule ou d'un moulin, mais trouvé la matière d'un fil propre à se tordre sans rompre, ou d'une aiguille raisonnablement fine, ou le supplément de la serpe la plus grossière. Son esprit avili par de tels soins n'a pu s'élever à rien de grand. Il s'est épuisé sur les moindres choses en des recherches longues & infructueuses. C'est ainsi qu'il se prive tout ensemble des plus belles connoissances, & des pratiques les plus expéditives, quand il renonce au secours d'autrui & à l'expérience des siècles précédens.

Puisqu'un entier éloignement de la société nous jette dans une indigence universelle & vraiment meurtrière, cette société nous est donc chère, exactement parlant, comme notre être propre. Nous sommes les membres d'un même corps, puisque nous nous entrecommuniquons les supports & la vie. Dans le corps humain l'œil, qui conduit le pié & la main, ne les méprise pas : le pié & la main, loin de dédaigner la conduite de l'œil, courent & agissent au besoin pour sa conservation. De même tout tient ensemble dans la société. Ceux qui sont chargés des fonctions les plus honorables, ne peuvent se passer de ceux qui occupent les

derniers rangs. C'est ainsi que l'expérience concourt de nouveau avec l'Evangile, en nous prescrivant unanimement pour règle de l'amour que nous devons à autrui, de ne lui pas faire ce que nous ne voulons pas qu'il nous soit fait; & de le servir comme nous-mêmes, puisque tous ensemble nous ne sommes qu'un. *

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

Nous devons donc estimer & très-réellement aimer l'humble artisan, dont le travail nous épargne des peines & nous fournit quelques-uns des soutiens du corps. Mais de quel œil pourrons-nous voir les fainéans qui nous demandent des services, & qui ne nous en rendent aucun? Ils ressemblent à ces loupes ou autres excrescences monstrueuses qui attirent à elles la vie des membres voisins sans avoir elles-mêmes aucune fonction dans le corps. Si le fainéant est un monstre en laideur & en injustice, puisqu'il défigure la société & qu'il la détruit, il se trouvera bien des monstres parmi les hommes. Il y en a qui s'y présentent avec les plus belles apparences: ils sont souvent dorés, & plus brillans que le reste des humains. Il y en a d'autres qui ne se couvrent que de lambeaux, & qui forment le spectacle le plus hideux qu'il soit possible de voir sur la terre.

* 1. Cor. 12: 20.

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

Il s'offre ici deux questions fort curieuses , l'une de savoir lequel nuit le plus à la société , ou du riche desœuvré , ou du pauvre qui ne veut rien faire ? l'autre de savoir s'il est quelque remède à cette double fainéantise.

Le tort que
fait à la so-
ciété un riche
desœuvré.

Il y a une dévotion peu éclairée qui nous fait regarder indistinctement tous les pauvres comme des objets dignes de notre compassion : & il y a une philosophie indiscrete qui voudroit nous réconcilier avec l'homme le plus voluptueux, par la raison qu'il fait une dépense utile à la société. Il est vrai que la Providence fait tirer de grands biens de nos méprises , de nos cupidités , & même de nos injustices. C'est ainsi que les pauvres les plus fourbes peuvent exercer la vertu de ceux qu'ils trompent. C'est ainsi que les plus folles dépenses jettent dans les mains d'autrui un argent qui circule , & qui devient la récompense de bien des travaux. Mais si les riches fainéans & voluptueux font quelques biens , c'est sans dessein , & ils font très-volontairement beaucoup plus de mal que de bien.

L'Evangile, toujours d'accord avec le vrai bien de la société & plus équitable que la philosophie , blâme sans acception de personne tout homme qui ne veut

pas travailler , & le condamne à ne point manger. Quand la fainéantise ou du pauvre ou du riche pourroit donner lieu à quelques bons effets , le même Evangile ne veut pas qu'on recherche ce bien ni en faisant le mal , ni en le souffrant , moins encore en l'encourageant , quand on le peut supprimer. Il ne s'ied qu'à une raison sensuelle , ou à une philosophie parasite d'applaudir au luxe , & de donner les couleurs de la vertu à la cupidité qui partage avec d'autres la jouissance de ses plaisirs. La philosophie Chrétienne ne fait ni varier ni composer. Elle veut que nous nous abstenions de tout ce qui porte le caractère du mal. Elle ordonne qu'en faisant le bien avec la simplicité de la colombe , nous ayons la pénétration & la finesse du serpent pour discerner le mal , & pour fuir prudemment devant le danger. Connoissons donc les maux & les dangers qui sont inséparables du luxe & de la mendicité, pour en faire la comparaison , & pour en régler la haine sur les maux qui en résultent.

D'abord le riche & le pauvre qui ne travaillent point sont également hors de l'ordre qui condamne l'homme à un travail sérieux & profitable. Tous deux sont injustes de vouloir s'attribuer le produit

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

des sueurs & des talens d'autrui, sans rendre peine pour peine & industrie pour industrie. Ce sont autant de têtes & de bras perdus pour la communauté qui les soutient. Cette fainéantise est une maladie affectée qui jette dans la langueur une moitié de la famille, & qui surcharge l'autre d'un travail accablant.

Maux que
cause la men-
dicité.

Jusqu'ici l'injustice est assez égale de part & d'autre. Mais n'est-ce pas le pauvre qui fait une plus grande plaie à la société? le riche n'y demande que la joie, la paix, & le repos. Il ne répand point l'alarme autour de lui : mais le pauvre est un voisin incommode, souvent dangereux. S'ils s'unissent à un autre de même espèce, c'est le commencement d'une faction, qui débute par les grimaces, & qui finit par la scélératesse. On n'ignore ni leurs tours, ni la chanson qui en fait gloire.

Con arte ed' inganno
Se vive mezzo l'anno :
Con inganno e con arte
Se vive l'altra parte.

Par tours d'adresse & cris touchans
On roule six mois sans détresse.
Par cris touchans & tours d'adresse
On roulera les six suivans.

Si la mendicité nous offense avec raison
par le trouble & par la surcharge qu'elle
cause nécessairement au reste de la so-

ciété; si nous voyons avec une juste indignation des hommes, volontairement inutiles, se gorger de viandes & de vin, pendant que l'artisan laborieux manque du nécessaire; cette canaille qui fourmille au milieu de nous, doit nous offenser bien d'une autre sorte par le déshonneur qu'elle nous fait. On peut dire avec vérité qu'elle nous couvre d'opprobre.

LA DIVERSITÉ DES
CONDIT.

Comment en effet un homme qui a deux bras, trouve-t-il le moyen de vivre de notre travail, si ce n'est parce que nous sommes duppes de ses grimaces, ou parce que nous n'avons pas l'esprit de nous entendre, pour fournir à nos frères les moyens de vivre en s'occupant & en servant l'Etat? Comment se peut-il faire que nous voulions passer nos jours en paix, & que nous encourageons par nos largesses une infinité de gens à entretenir parmi nous des écoles publiques de fourberie & de brigandage; à troubler la majesté de la prière commune par des quêtes pleines de tumulte & d'indécence; à nous poursuivre avec cris jusques dans nos demeures; & à nous allarmer dans nos voyages, par la pensée de ce que peut entreprendre le besoin ou le libertinage favorisé par la solitude?

Notre liberté est sagement réglée par

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

les loix : mais la mendicité n'en connoît aucunes, ou elle les élude. Les affiches & les recherches de la police font de tems en tems disparoître ces mendiants qui inondent Paris. Mais avant leur départ, ils se sont donné le mot. Ils se distribuent par pelotons dans les grandes villes du voisinage. On les retrouve précisément les mêmes dans les églises d'Orléans, de Dijon, de Troyes; de Reims, d'Amiens, & de Rouen. Quand l'orage est passé, ils gagnent Montargis, Soissons, Beauvais, & Pontoise. Tous s'en reviennent par petites troupes; & prenant les apparences de gens qui apportent la fourniture des marchés de Paris, ils se retrouvent enfin dans le centre chéri de leurs opérations. J'observe ce manège depuis vingt ans. Parmi ceux qui ont nouvellement embrassé la profession je revois toujours les vieux pauvres de ma connoissance, qui enseignent les rubriques aux nouveaux-venus. Ce sont les mêmes visages & les mêmes rollers. Nous les prenons en amitié. Nous leur assignons des rentes, & nous nous plaignons quand nous ne les voyons point paroître au jour de l'échéance. Nous les avertissons des mesures qui se prennent contre eux : & l'ordre qu'une sage Police essaye d'établir pour

en diminuer le nombre, se trouve ren- LA DIVER-
versé par notre indulgence. Nous déte- SITÉ DES
stons la fainéantise, & nous la caressons. CONDIT.

Il est inconcevable qu'il puisse y avoir un grand nombre de mendiants dans un excellent pays, & que cependant on prétende y avoir du bon sens

Voilà ce qui se présente d'abord à l'esprit quand on examine les suites de la pauvreté désœuvrée : elle est notre fléau & notre honte. On ne reprochera rien de tel à l'oisiveté des riches. Elle semble sur-tout ne devoir ni nous faire rougir, puisqu'elle n'est en aucune façon notre ouvrage ; ni nous causer la moindre inquiétude, puisque la société loin de redouter les dépenses des riches voluptueux, en tire des avantages réels. Mais les maux qu'ils font sont encore plus réels.

Celui qui a beaucoup de biens a beaucoup reçu de la société. Disons mieux : c'est à elle qu'il doit tout. C'est elle qui a grossi ses revenus ou par les opérations du commerce, ou par le maniment des affaires. Il semble qu'elle prenne à tâche de le gagner ou de le ménager par une foule de services & de distinctions. Toute la société est attentive à lui plaire. Il est juste qu'il s'acquitte envers elle par un retour digne de son opulence : & dans

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

l'exacte vérité, ce que ses richesses ont de plus flatteur pour lui ; c'est de le mettre en état de devenir le support des foibles, & le pere de sa patrie. Il en auroit acquis le titre en procurant une eau saine à sa ville natale, ou une fontaine publique à son quartier. Il rendroit à sa patrie ce qu'il lui doit, en prenant sur lui les risques de certaines tentatives qui pourroient faciliter des établissemens utiles, & en épargnant à des imprudens le malheur de s'y ruiner. Il s'acquitteroit noblement ou en entreprenant le desséchement d'un marais pestilenciel ; ou en établissant des écoles gratuites ; ou en fondant une provision de bouillons & de remèdes pour tout un canton ; ou plutôt encore en détachant de son revenu soit une rente, soit même un fonds pour être à jamais employé à faire subsister les journaliers de ses dépendances par l'entretien des chemins, dans les tems où ces gens manquent d'ouvrage, & sur-tout dans les années stériles. Une sage économie procureroit au riche le plaisir inexprimable de faire des libéralités bien entendues, & de rendre ses concitoyens heureux, en empêchant jusqu'à l'ombre de la mendicité. Il éterniseroit sa dépense & ses bienfaits sans manquer ni aux bienfaisances

actuelles de sa condition, ni à ce qu'il doit à sa famille. Mais le service de la société est ce qui l'inquiète le moins. Il la croit fort heureuse de se trouver à côté de lui & de recueillir le prix des plaisirs qu'il se donne. Son unique ambition, sa passion dominante est de copier ce qui est au-dessus de lui, & de jouir de tout ce que le besoin des affaires ou une juste distinction a pu accorder à la haute Noblesse, & aux grands postes. Il se croiroit deshonoré ou malheureux s'il n'avoit pas au moins deux valets de chambre bien couverts & bien récompensés pour prendre l'un le gouvernement de ses habits, l'autre celui de ses bijoux. Il ne se peut passer d'un secrétaire qui vienne régulièrement s'assoupir avec lui à la poursuite indolente d'une pensée qui ne vient pas, ou d'un tour de langage qui ne se laisse pas gouverner. Il donnera mille & douze cens livres de gages à un chef de cuisine pour l'empoisonner avec art. Il lui faut un chef d'office & son aide pour lui construire en papier & en verroteries des supports de dessert propres à éblouir des enfans. Maître d'hôtel, grands laquais, double & triple équipage, autant de cochers que de voitures, palfrenier, postillon, basque, suisse, & bien d'autres dont

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

tranges citoyens; & où cette école n'est-elle pas ouverte ? c'est même par - là qu'on se donne aujourd'hui un air de bel esprit. On paroît sociable en s'affranchissant des liens sans lesquels il n'y a plus de société durable : on devient un fort raisonneur, en prétendant que celui qui ouvre sa main sur nous pour nous combler de biens, n'a point de même l'œil ouvert sur l'usage que nous en ferons. L'effet nécessaire de ces belles instructions est visiblement de ruiner la droiture naturelle des esprits, & de pervertir l'ordre avec la conscience.

La différence qui se trouve entre les effets de la mendicité & ceux du luxe; c'est que la mendicité n'attire à elle que les âmes les plus abruties & les esprits les moins industrieux, tant elle est sale & rebutante; au lieu que le luxe enlève à la société les talens qu'il rend inutiles, & les vertus qu'il anéantit par les charmes les plus séducteurs. Où les plaisirs font la loi, il ne faut espérer ni sentimens de l'ordre, ni affection pour le bien public.

Allons plus loin, ce luxe que les voluptueux croient utile, au moins politiquement, est dans le vrai le renversement de la saine politique. Ce luxe place

en tout tems sa dépense dans les mains qui ont rapport à ses plaisirs , & néglige entièrement les autres ; ce qui fait une distribution des richesses & des fruits de la terre si inégale & si mal entendue , que tout se trouve d'un côté , & presque rien , ou même absolument rien de l'autre. D'où il suit que le luxe & l'oisiveté des riches , sont les plus rudes fléaux de la société , puisqu'après avoir causé de plus grands maux que la mendicité même , en gâtant les esprits , il se trouve encore qu'ils deviennent , par l'irrégularité de leurs dépenses , la principale cause de la mendicité.

LA DIVERSITÉ DES
CONDIT.

Je dis la principale , & non l'unique cause : nous contribuons tous , quoique diversement , au même mal , & nous ne saurions trop nous en instruire , si nous voulons y remédier. Ceci nous mène à la seconde question , savoir s'il est quelque remède au désordre des dépenses du mondain , & à la fainéantise des pauvres. Mais il n'appartient qu'à celui qui est le maître des cœurs de guérir l'oisiveté & les bizarreries des riches. Nous n'avons ni caractère ni mission pour régler leur conduite , & nous ne voyons de ressource humaine que dans la bonté de leur éducation. Au contraire , quoique les

Causes & remèdes de la
mendicité.

LA DIVER-
SITÉ DES
CONDIT.

mendians soient si stupides & si intraitables qu'il est inutile de leur proposer des facilités & des vûes , c'est cependant à la suppression de leur fainéantise qu'il est possible & nécessaire de travailler , parce que c'est en nous qu'est le remède. Cette possibilité se réduit , non à doubler l'aumône , non à augmenter nos charges ; mais à faire régulièrement passer à des travailleurs ce qui s'accordoit à des fainéans. Voyons si la chose est faisable. Ici se réunissent les souhaits du Chrétien & de l'homme voluptueux. Le Chrétien n'a point de passion plus grande que de voir tous ses frères rassasiés , & toute justice acquittée. Le voluptueux ne désire que de mener une vie tranquille , & exempte d'inquiétude. S'il est un moyen propre à les satisfaire l'un & l'autre , c'est la suppression de la mendicité ; puisque ce qui seroit la ressource des pauvres , en accomplissant les vœux de tous les cœurs charitables , feroit aussi la sûreté des riches , & le repos du corps entier.



LA SUPPRESSION DE LA MENDICITÉ.

ENTRETIEN SEPTIEME.

IL est impossible de supprimer la mendicité si l'on n'en connoît la vraie origine. Les causes de la mendicité ne sont point celles qu'on a coutume d'alléguer parmi nous. On s'en prend d'ordinaire aux impôts qui foulent le peuple, à la Compagnie des Indes qui ruine le commerce, aux Compagnies Ecclésiastiques qui nous enlèvent les plus beaux biens. Vous n'entendrez tenir autre discours. C'est-à-dire, qu'il n'y auroit plus de mendiants si les impôts étoient diminués, la Compagnie des Indes supprimée, & les biens de l'Eglise donnés aux laïques.

Causes de la mendicité.

J'ose dire au contraire que dans le premier cas la mendicité seroit la même ; que dans le second cas les marchands ne vendroient pas une aune de drap de plus qu'auparavant ; & que dans le troisième

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

cas le nombre des mendiants augmenteroit infailliblement. Il faudra donc remonter à d'autres causes.

Si l'impôt est
la cause de la
mendicité.

10. L'impôt n'est point la cause de la mendicité. Il afflige le particulier dont il diminue la rente : mais il donne lieu à une dépense universelle, & à des opérations qui font circuler l'argent dans tout l'Etat. La construction des vaisseaux, l'entretien des fortifications, les remontes de la cavalerie, les fournitures des troupes, le paiement des rentes constituées, les pensions des militaires & autres officiers de toute espèce, les ouvrages ordinaires & extraordinaires qui se font pour le Roi, toutes ces distributions répandent jusqu'aux extrémités du royaume les revenus du Roi, qui deviennent ainsi les revenus de tout le corps, & la récompense des services rendus au corps.

J'avoue que l'impôt peut être un surcroît de peine pour les personnes mal à leur aise, comme une secousse est un surcroît d'affoiblissement dans un corps déjà malade. Mais allons à l'exakte vérité. Ce coup ou cette secousse n'est point la cause de la maladie. De même, ce n'est pas la taille qui est la source de la misère; puisque la misère est moindre où la plus forte taille est établie; & que la pauvreté

est excessive, où il n'y a presque point d'impôts. Vous en trouvez la preuve dans Paris & dans les environs des meilleures villes, où la taille & la capitation sont portées beaucoup plus haut que dans les Provinces plus éloignées. Cependant la condition du peuple y est considérablement meilleure, par une suite naturelle du débit & des ressources : ce qui prouve déjà que si les ventes étoient aussi animées par-tout, la taille n'empêcheroit pas une certaine aisance.

Mais puisque les opérations du commerce sont beaucoup plus languissantes en Province, supposons que la taille & les entrées sont diminuées tout d'un coup de la moitié. Il ne faudroit pas une remise si forte pour donner lieu aux acclamations les plus vives, & c'est dans la vérité un adoucissement désirable pour le peuple. Mais voyons quel est l'objet de cette effusion de joie.

Si le laboureur qui étoit taxé à cent francs de taille n'en paye plus que cinquante, le propriétaire rehaussera par proportion le bail de sa ferme. Mais puisque ce bail étoit auparavant plus modique en considération d'une plus forte taille, c'étoit donc sur son Maître que retomboit toute la charge réelle de cette imposition.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Le batteur en grange qui payoit trois ou quatre livres de taille , se trouvera allégé de quarante sols. Mais une pareille remise donnera-t-elle au père & à la mère de famille qu'on veut soulager , un pain plus abondant : & leurs enfans au lieu de toile ou de lambeaux mal assortis , porteront-ils un habit de bonne étoffe ? qu'en reviendra-t-il au commerce non plus qu'à eux ? ils étoient presque nûs durant la force de l'imposition : le marchand ne leur vendra rien de plus après une remise qui suffit à peine pour donner des souliers à l'un d'entre eux.

L'artisan établi dans une ville de Province & qui y fait entrer deux pièces de vin par an , payoit pour le droit de vingtième & des quatre sols pour livre , environ trois livres dix sous ou quatre francs. C'est quarante sous dont on le décharge. Ajoutons si l'on veut , la suppression de moitié sur le prix du sel. Il en consommoit par an un quart de minot. Au lieu de douze à treize livres , il n'en payera plus que six. Ainsi sur ces deux articles le Roi lui remettra la valeur de huit francs. C'est un juste sujet de réjouissance dans un petit ménage. Mais sa condition n'en devient pas plus opulente. Il n'en fera porter à sa famille ni de plus

beau linge ni de meilleurs habits : & cette diminution tant désirée , est capable au plus , de faire verser un peu plus de vin dans une ou deux fêres passagères. Mais elle n'est pas à beaucoup près ce qui peut aider le rétablissement du commerce ou l'extirpation de la mendicité. Ce n'est donc point dans l'impôt qu'est le premier germe du mal , ni dans la suppression de l'impôt qu'est proprement le remède. Ainsi ceux qui attribuent la foiblesse des habitans de la campagne , à la taille ou au prix du sel , ne vont pas au principe de la maladie. Ils raisonnent à la façon du petit peuple même , qui regarde les commis chargés du recouvrement des impôts , comme les auteurs de sa misère. L'impôt & les collecteurs gênent , parce qu'on est malheureux : mais ce n'est point parce qu'il y a des impôts & des collecteurs qu'on est malheureux.

La chose a été éprouvée en un bon nombre de lieux. Les endroits où le Roi s'est réduit à ne demander presque rien , sont encore après cela les plus misérables : & ceux au contraire , dont il tire le plus , sont de tous , les moins mal à l'aise. Je ne veux pas dire que la surhausse de la taille soit ce qui procure quelque abondance aux Normands & aux habitans de l'Isle

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

de France : mais ce ne sera pas non plus la suppression de la moitié ou du total de l'impôt qui donnera du pain aux pauvres du Poitou ou des Landes de Gascogne. La cause du mal commence donc à se faire sentir. Elle subsiste avant l'impôt. Elle en est indépendante, & l'impôt diminué ou même supprimé, elle subsistera encore la même.

C'étoit autrefois les Gantois & les Flamands des environs de Gand, qui filoient la belle laine d'Angleterre & qui en fabriquoient des étoffes. Les Anglois ouvrirent enfin les yeux sur leurs avantages naturels. Depuis le règne du sage Henri VII, ils façonnent leur laine par eux-mêmes, & en sont si jaloux, qu'elle ne sort plus de leur isle qu'en contrebande. D'autres précautions postérieures en concentrant tous les privilèges & tous les profits dans les mains des naturels du pays, en ont éloigné pour toujours l'étranger. Depuis le tems qu'ils font eux-mêmes le transport de leurs draps & de leurs autres marchandises dans le Nord & dans les Echelles du Levant, ils payent à l'Etat le triple ou le quadruple de leurs anciens impôts, & ils ne se plaignent pas de leur sort. Les Hollandois étoient traités de Gueux, lorsqu'ils payoient à peine

une légère taxe à l'Espagne sur le foible produit de leurs fromages & de leurs salaisons. Aujourd'hui ils payent à leur République le quart de leur revenu , ou du produit de leur industrie , & ils n'ont point de pauvres. Le but où les désirs du peuple doivent tendre n'est donc pas de ne rien donner ou d'être déchargé de l'impôt : mais plutôt d'avoir de quoi le payer sans regret , & nous serions même très-heureux de le pouvoir commodément payer plus fort.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

20. A ce prix, dira-t-on , nous y consentons d'un grand cœur. Il n'y a personne qui n'aimât mieux donner plus , en possédant plus. Mais loin d'animer parmi nous l'industrie & l'activité du commerce , on le ruine par l'établissement d'une Compagnie qui fait tout , & qui nous enlève tout.

Un pareil discours surprendroit peu dans la bouche d'un garçon boutiquier , qui ne connoîtroit que son aune & les lieux d'où il tire son drap ou ses étamines. Mais on ne conçoit pas comment une infinité de gens d'esprit peuvent tenir le même langage sans se mettre seulement en peine de savoir où sont les établissemens de cette Compagnie , & quelle est la nature de ses opérations. La

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

plûpart des marchands dont nous sommes les échos dans nos plaintes, sont des détailliers dont les connoissances ne s'étendent guères au-delà des manufactures & des foires du voisinage. Si nous nous adressions à quelques-uns de ces habiles négocians qui connoissent la société & les liens qui en réunissent les diverses parties, nous entendrions parler d'une autre sorte. Dans la juste défiance où je suis de mes propres lumières, & pour ne me point méprendre dans le jugement que j'ai toujours cru devoir porter de cette Compagnie, j'ai consulté les plus célèbres de nos marchands, ceux sur-tout qui font le plus d'affaires à Cadix, à la Martinique, à Saint-Domingue, ou aux Echelles, & qui ont le moins de liaisons avec la Compagnie. Ils m'ont avoué que les plaintes qu'on en faisoit étoient dépourvûes de sens. En criant comme nous faisons contre cette Compagnie, me dit l'un d'entre eux, nous réjouissons nos voisins qui nous voyent si peu instruits de nos vrais avantages, & qui ne craignent rien tant que de nous voir prendre goût au commerce étranger. Ils savent combien ce commerce qui a toujours languï parmi nous, seroit capable, par de nouveaux accroissemens,

d'aider & d'animer notre commerce intérieur. On peut voir dans le Dictionnaire de M. Savary ce qui en a causé l'affoiblissement, & les souhaits perpétuels de ce judicieux citoyen pour l'affermissement de la Compagnie des Indes, qu'il regarde comme un des meilleurs moyens de réparer nos pertes. Elle a toujours été chancelante jusqu'à l'administration de M. de Maurepas. Mais, quoique depuis quelques années * ses retours soient devenus brillans, elle ne fait proprement que commencer. Le détaillier qui vend peu, cherche les causes de la longueur de son débit : il voit la Compagnie prospérer à côté de lui, & il la croit enrichie des profits qu'il ne fait pas. Elle enlève tout, & il faut que le particulier ferme sa boutique.

* *Ecrit en*

1744.

Ce qu'on a dit de plus spécieux contre elle, c'est qu'elle fait tous ses achats dans l'Inde, argent comptant. Elle n'y porte que peu de nos marchandises. Mais cette difficulté regarde également les célèbres Compagnies de Hollande & d'Angleterre. La nôtre consomme & emporte une infinité de marchandises & de matières qui nous resteroient. Qu'importe où elle les distribue, pourvu que la distribution s'en fasse hors de chez nous.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Après qu'elle a fait ses échanges d'Inde en Inde, & ses ventes au Port de l'Orient, il se trouve en dernière opération qu'elle rapporte en France plus d'argent qu'elle n'en a tiré : l'avantage est donc sûr. Or, il n'y a qu'une Compagnie puissante, & protégée, qui puisse faire avec succès ce que la nôtre entreprend. Nous l'avons vû ailleurs.

3°. On commence à trouver des personnes qui entendent raison là-dessus, & qui aiment mieux voir notre commerce extérieur fleurir dans les mains d'une Compagnie qui en répande le goût dans le centre de l'Etat, que de le voir dans les mains de quelques particuliers confinés au bout du Royaume, & tous les jours exposés comme leurs prédécesseurs à s'entre-détruire, ou à succomber à une première perte faute de support & de bonne intelligence. Mais il y a, dit-on, une autre raison bien sensible & toujours subsistante, qui empêche efficacement l'amélioration de notre commerce intérieur. C'est cette grande portion de bien que l'Eglise possède. Elle absorbe le suc & l'embonpoint du corps. Si l'on faisoit de ces revenus ce qu'Henri VIII. en fit en Angleterre, & ce que les Hollandois en ont fait chez eux,

notre commerce intérieur en seroit tout autre & la mendicité disparoîtroit.

LA SUP-
PRESS- DE
LA MENDI-
CITÉ.

Les Provinces-Unies ne doivent point leur splendeur à l'extinction des titres ecclésiastiques. Elles furent long-tems après leur association, aussi peu à leur aise qu'auparavant. Le débit de leurs salaisons se faisoit sur-tout en Espagne & en Portugal, même dans le fort de la guerre avec l'Espagne. Quand la Cour de Madrid eut résolu tout de bon de tenir tous ses ports exactement fermés aux Hollandois, ceux-ci, qui manquoient presque de tout chez eux, commencèrent à tenter fortune ailleurs. Depuis le commencement du dix-septième siècle, & sur-tout après la paix de Munster, qui, en 1648, les déclara peuples libres, ils devinrent les courtiers de l'Univers, portant généralement de tout à toutes les nations, & par-là ne manquant plus de rien. C'est cette industrie, & nullement leur schisme avec l'Eglise Catholique, qui les a enrichis.

La religion n'a influé pour rien sur le civil en Angleterre. Ce Royaume doit son amélioration à trois moyens principaux. L'un est la fabrique des laines d'Angleterre par les mains des Anglois, qui les envoyoient auparavant aux manu-

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

factures de Gand & de Bruges. Le second est l'accroissement de la Marine & du commerce étranger, par les avantages accordés aux seuls Anglois, sous les régnés de Marie & d'Elisabeth. Le troisième est le fameux acte du parlement passé en 1660, par lequel toute marchandise arrivant en Angleterre est déclarée de contrebande & confiscable, si elle n'est du crû du pays même d'où vient le vaisseau ; ou, si étant des Echelles du Levant, elle a été chargée en-deça du détroit de Gibraltar ; ou, si étant des Indes Orientales, elle a été prise dans quelque port situé en-deça du Cap de Bonne-Espérance. Ce règlement, qui contient plusieurs autres pareils articles où l'on retrouve toute la finesse de Cromwel qui en est l'Auteur, a éloigné d'Angleterre une infinité de marchands, & même des nations entières, comme la Hollandoise, puisque celle-ci n'a presque rien de son crû. L'effet de cet acte n'a pas été seulement de dégoûter les autres peuples de l'accès des ports d'Angleterre, par la crainte des avanies qui doivent naître de toutes ces précautions exclusives : ç'a été sur-tout d'obliger les Anglois à n'avoir plus de marchandises que de la première main, & à s'approprier

non-seulement l'avantage des premiers achats, faits immédiatement sur les lieux & sans commissionnaires ; mais encore les profits immenses de tous les transports nécessaires à leurs concitoyens. En portant ailleurs ce qu'ils ont de trop & rapportant eux-mêmes ce qui leur manque, ils ont pris occasion de se charger par-tout de toute marchandise d'usage, & d'en faire trafic aussi bien que des leurs d'un port à l'autre : ce qui a encore doublé les profits, & augmenté à l'infini le goût qu'ils avoient déjà pour la navigation. L'Angleterre profite par-tout, & presque personne ne profite avec l'Angleterre. Elle doit donc ses richesses, non au schisme qu'elle entretient avec l'Eglise Catholique, mais à l'espèce de schisme qu'elle semble faire avec les autres nations en les excluant de chez elle par la dextérité de ses réglemens. C'est aux Anglois plutôt qu'à nous, à examiner si les dispositions de cet acte célèbre se peuvent concilier avec l'équilibre des facilités mutuelles, que le simple droit de la nature & le respect dû à la société semblent demander par-tout ? L'Angleterre au reste n'a touché ni aux revenus de ses Evêques, ni à ceux des Chapitres ou des Curés. Si on disposoit en France

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

de ces revenus, comme Henri VIII dispo-
sa de ceux des Monastères qu'il abandon-
na à un nombre de courtisans ; nos pro-
vinces, & les campagnes sur-tout , en se-
roient ruinées & affamées sans ressource.

La plupart des Seigneurs François sui-
vent la Cour, ou résident à Paris & dans
les grandes villes , au lieu que les Sei-
gneurs Anglois n'ont pas plutôt terminé
leurs séances & leurs affaires à Londres,
qu'ils vont vivre dans leurs terres, où avec
leurs anciens revenus, ils dépensent ceux
que les Monastères y consommoient
autrefois. D'ailleurs les paysans d'Angle-
terre ont presque tous conservé une por-
tion de terre : ce qui rend, comme en
Flandres & en différens cantons d'Alle-
magne, les gens de campagne plus aisés
& plus ardens au travail, parce que qui
n'a rien demeure indifférent à tout. Enfin
l'Angleterre a jugé à propos de retenir
dans chaque village la partie du produit
de la terre, qui étoit nécessaire aux habi-
tans destitués de tout propre, en y le-
vant la taxe des terres pour faire tra-
vailler les pauvres du lieu. Qu'on donne
en France les meilleurs biens ecclésias-
tiques aux Seigneurs qui suivent la Cour
ou l'armée, c'est une nécessité que la pro-
vince périsse, & qu'au lieu de mille

pauvres elle en voye paroître dix mille. C'est le Noble & le Bourgeois qui ont en France la propriété de presque toutes les terres. Les payfans n'ont commencé à pouvoir posséder des propres que sous le règne de S. Louis. L'usage en devint fréquent sous les enfans de Philippe le Bel : mais les acquisitions des gens de campagne n'ont jamais été grandes. La portion du Bourgeois, communément plus ample, le va trouver à la ville. Celle du Noble va tantôt à Paris, tantôt sur la frontière où le service l'appelle. Cette double portion se consomme presque toujours loin du lieu qui l'a produite, & sans aucune espérance de retour. Au lieu qu'un Evêque, persuadé que le Pasteur doit être aussi stable dans son diocèse que sa Cathédrale, parce qu'il y est aussi nécessaire, partage communément la jouissance de vingt ou trente mille livres de rente avec ceux qu'il appelle ses frères & ses enfans. Tous les Abbés réguliers résident & consomment leur revenu sur les lieux. On voit des Abbés Commendataires qui font subsister par un travail non interrompu, toutes les pauvres familles de leurs dépendances, & qui soutiennent honorablement la qualité de Père * que l'Eglise leur a conservée. Nos Rois ont

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
GITÉ.

* *Abba, pere.*

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

toujours honoré de leurs éloges les bénéficiers qui résident. Un chapitre , un riche monastère , une communauté de religieux hospitaliers , ou même mendiens , consomment dans le pays ce qu'ils reçoivent de la terre ou des mains des Fidèles. Ils entretiennent le cirier , le brodeur , l'architecte , le fondeur , & bien d'autres artistes , dont le Public jouit , mais que ces établissemens seuls ont pu enhardir & former. Ceux qui possèdent ce revenu , l'objet de tant de convoitises , ne sont point les enfans des Turcs : ils ne sont point bande à part : leurs familles & leurs concitoyens en jouissent avec eux. La politique se met peu en peine si leur habit est blanc ou noir : & sans alléguer en leur faveur ni la nécessité du ministère qu'ils exercent , ni les services d'un Séminaire , d'un Collège , d'un Hôpital , & de toute retraite bien réglée , on ne peut disconvenir que dans la constitution de notre état , le revenu ecclésiastique ne soit le plus sûr moyen d'arrêter dans chaque canton une portion des fruits de la terre , & de la répandre dans toutes sortes de mains. La satire ne veut voir aucuns de ces biens qui sont cependant très-communs , & ne s'occupe que de la conduite de quelques

particuliers peu fidèles aux loix de la ré-
sidence.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Je sens qu'on insistera. Si les Fidèles, au lieu d'offrandes arbitraires & d'aumônes manuelles, ont assigné au Ministre nécessaire une aumône stable, qui se prend sur leurs plus beaux fonds, ç'a été dans l'espérance que tout ce qui excéderoit le besoin du Pasteur retomberoit dans le sein des pauvres. Ainsi cette magnifique libéralité se nomme, & est dans l'exacte vérité, le patrimoine des pauvres. Pourquoi donc y en a-t-il encore à notre charge ? Ceci nous mène au dénouement.

La mendicité forcée, à laquelle on prend goût peu-à-peu, & qui amène ensuite la mendicité volontaire, ne peut provenir en France & dans tout autre bon pays que de l'une de ces trois causes ; ou de ce que la terre n'y produit pas de quoi nourrir tous ses habitans ; ou de ce que l'habitant n'a pas l'industrie de mettre en valeur la terre qu'il habite ; ou enfin de ce que malgré la fertilité du pays & l'industrie de l'habitant, il se fait une distribution des fruits de la terre qui met trop d'un côté & laisse trop peu de l'autre ; en sorte que plusieurs habitans manquent du premier né-

Ceux qui
dépendent le
plus sont cau-
se de la men-
dicité, non
par leur dé-
pense, mais
par la manière
dont ils la
placent.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

cessaire. Cette recherche, en éclaircissant le point qui nous occupe, nous peut instruire en même tems d'une des plus belles opérations de la Société, & du plus puissant mobile qui la fasse agir; je veux dire, de la distribution des fruits de la terre.

1°. Prenons la France pour exemple, afin que si un Etat très-riche a ses pauvres, on sente à plus forte raison ce qui en augmente le nombre en Italie, où le commerce est moins animé; & en Espagne où il y a moins d'industrie & de fertilité. Nous n'avons pas à prouver que la France peut suffire par elle-même à ses habitans. Les Etrangers en enlèvent tous les ans des provisions immenses de vins, d'eaux de vie, d'huiles, de sel, de chanvre, de cordes, de toiles, d'étoffes, de fer, de pierres, d'ardoises, de papier & de toutes sortes de meubles. D'habiles calculateurs ont trouvé que le produit du blé d'une année à l'autre étoit suffisant en France, pour la fourniture d'un an & demi au moins, & que sans construction d'édifices publics, en laissant le blé dans les mains des marchands & des propriétaires qui savent toujours le conserver; enfin sans prendre d'autre précaution que celle d'en empêcher le trans-

port à l'Etranger quatre ans de suite, nous nous trouverions alors avec une double provision, & les années suivantes avec un superflu, qu'on pourroit vendre ou retenir selon la foiblesse ou la bonté des récoltes.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

2°. Nous n'avons pas non plus à nous mettre en peine de démontrer que le peuple François n'est pas destitué d'industrie. Il seroit mal à un François de faire l'éloge de sa nation. Mais c'est un fait connu que la culture des terres, le commerce, & les arts ne sont point négligés parmi nous.

3°. Si malgré la fécondité de la terre & l'activité de la nation, il s'y trouve tant de gens qui manquent de courage & qui cherchent leur salut dans la mendicité, ce ne peut être que l'effet d'un partage par trop inégal.

Jugeons de la distribution du produit de toutes les terres de France par la distribution qui se fait nécessairement du produit d'une Ferme, prise en tel pays qu'on voudra; & pour simplifier le tout, raisonnons comme si le produit de la Ferme étoit en blé. Supposons-la, par exemple, dans le pays de Caux, qui ne donne autre chose. Il nous est égal ici que les mille francs qu'elle rapporte par

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

bail au propriétaire , proviennent en entier de la seule recolte du blé ; ou qu'au lieu de blé la Ferme ait sa ressource principale dans le produit d'une belle oseraye , ou d'une pêcherie abondante , ou d'une ardoisière , ou d'un autre bien. Le blé signifiera ici en abrégé tous les revenus imaginables , puisque tous se peuvent apprécier en raison de la valeur du blé contre lequel on en fait nécessairement l'échange. Il est vrai qu'il y a certains biens dont l'exploitation coûte beaucoup moins que celle du blé : mais en ce cas la portion que le propriétaire laisse au fermier est beaucoup plus petite. Si donc nous trouvons que quand la part du fermier est toute en blé , elle ne suffit pas pour faire vivre ceux qui aident son travail , à plus forte raison la campagne se trouvera-t-elle dans l'indigence , si le fermier n'a rien à partager avec elle , & n'y occupe que peu de personnes. Il n'est question que de savoir quelles personnes auront part à ce produit de la Ferme , & quelles personnes en seront nécessairement privées. Ce qui doit arriver à une Ferme par un effet de notre façon de vivre , arrivera à toute autre Ferme , & sera applicable à la France entière.

L'Etat renferme six sortes de personnes.

1°. Le Roi , ses officiers & son armée , LA SUP-
ou tous ceux qu'il employe , soit pour PRESS. DE
nous gouverner , soit pour nous défen- LA MENDI-
dre ; 2°. le Clergé ; 3°. les propriétaires CITÉ.
des terres ; 4°. les laboureurs & tous
ceux qui recueillent ce que la terre don-
ne ; 5°. les marchands , commissionaires ,
& voituriers qui font les transports &
les échanges ; 6°. les artisans & les do-
mestiques qui facilitent l'exploitation ou
la jouissance des fruits de la terre. Tou-
tes ces personnes sont nécessaires au bon
état de la Ferme , & en la maintenant
acquièrent un droit sur le produit. Elle
est à couvert de toute insulte sous la pro-
tection du Roi & de ses ministres : car
il seroit impossible d'en conserver ni l'u-
sufruit , ni la propriété , s'il n'y avoit un
gouvernement. Le pasteur annonce dans
cette demeure la nouvelle du salut &
y porte l'esprit de paix. Il y introduit la
vraie joie , l'ordre , les bonnes mœurs ,
& des inclinations sociables , en y intro-
duisant la charité , les supports , & l'at-
tente des vrais biens. Le laboureur , le
manœuvre , l'artisan , & le marchand la
font valoir par une suite d'opérations
& de services également nécessaires. Le
propriétaire , après avoir mis une portion
des fruits en réserve pour sa subsistance
propre , en abandonne la moitié ou les

**LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.** deux tiers pour l'entretien de toutes les personnes que nous venons de nommer , & pour reconnoître les différens secours qui assurent son état.

**Règles des
Baux.** Par une estimation uniforme & fondée sur l'expérience la plus constante , le propriétaire se contente de partager par moitié les frais & les fruits de la culture avec son fermier : ou , ce qui revient au même , il se décharge communément de tous les frais , & se borne au tiers de ce que la Ferme rapporte , ou peut ordinairement rapporter : c'est ce qu'on appelle le tiers-franc. Si la Ferme produit , bon-an mal-an , la valeur de mille écus , il se contente de mille francs , & laisse le reste au fermier. Si un paysan s'engage à rendre pour un bœuf de terre la quantité de vingt gerbes , il faut qu'il en ait pour lui environ quarante. Quand les propriétaires ont voulu avoir plus que ce tiers , il est presque toujours arrivé , ou qu'ils n'ont pas été payés , ou qu'ils ne l'ont pu être que par la ruine du preneur.

Il semble cependant que la condition de celui-ci devient bien douce par cet arrangement. Les deux tiers du total demeurés dans les mains du fermier rendent son sort digne d'envie. Mais il ne jouit pas de cette somme en entier , & nous

nous allons voir bien du monde se présenter pour partager avec lui.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

1°. D'abord le Roi, comme protecteur de l'ordre public & défenseur du salut des particuliers, exige communément dix-huit deniers pour livre sur le produit du bail, dans les pays d'une moyenne fertilité, & où le commerce est foible. La taille est plus haute & monte jusqu'à trois sous pour livre dans les pays où la consommation est grande, & l'industrie fort profitable. Cet excédant ne doit pas entrer ici en ligne de compte, parce qu'il est abondamment compensé par la certitude des profits. Tenons-nous donc ici à la plus commune-*façon* d'imposer la taille proportionnellement au produit du bail, qui est de prendre deux sous pour livre. La capitation & autres menues impositions font ensemble le quart ou un peu plus de la taille. Faisons état de deux sous six deniers par livre. Si donc le produit total est d'environ mille écus, le Fermier qui en rend le tiers franc au propriétaire, payera au Roi à raison du bail de mille francs, la somme de cent vingt-cinq livres pour taille & capitation. Si au lieu de mille écus nous voulons réduire le total en petit, & que nous estimions le produit

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

de la terre à soixante gerbes, le Fermier en délivre vingt à son maître, & des quarante qui lui demeurent, il en mèt à part deux & demie pour s'acquitter envers le Roi.

Quand le laboureur est lui-même propriétaire de la terre qu'il cultive, il est imposé au tiers ou même au double en sus, à quatre sous par livre au lieu de deux, & six au lieu de trois. La raison de cette surcharge vient d'abord de ce que l'homme de campagne ne paye point d'entrées; au lieu que si ce bien qu'il exploite passoit à un propriétaire établi dans une ville, la taxe seroit moindre, parce que celui-ci paye au Roi une plus forte capitation, & des droits d'entrée, tant sur les poissons que sur les denrées de toute espèce. La seule entrée emporte autant de louis d'or qu'il faut de pièces de vin pour la consommation d'un Bourgeois de Paris. La seconde raison de la surcharge des laboureurs propriétaires des fonds, vient de ce qu'anciennement les gens de campagne étoient serfs & incapables de posséder des propres, selon l'usage ou le droit qui fut introduit dans les Gaules par les Romains; droit continué sans changement à cet égard sous les Rois de nos deux premières races,

& bien avant sous ceux de la troisième. Le payfan avec sa famille pour l'ordinaire faisoit partie du fonds. Il ne pouvoit ni lui, ni les siens changer de domicile, & tenoit, pour ainsi dire, à la terre*, comme l'arbre qui y est planté. * *Additus gleba.* Sous les régnés de S. Louis & des trois enfans de Philippe le Bel, on commença à permettre à l'homme de campagne de se racheter de la servitude. Il lui fut accordé de pouvoir changer de demeure, & d'acquérir des fonds comme le Noble & le Bourgeois. Mais ce fut à condition de porter une part des impositions plus forte que les habitans des villes; de s'obliger comme auparavant à tant de jours de corvée envers le seigneur immédiat, & tant envers le seigneur suzerain; enfin à se soumettre à divers droits plus ou moins onéreux, tels que les Seigneurs des lieux crurent les pouvoir exiger à différens titres.

Les droits du Roi ne se bornent pas à la taille & à la capitation. Le sel est un troisième article qu'on croit presque équivalent à la moitié des deux précédens. Un laboureur qui rend par bail mille francs de sa ferme, n'a pas moins de huit ou neuf personnes, soit enfans, soit domestiques à nourrir, & consomme

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITE.

Le sel.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

ou peut consommer , un minot de sel de 50 livres ; savoir les deux tiers pour le pot & la salière, l'autre tiers en salaisons. S'il en consomme plus de cette dernière sorte , c'est une industrie qui peut supporter l'excédant par le profit. Cinquante livres font un soixantième des mille écus. Ce seroit une gerbe sur soixante. Mais c'est assez de compter ici la moitié ou à peu près de cette imposition, parce qu'elle procure au laboureur une marchandise qui aide sa nourriture & son commerce. Aux deux gerbes & demie, pour taille & capitation , ajoutons-en une demie pour la jouissance du sel , ce sont trois gerbes à prélever sur les quarante qui font le lot du Fermier.

Les Droits
Seigneuriaux.

Nous pouvons mettre à la suite des droits du Roi , toutes les redevances seigneuriales qui emportent communément beaucoup moins que le soixantième du total. Dans les lieux où les droits de tirage , de champart , & autres sont violents, par exemple jusqu'à prélever la sept ou huitième gerbe sur le tout, Messieurs les Intendans ont l'équité d'y avoir égard dans l'imposition, & de demander moins pour le Roi. Les villages de cette espèce où l'on a voulu anciennement introduire une cottisation réglée comme

ailleurs par le nombre des feux , & sans faire attention aux charges dont ils étoient précédemment tenus , font peu-à-peu demeuré déserts. Nous devrions nous contenter ici d'un demi soixantième pour le droit seigneurial. Mais c'est une précaution raisonnable de compter un soixantième ou une gerbe pleine pour satisfaire à tout évènement. Il n'y a guères d'année où il ne survienne dans l'étendue d'une élection ici une grêle , là une mortalité dans le bétail, ailleurs des dégâts causés par la nielle. Ces accidens & bien d'autres sont adoucis par la décharge qui s'accorde alors aux Paroisses les plus maltraitées. Mais le rejèt s'en fait sur les autres pour former la somme à laquelle la totalité de l'élection ou de la province est imposée : ce qui tient la taille un peu plus haute qu'elle ne devroit être, & donne souvent lieu de publier, quoique faussement, que la taille est augmentée. Ce surplus local joint aux droits imposés sur les boissons de détail , qui sont les seules que les gens de campagne se donnent, exige que nous mettions ici un soixantième plein. Ce sont donc quatre gerbes à retrancher des quarante , qui faisoient la part du laboureur.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

La Dixme Ec-
clésiastique.

2°. Une autre portion qu'il faut encore en retirer, est ce qui se prend sur le produit entier de la ferme pour être délivré au Clergé : c'est ce qu'on appelle Dixme Ecclésiastique. La dixme en Provence & en quelques autres lieux se prend à la dix-huitième gerbe du total, ou même au-dessus ; mais ailleurs communément à la dixième ou onzième. En d'autres lieux à la treizième. Prenons ici un compte moyen entre le plus & le moins de ce qui est à peu près universel : parce qu'on adoucit la taille dans les lieux où la Dixme Ecclésiastique est plus forte : ce qui ramène les choses à une certaine égalité. Supposons donc cette dixme généralement à la douzième gerbe. Dans les soixante, à quoi nous faisons monter le produit total de notre terre, il y a cinq fois douze. Ce sont cinq gerbes sur soixante. Ainsi sur les quarante qui sont abandonnées au Fermier pour en assurer vingt à son maître, il faut qu'il s'attende à un retranchement de quatre gerbes pour les droits Royaux & Seigneuriaux, puis à un autre de cinq gerbes pour la Dixme Ecclésiastique. Il ne lui en restera que trente-une.

Ce compte est juste dans notre supposition, selon laquelle tout le produit de la

ferme est converti en blé. Mais dans la vérité il y a quelques fonds utiles ou qui font revenu , & qui semblent ne rien payer à l'Eglise : tels sont les prés , & l'industrie. Mais elle en décime indirectement le produit , puisqu'elle reçoit la dixme des petits du bétail dont la multiplication fait la principale industrie des gens de campagne , & que la prairie est le principal soutien de cette industrie. S'il y a quelques profits sur lesquels la Dixme Ecclésiastique n'a point de prise , l'Eglise en est amplement dédommée par les offrandes volontaires que les fidèles ajoutent au magnifique présent que nous venons de voir...

On a remarqué que , si on excepte les pays dans lesquels l'exemption du sel de gabelle , ou un grand débit de toutes les productions , donnent lieu à l'imposition d'une plus forte taille , comme aussi les Paroisses qui ont peu de terres labourables , mais beaucoup de prés ou d'herbages ; alors le produit de la Dixme Ecclésiastique excédoit communément le produit de la taille , tantôt d'un sixième , tantôt d'un cinquième ou d'un quart , & même plus. On en trouve la preuve dans les opérations faites par M. de Vauban sur un nombre de Paroisses même de

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Normandie où les ressources de l'industrie sont grandes. On en trouve la preuve encore plus sensible dans les pays à blé, comme le pays de Caux, où l'on a conservé toute la dixme au Curé, & où après la mort du Bénéficiaire, on met en réserve le produit de la dixme d'un an pour faire le revenu de l'Evêque. Ce produit qu'on nomme *le déport*, est plus fort que celui de la taille. Assez souvent dans ces villages la Dixme Ecclésiastique comparée à la taille, est comme cinq à trois: & au contraire dans les lieux où l'on jouit du sel blanc, dans ceux où il y a des bois ou d'autres biens qui ne donnent rien à l'Eglise, ce qui est rare; enfin dans ceux où il y a beaucoup de commerce ou d'industrie, la taille sera comme cinq; & la Dixme Ecclésiastique comme trois. Ainsi là & ailleurs ces deux droits emportent toujours au moins huit gerbes sur les quarante du fermier.

La part du Roi & celle de l'Eglise, quoiqu'à peu près égales en apparence, sont fort inégales en effet. Celle de l'Eglise se lève sans contestation & sans partage. Un homme se présente sur le champ où la moisson a été liée & mise par monceaux de onze, de douze, ou de treize bottes. Avec son bâton armé d'une poin-

te de fer, il pique celle qui est pour le Bénéficiaire décimateur, & tout est fait. LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDE-
CITÉ.

Au lieu que le Roi pour le recouvrement de sa part est obligé d'employer & d'entretenir à grands frais, des Intendants, des Receveurs, des Elûs, des légions de Sergens & de Gardes, ce qui rend la portion de l'Eglise plus entière & plus forte. Nous faisons notre présent à l'Eglise sans regrèt & sans plainte. Celui que nous faisons au Roi devrait également se faire sans murmure. Il est en bien des lieux moindre que l'autre, & n'est pas moins nécessaire. Les Ecclésiastiques avec la dixme jouissent encore d'une multitude de beaux fonds & de l'offrande volontaire. Mais ils s'acquittent par le don qu'on nomme Gratuit, de ce qu'ils doivent à l'Etat comme citoyens. Notre objet actuel n'est pas d'entrer dans l'exacte précision à laquelle cette comparaison du revenu royal, & du revenu ecclésiastique pourroit être portée. Quelque intéressante qu'elle puisse être, il s'agit ici de connoître ce qui est infailliblement retranché de la part demeurée dans les mains du laboureur, ou ce qui peut devenir pour lui une cause d'appauvrissement. S'il mèt donc à part quatre gerbes pour le Roi, quatre pour

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

l'Eglise, & une autre tant pour l'article du sel que pour les droits du Seigneur, jouira-t-il alors des 31 qui lui restent?

Il est juste d'évaluer la petite dépense annuelle que le fermier fait pour son Pasteur particulier, en offrandes, en honoraires autorisés & même exigibles. Joignons-y les fréquentes distributions qu'il fait de blé, de vin, de chenuevi, de navette, de chanvre, de lin, de pois, & autres fruits ou légumes, de laine, de fil, de bois, & de toute autre provision, aux quêteurs des ordres religieux Mendiants, aux familles ruinées par le feu, & aux pauvres du lieu. J'ai la preuve en main que le plus petit fermier se prive par année de quatre pistoles & plus pour ces sortes d'œuvres. Quand la grange est pleine, ses portes & ses mains sont toujours ouvertes. On ne peut s'empêcher de convenir que le paysan n'a de dur que les manières, & qu'il a réellement le cœur plus compatissant que nous.

Nous resserons cependant à trois pistoles les distributions qu'il réitère presque tous les jours d'un bout de l'année à l'autre. Si nous supposons la totalité de sa récolte convertie en argent sur le pied de trois cens pistoles, les trois qu'il employe en menues libéralités envers

l'Eglise, font environ le centième de sa récolte. Mais nous mettons ici trop peu, parce que le fermier est inévitablement chargé envers l'Eglise de plusieurs autres frais qui doivent entrer en ligne de compte. Il est tenu d'entrer pour sa part dans les frais qui surviennent pour les réparations du cimetière & du presbytère, pour la fonte des cloches, pour la fabrique & entretien des bâtimens de l'Eglise depuis le bas de la nef jusqu'au cancel. Ces dépenses quelquefois très-fortes, étant répandues sur une longue suite d'années, & ajoutées aux libéralités que fait notre fermier, soit aux pauvres du lieu, soit aux quêteurs de dehors; on trouvera que tous ces articles sont faiblement exprimés par un soixantième. S'il donne davantage, les causes de la modicité de sa fortune, qui sont ici ce que nous recherchons, n'en seront que plus évidentes. Cette soixantième gerbe jointe aux neuf précédentes, il ne lui en reste plus que trente.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

3°. Pour faire sier & battre son blé il est dans l'usage d'en abandonner une portion à ceux qui lui rendent ces services. Il y a ici quelque variété dans le paiement d'une Province à l'autre. Mais ce déchet est au moins d'un trentième.

Frais d'ex-
ploitation.

LA SUP- ou de deux soixantièmes sur le tout : ce
 PRESS. DE qui réduit les trente gerbes à vingt-huit.
 LA MENDI- Je n'évalue pas ici ce qu'il donne pour
 CITÉ. moudre son blé, parce que c'est une dé-
 pense qui tombe, non sur l'exploitation
 de sa terre, mais sur sa consommation
 personnelle.

Voilà donc déjà la moitié & plus de
 tout le produit de sa ferme emportée
 avant que le preneur se puisse appro-
 prier la moindre portion des fruits pour
 sa subsistance, & celle de sa nombreuse
 famille. Il nous faisoit envie il n'y a
 qu'un instant, & nous commençons à
 nous allarmer pour lui. Mais il faut faire
 bien d'autres retranchemens avant qu'il
 jouisse de la récompense de son travail.

Frais de
 semence.

4°. Un septier de blé du poids de 125
 livres, ou moitié à peu près du septier de
 Paris, jetté dans un arpent, rapporte
 quelquefois douze & quatorze septiers
 de six boisseaux, souvent huit & neuf seu-
 lement, ou même au-dessous. On seroit
 heureux si le rapport étoit toujours dans
 la proportion de dix pour un. Supposons
 ce rapport constant, en compensant les
 récoltes foibles par les bonnes. Pour assu-
 rer à l'année prochaine un revenu de dix
 septiers pour un, il faut renoncer à l'u-
 sage d'un septier de la récolte de l'année

constante. Ainsi pour avoir soixante gerbes l'été prochain il faut faire cette année le sacrifice de six gerbes, lesquelles mises en réserve pour les semailles prochaines sont encore à retrancher de vingt-huit : ce sont vingt-deux en tout dont le fermier pourra disposer si l'année est d'un rapport ordinaire & qu'il n'y ait déchet ni au produit ni à la vente. Soixante étant à vingt-deux, comme trois mille à onze cens, il ne lui reste sur les mille écus, total du produit, que onze cens livres, sur quoi il faut qu'il trouve son entretien, celui de sa famille, les loyers & les nourritures d'une servante, d'un valet, & d'un berger; l'achat & l'entretien de huit ou dix chevaux, le payement des harnois, & de tous les services du bourrelier, du taillandier, du maréchal, du charron, du fossoyeur, du . . . Y pensez-vous ? me va-t-on dire : il faut que votre fermier périsse. Quand il ne mettroit que deux cens livres en loyers de domestiques, & trois cens livres pour leur nourriture, ce qui est absolument insuffisant pour trois ou quatre grands corps qui travaillent sans cesse & dissipent beaucoup; les frais des voitures & des attelages emporteraient le reste : c'est pour autrui que votre laboureur a travaillé.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Revenons donc sur nos pas, & faisons dans sa dépense tous les retranchemens possibles. Il succomberoit dans une petite ferme, s'il n'exécutoit la plûpart de ses ouvrages par lui-même. Il laissera donc à des fermiers plus aisés que lui la commodité d'un nombreux domestique. Il mettra son troupeau sous la conduite des bergers du lieu. Son fils l'aidera dans ses labours dès qu'il pourra remplacer le travail du mercenaire. La mere de famille se chargera conjointement avec sa fille de tout ce qui a rapport à la laiterie, à la façon des chanvres, aux lessives & au train du ménage. Ce renoncement aux secours étrangers commence à faire une épargne au laboureur. Il évite la boutique du marchand comme un écueil, & ne se défait de son habit que quand il montre la corde. Point de renouvellement ni dans les meubles, ni dans les harnois, qu'au refus de service. Mais, malgré l'économie la plus inquiète, il s'endetteroit nécessairement, ce qui signifie à peu près s'abîmer, & la condition du manouvrier qui a des bras & quelque bétail, seroit plus douce que celle du fermier, si celui-ci ne se fauvoir par le commerce du blé, par celui des laines, & par les différens produits

de la basse cour. Telles sont les ressources du laboureur, & il les doit à sa ferme.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Mais cette économie qui est si louable, puisque c'est ce qui le sauve, devient une occasion de misère pour d'autres. Si le fermier fait son ouvrage par lui-même, sa maison n'est plus le refuge du mercenaire. S'il est timide dans sa dépense, le marchand qui ne lui vend rien, & l'artisan qu'il met peu en œuvre, s'en ressentiront infailliblement. La misère de l'artisan & du manœuvre devient la ruine du marchand voisin, faute de consommation parmi le petit peuple. Toutes ces choses tiennent ensemble, & le laboureur ne peut être à l'étroit que tout le monde ne s'y trouve, la campagne & les villes. Tout ce que nous venons d'établir de charges inévitables sur la portion du fermier, est quelquefois beaucoup plus fort dans les lieux où la taille est arbitraire.

On voit par là combien le propriétaire, s'il entend ses propres intérêts, doit être réservé à augmenter le bail de sa ferme, & à écouter des propositions d'enchère. Il y voit en même tems combien il est de la justice & du bien commun de ne s'opposer nulle part à l'introduction de la taille proportionnelle.

LA SUP- C'est vraiment aider l'Etat que d'aider le
 PRESS. DE laboureur, puisque c'est sa dépense qui
 LA MENDI- décide en premier lieu du sort de l'arti-
 CITE. fan & par contre-coup du commerçant.
 Le desséchement des petits ruisseaux est
 suivi de l'affoiblissement du fleuve en-
 tier. Si la multitude tire peu du labou-
 reur, les premières sources du commer-
 ce intérieur se trouvent taries.

Quoique le laboureur communément
 ne soit pas riche, cependant il vit, &
 aide les autres à vivre. Il feroit plus de
 dépense & achèveroit de rendre la con-
 dition des artisans supportable, s'il avoit
 plus de part à la propriété des fonds. Il
 suit de-là que c'est sur d'autres que tom-
 be l'obligation du supplément. Le Roi y
 contribue par la dispersion universelle de
 son revenu. Le Clergé y contribue par la
 dépense qu'il fait du sien sur les lieux. Si
 les dépenses du Roi, du Clergé, & du
 laboureur ne sont pas suffisantes pour
 mettre à l'aise le petit peuple de la cam-
 pagne, & pour animer par-tout le com-
 merce, par les menues dépenses des
 gens de travail, la soustraction de ce qui
 leur manque, ne peut donc venir que du
 côté des propriétaires. C'est là qu'il nous
 reste à chercher la cause essentielle du
 mal, & conséquemment le remède. Il est
 là, ou il n'est nulle part.

Nous tous qui recevons une riche part
des fruits de la terre, ou à titre de pro-
priété, ou à titre de bénéfice, ou comme
la récompense des soins que nous don-
nons aux affaires d'autrui ; nous n'avons
peut-être jamais fait attention aux enga-
gemens indispensables que nous avons
contractés en acquérant ou en conservant
ces titres.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Tout ce qu'il y a d'hommes sur la
terre y ont été mis pour vivre. Telle est
l'intention du Créateur qui les y a fait
naître : & puisque c'est pour eux tous
qu'il multiplie d'année en année les fruits
de la terre, il n'y en a aucun parmi eux
qui n'ait droit à une portion de ces fruits.
Leur refuser la part que Dieu leur des-
tine, c'est aller contre son intention,
& faire une injustice ; j'ai presque dit,
commettre un homicide.

La Providence, à la vérité, a voulu les
assujettir à la différence des conditions,
& rendre difficile à la plupart d'entre
eux l'acquisition de leur nécessaire. Tous
étant portés au mal, tous sont réprimés
& punis par la pénalité des travaux, ou
évertués par le nombre des besoins, ou
enfin exercés à la pratique de toute vertu
par l'inégalité même de l'abondance, par
la dépendance & la subordination, par

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITE.

la diversité des caractères & des évènements. Mais l'intention évidente de l'Auteur de tous ces biens & de l'ordre selon lequel il les distribue est, que tous les habitans de la terre puissent vivre en s'entr'aidant : tel est le but de l'établissement des sociétés. C'est à quoi toutes les loix humaines ont tâché de pourvoir : & c'est ce que l'Evangile ne cesse de nous inculquer. D'où il suit que ceux qui ont en leur possession les fruits de la terre, deviennent selon la répartition qu'ils en font aux autres, ou leurs nourriciers, ou leurs meurtriers. En effet, les autres ne peuvent vivre que par eux. Quelle que soit l'extrême inégalité que Dieu a mise entre les hommes pour les contraindre au travail par une suite du besoin & de la dépendance ; il doit cependant y avoir une espèce d'égalité, ou plutôt de proportion dans la distribution des fruits de la terre, puisque Dieu veut que ceux à qui il donne la vie, aient aussi la nourriture, & qu'il soit plus distribué de pain, d'habits, & de secours, où il y a un plus grand nombre d'hommes à secourir.

Mais il y a beaucoup plus d'hommes dispersés dans les campagnes qu'il n'y en a de rapprochés dans les villes ; & le nombre des pauvres ne peut guères

manquer de croître comme celui des habitans. Ainsi les pauvres de la campagne doivent être le premier objet de la sollicitude, & des secours de ceux qui se sont engagés à faire subsister les autres, c'est-à-dire, de ceux qui reçoivent la plus belle portion des fruits de la terre, ou les plus beaux présens de la société. Tels sont les propriétaires, les commerçans, & tous ceux qui manient les affaires d'autrui. Les deux derniers états sont souvent les plus lucratifs.

J'ai entendu prêcher au village contre la comédie & contre la pluralité des bénéfices : mais je n'ai pas entendu prêcher à la ville sur la nécessité d'aider les pauvres de la campagne. Nous n'étendons guères nos connoissances & nos obligations au-delà des murs de la ville qui nous a donné le jour. Ce que nous connoissons des habitations plus éloignées se réduit à notre fermier & à sa famille. Encore ne se montre-t-il, lui & les siens, que pour nous enrichir en s'acquittant, plutôt que pour nous importuner par des demandes. S'il faut quelquefois lui accorder une remise, ou l'aider dans ses affaires par nos recommandations, nous croyons en avoir fait assez pour la campagne. Nous ne faisons point d'enquêtes sur les peines de ceux

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

qui logent à côté de lui. Elles nous sont étrangères. Peu s'en faut que nous ne regardions les habitans de ces campagnes comme des animaux d'une espèce différente de la nôtre, & jamais on ne nous a fait entendre que le soulagement de ces familles dût entrer pour quelque chose dans l'ordre de nos devoirs. Il est bien clair cependant que nous y sommes tenus selon la mesure de nos possessions. C'est sur ce fonds que les pauvres du lieu ont, comme les autres habitans, le droit que leur donne la naissance. Il faut qu'ils vivent, & ils n'ont point plus de ressource ou de droit sur les terres des villages voisins du leur, que sur les terres du Mexique ou du Japon.

Outre ce premier droit, ils en acquièrent un second en arrosant notre bien de leurs sueurs. Il n'y a là aucune exagération. Ces gens de journée que nous ne voyons qu'en passant, & que nous traitons avec tant d'indifférence, recueillent nos foins & nos moissons sous le ciel le plus brûlant. Ils devancent le lever du soleil & remplissent les jours entiers d'un travail opiniâtre, soit en battant nos blés, soit en écurant nos fossés, & en présentant à toute heure leurs bras & leurs épaules au premier souhait de nos

fermiers. Après une longue suite de services pénibles , ils nous demeurent inconnus. Ils n'acquièrent par-là ni amis , ni protection. Souvent ils languissent plusieurs jours , plusieurs semaines de suite sans travail & sans provisions. S'ils sont sûrs de leur état , c'est pour les vingt-quatre heures qui s'écoulent , & le pain qu'ils mangent perd sa faveur par l'incertitude du lendemain.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDE-
CITÉ.

L'éloignement où ils sont à notre égard ne nous laisse qu'une idée confuse de leurs peines ; & contents d'avoir répandu quelques libéralités dans les mains des pauvres de la ville , nous regardons les besoins des habitans de nos campagnes comme un mal auquel nous n'avons point de part , & dont la guérison est au-dessus de nos forces.

En plaçant ainsi toute notre aumône à la ville , nous tombons dans une double méprise ; l'une , de manquer à la justice qui oblige les propriétaires à faire subsister les pauvres des lieux où est leur bien ; l'autre , d'attirer à la ville un nombre de gens qui n'y devroient pas être , & dont toute l'industrie est de dévorer entre cent fainéants ce qui pourroit nourrir à la campagne trois fois autant de travailleurs. La modicité de la dépense

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

la ressource & l'ornement. Elle y fait des biens infinis. Mais elle doit sa splendeur à des moyens immanquables & légitimes , plutôt qu'au caprice & au luxe des particuliers. Une sage Police qui donne des bornes à l'étendue de la Capitale , témoigne assez combien elle sent le danger d'en faire la retraite de tous les riches , qui n'y sont fixés par aucune nécessité.

Dans le moyen âge, la France étoit partagée en plusieurs grands fiefs , dont les Seigneurs environnés de leur cour & de leurs arrière-fiefs , résidoient dans les diverses provinces, y consommoient leur revenu , & donnoient lieu à une circulation générale, qui conséquemment , ne pouvoit être que très-avantageuse à tout le Royaume. Mais les guerres qui étoient autorisées par - tout de Seigneur à Seigneur , & entre les vassaux des Seigneurs ennemis , furent suivies de désordres sans nombre. C'étoit une étrange forme de gouvernement que celle qui convertissoit toutes les villes en des places d'armes , qui faisoit de toutes les maisons de campagne autant de forteresses , & qui armoit toute la société. Les trois enceintes de Montaignu , où Thomas de Marle retiroit le butin qu'il avoit fait sur les plaines de Picardie & de Champagne , avoient

avoient plus l'air d'une retraite de brigands , que du palais d'un Prince protecteur de ses sujets. Les exactions jointes aux fréquentes expéditions militaires rendirent l'Etat si malheureux , qu'on s'est réjoui avec raison de voir tous ces grands fiefs , & les grandes Seigneuries subalternes réunies à la Couronne , soit par des ventes volontaires , soit par les réversions de droit.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Par-là le Roi se vit en état de maintenir l'ordre au dedans , & de faire face aux invasions du dehors. L'accroissement du pouvoir royal donna lieu par une suite nécessaire à l'aggrandissement & à l'opulence de sa ville capitale. Les tribunaux , les graces , & les affaires de toute espèce y attirèrent peu-à-peu une consommation plus grande & une magnificence utile , avec l'affluence des Régnicoles & des Etrangers. Il n'est point de biens qui n'en soient provenus. Une ville telle que Paris , est ce qui entretient parmi nous les correspondances , les grandes entreprises , les connoissances , les arts , les talens , les sciences , & l'émulation. Cette ville étant le centre du commerce & du goût , devient l'école de l'un & de l'autre. Elle forme tous les voyageurs , & profite de leur séjour ; mais

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

elle n'a nul besoin qu'ils deviennent ses habitans , ni que ceux qui l'habitent la rendent opulente par la maigreur & le desséchement des provinces. Elle tirera toujours un éclat suffisant de la dépense que lui attirent la curiosité , le besoin des particuliers , & la résidence des familles du premier ordre. La réunion fréquente des principaux Seigneurs sous les yeux de leur Roi, entretient l'affection & le calme. Le Roi en est plus grand : & l'affermissement de la Monarchie est l'affermissement du repos des peuples , qui est la fin de tout bon gouvernement.

Tous ces avantages d'une part infail-
libles par la constitution présente de la
Monarchie Françoisse, sont de l'autre très-
compatibles avec la résidence des plus
riches citoyens dans les différens pays où
est le fort de leur revenu , soit en produc-
tions naturelles , soit en bénéfice , soit en
charge ou en industrie. La même poli-
tique qui se réjouit de la richesse des
villes capitales , s'afflige de l'entête-
ment & du nombre excessif de ceux
qui y transportent leurs familles & leurs
biens. La fourniture de ces immenses
peuplades devient quelquefois imprati-
cable : & le luxe des voluptueux y mèt
tout à un prix qui peut être accablant

pour ceux qu'une juste nécessité oblige à y faire quelque résidence. La justice ne s'allarme pas moins que la politique de ces profusions concentrées en un même lieu, aux dépens des provinces qui s'épuisent visiblement pour y suffire.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Mais quelque permis qu'il puisse être de témoigner au riche la surprise où l'on est de le voir s'établir à grands frais dans une ville où il est confondu dans la foule; pendant qu'il peut être considéré dans sa province & entretenir l'abondance autout de lui; gardons-nous de porter aucune atteinte à la liberté commune, ni à la sienne. Il peut régler comme il lui plaît son domicile & sa dépense. La seule chose que nous lui demandons, c'est que si sa dépense se fait loin des lieux qui en produisent la fourniture, il ait l'équité de renvoyer sur ces lieux, dénués par-là de leur nécessaire, un supplément qui adoucisse au moins le mal.

Ce supplément nécessaire peut être ensemble notre ouvrage, & celui du Gouvernement. Il n'est point d'efforts que le Conseil ne fasse depuis long-tems pour varier par-tout les productions de l'industrie, & pour répandre dans l'intérieur, comme sur les côtes du royaume, différens germes d'abondance. Le rétablisse-

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDE-
CITÉ.

ment de la marine marchande , la protection dont le Roi favorise les divers commerces étrangers , les manufactures de soie, de papier, de draps, & tant d'autres qu'il autorise & encourage par des privilèges, même par des lettres de Noblesse , & par des distinctions honorables; sont les moyens, qui, avec la générale dispersion du revenu royal, tendent directement à former par-tout des citoyens laborieux. La seule fabrique des glaces occupe à Saint-Gobin plus de quatre cens ouvriers, & répand l'aisance dans le voisinage, où elle emploie les matières, les denrées, & les services des lieux circonvoisins qui languissoient auparavant. Quels biens ne procurent pas les nouvelles manufactures de Sedan & d'Abbeville? combien d'autres nous mettent en état de vendre à l'étranger ce que nous tirions de lui. La ville de l'Orient, qui ne fait que de naître, a déjà formé dans ses murs & dans ses environs, des milliers d'établissmens. Elle inspire à présent le goût du travail & l'espérance d'une fortune honnête à tout un canton de la Bretagne, où l'on avoit à peine le courage de recueillir ce que la terre y pouvoit donner. Le nombre même des vaisseaux que la guerre nous a enlevés

suffit pour montrer que nos discours sur la modicité de notre commerce ne sont pas toujours justes. Mais quelque bien intentionnés, quelque puissans que soient les Rois pour animer l'émulation dans les Provinces & dans les Colonies par des concessions prudentes ; ils ne sont point créateurs , & ne peuvent pas mettre les fruits de la terre dans toutes les mains qui les demandent. C'est donc sur nous que retombe en dernier lieu le soin d'y pourvoir.

Ce n'est pas à dire qu'il nous faille aller l'argent au poing remplir tous les besoins des lieux où sont nos possessions. Le même Evangile qui impose aux propriétaires l'obligation de faire part des fruits de la terre à ceux qui sont dans l'indigence, défend à ceux-ci de manger qu'ils n'aient mérité leur nourriture par un travail utile. Dieu fait à la vérité lever son soleil & tomber ses rosées sur des hommes pleins d'injustice ; mais il les domte & les rend utiles les uns aux autres, même malgré eux, par la nécessité du travail. Voilà notre modèle. Pour faire part aux hommes des biens dont nous sommes possesseurs ou administrateurs , n'exigeons pas qu'ils soient justes & gens de bien. Autrement nous laisserions périr

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

une bonne partie du genre humain. Mais obligeons-les, du moins autant qu'il est en nous, à se rendre utiles par des services réels, jusqu'à refuser la nourriture à celui qui refuse le travail : autrement nous encouragerons la fainéantise & entretiendrons la mendicité avec ses suites vraiment affreuses. 10. DONNONS : 20. MAIS QUE CE SOIT A DES TRAVAILLEURS. Du concours de ces deux règles résulte le bon état de la société : elle s'en va en ruines si on les sépare. Gardons-nous seulement d'augmenter nos charges qui ne sont pas petites. S'il faut, avec les pauvres des villes, que les propriétaires se chargent encore de faire vivre les pauvres de la campagne, on va s'effrayer de ce surcroît comme d'une charge accablante, ou bien on regardera ce supplément comme un projet impraticable. Il seroit tel en effet s'il nous falloit donner au-delà de ce que nous donnons. Mais il ne faut recourir ni à la taxe des terres, ni à aucune imposition nouvelle. Le fonds nécessaire pour faire travailler les pauvres gens de nos campagnes, & pour empêcher qu'il n'y en ait à la ville, est dans nos mains. Nous le trouvons dans la douceur françoise, dans l'humanité de la nation, & dans cette affection à secourir les pauvres

qui fait la gloire de notre Eglise. Contentons-nous de donner ce que nous donnions ci-devant. Nos aumônes sont suffisantes pour faire subsister tous nos pauvres : c'est ce que j'ai d'abord à montrer. Mais ces aumônes qui entretiennent la fainéantise, la supprimeroient totalement, & feroient fleurir le commerce, si elles étoient gouvernées, & employées à récompenser le travail. Il ne s'agit point de nous imposer un joug plus onéreux : mais de prendre quelques mesures de prudence pour nous assurer un état plus tranquille.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Selon M. le Maréchal de Vauban, l'on compte en France trente mille lieues quarrées, dont les unes peuvent nourrir quatre ou cinq cens habitans, les autres, mille & douze cens, & selon un compte moyen, sept à huit cens. Supposons huit à neuf habitans réduits à la mendicité dans chaque lieue quarrée, & comptons qu'ils tirent de nous, l'un portant l'autre, la valeur de six sous par jour. Neuf fois trente mille pauvres font deux cens soixante-dix mille, qui, à six sous, consommeroient par jour quatre-vingt-un mille livres. Cette somme répétée pour l'année trois cens soixante-cinq fois, iroit à un produit de neuf millions cinq

Suffisance de
l'aumône or-
dinaire pour
la suppression
de la mendi-
cité.

LA SUP- cens soixante-cinq mille livres d'aumô-
 PRESS. DE nes annuelles.
 LA MENDI-
 CITÉ.

On me passera sans peine le nombre des pauvres. Mais on aura peine à convenir du produit de l'aumône. On sera également surpris de la totalité où elle monte , & du peu de bien qu'elle opère. Au lieu d'é luder cette difficulté , je vais l'augmenter.

La plupart des mendiants ne s'en tiennent pas au simple nécessaire, ni aux aumônes d'un même lieu. Ils passent du village à la ville : ils traversent plusieurs Paroisses & plusieurs villages en un jour. D'autres croisent la route des premiers. De cette sorte ils se répètent & multiplient sans fin les apparences du mal , & les fléaux réels de la société. Non-seulement tous trouvent de quoi vivre : mais quand on leur offre du travail , ils en rejettent la proposition avec colère , & vous avouent impudemment qu'ils gagnent plus à ne rien faire qu'ils ne gagneroient en nous servant. C'est un fait qu'ils vivent dans cet état une longue suite d'années , & qu'ils ne vivent que de ce qu'ils tirent de nous. Mais il s'en faut bien qu'ils se bornent à un entretien aussi modique que nous venons de le fixer. Ces hommes qui ne font ni le profit du Roi par la

moindre capitation , ni le profit du propriétaire par le loyer d'une maison , ni le profit du commerçant par la moindre dépense en habits , ni celui de la société par aucun service ; ces hommes qui ne savent plus que digérer , dévorent la substance de trois autres. J'en ai fait suivre plusieurs dans les cabarets où ils se retiroient. J'ai trouvé des écots de vingt-cinq & trente sous par tête. J'en ai trouvé un de six francs pour deux personnes , & cela en province. Il est donc réel que ces gens tirent de nous beaucoup plus que nous ne pensons , & que la troupe des mendiants sédentaires , qui gagnent plus que nos meilleurs artisans , se trouve au moins doublée par celle des coureurs. Ensorte qu'on pourroit prouver qu'au lieu de vingt-sept & trente millions, nous en dépensons plus de quarante à choyer des scélérats , dont la conduite nous rempliroit de frayeur si elle étoit approfondie.

Que si le nombre des vrais nécessiteux est de plus de neuf par lieue quarrée , selon la pensée de bien des gens , & qu'avec les pauvres dignes de notre compassion il y ait une armée de bandits dispersés par pelotons , qui , à force de subtilités , de grimaces , & de courbes , nous enlèvent le double & le triple de ce qui

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

pourroit leur suffire, n'est-il pas clair que nous jettons annuellement dans les mains des pauvres une somme exorbitante qui ne les encourage qu'à manger :

Gardons-nous cependant de nous aigrir contre ceux que nous voulons soulager. Essayons plutôt d'en faire des citoyens utiles à la patrie. Il y a des pauvres de bien des sortes, savoir des malades, des estropiés, des vieillards, des pauvres honteux, & des mendiants. Il n'y a guères de villes où la charité de nos prédécesseurs n'ait établi des fonds pour recevoir les pauvres malades, & retirer ceux que la caducité ou la perte de leurs membres met hors d'état de travailler. La plupart de ceux-là ont des refuges, & nous sommes déchargés, du moins en partie, de pourvoir à l'entretien de ceux qu'on y admèt. Le nombre même des malades diminueroit de beaucoup, & il se feroit une grande épargne sur le revenu des hôpitaux, si en gouvernant l'aumône courante, on pouvoit fortifier la nourriture des véritables pauvres, & fixer l'état de bien des familles par un travail profitable.

Les pauvres honteux ne sont pas entièrement à notre charge. Ils ont de la bonne volonté : ils font des efforts, &

il ne faut qu'ajouter quelques légères avances au produit trop foible de leur travail. Il en est de même de bien des pauvres de la campagne : ils ne sont pas tous des mendiants qu'il faille vêtir & nourrir. Mais ce sont des gens malaisés ou peu industrieux, qu'il s'agit de régler & d'encourager par un travail successif & sûr, ou par le prêt d'une somme très-modique.

Quant à ceux qui ont perdu toute pudeur & qui osent demander du pain plutôt que de l'ouvrage, il faut trouver le moyen de les reconduire dans le lieu de leur naissance, & de les engager à se mettre aux travaux rustiques dans la saison, puis à quelque travail de supplément quand celui des labours ou des récoltes est fini. Tout se réduit enfin, non à nourrir des pauvres, ce qui est l'amorce de la fainéantise; mais à empêcher par la certitude du travail qu'il n'y ait des pauvres, ce qui est la source de tout bien.

Le système qu'on propose le plus ordinairement pour y parvenir est d'obliger chaque citoyen, soit à la ville, soit à la campagne, à avoir sur sa porte une marque ou affiche qui d'année en année annonce le nombre des personnes qui composent la famille & le moyen qu'il

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

employe pour subsister ; ensuite de ren-
fermer dans des ouvroirs communs ceux
qui n'ont ni avance ni industrie. D'autres
feroient d'avis d'enrégimenter tous les
mendiants & de les mettre en œuvre
dans des travaux publics. D'autres vou-
droient qu'on obligéât généralement par-
tout les particuliers à rester dans leur
lieu natal , & à n'en sortir qu'avec per-
mission de s'établir ailleurs pour y exer-
cer une profession connue. Mais ces pro-
jets & bien d'autres ont le double incon-
vénient de ruiner la liberté des particu-
liers , & de vouloir diriger le gouverne-
ment. Nous n'avons droit que de nous
conseiller nous-mêmes ; & si l'on nous
permèt de dire quelquefois nos pensées,
n'ouvrons jamais d'avis qui soient inhu-
mans , ou qui tendent à asservir des
hommes que Dieu, le Roi, & les Loix
laissent libres. Cette liberté qui remplit
les manufactures d'ouvriers & les famil-
les de domestiques, mèt aussi dans toutes
les professions les divers talens qui y
sont propres. Si nous voulons reconduire
les mendiants dans leur lieu natal pour y
travailler à la terre, ce ne fera point par
la voie de l'autorité, puisqu'elle n'est pas
dans nos mains ; mais il faut que ce soit
par un attrait puissant , par une amorce

infaillible , & sur-tout par une amorce que nous soyons maîtres d'employer.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

L'aumône est l'aiman des pauvres. Si vous la placez à la ville , aussi-tôt ils inonderont la ville. Si vous la placez à la campagne , ils la suivront à la campagne. Mais ce sont des travailleurs & non des pauvres que vous y voulez voir. Vous souhaitez avec raison que votre aumône soit le paiement d'un travail utile : il faut donc la gouverner.

La primitive Eglise nous a montré la vraie façon de faire l'aumône & de l'administrer. On ne la faisoit point alors manuellement & à l'aventure. Mais elle étoit mise en réserve par les Fidèles, pour être délivrée dans les solennités entre les mains du Pasteur & des Diacres, qui l'employoient à donner de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, & à nourrir ceux que la vieillesse, la maladie, ou quelque autre accident privoit de l'usage de leurs bras. Après que les Fidèles eurent fondé par des dixmes permanentes le gros du revenu ecclésiastique, dans le partage qui s'en fit il y en eut une portion réservée pour les pauvres malades, vieillards, ou autres hors d'état de travailler. Telle est l'origine des hôpitaux qui accompagnent les Eglises Cathédrales.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

& les grandes Abbayes. Les Seigneurs de fiefs avoient assigné sur leurs fonds la part qui devoit nourrir leurs vassaux. Ainsi les pauvres des campagnes étoient à la charge des Seigneurs , comme les domestiques ou plutôt les esclaves sont à la charge de leur maître. Réellement les payfans étoient serfs. Depuis que ces vassaux sont devenus libres & subsistent ou de leurs propres acquisitions, ou de leur industrie , on s'est toujours plaint de voir un nombre de mendiants qui importunent le Public & qui vivent du travail d'autrui. Le remède qu'on cherche ne peut venir que des propriétaires ; & s'ils veulent arrêter dans les campagnes un nombre d'hommes suffisant pour exploiter leurs terres par la certitude d'une subsistance non interrompue , c'est en cessant de donner à l'aventure dans les villes , & en plaçant leur aumône principalement dans le lieu de leurs héritages pour ne point laisser de vuide dans le travail de l'année. Mais qui régira cette aumône , & à quel travail sera-t-elle employée ? Les régisseurs nés de ces secours, sont le Pasteur & les Marguilliers de chaque Paroisse. C'est un gouvernement qui ne meurt point , & qui , connoissant les pauvres , les besoins de la communauté ,

& les propriétaires des fonds , peut instruire ceux-ci de tout , leur proposer des ouvrages qui aillent au bien commun , recevoir leurs présens , & acquitter leurs intentions. D'une autre part , tous les propriétaires connoissent très-bien les lieux d'où ils tirent leurs revenus. Ils savent donc aussi quelle route doit prendre leur aumône , & dans quelle caisse elle sera déposée. Il ne reste plus que d'en montrer l'emploi.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Cette aumône que nous avons fait voir être forte de près de trente millions ou plus , cette magnifique aumône qui est devenu l'appas de la mendicité, parce qu'elle se donne sans exiger aucun travail , doit être employée à l'œuvre le plus propre à embellir l'Eglise & l'Etat , & réjouir le vrai chrétien & le vrai citoyen. Vous comprenez que je veux parler de l'entretien universel des grandes routes , & des chemins de traverse. Notre aumône placée de la sorte pour occuper ceux des habitans qui n'ont point de profession , ou qui manquent de travail , se peut nommer *la Caisse des Chemins*.

Il ne s'agit point de paver à la Romaine en étendant quatre couches de maçonnerie sur un fond de véritable tuf. Il n'est pas même question de paver.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Nous laisserons les chemins dans leur forme présente, en nous contentant d'avoir dans chaque Paroisse un petit nombre de journaliers qui tiennent seulement en état la portion des grands chemins qui passe dans le territoire, comme aussi les chemins de traverse, & sur-tout les avenues ou entrées du village.

Le grand mérite de cette œuvre est qu'elle soit générale & permanente. Y ayant dans chaque lieu quatre, cinq, ou six pères de familles aux gages des propriétaires & de la communauté, pour travailler au chemin avec leurs femmes & leurs enfans, hors le tems des récoltes; il ne surviendrait aucune crevasse, aucune fondrière, en un mot aucune inégalité dangereuse pour les voitures, qu'il n'y fût remédié sur le champ. On iroit toujours à ce qui presse; & dût-on n'y travailler qu'à la légère, les voitures rouleroit par-tout impunément, parce qu'en tout tems on iroit au-devant du mal par des secours actuels & réitérés. Le travail des chemins finiroit à l'ouverture des moissons & des plus forts travaux de la campagne, pour en communiquer le profit à nos journaliers. Mais les récoltes faites, ils reprendroient le train ou d'une entreprise commencée,

ou des occupations courantes , comme de remuer ou applanir les terres dans une certaine étendue ; de faire amas de cailloux & de gros gravier , soit sur les montagnes , soit aux bords des rivières ; d'en combler de tems à autre toutes les fosses ; de relever les endroits fangeux & de rendre tous les lieux parfaitement accessibles. Toute l'étendue de chaque territoire étant devenu praticable par la continuité du service , il vaudroit mieux payer quelquefois des travaux peu nécessaires , que de laisser sans occupation vos mendiens convertis & réconciliés avec le travail. Toutes ces petites troupes particulières seroient toujours prêtes à partir & à se joindre à d'autres aux premiers ordres de MM. les Intendans. De la sorte il seroit pourvû aux ouvrages publics & particuliers. Le Roi jouiroit plus avantageusement que jamais de son droit de corvée , sans contrister le laboureur par des entreprises qui le détournent de son travail , & sans exposer les Paroisses à des réparations qui deviennent tout d'un coup accablantes & pourtant inévitables.

Si notre aumône , de perdue qu'elle est , devenoit le fonds de l'entretien des chemins : j'ose dire qu'elle seroit devant

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Dieu & devant les hommes la plus belle œuvre, & l'association la plus sage qu'il fût possible de faire. Chasser de la ville les fainéans qui la déshonorent, les ramener dans leurs campagnes où l'on manque de monde, y occuper tous les bras par un travail stable, nourrir & vêtir des familles auparavant vagabondes, épargner à tous les villages les frais & les travaux extraordinaires, voilà sans doute des avantages qui n'ont rien de comparable avec la crasse & l'oïveté où notre façon de donner précipite tant de monde. Mais ce sont là les moindres biens qui se présentent ici. Cet argent que nous donnions à l'aveugle ne pourra être employé à tenir toutes les routes dans un ordre supportable, sans mériter les applaudissemens du Roi, sans faciliter le transport de ses troupes; sans enhardir les entreprises de tous les commerçans, par la diminution des risques & des frais; sans rendre l'accès des terres & des villages plus praticable aux laboureurs qui se ruinoient en attelages; sans épargner aux troupeaux la fange & la pourriture qui leur est meurtrière; sans mettre à l'aise toute la société.

Dans ce que nous venons de proposer se trouvent trois objets fort différens

l'un de l'autre. Le premier est le transport de notre aumône de la ville, où elle est déplacée, à la campagne où elle est indispensablement nécessaire. Le second objet est l'emploi qu'il faut faire de cette aumône à tenir les chemins en état. Le troisième est la façon de l'administrer & de la faire fructifier.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

1°. Le premier des trois articles n'est point un de ces systèmes en idée ou de ces projets que le vent emporte, & qu'il est libre à chacun de suivre ou de rejeter. Il n'y a ni délibération ni option à cet égard. C'est un devoir dont nous n'avons peut-être jamais entendu parler. Mais pour être peu prêché, il n'en est pas moins pressant. La piété ne le peut envisager sans en sentir toute la justice; & la cupidité doit l'accomplir par intérêt. Ces pauvres que nous perdons si indiscrètement de vûe nous punissent inmanquablement de notre indifférence. C'est parmi eux que commencent les maladies épidémiques. C'est parmi eux que se forment les brigands & les contrebandiers, s'il faut distinguer les uns des autres. C'est d'entre eux que proviennent enfin ces légions de mendiants qui tiennent l'Etat en langueur, en dévorant la substance d'autrui, sans rendre service à personne.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Ces maux n'arrivent que parce qu'on néglige les pauvres gens de la campagne. Nous faisons corps avec eux ; & les laisser périr ou souffrir en ne nous occupant que des plaisirs ou des besoins de la ville, c'est nous perdre nous-mêmes. C'est parfumer la tête, bien couvrir le corps, & laisser les piés dans la fange.

On peut rappeler ici le trait de cet habile symphoniste, qui, dans la chûte d'une orchestre, s'étoit blessé le pié & la main. Sauvez-moi la main, disoit-il à son chirurgien : tournez tous vos soins de ce côté-là, je vous en conjure : aille mon pié comme il pourra : mais sauvez-moi la main. C'est à quoi je tends, dit le chirurgien. Je n'y arriverai cependant pas en négligeant votre pié, qui est en danger. Si la gangrène s'y mèt, que deviendra la main ? que deviendra l'homme & la musique ?

Riches, qui croyez vous délivrer des misères dont la campagne est couverte, en vous renfermant dans l'enceinte d'une bonne ville, & en prenant soin de vous tenir toujours environnés d'objets rians, toujours loin des souffrances & des cris ; votre prudence est semblable à celle de ces oiseaux peu fins, qui, en se cachant seulement la tête sous l'herbe, croient se

dérober au chasseur qui les tue. Con-
noissez mieux les dangers qui vous me-
nacent. Ne soyez point si dédaigneux.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Vous n'avez jamais fait que de courtes apparitions chez votre fermier. De cette maison assez mal lustrée, passez quelquefois dans la cabane du journalier, qui peut avoir des ordres à recevoir de vous pour rétablir un toit, un fossé éboulé, ou une haye rompue. Ces bonnes gens s'étonnent de vous voir demander leur logis. On a coutume de leur parler par un tiers. Ils ne sont point des nôtres, & l'on ne descend guères jusqu'à eux. Ayez la constance de vous asseoir quelques momens dans cette chaumine enfumée. Vous êtes également étonné de voir ce qui meuble cette famille, ce qui la nourrit, & ce qui la couvre durant la nuit. Vos yeux touchés de ce spectacle, cherchent quelque objet qui les réjouisse, & ils s'arrêtent sur des enfans dont la gaieté, les traits, & l'embonpoint vous surprennent. L'air des champs & quelques restes de laitage qu'on leur abandonne, entretiennent cette fraîcheur par des fucs convenables à la délicatesse de l'âge. Mais leurs frères & leurs sœurs qui commencent à grandir & qui joignent déjà un travail rude à une nourriture sans substance, sont autant

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

de fleurs fannées , presqu'aussi-tôt qu'éclofes. Leurs traits se dérangent ou se durcissent. Ils ont le coloris plombé , un air lugubre , & toutes les marques de gens qui sentent déjà la dureté de leur condition. Si vous passez de-là dans une place voisine , vous y trouverez de vieilles gens malades , sans feu , sans compagnie , sans support , & sans provision. Vous demandez comment ces pauvres manœuvres peuvent soutenir la tristesse du jour présent , & ne pas succomber à la seule pensée d'un lendemain encore plus noir. Vous fuyez : vous vous sauvez à la ville sans pouvoir comprendre comment les maladies ne sont pas plus fréquentes & plus contagieuses ; comment il se peut faire que des hommes se réduisent à l'incertitude d'un pareil état ; comment d'un jour à l'autre le dépit & l'impatience ne les attroupe pas pour venir partager avec vous. Tels sont les risques perpétuels qui vous environnent. La mendicité , toutes ses suites qui vous tiennent toujours en allarmes , sont la juste punition de votre indifférence pour les pauvres de la campagne. C'est donc pour vous une nécessité entière , aussi-bien qu'une justice pressante , de faire parvenir votre aumône à des hommes de bonne

volonté & qui y ont un droit inaliénable.

2°. Le second objèr, qui est l'emploi de notre aumône appliquée à l'entretien des chemins, nous presse encore également, & ne nous laisse aucun lieu d'hésiter. C'est de la difficulté des transports que proviennent les dépenses qui accablent souvent le Roi, les commerçans, & les laboureurs. Au lieu de remplir à grands frais tant de ventres paresseux qui nous assiègent par-tout, & d'attendre que la dégradation des routes nous réduise, ou à des pertes ruineuses, ou à des réparations extraordinaires, envoyons notre aumône chacun dans nos fonds pour y occuper les familles les plus pauvres à l'affermissement des avenues & des chemins, par un travail qui sera toujours suffisant quand il sera perpétuel. Bien entendu que nos travailleurs se reposeront sans conséquence, lorsque le froid ou les grandes pluies rendent le maniment des terres impraticable.

3°. Quant au dernier article, qui est la façon d'exécuter ces choses par une sage régie; je ne parle plus avec la même confiance, parce que je n'ai pas une assez grande expérience des affaires du monde, pour décider par la comparaison des moyens, ce qui est, ou plus sûr, ou plus profitable.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

On peut s'en tenir à la régie locale qui est celle que nous venons d'indiquer, & qui subsiste toujours dans chaque Paroisse. On peut souhaiter que toutes ces régies particulières aillent se fondre ou se mettre en correspondance avec le bureau général des pauvres, qui est toujours tout formé dans les villes épiscopales. La charité est industrieuse. Elle ouvre toujours des avis sensés, & fournit à tems des ressources inespérées. Ce que des Ecclésiastiques pleins de zèle & des Magistrats éclairés ont souvent fait avec succès dans des tems difficiles, il le faudroit faire d'une façon constante pour gouverner l'usage de l'aumône ordinaire. La recette s'en feroit par les mains de MM. les Curés, & l'administration par le conseil du bureau de régie devenu sédentaire. Il vaut mieux qu'il en coûte quelques séances de plus par semaine à des Administrateurs pleins de sentimens, que de laisser continuer nos maux par l'affreuse dissipation qui se fait de notre aumône lorsqu'elle n'est la récompense d'aucun travail.

Je fais plus de fonds sur leurs connoissances que sur la mienne, & je n'ajouterais que quelques vûes qui me paroissent utiles, mais que je soumets à leur discernement.

Le

Le produit de l'aumône déposée dans les mains du Pasteur, soit à la ville, soit à la campagne, pourroit être partagé en trois tiers, dont l'un seroit nommé la caisse du prêt, les deux autres tiers la caisse des chemins.

Nommons le premier tiers la caisse du prêt, & qu'il soit employé à aider sur les lieux les besoins des familles mal-aisées, en leur avançant quelque argent, ou des matières propres à être façonnées à leur profit, & toujours sans intérêt. Par-là on fermeroit la porte à l'usure qui ronge les pauvres familles contraintes d'y avoir recours. Du même argent, & quelquefois avec une somme très-modique, on secourroit sept ou huit familles différentes en une même année. Cette caisse quoique petite dans les commencemens, peut s'entretenir par la manière dont on facilitera les rentrées, & ensuite se grossir par les accroissemens de l'aumône des années suivantes. Il ne faut que quelques années pour la mettre en état de répandre de son abondance dans l'autre caisse selon l'exigence des tems. Elle pourra, étant bien gouvernée, & se joignant ou aux deniers patrimoniaux des hôtels de ville, ou à quelque présent extraordinaire, elle pourra sans gêner

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

La Caisse du
Prêt.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

personne par des levées d'argent, devenir suffisante pour entreprendre une chaussée, un pavé plus égal que l'ancien, un cours, une promenade spacieuse, des fontaines jaillissantes, un réservoir d'eau, des robinets, qui, coulant à la tête des rues, durant la nuit, travaillent tout ensemble à la netteté de l'habitation & à la pureté de l'air. On prendroit dans la même caisse de quoi faire un présent à un artiste inventif, à un ouvrier qui s'est estropié dans un travail public, ou à sa veuve s'il a péri dans les flammes en prêtant secours dans un incendie. La même caisse peut servir à assurer une petite dot à plusieurs pauvres filles, qui, par leur conduite & par leur dextérité, donnent lieu d'espérer qu'elles rendront leurs familles heureuses. Il y a un célibat édifiant. Mais celui que la misère occasionne est la ruine de la République. Il la dépeuple comme feroit la désertion; & il n'est ni plus méritoire, ni plus estimable que celui des libertins. Il est souvent plus corrompu.

On pourra être tenté de resserrer l'usage de cette caisse, & d'assembler par une longue économie des fonds suffisans pour quelque grand ouvrage. Mais de tous les biens, le plus désirable est celui

de n'avoir plus de pauvres, & de pour-
voir aux besoins actuels qui se déclarent.
Commençons donc toujours par délivrer
la ville de la mendicité qui en est le
fléau : nous songerons ensuite à l'em-
bellir.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Le plus mauvais & le plus irrégulier
de tous les emplois de cette caisse seroit
celui d'acheter des héritages, & d'en
payer à grands frais les amortissemens.
Ce n'est qu'à regret que la bonne poli-
tique voit passer les biens-fonds de la
main des familles à des communautés ou
à des maisons établies pour des œuvres
de piété. Elle ne blâme ni les dixmes per-
pétuelles, ni les legs en argent qui entre-
tiennent une dépense utile à tout un
pays. Mais elle ne peut que s'allarmer d'y
voir souvent ajoûter de nouveaux pro-
pres. Tant que les fonds demeurent dans
les familles, ils en exercent l'industrie
& l'émulation par la liberté des ventes,
par la facilité du choix, des échanges, &
des partages. Au contraire les familles
embarrassées ont souvent peine à s'ajuster
& ne voyent jour à prendre aucun arran-
gement nouveau, parce qu'elles se trou-
vent enclavées entre des fonds qui ne
souffrent ni aliénation, ni association, ni
démembrement. La liberté publique est

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

nécessairement diminuée & contrainte à proportion du grand nombre des terres qui passent ainsi dans un état invariable. Ces fonds cessent d'aller & de venir dès qu'ils sont à une communauté. C'est pour l'éternité qu'ils y tiennent, & le mal est irréparable.

Un autre usage de la caisse des prêts, peut-être aussi peu régulier que le précédent, seroit celui d'en établir une manufacture, une fayancerie, des fouleries, des forges, ou d'autres travaux dont le produit seroit affecté à la régie de l'aumône. On peut aider ces établissemens ; mais faut-il jamais rien enlever aux commerçans, ni aux fabriquans, ni aux entrepreneurs ? ne seroit-ce pas traverser l'industrie que de se mettre en leur place ? Ils sont à la ville ce que sont les laboureurs à la campagne. Ils sont les pères nourriciers de tout ce qui les environne : & la régie ne doit non plus empiéter sur le commerce que sur l'agriculture. L'unique moyen de convertir cette caisse en une espèce de fonds qui s'accroisse sans se rendre odieux, c'est d'y faire rentrer sans intérêt l'argent prêté, & d'y joindre annuellement une partie des nouvelles aumônes. Pour faciliter la rentrée & l'accroissement du prêt, y auroit-il le moindre

inconvenient à avancer aux pauvres gens quelque bétail à nourrir suivant les usages autorisés, plutôt que de leur avancer de l'argent dont le gouvernement & le retour sont toujours en grand risque dans leurs mains ? On leur abandonne tout le profit annuel des laines ou du lait, & au bout de trois ans on partage avec eux les petits qui sont nés & fortifiés par leurs soins.

Quant aux deux autres tiers, qui, à la ville comme à la campagne, composent la caisse des chemins ; c'est une eau qui doit toujours couler : c'est un argent qui doit être délivré de semaine en semaine aux travailleurs chargés des ouvrages publics. On peut aider cette portion si utile par des moyens qui ne fatigueront aucunement les propriétaires.

10. Le premier de ces moyens est de permettre aux pauvres, en des tems où on les dispensera du travail des chemins, de cultiver à la pioche une petite portion des pâtis ou des terres communes qui demeurent en friche ; & de cultiver de même à leur profit tous les rideaux ou pendans qui environnent les terres ensemencées. Les mêmes précautions qui préservent celles-ci des insultes des troupeaux, mettroient à couvert la portion

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

des pauvres. Le produit de huit ou dix arpens seulement , nourrirait cinq ou six familles conjointement avec la part que les pères & les enfans ont acquise à la moisson , les uns en fiant , les autres en glanant. On pourroit aussi leur permettre , comme on le fait sans aucun inconvénient dans plusieurs cantons d'Allemagne , de piquer une bordure de choux , d'oseille , de bete , de persil , d'oignons , de laitues , de salsis , de chicorées & d'autres herbes ou racines potagères , sur la lisière des terres ensemencées & sur le bord des fossés qui servent à mettre les terres à sec. Cette légère concession qui n'appauvrit en rien la terre , multiplieroit les légumes & toutes les plantes de grand usage , dont la culture est trop négligée dans nos campagnes : d'où il arrive que les mères de famille qui ne les ont pas sous leurs mains ou à très-bon marché , ne savent ménager ni agrément , ni variété dans ce qu'elles apprennent à leurs maris. L'effet inmanquable de l'insipide repas qu'on leur offre , est de les faire fuir pour aller chercher une meilleure cuisine au Cabaret : mal d'autant plus grand qu'il revient tous les jours , & qu'en substituant à l'amitié les dépits réciproques , il laisse

toute la famille sans joie & sans support.

20. Je n'ai rien à dire contre la très-ancienne pratique des jachères, qui nous enlève tous les ans le tiers du produit de nos terres labourables. Je remarquerai seulement qu'un déchet de cette nature, est la matière la plus digne d'occuper plusieurs années de suite, non les raisonnemens, mais les tentatives de nos Physiciens & de nos Agriculteurs. Quelles richesses la Physique procureroit à tout un Royaume, si elle découvroit le moyen de faire cesser, ou de diminuer de moitié le besoin des jachères ! L'ancienne Loi les bernoit à la septième année. Il y a plusieurs cantons de Normandie, où la terre est généralement mise en œuvre tous les ans. L'abondance des amendemens facilite la même chose autour de Paris ; ensorte que trente arpens d'assez médiocre qualité, y rapportent plus que quatre-vingt-dix des Provinces les plus fertiles. Nos jardins n'éprouvent jamais le repos des jachères ; & il est clair ou que les végétations n'usent pas réellement la terre, ou que s'ils l'usent en usant les suc, on la rétablit tous les ans en lui rendant par l'amendement plus qu'elle n'a perdu par ses productions. Serait-il impossible de faire usage de cette

LA SOI
PRESS. D
LA MEND.
CITÉ.

LA SUP- remarque pour le bien des pauvres qui
FESS. DE n'est point différent du nôtre ?
LA MENDI-
CITÉ.

Ne touchons en rien à l'usage des jachères. Supposons même qu'il n'y a ni lessive des terres, ni pourritures, ni industrie capable de multiplier les engrais dans les lieux où ils sont actuellement en trop petite quantité pour supprimer l'oisiveté annuelle de la tierce portion de nos terres. Du moins seroit-il possible de trouver de quoi très-bien engraisser un petit nombre de terres qui se reposent, & de les enrichir par l'excellence de l'amendement bien loin de les exténuer, comme notre jardin demeure toujours fécond par l'amendement, & s'améliore pour plusieurs années par l'augmentation de l'amendement. Je ne demande rien de plus. Par ce moyen seul on pourra donner du pain à toutes les familles qui en manquent. Il ne faut que leur permettre de cultiver à la pioche ou autrement tantôt une légère portion de nos jachères, tantôt une autre, avec injonction d'amender fortement. Le chaume des terres & la poussière des chemins peuvent aider les premiers amas : & c'est la plus petite entreprise pour une famille, que d'assembler dans l'espace d'une année de quoi engraisser deux ou trois arpens.

Ici la délicatesse du propriétaire pourra prendre l'allarme : voyons à quel sujet. Il y a dans une lieue quarrée quatre mille fix cens quatre-vingt-huit arpens. Les bois, les chemins, les fossés & les divers emplacements défalqués, qu'il s'y trouve trois mille arpens de terres labourables que je suppose possédées par cent propriétaires. Mettons mille de ces arpens en jachères, & s'il y a deux villages sur cette lieue quarrée où se trouvent cinq familles réduites à la mendicité dans chacune des deux Paroisses, prenons cinquante arpens sur la totalité des jachères pour êtreensemencées cette année par ces dix familles. Ce seront vingt-cinq arpens en souffrance pour cinquante propriétaires. C'est un demi-arpent que chacun courra le risque de laisser cultiver aux pauvres sur sa part des mille arpens qui dorment. Est-ce pour lui un sujet de s'effrayer, sur-tout si ce demi-arpent lui est remis en bon état par l'amendement ? Peut-être cette façon seroit-elle la plus simple pour acquitter tout d'un coup votre aumône sur les lieux, en y retenant ainsi tous les pauvres par des attaches sûres, & en exigeant la tenue des chemins pour le produit des cinquante arpens pris sur vos jachères.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Ce demi-arpent vous tient au cœur : Vous voyez avec peine une main étrangère y mettre la charrue ou la faucille. On peut prendre un autre parti : que l'ouvrage se fasse par la main de votre fermier. Un demi-arpent en-sus , n'est point pour l'épouvanter : mais cent demi-arpens accordés par les cent propriétaires sur les terres qui se reposent , peuvent suffire très-abondamment pour récompenser les huit ou dix pauvres familles qu'ils tiendront occupées sur les routes.

Je sai qu'il y a des terres dont cinquante arpens seront d'un très-petit rapport : mais en ce cas le nombre des mendiâns y est assez petit , parce que les villages y sont rares ; & que ces terres étant peu recherchées , la propriété en est communément demeurée aux payfans , dont la condition se trouve par ce moyen meilleure que celle des habitans des pays les plus gras où ils ne possèdent presque rien. D'ailleurs il n'est guères de ces pays désespérés pour la culture , où l'industrie n'ait formé quelque bonne manufacture , ou autre établissement , qui en occupant des ouvriers sans nombre dans les villages des environs , répare la stérilité de la terre par des profits d'une autre

espèce. Ces différentes compensations ramènent les choses à une sorte d'égalité.

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

Les divers moyens que nous venons de proposer pour soulager les pauvres & les aider à faire quelque dépense sur les lieux où sont nos revenus, pourroient se nommer *l'aumône proportionnelle*, parce que ces secours sont en quelque sorte tarifés suivant nos baux. On peut même dire qu'ils sont plutôt une dette qu'une vraie libéralité. Nous n'avons pas droit cependant d'en demander plus à ceux dont la fortune est modique. Mais n'avons-nous rien de mieux à attendre de ceux qui vivent dans l'opulence? Ceux qui ont un grand nombre de rentes constituées seront-ils dispensés d'entrer dans le soulagement de la campagne, parce qu'ils n'y ont peut-être pas un pouce de fonds? en sera-t-il de même de ces riches Marchands qui commerceront hors du royaume; ou des gros détailliers qui font la distribution de l'Épicerie ou de la Mercerie dans toute une Province? Comme les chevelus sont la première cause de la végétation des plus grands arbres, ce sont les menus achats des petites gens de campagne qu'on peut regarder comme le premier prin-

L'aumône
proportion-
nelle.

LA SUP- cipe de la fortune des plus gros Mar-
 PRESS. DE chands, & même de la santé de tout
 LA MENDI- l'Etat. Vous ne pouvez ébranler ce che-
 CITÉ. velu, que vous ne voyez tout l'arbre
 malade & prêt à périr. Loin de laisser les
 petites gens dans la peine, c'est aux plus
 riches bourses à préparer en tout tems
 des moyens qui préviennent le renverse-
 ment des petits, ou qui les aident à se
 rétablir.

Les riches doivent donc à la Répu-
 blique quelque chose de plus que l'au-
 mônne courante, & les distinctions dont
 ils jouissent, conjointement avec la plus
 parfaite abondance, doublent sans con-
 tredire leurs obligations. Nous leur résér-
 vons l'œuvre la plus glorieuse à laquelle
 des citoyens puissent aspirer, c'est d'être
 le salut des autres dans les tems difficiles,
 & d'aller par une sage prévoyance au
 devant des grands maux, qui n'existent
 pas encore. Il est trop tard de n'y pour-
 voir que quand ils sont venus. Cette pré-
 voyance consiste de la part des plus aisés
 de chaque ville à former ce que nous
 nommerons *la société des accidens*, c'est-
 à-dire, à mettre dans une bourse com-
 mune chacun ce qu'il leur plaira d'une
 année à l'autre pour adoucir à tems les
 désordres causés à un nombre de famil-

La société
 des accidens.

les par une mortalité qui leur enlève leur bétail, par une grêle violente, par un grand incendie, par une disette inattendue, ou par d'autres calamités publiques. Cette idée est grande : elle montre parfaitement l'élévation des Dames qui l'ont pratiquée les premières à Paris, & qui, à la nouvelle de quelque désastre un peu étendu, faisoient partir un Ecclésiastique pour aller sur les lieux la bourse à la main consoler & soutenir les plus maltraités, ou les plus dénués de ressources.

Il seroit aussi nécessaire dans l'administration de cette aumône extraordinaire que dans celle de l'aumône commune, d'en mettre le produit annuel dans deux caisses, dont l'une serviroit à faire des avances à ceux qui ayant des fonds ou des baux, peuvent se rétablir & s'acquitter; l'autre serviroit à donner du travail & du pain aux familles destituées de tout support actuel.

Il se forme souvent dans nos grosses villes, ici un opéra, ailleurs une comédie stable; presque par-tout un concert qu'on soutient à grands frais, & avec grand appareil. Il n'est pas rare de voir un assez petit nombre de bons bourgeois se cottiser & former ensemble un fonds

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

de huit & dix mille livres pour pensionner les voix & les instrumens; pour acquitter la dépense de la sale, du bois, & des bougies. Le plaisir dure communément jusqu'à ce qu'il survienne une cherté générale, ou quelque autre calamité publique devant laquelle le divertissement ne sauroit tenir.

Ceux qui prennent part à ces amusemens croient se tirer du commun, & montrer un goût qui les distingue. Il ne s'agit pas d'examiner ici s'ils pensent juste. Ils sont persuadés qu'il est beau d'avoir pour toute une grande ville l'unique temple où l'on puisse entendre chanter un peu passablement les leçons de Bacchus & de Vénus. Ils envient aux habitans de Paris & de Londres le plaisir délicat d'entendre le maître du tonnerre donner en chantant ses commissions à Mercure, ou de le voir majestueusement descendre des cieux par le trou d'un plancher. Ils sont maîtres du choix de leurs plaisirs : & je n'en suis ni le juge, ni le réformateur. Mais je puis, sans les offenser, leur témoigner ma surprise de ce qu'ils ne se les donnent pas plus durables. Ces hommes sensuels qui vont la bougie à la main chercher l'entrée d'un vent coulis dans leur appartement, ne

s'avisent pas de fermer leur porte aux entreprises de la mendicité qui est toujours prête non-seulement à défigurer leurs fêtes par le contraste d'une misère hideuse, mais à les attaquer violemment sur le pavé des villes les mieux gardées. Je me plains de ce qu'ils ne savent pas être heureux, même selon leurs idées, & de ce qu'ils ne veulent pas mettre leurs plaisirs en sûreté. Il ne faut pour cela ni efforts, ni agitation : nous venons de voir qu'il suffisoit pour y parvenir de faire prendre à notre aumône la route naturelle qu'elle doit suivre. Cette légère attention à ne la laisser tomber que dans les mains des travailleurs, mettroit à l'aise la campagne & la ville : elle ôteroit tout prétexte à la fainéantise, & enrichiroit tout ensemble le petit peuple par l'occupation, les commerçans par la consommation, & les propriétaires par la maintenue inmanquable de leurs baux.

C'est une vérité sensible que notre bonheur est dans nos mains, & que pour faire fleurir tout le royaume, il ne s'agit que d'employer utilement l'immense produit de nos aumônes, ou de nos vains plaisirs. Le grand Colbert, quoique traversé par des guerres perpétuelles dans l'exécution de ses projets, suivit, autant

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

que la chose lui étoit possible, une vûe invariable dans la distribution des pensions, des ouvrages publics, & des divers établissemens qu'il proposoit à son maître. Sa maxime étoit de *semmer pour recueillir*. On peut en dire autant de l'aumône : la faire aussi abondante & aussi irrégulière que nous la faisons, ce n'est point jeter la semence dans la bonne terre : c'est la perdre de gaieté de cœur, & la placer de façon à attrouper les oiseaux voraces.

Au contraire, agir de concert & en citoyens intelligens, en remplissant nos campagnes d'ouvriers toujours occupés à faciliter les transports des commerçans & des laboureurs, c'est vraiment semer pour recueillir. La récolte seroit pour nous tous, puisque le fruit de cette distribution seroit l'embellissement universel de notre chère Patrie, & la sûreté des riches aussi - bien que le soulagement des pauvres.

Quand il s'agira de mettre du concert dans les travaux des différentes Paroisses, ou de faire des collectes pour les travailleurs, & de généraliser la régie, il se présentera sans doute des inconvéniens & des obstacles. Mais un inconvénient n'est pas une raison d'abandonner

le devoir, ni l'œuvre commencée. Un obstacle déconcerte les petites têtes, & évertue les bons esprits. La prudence & la charité savent se précautionner, fixer leurs vûes, & diversifier leurs mesures. C'est en toute chose que les commencemens sont lourds. Mais on prendra d'abord le parti de se contenter de peu, dans l'attente d'un secours plus puissant, & d'un accord plus parfait. Rien de si petit que les commencemens des plus grandes œuvres.

On hésitera peut-être sur la pluralité des avances qui paroissent devoir être faites par préférence à une Paroisse ou à une autre. On discutera s'il est mieux de rétablir un pont, ou d'achever un hôtel de ville. Il surviendra des débats entre ceux qui veulent employer les travailleurs à la maçonnerie d'un aqueduc, & ceux qui les demandent pour affermir les bords d'une rivière qu'on veut rendre navigable. Il naîtra de tems à autre des différends sur le moins utile, & sur le plus nécessaire. Il en succédera d'autres sur les moyens d'augmenter les secours. Les uns voudront un argent présent : d'autres se contenteront de l'abandon de quelques jachères au profit des travailleurs : d'autres trouveront le fonds des opérations mieux assis sur une quête ; d'autres sur des défrichemens, ou

LA SUP-
PRESS. DE
LA MENDI-
CITÉ.

sur des communes mises en terres nouvelles.

Agréables disputes ! divisions bien désirables entre citoyens ! puissent-elles devenir communes parmi nous , remplir le vuide des conversations frivoles , & prendre la place de tant de questions impénétrables !



LES DOMESTIQUES

ET

LES MERCENAIRES.

ENTRETIEN HUITIEME.

COMME nous ruinons le bien de la société en témoignant de la tendresse aux pauvres sans les faire travailler , nous renonçons à nos principaux avantages en traitant avec mépris & avec dureté les mercenaires qui sont à notre service. Les premiers sont des membres malades , dont le voisinage est dangereux pour nous ; mais que nous pouvons guérir & rendre utiles au corps , puisqu'ils n'y sont que par notre imprudente façon de distribuer l'aumône : les autres , quoique placés dans les derniers

rangs, & n'ayant d'autre recommandation qu'un peu de force ou une industrie commune, nous sont dans le vrai aussi nécessaires & aussi précieux que les membres les plus distingués. Il y a une exacte justice à réserver les premiers témoignages d'estime & de considération pour ceux qu'un vrai mérite conduit dans des places élevées. C'est l'importance du travail ou la rareté de la réussite qui a établi ces différences : elles servent à encourager les talens : mais la juste subordination où l'on tient les serviteurs, les manœuvres & les artisans, ne nous dispense, ni de les aimer, ni de les ménager. Nous le devons par raison & par intérêt.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

La force qui est leur partage les mettroit en état de passer du dernier rang au premier, & de faire la loi aux autres s'ils le vouloient entreprendre. L'histoire est pleine des événemens funestes qui ont puni les airs de hauteur & les traitemens injustes : mais quand ceux qui remplissent les derniers rangs sont sûrs d'être traités avec équité & avec affection, alors bien loin de se rendre redoutables & de s'attrouper pour devenir nos maîtres, ils se prêtent à tout ce que nous demandons d'eux : ils s'offrent à nous défendre. Ils font eux-mêmes les

L E S instrumens que la société employe pour
DOMESTI- les retenir tous dans leur état , malgré la
Q U E S E T légèreté des uns, & les emportemens des
L E S M E R-
C E N A I R E S . autres. Ce sont eux qui construisent les remparts , qui gardent les prisons , qui ferment les portes & les barrières que nous opposons à la violence & à l'invasion extérieure , comme aux complots & aux séditions du dedans. Plusieurs d'entr'eux ont besoin d'un mors , pour réprimer leurs saillies ; & ce sont eux qui le préparent. Ce qu'ils font pour nous , communément n'attire point notre admiration : mais pouvons-nous refuser l'amour & la reconnoissance aux services innombrables par lesquels les hommes les plus grossiers contribuent au bonheur de nos jours ?

Nous avons à nous défendre tout de bon d'une illusion assez commune où nous jette le commerce des personnes polies , & la douceur même de notre éducation. Nous attachons trop de mérite aux manières & à l'extérieur. Nous imitons les petits chiens de chambre qui se déclarent toujours pour les beaux habits. Les belles apparences fixent d'abord nos attentions & emportent tous les témoignages de notre estime : ce qui nous expose à mettre en honneur de

vraies pagodes , & à laisser les hommes solides au rebut. Démêlons donc le mérite personnel & la valeur des talens au travers des dehors. Là est le vrai mérite, où est le travail & le service réel de la société.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

Tous les ans il sort de nos campagnes des troupes de jeunes gens , qui , sans avoir d'autre avance que des bras & un peu de bonne volonté, se dispersent dans les familles accommodées , où ils sont admis & pour ainsi dire incorporés , à condition de prendre sur eux l'exécution des menus ouvrages domestiques , & de procurer à leurs maîtres , par cette décharge , le loisir nécessaire pour des travaux plus importants. Il dépend de nous ou de les dérouter par nos bizarreries , ou de nous les attacher par un commandement plein de modération & de dignité. S'ils apprennent à joindre la taciturnité & l'ordre à la fidélité , nous assurons alors notre repos en assurant leur état , & en les regardant comme une partie de la famille. Mais la bonté de leur caractère fera toujours leur ressource la plus sûre, Tel est le privilège de l'affection , qu'elle ne sauroit se montrer sans plaire : & elle peut rendre les serviteurs si aimables à leurs maîtres , que

Le service
des Domestiques.

**LES DOMESTIQUES ET LES MÉR-
CENAIRES.** sans être héritiers , ils ne laissent pas
d'avoir quelque part à l'héritage.

Les Domestiques qui nous servent
s'affujettissent à notre commandement ,
de manière à se dégager d'un moment
à l'autre , s'ils se croient malheureux ,
ou s'ils voyent une porte ouverte qui
les mène à un état supérieur. Dans
leur servitude volontaire ils sont vrai-
ment libres , puisqu'ils le deviendront
aussi-tôt qu'il leur plaira de l'être : &
cette pensée qui adoucit toutes les pei-
nes de celui qui sert , peut beaucoup ra-
battre des hauteurs ou des caprices du
Maître. Celui-ci n'est pas toujours si di-
strait & si plein de lui-même , qu'il n'ap-
perçoive le bonheur qu'il a d'être bien
servi.

Tous les services qui nous sont offerts
aujourd'hui par des personnes libres ,
étoient autrefois rendus par des esclaves
qu'on achetoit & qu'on traitoit comme
des bêtes de charge. Leur condition avoit
cela d'affreux , qu'ils ne pouvoient chan-
ger ni d'état , ni de place , & n'étoient
maîtres de finir leurs peines que par le
désespoir , ou par une fuite qui étoit
communément punie du dernier sup-
plice. Mais cette odieuse inégalité qui
soumèt un homme , ses enfans , tous

leurs services & même leur vie au ca-
 price d'un autre homme, a été extrême-
 ment adoucie & changée par l'esprit de
 l'Evangile.

LES
 DOMESTI-
 QUES ET
 LES MER-
 CENAIRES.

La Philosophie avoit senti cette énorme disproportion d'un homme à un autre : mais elle n'y avoit pu porter de remède , parce que la Philosophie n'a que des paroles ou des vraisemblances , sans aucun motif qui persuade. Le Mahométisme , loin de s'opposer aux rigueurs de l'esclavage , l'a fait servir à sa domination & à ses infâmes cupidités. La seule Doctrine Chrétienne , sans loi & sans efforts , a d'abord assuré la vie & les alimens aux esclaves comme aux personnes libres. Elle a rendu le corps de l'esclave aussi respectable que sa vie. On peut dire que l'esclavage n'a pu tenir devant le Christianisme. Il est vrai que l'Evangile n'a pas d'abord rompu tous les fers , parce qu'il n'a pas touché à l'ordre du monde : mais il a procuré la sécurité, les bonnes mœurs, l'affection, enfin presque par-tout la parfaite liberté , à ceux qu'il admettoit dans ses fêtes à une table commune , comme étant également les enfans d'un même père , & appelés au même héritage. L'adoucissement de l'esclavage que la raison n'a pu opérer ni osé

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES. tenter parmi les nations les plus spirituelles & les plus polies, est devenu l'ouvrage de la douceur chrétienne : l'esprit du Libérateur l'a opéré, même parmi les peuples les plus barbares, & les plus jaloux des droits du souverain *despotisme* qu'ils croyoient avoir acquis sur les peuples vaincus.

Les Mercenaires,

Tous ceux qui nous servent ne viennent pas se ranger auprès de nous, ni nous demander une retraite dans nos demeures. Ceux que nous y admettons en qualité de Domestiques, & qui nous deviennent chers à proportion de leur assiduité & sur-tout de leur affection, ne font presque rien pour nous en comparaison de ceux qui travaillent au dehors. Nos serviteurs couvrent la terre, & c'est une espèce de prodige que la multitude des routes par lesquelles il nous arrive de tous les lieux circonvoisins & de chez les nations les plus reculées toute sorte de secours & de commodités. Les choses ont été disposées par la Providence, comme si nous étions chacun à part, le centre ou la fin du travail de tous les autres hommes. Une infinité de Mercenaires s'occupent continuellement de nos besoins : & quoique nous ne leur donnions qu'une récompense passagère,

gère, quoique nous ne les mettions en œuvre qu'une seule fois en un mois, en une année, ou même dans toute notre vie; ils étudient nos goûts & nos besoins: leur gloire est d'y conformer leur travail, même sans nous connoître. Ils préparent avec inquiétude de quoi contenter les habitans d'une autre Province: j'ai presque dit d'un autre monde. Ils façonnent & conservent chez eux nos provisions: ils attendent quelquefois très-long-tems le salaire de leurs journées, & se voyent souvent réduits à une oisiveté involontaire. Mais l'abondance d'un jour supplée à l'indigence d'un autre jour: ils savent que si ce n'est pas moi qui ai recours à leur industrie, ce sera vous ou un tiers, & qu'on vient à eux tôt ou tard. La certitude de l'avenir est ce qui les tranquillise: & l'agrément de l'indépendance, la douce liberté, ce puissant charme de tous les cœurs, suffit pour les dédommager des plus rudes fatigues, & pour les accoutumer aux travaux même les plus abjects. Epargnez aux pauvres la domination & l'incertitude: il n'est rien que vous n'en puissiez attendre. Jugez-en par les traits suivans.

Deux ou trois mille Enfans élevés dans les roches du Dauphiné & de la

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

Les Sava-
yards.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

Savoie, font leurs adieux en automne à leurs parens , & se distribuent dans les villes de France, d'Italie & autres avec deux broffes & une ratissoire pour tout équipage. Comme ils ne connoissent point de félicité comparable à celle de manger du pain, ils dépensent peu : & trouvent moyen de retourner au printemps, chacun avec un louis d'or de profit. Ces trois mille louis répandus dans des vallées où l'on ne connoît presque ni le commerce, ni l'argent, vont tout d'un coup vêtir trois mille familles entières d'une étoffe dont elles se contentent, & leur livrer la provision de sel dont elles ont besoin pour leur table & pour leur bétail. Leurs herbages leur fourniront le reste *.

L'Auvergne & le Limosin remplissent la France & l'Espagne de moissonneurs & d'aide-maçons, dont plusieurs s'élèvent ensuite d'un degré. Après avoir gâché le plâtre & porté l'oiseau, ils

* Les Habitans des Alpes ne se contentent point de saler abondamment leurs fromages, pour en rendre le commerce plus sûr; mais ils présentent à la main une petite poignée de sel à chaque vache avant que de la traire, ce qui relève extrêmement le goût de son lait, & lui épargne plusieurs maladies. Ce petit présent est un droit qui lui est acquis & réglé par la coutume; aussi la vache ne livre-t-elle son lait qu'à cette condition : *Schencker, iter Alpinum.*

prennent goût à la coupe des pierres ou à la maçonnerie. Quelquefois ils deviennent observateurs : ils apprennent à discerner les meilleurs matériaux de chaque pays , & les mélanges les plus ténaces. Recherches utiles ! Découvertes plus intéressantes & plus accessibles que la ténuité de l'Eter, ou les propriétés de quelque ligne courbe qui ne fera jamais d'aucun usage ! Mais nos grands Physiciens se plaisent peu sur la terre , & la maçonnerie de nos bâtimens de toute espèce , qui devroit faire une des plus belles parties de notre Physique , est à peu de chose près , abandonnée à des mercénaires sans principes & sans pénétration.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

Les aides-
maçons.

En voici d'autres qui s'enfouissent tous les jours dans les entrailles de la terre , & qui n'en reviennent que le soir. Ils y passeroient la nuit même , s'ils n'étoient contraints de respirer un air plus pur , & de venir partager avec leur famille le pain qu'ils lui gagnent en renonçant à la clarté du jour.

Les Carriers
& tous ceux
qui travail-
lent sous ter-
re.

C'est ce travail qui tire du vaste magasin que Dieu a mis sous nos piés les masses de pierres, les blocs de marbre, l'ardoise & toutes les pièces qui construisent ou qui couvrent les grands bâti-

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

mens. C'est ce travail obscur qui nous livre l'or & tous les métaux , le sel gemme , ou seulement l'eau qui en a rongé les dehors , le soufre , le charbon de terre , la tourbe , la marne & toutes les matières fossiles qu'on trouve propres à fertiliser les terres ; enfin le diamant & toutes les pierreries. Pendant qu'une partie des travailleurs est occupée à fouir , à piquer , ou à faire des transports ; une autre partie détourne à force de bras & de machines le cours de la nappe d'eau dont les pluies pénètrent la terre , & qui s'y sourient sur les lits d'argile qu'elle rencontre.

Ce travail est immense par le nombre des hommes qu'il occupe , & par celui des commodités dont il nous enrichit. Nous jouissons par eux de ce que notre globe nous fournit de plus beau ; & peu s'en faut cependant que nous ne les regardions avec indifférence & avec dégoût , comme une sorte de gros insectes qui se retirent sous terre.

On est surpris que l'homme qui connoît la beauté du ciel & le prix de la lumière , puisse passer ainsi la plus grande partie de sa vie dans la noirceur d'un

souterrain. J'ai quelquefois demandé à ceux que je voyois sortir des carrières , s'ils étoient contents de leur sort. L'un d'eux me répondit , que leurs yeux se faisoient à ce reste de lumière qui leur venoit par l'ouverture : il ajouta qu'ils vivoient contents , parce qu'ils étoient sûrs du travail qui donnoit à vivre à leurs familles , & qu'on étoit toujours bien où l'on n'éprouvoit point de contradictions. C'est donc évidemment la certitude du profit , & une juste liberté qui pourront toujours obtenir des peuples les travaux les plus rudes , & faire valoir leurs avantages naturels.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MÉR-
CENAIRES.

Il ne faut point de motifs plus puissans , pour conduire d'autres légions de manœuvres dans le fond des forêts. Là dans la vie la plus solitaire & la plus sauvage , ils s'exercent à servir des hommes qu'ils ne verront jamais , ou de qui ils seront méprisés dès qu'ils en seront aperçus. Rien de plus taciturne , ni de plus opiniâtre que leur travail : les uns ébranlent à coups de coignée les grandes piles d'arbre qu'on leur a désignées par l'empreinte du marteau de la maîtrise ; & les mettent sur le côté. Les autres les ébranchent & les écarriënt pour en faire les énormes poutres qui serviront

Les Buche-
rons.

**LES DOMESTIQUES ET LES MÉR-
CENAIRES.** à écraser & à égoûter les grands tas de
raisins, ou qui serviront à piloter dans
les terrains mouvans, ou qui deviendront
l'appui des planchers & des charpentes,
ou qui seront la quille & la base des
grands vaisseaux dans les constructions
de Brest ou d'Amsterdam. Plusieurs des
plus beaux troncs ou des maîtresses
branches feront débités en planches, ou
par la patience des scieurs de long, ou
par le travail expéditif d'un moulin à
scier *.

* Voyez-en
la Figure to-
me V.

Plusieurs de ces bucherons sont em-
ployés à ménager dans les branches tor-
tueuses, ou des varanges, que nous pour-
rions nommer les côtes & la carcasse des
vaisseaux; ou des ceintres & toutes les
courbes nécessaires au travail du menui-
sier & du charon. Plusieurs sont employés
à tailler à part les arçons & les divers
supports que les bourelliers garniront en
étoupes & en cuir pour en faire des selles
de montures, ou des colliers pour les bê-
tes de charge. Dans un autre quartier
de la forêt on prépare ou des manches
pour les outils de toute espèce, ou des
lattes & des cerceaux, ou des ralons pour
les souliers; ou enfin la plus humble &
en même tems la plus saine de toutes les
chaussures.

Les habitans des bois sont occupés dans un autre canton à débiter le mairain, c'est-à-dire, à refendre le chêne en douves de poinçon, ou le hêtre en goberges *, nouvel objet d'un commerce immense qui fournit la matière des cuves & des cuviers, des sceaux & des boisseaux, des tonnes & des vaisseaux de toute jauge.

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES:

Le mairain.
* Menues
planches.

Quelle obligation n'avons-nous pas à d'autres familles aussi solitaires qui se consacrent au service des verreries ou des forges ?

Les serviteurs
des forges &
des verreries.

Sont-ce des cyclopes ou des hommes qui entretiennent le feu dans ces grandes piles de bois élevées en pains de sucre au milieu des taillis nouvellement abattus ? Ils y admettent l'air par les ouvertures dont ils criblent la croûte de terre qui couvre le monceau de bois. Ils les bouchent ensuite pour éteindre subitement le bois qui s'est converti en charbon ; & qui ayant perdu son eau, sans perdre ses matières combustibles, servira commodément à ceux des ouvrages de fonderie, de cuisine, ou de chymie, où il faut un feu substantiel & peu de flamme.

Les Charbon-
niers.

Si nous quittons le fond des bois pour reprendre les grandes routes, & que nous nous transportions aux passages des

LES
DOMESTI-
QUES ET
LES MER-
CENAIRES.

grandes rivières ou dans les ports des villes maritimes, quelle agitation! quelle fourmillière de monde! combien de bras en action! combien d'épaules chargées! combien de voitures en branle! tous ces efforts & tous ces mouvemens reviennent à un but général, qui est de nous rendre la vie plus douce, en nous préparant ce qui nous manque. Certain philosophe guérit autrefois l'Athénien qui croyoit que tout ce qui entroit au port Pirée étoit à lui; mais il y auroit une philosophie très-agréable & très-fondée, à nous persuader que notre satisfaction & la fourniture de nos besoins sont l'objet très-réel des mouvemens de la société. En sorte qu'on peut fort raisonnablement appliquer au corps de la république, ce qui a été dit avec tant de grandeur du corps de l'Eglise. Tout ce que Dieu y a mis de graces, de talens, de dons, de fonctions, & de ministères, sont des biens qui appartiennent réellement à tous les Fidèles qui la composent. *Omnia* 1. Cor. 3. 22. *vestra sunt*. Il est de même très-littéralement vrai que tous les travaux de la société, les plus obscurs comme les plus honorables, sont nos richesses, & que nous y trouvons tous la matière d'une juste & nécessaire reconnoissance.

La même vérité se justifie jusqu'au-delà des mers : deux hommes séparés par deux mille lieues d'intervalle s'occupent réciproquement l'un des besoins de l'autre. C'est pour nous qu'on passe la ligne, & qu'on affronte les glaces du Nord. Je n'insisterai point sur les manœuvres pénibles auxquelles s'engagent librement des armées entières de matelots ; ni sur les services forcés de ces malheureux qu'on enchaîne sous les rames des galères, pour leur faire rendre à la société par leurs angoisses & par leurs sueurs ce qu'ils lui ont ôté par leurs crimes. Cette compensation est juste : mais le plus grand avantage de cette disposition qui réserve les travaux excessifs aux scélérats, c'est de les épargner au vrai citoyen, & d'imiter la conduite de celui qui se sert de la malice des hommes pour procurer le bien.

Tous ces marins qui semblent abâtardis par leur séparation du corps de la société, font un effet réjouissant & en même tems très-instructif dans certaines peintures où on les met en contraste avec quelques petits maîtres qui introduisent une compagnie de Dames dans un vaisseau. L'un de ces derniers affecte de faire badiner les franges, les brillans, & les

LES DOMESTIQUES ET LES MARCHANDISERS. freluches de sa veste contre le farrot d'un mouffe, occupé à soutenir le couvercle d'une caisse. L'autre dans une attitude de danseur, sourit en montrant à la compagnie son escarpin à talon rouge côte-à-côte des deux énormes souliers qu'un matelot tient exactement rangés à la parallèle, en attendant le signal pour travailler au cabestan. Par-tout se trouve la pensée du peintre, qui est d'une part d'établir de jolies figures, & de l'autre de nous faire estimer des hommes solides qui gouvernent avec activité ce qu'on leur confie, & qui mettent bonnement toute leur gloire à se rendre utiles.

En voici d'autres plus sédentaires, mais aussi actifs. Ils ne traversent point les mers : mais ils préparent ce qu'on y transporte. Combien de mains employées dans Saint-Domingue, ou dans la Jamaïque, à faire macérer dans les baquets d'eau les feuilles de l'indigo, & à nous en recueillir le sédiment pour faire notre bleu, & la première base de la plupart de nos teintures. Combien d'autres mains employées au Mexique à recueillir la cochenille sur les feuilles massives de l'*Opuntia*, & à faire mourir par le feu cette punaise dont le corps fait un fond de couleur plus vermeille que les galles ou

excrescences du chêne vert des Pyrénées, qu'on nomme si improprement la graine d'écarlate. Tout un peuple de Nègres couvre les terres de la Martinique, & s'y occupe ou à confire le citron, ou à exprimer de la canne à sucre, ce sel délicat qui est un fondant si propre à corriger l'âcreté ou l'amertume de bien des viandes & de bien des boissons. D'autres régions de Nègres écrasent en terre-ferme la graine des gousses du cacao. D'autres dans les mines du Brésil réparent l'épuisement de celles de Pégu & de Golconde. D'autres continuent au Pérou & au Chili à nous envoyer les riches métaux dont la source est tarie en Espagne & diminue de jour en jour en Orient. Les régions de deçà & de delà le Gange nourrissent des journaliers sans nombre qui moulinent la coque du cotonnier, pour séparer la bourre d'avec la graine, ou qui dévident les cocons de vers à soies, ou qui vont recueillir pour nous les graines, les écorces, les racines, les terres colorées, & toutes les matières végétales ou fossiles qui nous donnent des teintures & des remèdes. On n'aura point de peine à comprendre combien il y a de mains occupées en Amérique à cueillir, à sécher, à tordre, & à pulvériser le ta-

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES. bac , quand on voudra jeter les yeux sur le nombre des mains qui , jour & nuit , font usage de cette poudre. C'est aujourd'hui un des plus grands exercices de la société. L'inquiétude dans laquelle on verroit tomber tout d'un coup les petits & les grands par la simple soustraction du tabac , nous fait comprendre vivement combien la fourniture de quantité d'autres besoins ou plus pressans , ou plus raisonnables, rend notre vie dépendante du travail de ces mercénaires sur qui nous ne daignons pas laisser tomber nos yeux.

LES GENS D'ARTS ET DE METIERS.

ENTRETIEN NEUVIEME.

Nous ne sommes pas seulement riches des productions de la terre : nous commençons à nous convaincre que nous le sommes presque également du travail de nos semblables, & que si nous avons lieu de nous féliciter de tout ce que la

nature enfante pour nous d'une année à l'autre, nous pouvons prendre une complaisance aussi légitime dans toutes les opérations de la société. Nous en avons trouvé les premières preuves dans les services innombrables des serviteurs & des plus humbles mercénaires qui expédient pour nous tant d'ouvrages, non-seulement dans nos demeures, mais d'un bout du globe à l'autre. Ce qui se fait au Grand-banc, à Potosi, à Moka, ou dans l'Isle d'Amboine, ne nous intéresse pas moins que la propreté qu'on entretient dans notre appartement.

Elevons-nous d'un degré, & de l'ordre des mercénaires, passons à celui des gens d'arts & de métiers. Voyons dans leur industrie les raisons que nous avons de les estimer, & dans leurs services innombrables, les nouveaux motifs qui nous portent à rectifier notre façon de penser à leur égard.

Tous ceux qui ne sont pas astraits à un travail manuel ont coutume de mettre une distance infinie entre eux & les gens de métiers. Ils attachent à cet état une idée de bassesse, & le mépris qu'on en fait est universel. Celui qui dresse un contrat de vente ou qui va signifier un exploit, croiroit se méfalloir s'il donnoit

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉR.

sa fille en mariage à celui qui fait des souliers, ou à celui qui taille une robe. Il peut y avoir de bonnes précautions dans la tournure d'un exploit ou d'un procès-verbal. Il peut assurément se trouver beaucoup de prudence dans l'emploi des formules du protocole. Mais ces talens n'attirent point l'admiration, & elle ne peut se refuser à l'industrie qui nous fait une belle commode ou une excellente pompe.

Nous abordons en cérémonie un homme chargé du recouvrement de quelques droits, & à peine daignons-nous saluer un laboureur ou un jardinier à qui nous devons la jouissance des fruits de la terre. Ce désordre n'est pas nouveau : il s'est toujours introduit dans les républiques les plus policées, à mesure que le luxe y introduisoit un faux goût de délicatesse.

* Scipion
Nasica. Va-
ler. Maxim.
l. 7. c. 5. n. 2.

Celui des Scipions * qui déclara la guerre à Jugurtha, brignoit, étant encore jeune, la place d'Édile Curule, & parcouroit suivant l'usage, le lieu de l'assemblée où se trouvoient les Tribus rustiques, aussi-bien que celles qui résidoient à Rome. Il saluoit l'un, disoit un mot d'honnêteté à l'autre, & serrant les mains à un laboureur de sa connoissance, il ne put s'empêcher de plaisan-

ter sur les durillons dont il les sentit couvertes. Nous autres, dit-il, nous ne marchons que sur nos piés : auriez-vous pris la coutume de marcher aussi sur vos mains ? Ce mot lui coûta cher : en un instant il passa de bouche en bouche & arriva jusqu'aux derniers rangs. Toutes les Tribus, piquées de s'entendre reprocher leur amour pour le travail, n'eurent qu'une voix pour donner l'exclusion à ce railleur, que la mollesse de la ville avoit rendu dédaigneux & impertinent.

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.

La plûpart de ceux qui exercent quelque métier, sont si accoutumés parmi nous à être mis de côté & à ne recevoir aucune marque de caresse ou de distinction, qu'on leur trouve un air de gens entrepris, ou une sensibilité extrême, quand des Magistrats, des Ecclésiastiques, ou d'autres personnes de marque veulent bien lier conversation avec eux, ou leur parler comme à des concitoyens & comme à des hommes libres. Ils le sont en effet, & notre façon de traiter l'artisan nous deshonore. Il en est tel qui saura nous faire rougir de nos airs impérieux. J'ai eu la satisfaction d'en voir un se sentir, & déconcerter un petit-maître qui le tutayoit. Oui, lui dit-il froidement, j'ai ce que tu demandes. Mais il

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT. faut savoir si c'est du fin que tu veux ; ou du commun ? Tu n'as qu'à dire. On te l'apportera.

Les droits de la subordination , pour être justes , n'ont jamais autorisé personne à parler aux artisans comme à des esclaves. Nous pourrions leur inspirer quelques sentimens d'honneur , & encourager leur industrie , si nous paroissions seulement sentir ce qu'ils valent , & leur parler avec douceur. Mais nous serons toujours fort éloignés de les former & de nous les attacher , soit par le mépris que nous faisons de leur personne , soit par l'ignorance où nous sommes tous de ce que leur art a de plus beau , & c'est même cette ignorance qui nous rend indifférens.

Désordre dans nos connoissances.

Occasion de nos méprises.

Lorsque notre raison commence à éclore , on nous parle six ans de suite du futur en *rus* & du supin en *um* , sans nous dire un mot de la beauté des arts ni de l'industrie des métiers qui sont les soutiens de notre vie. Quand notre raison se fortifie , on l'adresse à des maîtres qui lui démontrent avec apprêt que nous avons un corps , & qu'il y en a d'autres autour de nous ; ou qui passent les heures & les journées entières à lui prouver comme quoi de deux propositions con-

tradictoirement énoncées sur un futur possible qui n'arrivera point, l'une est dès à présent déterminément vraie, & l'autre déterminément fausse. Ce qu'on a le plus négligé, c'est de nous apprendre à bien distinguer les productions du globe que nous habitons, les liens qui unissent tous les peuples dont il est couvert, & les travaux dont ils s'occupent. Tous tant que nous sommes nous avons vû tourner les aîles d'un moulin à vent, & la roue d'un moulin à eau. Nous savons qu'on y écrase du blé, ou qu'on y pulvérise des écorces. Mais la structure nous en est inconnue, & peu s'en faut que nous ne confondions un charpentier avec un bucheron. Nous portons tous une montre dans notre poche. Mais connoissons-nous l'artifice de la fusée sur laquelle la chaîne s'enroule ? Connoissons-nous l'usage de la ligne spirale qui accompagne le balancier ? Il en est de même des métiers les plus communs. On n'en fait que le nom. Au lieu de nous assurer une raisonnable connoissance du commerce & des arts, qui sont la douceur & l'ornement de la société dans laquelle nous avons à passer nos jours, nous nous piquons d'atteindre aux finesse du quadrille, ou nous nous

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.

enfonçons dans la solitude pour comparer la gravitation de trois planètes disjointes avec l'attraction des trois mêmes attelées à la file. S'il se trouve peu de solidité dans le choix de nos plaisirs, il y a probablement encore plus de désordre dans nos études. Nous courons après ce qui fait du bruit : & les personnes les plus sensées avouent ensuite qu'elles regrettent encore plus le tems qu'elles ont donné au Newtonisme qui les laisse dans les mêmes ténèbres, que celui qu'elles ont mis à apprendre le quadrille qui les amuse quelquefois.

Un père ou une mère de famille, un supérieur de Communauté, un Commerçant, un Avocat, un Magistrat, ceux qui gouvernent les peuples ou qui dirigent les consciences, tous se peuvent passer des monades de Leibnits & des caractères de l'écriture Algébrique : mais il n'en est aucun qui ne s'acquittât mieux de son emploi, à mesure qu'il acquerrait une juste connoissance des arts & des métiers qui occupent la multitude. C'est une espèce de philosophie mille fois plus estimable que des systèmes dont l'inutilité est le moindre défaut.

Origine de la
diversité des
Arts.

Quelques Philosophes, considérant cette variété de travaux & d'inclinations

qui distinguent les hommes , en ont rap- LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.
porté la cause aux seules dispositions du
corps qui les dominent , & en ont tiré
des objections contre la spiritualité de
l'ame ; plus empressés selon leur ordina-
re , à décider sur la nature des choses
que Dieu ne nous montre pas encore ,
qu'à nous faire voir & adorer cette main
savante , qui en réglant les différences
des esprits comme celles de nos besoins,
a préparé toutes les attaches du grand
corps de la société.

D'autres se sont avisés de dire que la
diversité des Arts étoit venue du discer-
nement , par lequel la philosophie avoit
observé les besoins du genre humain &
les moyens d'y pourvoir. La seule cause
dont ils n'ont point parlé étoit la pre-
mière qu'ils devoient voir.

Si nous avons à tems des souliers ,
du linge , une étoffe , ou une bougie ;
ce n'est point parce qu'il y a des Philo-
sophes sur la terre. Ils ne nous ont ap-
pris ni à blanchir la cire ni à manier la
navette. Ils sont communément dans des
sphères fort éloignées de nous : ou s'ils
s'abaissent jusqu'à juger des instrumens
qui nous servent , c'est pour dire qu'il
y manque ceci ou cela , & nullement
pour les remplacer par de meilleures in-

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.

ventions. Les chefs de colonies ont attroupé des artisans , & les législateurs ont donné des reglemens aux différentes professions. Mais les artisans , comme les besoins ont devancé les colonies : & le législateur qui régloit l'exercice des talens , n'en étoit pas pour cela l'inventeur. La prudence humaine emploie ce qu'elle a reçu , non ce qu'elle a créé. Philosophes , ne vous arroyez rien. Si vous pouvez revendiquer des choses qui vous soient propres , ce sont les opinions inutiles , & les questions interminables. Nous devons tout à une sensible Providence , qui n'a nullement compté sur vous pour faire le partage des travaux nécessaires à la société ; mais qui a su y pourvoir efficacement par la riche diversité qu'elle a mise dans les esprits. En effet , on n'invite point un esprit lourd à se charger de la conduite des grandes affaires , ni un beau génie à élaguer les arbres d'une forêt. La diversité des esprits précède nos besoins , & comme Dieu est auteur de nos besoins , il est le vrai auteur des différentes dispositions qui se trouvent propres à y pourvoir.

Il a rendu son œuvre immanquable par une seconde précaution. De peur

que le besoin, l'intérêt, & le tempérament de chaque particulier ne fussent pas encore suffisans pour ménager & pour perpétuer les différentes espèces d'ouvriers nécessaires dans le corps du genre humain, Dieu a inspiré à tous les enfans une disposition à imiter ce qui les frappe. Nous la regardons comme un badinage de nulle conséquence, & elle est dans le vrai une inspiration des plus salutaires du Créateur, puisqu'elle nous pourvoit constamment des métiers les plus utiles, & qu'elle remplit les professions les plus abjectes comme les plus brillantes. Un enfant conçoit une idée avantageuse de ce qu'il voit faire à son père. Il le suit pas à pas & continue sa profession. S'il la quitte, c'est parce qu'une industrie supérieure a fait impression sur lui, & qu'il se sent des aîles capables de l'élever plus haut. On peut dire que l'imitation nous procure encore plus de bien que l'invention, puisque celle-ci ne se montre que de loin à loin : au lieu que l'autre est de tous les pays & de tous les jours.

LES GENS
D'ARTS ET
DE MÉT.

Pourquoi les
enfans imi-
tent tout.

Si de la première & unique origine de tant de métiers si utiles, nous voulons descendre à ce qui s'y trouve de plus curieux, (& c'est souvent le plus

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

entendre le jeu des machines en elles-mêmes , il est fort à propos d'en avoir vû d'abord la figure sur le papier , avec l'énumération & l'usage des pièces. Il a souvent suffi de faire appercevoir à la jeunesse la structure & l'effet de ces instrumens qu'elle voit presque toujours en gros & en courant ; pour lui inspirer le goût des mécaniques , & pour développer les talens qui ont produit par la suite des inventions propres à expédier en peu d'heures & sous l'inspection d'une seule personne , ce qui occuperoit un grand nombre d'ouvriers & prendroit un tems infini.

QUESTION.
S'il faut per-
mettre les
machines ex-
péditives.

Je crains que des hommes de mérite & zélés pour le bien des pauvres ne m'intentent ici un procès. Il ne faut , diront-ils , ni inspirer ce goût , ni permettre l'introduction des machines qui abrègent l'ouvrage. Si l'on présente à M. le Prevôt des Marchands une invention qui pût livrer par jour les vingt-cinq mille muids d'eau demandés pour la fourniture de Paris , on tireroit du réservoir commun les canaux nécessaires pour distribuer l'eau dans toutes les rues & jusques chez les particuliers. Ce seroit donc réduire un grand nombre de porteurs d'eau à la mendicité. Veut-

on

on faire usage d'une machine ingénieusement inventée pour faire remonter sous les ponts de Paris ou autres , à l'aide de trois ou quatre hommes seulement , les bateaux les plus chargés , & qu'il ne les passent qu'à l'aide d'un plus grand nombre d'hommes & d'une vingtaine de chevaux ? Vous vous délivrez , il est vrai , de bien des clameurs , de bien des frais , & même de plusieurs risques. Mais vous allez ruiner des familles qui avoient fait l'entreprise de fournir les hommes & les chevaux.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Cette maxime de rejeter l'usage d'une excellente invention , quand elle peut troubler l'état actuel d'un nombre de particuliers , pour être avancée par des personnes respectables , n'en est pas moins destituée de justesse. Elle est même extrêmement dangereuse. Elle est sans justesse , puisque si on l'avoit suivie , nous serions privés encore aujourd'hui du ministère des pompes & des fouleries , des machines à scier , & de beaucoup d'autres. Il n'est point de travail plus nécessaire , ni qui revienne plus fréquemment que celui de briser le blé. Si la maxime que nous examinons avoit eu lieu au septième siècle , lorsque l'invention des moulins à eau s'introduisoit

*Voyez l'In-
stit. d'un
Prince.*

*Voyez les
moulins ,
Tome I.*

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

par-tout , on auroit dit avec autant & plus de droit : Que vont devenir ces esclaves & ces familles innombrables que nous employons au travail de la meule ? A quoi les mettrons-nous pour les garantir de la faim ? On s'est toujours passé de moulins à eau : nous nous en passerons bien encore. Si la maxime qui défend de remplacer plusieurs bras par un instrument simple , avoit eu lieu au quinzième siècle quand l'Imprimerie commençoit à présenter ses services , on auroit dit & on a dit , sans doute : Ce nouvel art est pernicieux ; il va faire des paresseux sans nombre. Que veut-on que deviennent tant de Religieux qui gagnent honorablement leur vie à copier les bons livres ?

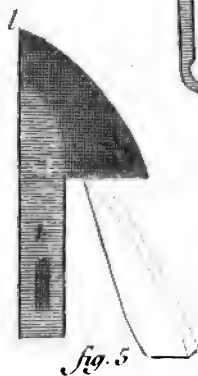
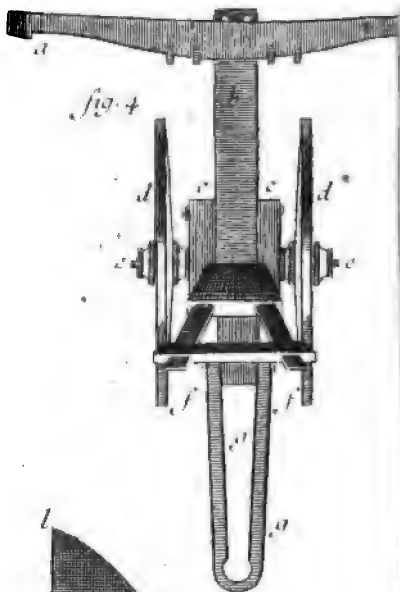
Ceux qui raisonnoient alors ou qui raisonnent aujourd'hui de cette sorte , n'ont pas fait attention à une importante vérité , qu'il faut sur toute chose faciliter le travail de l'homme ; que c'est-là l'intention de celui qui l'a pourvû d'industrie ; que rejeter les découvertes de l'esprit de l'homme , c'est mépriser les présens de Dieu ; qu'enfin il y a toujours un grand nombre d'ouvrages très-nécessaires qui ne se font pas , & auxquels il faudroit appliquer les bras dont

le service est remplacé par des machines. Après l'invention du moulin, de la pompe, & de l'Imprimerie, on a vû sans doute bien des esclaves, bien des copistes, en un mot bien des bras sans emploi. Mais ce surcroît de personnes désœuvrées mit bientôt la société en état d'entreprendre & d'exécuter ce que des ouvrages plus pressans lui faisoient négliger malgré elle. Ceux qui portoient l'eau apprendront à filer ou à bêcher : ceux qui copioient les livres peuvent apprendre à les relier, ou à mener la presse, ou à fondre des caractères. Comment peut-il y avoir des bras croisés pendant qu'une infinité de besoins nous poursuivent ? Il y aura toujours plus de routes à entretenir, plus de chaussées à relever, plus de prairies à arroser dans la sécheresse, plus de digues à opposer à l'effort des grandes eaux, plus de terres à remuer, plus de transports à faire, en un mot plus de travaux ouverts pour le service du public ou du particulier, qu'il n'y aura d'ouvriers en état d'y suffire : & le refus que fait un homme de gagner sa vie par un travail certain, sera toujours le discernement du scélérat ou du fainéant punissable, d'avec le citoyen de bonne volonté.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

La maxime qui défend l'introduction des instrumens expéditifs, n'est pas seulement pernicieuse en employant sans nécessité beaucoup d'ouvriers dont on auroit un extrême besoin ailleurs, elle l'est encore par son opposition au progrès des vraies sciences, qui consistent dans la connoissance de nos avantages & des moyens qui nous en facilitent la jouissance. C'est à quoi doivent tendre nos observations, nos mathématiques, & nos mécaniques : mais on leur ferme la porte, & on rallentit le desir de s'y distinguer, en les décrivant comme dangereuses, ou en défendant d'exécuter par l'action des élémens, ce qui s'opère par les bras de la multitude.

Il se trouve par cette remarque que le danger de traverser le progrès des sciences rentre dans le danger de nuire à la société, & qu'un de ces dangers n'est point différent de l'autre, ce qui est faire des sciences le plus grand éloge qu'il soit possible d'en faire. Si la science des nombres & celle des forces mouvantes ont jamais paru belles & dignes d'applaudissemens, c'est lorsque la meule, qui occupoit tant de monde, commença à tourner sous le souffle de l'air ou au courant des eaux ; c'est lorsque



a

la grue & le cabestan rendirent de très-petites forces victorieuses de la résistance des masses les plus énormes ; c'est partout où deux hommes apprirent à faire en se jouant ce que vingt-quatre exécuteroient mal en se couvrant de sueur. Jetons un coup d'œil sur les machines les plus communes qui facilitent l'apprêt de notre nourriture : la charrue vient la première en tour.

PLANCHE PREMIÈRE,

La charrue des environs de Paris.

Fig. I. La charrue vûe de côté.

a L'épars, où l'on attache les chevaux.

b Le têtard, ou le timon qui est traversé par l'essieu.

c Les échantignoles : ce sont deux petites pièces de bois pareillement traversées par l'essieu, & posées de part & d'autre du têtard pour le fortifier. *Voyez c c Fig. 4.*

d Les roues. Le profil n'en montre qu'une.

e Le bout de l'essieu qui traverse le têtard, & les moyeux des roues.

f La sellette, appuyée sur le têtard vers l'essieu. Elle est composée de deux montans qu'on nomme épées, & d'une

LA NOUR- traverse qui soutient le haut de la haie.
RITURE DE Le profil cache ici un montant derrière
L'HOMME. l'autre. *Voyez d Fig. 2.*

g Le chignon, pièce de bois coudée, & formant deux bras. Le coude embrasse la haie. Les deux bras viennent s'attacher aux deux côtés du têtard avec deux chevilles de fer. Le coude peut être arrêté à différens points de la haie par un boulon & une rondelle de fer. *Voyez g Fig. 4.*

h La haie, longue pièce de bois appuyée sur la sellette *f*, embrassée par le chignon *g*; soutenant le coutre *i*; emmanchée dans l'érançon *n*, & appuyée sur le cep *k*, par deux chevilles intermédiaires * *.

i Le coutre, monté sur la haie.

k Le cep, pièce platte qui soutient tout le train de derrière.

l Le demi soc monté sur le cep. Le soc entier ou tranchant à droite & à gauche est en usage dans bien des Provinces : il fatigue un peu plus les chevaux en soulevant deux mottes de terre à la fois. Le coutre fend la terre perpendiculairement. Le soc la tranche & la soulève horizontalement.

m L'oreille, planche courbée & qui va en s'élargissant pour emporter & pour

renverser de côté la terre que le coutre & le soc ont coupée en différens sens. Cette planche est appuyée sur l'oreillon, petite pièce de bois qui, d'un bout, est emmortoisée dans le cep & tient aussi à l'étauçon par une longue cheville. *Fig. 3.*

n Le mancheron, composé de l'étauçon qui porte sur le cep, & de deux manches qui tiennent de part & d'autre à l'étauçon par deux chevilles mises en travers. *Voyez la Fig. 3.*

Fig. 2. La charrue entière vûe par devant.

a L'épars.

b Bout du têtard.

cc Les deux roues.

d La fellette.

e La haie.

f L'oreille.

Fig. 3. Le train de derrière, contenant le cep *k*, l'étauçon *n*, les deux manches & l'oreille.

Fig. 4. Le train de devant séparé de la haie.

a L'épars.

b Le têtard.

cc Les échantignoles.

dd Les roues.

ee L'effieu.

f La fellette.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

g Le chignon , séparé de la haie.
Fig. 5. Le soc *l* , monté sur le cep
k , avec la trace de l'oreillon & de l'oreille.

Il y a deux manières de labourer , l'une à oreille dormante , l'autre à oreille mobile. Quand le laboureur trace son premier sillon , l'oreille qui accompagne le soc , doit être posée , non vers le dehors de la pièce qu'il laboure , mais vers le dedans , pour y renverser la terre : ce qui se fait plus exactement avec un demi soc , qu'avec un soc entier qui soulève la terre des deux côtés à la fois. Le laboureur arrivé à la fin de son premier sillon , veut-il en tracer un second à côté du premier , & pulvériser la terre en la rejetant dans le premier , puis continuer les mêmes allées & venues ? Il laisse cette fois l'oreille posée du même côté , fait aller ses chevaux dans un sens contraire au précédent , & marchant toujours à côté de la première fosse , l'oreille de sa charrue y rejette presque toute la terre qu'il en avoit tirée. Pour tracer le troisième sillon de manière qu'il en fasse rouler la terre dans le second , c'est une nécessité qu'il déplace l'oreille en la tirant de ses attaches , & qu'il la transporte de l'autre côté

du soc, afin qu'en remontant le long de la seconde fosse, cette oreille y verse la terre qui sort du troisième sillon. Quand il ouvrira le quatrième, il faut qu'il ait ramené l'oreille du côté du troisième, s'il veut le combler à son tour. L'oreille doit donc changer de place d'un voyage à l'autre, en continuant à faire les sillons de suite & côte à côte.

D'autres sont dans l'usage de construire leur charrue à oreille dormante, & ne déplacent rien. Le laboureur ouvre son premier sillon l'oreille en dedans ou du côté de la pièce qu'il cultive. Au lieu de faire la seconde fosse en côtoyant la première, il la va tracer à l'autre lisière du champ s'il est peu large; ou s'il l'est trop, à une distance qui n'augmente point le travail des chevaux. Il double ce sillon en montant à rebours, & en le suivant côte à côte sans rien changer à sa charrue. Il revient ensuite travailler sur le bord intérieur du premier sillon. Par ce mouvement l'oreille de sa charrue se présente de manière à y rejeter la terre qui en est sortie. Si de-là les chevaux passent vers les sillons de l'autre lisière, à mesure que le soc soulève la terre du nouveau fossé qu'il trace,

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

l'oreille la détourne & la pousse dans le fossé voisin. Sans jamais changer de place , l'oreille se trouve en état de rendre de part & d'autre le même service , tant que le laboureur tourne en dedans. Il rapproche peu-à-peu les sillons , de manière qu'ils viennent se confondre en un au milieu de sa pièce & à égale distance des deux lisières.

Le gouvernement & l'industrie de l'homme marchent toujours de compagnie. On les trouve sensiblement unis jusques dans cette multitude, innombrable d'instrumens qu'il a imaginés pour préparer ses diverses nourritures, & dans la proportion admirable qu'il met entre le service & l'effet.

Invitons la Physique à descendre du haut des sphères célestes où elle se plaît , & à prendre sans dédain quelque connoissance des opérations d'une boulangerie , ou d'une cuisine qui attirent si peu ses recherches. Ce n'est pas que je fasse des vœux pour voir jamais notre cuisine sous la direction des Philosophes. Les changemens sont dangereux & peut-être n'y gagnerions-nous point : mais le motif de cette invitation n'est autre que leur intérêt. Ils trouveront dans ces arts , quoique communs & grossiers ,

des pratiques si justes, qu'on feroit tenté de croire qu'elles sont l'ouvrage de quelque génie extraordinairement éclairé qui auroit pris soin d'en faire des leçons au genre humain. Ils appercevront bientôt par l'ignorance où l'on est communément de la raison de ces pratiques, qu'elles sont le fruit des épreuves réitérées & non d'une science qui en ait d'abord prévu les effets. Les Philosophes y trouveront donc un vrai magasin d'expériences faites, & propres par leur certitude à tenir lieu de principes dans les choses où la lumière nous est refusée.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Les arts communs sont les vrais secours de la philosophie.

Il pourroit y avoir ici pour eux un autre profit à faire. Si le simple tâtonnement a suffi à des esprits du commun pour nous procurer tant d'instrumens commodes & de méthodes sûres; à plus forte raison des esprits pénétrans & attentifs, s'ils vouloient s'occuper des besoins ordinaires de la société, pourroient-ils la servir par des conséquences mieux tirées de l'experimental, par des précautions plus fines, & même par de meilleures pratiques, ou par de plus belles inventions.

Ils pourront s'y convaincre à chaque pas, & par des preuves sans nombre, de la vérité de cette maxime capitale

LA NOUR- que *nos raisonnemens nous dirigent mal*
 RITURE DE quand *ils préviennent l'expérience de nos*
 L'HOMME. sens : mais qu'ils réussissent très-bien quand
 ils la suivent.

C'est ce qu'on apperçoit d'abord dans le discernement que nous savons faire des nourritures qu'on peut prendre crues & telles que la nature nous les apprête, d'avec celles dont nous sommes obligés d'ébranler toutes les parties par la cuisson, pour faciliter d'autant le travail de l'estomac sur elles, & la sécrétion des sucs nutritifs qu'il en faut extraire.

Règle de la
 cuisson de
 toutes les
 nourritures.

La même vérité se découvre dans les divers degrés de force ou de durée que nous donnons au feu. Qu'avons-nous de mieux pour en régler l'extrême inégalité, que le sentiment expérimental du point, en deçà duquel les sucs bien-faisans ne sont pas encore suffisamment défunis, & au-delà duquel ils sont dissipés par le feu & irréparablement perdus pour nous.

Le pain sans
 levain.

La première de nos nourritures, le pain, peut donner lieu à des observations également utiles à l'avancement de la Physique & au soulagement de la société. D'où peut provenir la qualité malfaisante de ce pain lourd & massif qui a été cuit aussi-tôt après le simple mélange

de la farine & de l'eau ? Pourquoi au contraire un autre pain sera-t-il savoureux & d'une digestion facile , si avant de le pétrir on a commencé par y inférer un morceau de pâte aigrie & d'un goût détestable ?

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Remettons-nous au tems où le hasard voulut qu'un reste de vieille pâte mêlé avec la nouvelle fit trouver le pain beaucoup meilleur , & allons consulter la Physique spéculative pour savoir si elle approuvera dans notre nourriture l'insertion d'une nature altérée & tirant sensiblement à sa corruption. Il y a grande apparence que dans un pareil cas le raisonnement nous auroit plutôt réduits à l'usage de la bouillie , du gruau , & des gallettes , que de nous accorder un pain si suspect. Gardez-vous bien , auroit dit la Philosophie , gardez-vous de suivre l'avis de vos sens. L'odorat & le goût vous trompent : écoutez la raison pure , & elle vous détournera du pain levé qui flatte votre palais.

Que c'eût été là sa réponse , on peut en juger par celle qu'elle fit au siècle passé quand on lui demanda si l'on pouvoit utilement substituer la levûre , c'est-à-dire , l'écume de la bière , à l'usage du levain. En prenant son raisonnement

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

pour règle , la Philosophie décida que cette écume seroit pernicieuse au public. Cependant , la Police d'accord avec l'expérience , permet à ceux qui font le meilleur pain , d'employer la levûre , & à ceux qui le mangent , de s'en trouver très-bien.

Si au contraire notre raison veut marcher à la suite de l'expérience , combien d'inductions très-utiles à tirer de ce travail de l'air , qui étant d'abord affaîlé & comprimé dans la levûre refroidie , & dans une pâte aigre ; ou resserré à dessein par différentes mouillures dans le levain qu'on employe d'un jour à l'autre : s'élargit ensuite au premier accès du feu qu'on lui présente , ou de celui qui sort de la main de l'ouvrier ; puis soulève avec ce secours la pâte entière , & y commence une défunion de principes qui sera perfectionnée par la cuisson , & achevée par l'action de l'estomac.

Chaque opération nouvelle va faire naître de nouvelles questions. Le blé moulu & passé au bluteau s'est divisé en trois ou quatre manières différentes , savoir la fleur , la farine moyenne , le son ou la grosse enveloppe du blé , & les recoupes , c'est-à-dire , cette écorce blanche intérieurement appliquée à la grosse ,

& qu'on en détache si l'on veut, par le retour du son dans le bluteau. Le son est le partage des animaux les plus vils. La condition des hommes n'en est pas fort différente, quand on prétend les faire vivre de recoupettes, uniquement propres à exercer la main de l'amidonnier. Celui-ci employe utilement une matière de rebut, plutôt qu'une farine nourrissante, à faire la poudre qui sèche & détache les cheveux, à faire l'empois & d'autres colles; enfin à fournir aux teinturiers des poudres préparatoires & non colorantes. Mais quel est l'usage le mieux entendu qu'on puisse faire de la fleur & de la farine moyenne? Est-ce la fleur qui donne le pain le plus parfait? Est-ce le mélange de ces deux corps qui rend le pain plus salulaire? Le goût des distinctions ne fait-il pas également tort au riche & au pauvre? Au pauvre, en retranchant de son pain l'esprit & la fleur qui en rendroit les sucres plus légers & plus agissans; au riche, en mettant sur sa table un pain dont le grand mérite est pour l'œil; un pain presque sans corps, gonflé d'eau & peu propre à fortifier son tempérament par des sucres vigoureux? Ne mèt-on point trop d'art & de recherche dans la préparation du

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

pain, en désunissant deux principes que la nature avoit mis ensemble pour s'entraider mutuellement ? Et ne peut-on pas juger de la supériorité du pain où l'on fait entrer la fleur & la farine substantielle, par le concours de la saveur parfaite qu'on y éprouve, & de la bonne constitution de ceux qui en font usage ? L'Auteur de la nature ne semble-t-il pas ici s'être conduit par des vûes semblables à celles qu'il a suivies dans l'assemblage des principes du vin ? Il a mis en effet dans le raisin le plus noir une première goutte spiritueuse & légère, qui, étant seule, fait le vin blanc; & une seconde plus substantielle qui lui donne du corps, & le teint par degré; mais qu'il est peut-être mieux de ne point séparer d'avec l'autre, afin que la première volatilise la seconde, & que la liqueur substantielle serve de frein à la spiritueuse.

On achèveroit l'analogie en montrant que comme le dernier jus qui s'exprime au pressoir des enveloppes du raisin & du bois même de la grappe, est une liqueur d'autant plus revêche, malgré son beau rouge, que la pression a été plus poussée; de même les écorces du blé les plus légères & les mieux déta-

chées de la grosse en peuvent imposer par leur blancheur, mais ne sont plus qu'une poudre de nulle valeur, à proportion qu'on les tient séparées des deux corps de farine, qui sont ensemble le solide & le spiritueux de la nourriture.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Quand nous présentons nos diverses nourritures à l'action du feu, si on les y expose à nud & immédiatement, les dehors s'endurcissent en forme de croûte, ou se raccornissent par manière de parchemin, selon la nature des tissus. L'effet de cette enveloppe est de retenir quelque peu les sucs nutritifs que le feu commence à déloger ou à mettre en désunion. Mais comme cette croûte augmente que par la destruction de ce qu'on cuit, & qu'elle s'ouvre de toute part en se charbonnant à proportion de la durée ou de l'activité du feu, on s'est rendu maître de cet élément en le bridant par l'interposition tantôt de l'eau, tantôt de l'huile, ou de l'huile & de l'eau ensemble; & l'on varie l'emploi de ces fluides selon la nature des viandes qu'on y veut cuire, ou selon l'espèce des sucs que l'on en veut tirer.

Quelquefois nous ne prétendons obtenir qu'un volatil délicat que nous faisons passer d'un simple ou d'un aromate

Infusions.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

dans l'eau chaude à l'aide du plus petit bouillon. Prolongez-vous , doublez-vous ce premier degré de chaleur ? vous ne tenez plus rien ; & l'esprit est déjà bien loin. C'est ainsi qu'une main novice s'attire des reproches d'avoir servi sur la table de sa maîtresse une compotte manquée ; ou un ragoût d'une saveur amère. Elle prend la résolution de mieux réussir une autre fois , & pour n'y faire faute , elle pousse au bouillon le plus vif la canelle , le basilic , le clou ; ou la muscade. Quelle est sa surprise de trouver qu'au lieu de mettre plus d'agrément dans ce qu'elle avoit à cœur , elle a augmenté l'amertume & les plaintes ! elle se redresse enfin sur le modèle d'une cuisinière intelligente , qui ne distribue ses aromates que sur les dernières fins de la cuisson.

C'est par une suite de la même observation , qu'une légère infusion de rhé conserve cette odeur de violette qui réjouit la tête ; & qu'une aussi légère infusion d'aurone ou de baume violet réjouit la bouche & l'estomac : au lieu que ces liqueurs poussées à un nouveau bouillon perdent leurs esprits & se chargent d'une teinture âcre , étrangère à nos besoins , & peu amie des entrailles.

C'est par la même raison que la bière blanche , pour avoir peu bouilli , se trouve plus gracieuse & plus spiritueuse que la rouge ; mais d'une garde difficile en été , qui est le tems où on la demande. La chaleur , qui comme on peut s'en convaincre par le thermomètre , perce alors jusqu'au fond des tonneaux & des caves communes , cause dans la liqueur un travail promptement suivi de l'écoulement des volatils du houblon qui en faisoient le mérite. La bière rouge qui en est d'autant plus dépouillée qu'elle a beaucoup bouilli , tempère son amertume par une plus grande abondance de sucS nourrissans qu'elle détache à loisir de la farine d'orge : ce qui la rend plus proportionnée aux besoins des gens de travail , & beaucoup plus de garde que la blanche en été.

Faute de connoître les momens des évaporations , combien voit-on arriver de méprises dans ce qui sort de l'apothicairerie ? Ce travail abandonné à des domestiques indifférens , ou gouverné par des maîtres qui n'ont que la routine , peut d'un moment à l'autre laisser partir la portion aromatique par laquelle un simple étoit estimable , même y développer des sucS malfaisans jusqu'à con-

LA NOUR- RITURE DE L'HOMME. vertir en un vrai poison ce qui avoit été très-sagement ordonné ; ou tout au moins faire manquer par l'inutilité du remède des momens qu'on ne retrouvera plus.

La viande étuvée ou bouillie.

La même expérience qui a épié le moment de la suffisante infusion , gouverne avec une égale certitude par le degré & par la juste durée du feu , soit l'emmortissement de la viande qu'elle veut attendrir sans la trop dépouiller de son suc ; soit la saveur des potages où elle laisse écouler les premiers jus de la viande étuvée , sans les abandonner ensuite à un feu indiscret ; soit la richesse des consommés qu'elle extrait d'une viande qui se réduit par ses pertes en un marc inutile. Plus la Physique voudra suivre ces opérations , plus trouvera-t-elle à s'instruire & à nous servir. C'est à une observation très-récente que nous sommes redevables des bouillons épaissis en tablettes que le voyageur peut , dit-on , transporter par-tout , & délayer en un instant quand il est pressé , ou pris au dépourvû.

Les consommés.

Les bouillons en tablettes.

L'usage des sucs gras dans la cuisson des viandes.

Si l'eau est un frein utile pour guider prudemment l'activité du feu , on tire des secours fort supérieurs de l'huile & de toutes les matières onctueuses dont

on enveloppe ce qu'on veut cuire. Toutes les mains qui se mêlent de cuire les viandes, soit en les rotissant, soit en les mettant en ragoût, ont coutume, sans en savoir la raison, de les piquer de lard par dehors, ou de les en traverser de loin à loin par dedans; ou de les arroser de fucs huileux & bien fondus; ou de les y plonger d'abord en commençant par les faire passer au poëlon; ou de les cuire totalement à la simple friture; ou enfin d'envelopper les plus belles pièces de viande de papier huilé, pour les cuire à la broche ou autrement. L'intention de nos cuisiniers dans ces opérations est de donner, disent-ils, du goût aux herbes, aux racines, & aux viandes qu'ils apprêtent, ou de donner à celles-ci une couleur égale. Ils en diversifient sans doute l'œil & la saveur par la diversité des méthodes. Mais le fruit principal & l'effet universel de ces enveloppes onctueuses qui ne ferment point l'entrée au feu, est d'emprisonner & d'arrêter les meilleurs fucs, tant les volatils que les nutritifs, qui se trouvent dans les légumes ou dans les chairs des animaux; c'est d'y faciliter l'ébranlement des fucs sans en permettre la sortie; c'est bien moins d'y mettre une saveur étran-

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

gère , que de bien conserver celle que la nature y a mise. Mais cette huile qui retient en brassières toutes les parties les plus succulentes & les plus salubres , vient-elle à s'ouvrir elle-même & à céder au feu qui l'écarte ; les suc s'envolent de compagnie , la perte en est irréparable , & il ne reste qu'une viande desséchée , & sans mérite comme sans goût.

Tant que l'art du confiseur , & celui du cuisinier ne tendent qu'à donner un étui à l'esprit d'un aromate , au jus d'un fruit , ou au suc d'une viande , pour n'en rien laisser perdre , ils nous mettent en main les présens même du Créateur presque dans leur simplicité , & nous en pouvons user avec confiance comme avec sobriété , parce qu'ils laissent subsister la sage composition du grand Ouvrier. Mais il y a un art séducteur qui se mêle de faire des composés de différentes matières dont il ne connoît pas le fond , & qui masque des principes mal assortis , sous l'amorce d'une faveur agréable en l'y rendant dominante ; mais qui porte ensuite le trouble & le ravage dans nos corps , quand ces principes mis en dissolution n'ont plus de frein qui les arrête , &

Danger des
ragoûts com-
posés , & de
la multiplicité
des viandes.

1. 1.
 2. 2.
 3. 3.
 4. 4.
 5. 5.
 6. 6.
 7. 7.
 8. 8.
 9. 9.
 10. 10.
 11. 11.
 12. 12.
 13. 13.
 14. 14.
 15. 15.
 16. 16.
 17. 17.
 18. 18.
 19. 19.
 20. 20.
 21. 21.
 22. 22.
 23. 23.
 24. 24.
 25. 25.
 26. 26.
 27. 27.
 28. 28.
 29. 29.
 30. 30.
 31. 31.
 32. 32.
 33. 33.
 34. 34.
 35. 35.
 36. 36.
 37. 37.
 38. 38.
 39. 39.
 40. 40.
 41. 41.
 42. 42.
 43. 43.
 44. 44.
 45. 45.
 46. 46.
 47. 47.
 48. 48.
 49. 49.
 50. 50.
 51. 51.
 52. 52.
 53. 53.
 54. 54.
 55. 55.
 56. 56.
 57. 57.
 58. 58.
 59. 59.
 60. 60.
 61. 61.
 62. 62.
 63. 63.
 64. 64.
 65. 65.
 66. 66.
 67. 67.
 68. 68.
 69. 69.
 70. 70.
 71. 71.
 72. 72.
 73. 73.
 74. 74.
 75. 75.
 76. 76.
 77. 77.
 78. 78.
 79. 79.
 80. 80.
 81. 81.
 82. 82.
 83. 83.
 84. 84.
 85. 85.
 86. 86.
 87. 87.
 88. 88.
 89. 89.
 90. 90.
 91. 91.
 92. 92.
 93. 93.
 94. 94.
 95. 95.
 96. 96.
 97. 97.
 98. 98.
 99. 99.
 100. 100.

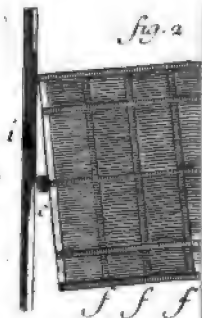
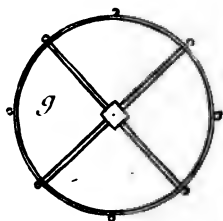
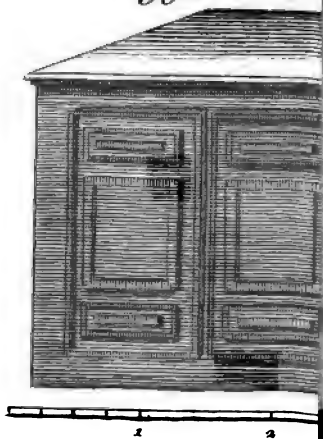


fig. 1



2 pu'ils sont chassés les uns contre les autres par le feu des viscères.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Ce désordre qui vient presque infaillement à la suite des ragoûts recherchés & trop composés, peut être également occasionné par les ragoûts les plus simples, quand le nombre en est trop multiplié. Les droits de la simplicité sont les mêmes par-tout : on se trouve bien de la respecter dans l'éloquence, dans la peinture, dans la musique, dans les meubles, & dans les parures. Les insultes qu'elle reçoit dans les beaux arts, sont tôt ou tard suivies du ridicule : mais celles qu'on lui fait dans l'usage des nourritures, sont punies par des maux réels.

PLANCHE SECONDE.

Le Bluteau.

Fig. I. a Le coffre à bluter.

b La trémie, & la cage qui la porte.

c L'augèt suspendu à des cordelettes, pour pouvoir être secoué, & pour ébranler par cette secousse le pié de la masse de farine que la trémie soutient.

d L'ouverture du coffre qui reçoit la farine.

e La barre, qui, étant poussée par les rayons de l'étoile, tire l'augèt par une ficelle, & que l'augèt ramène quand il

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

peut reprendre sa place par son propre poids. La barre joue librement sur un clou qui l'arrête par le bas au-devant du coffre.

f La manivelle avec son soleil ou étoile, dont chaque rayon pousse la barre en passant & la laisse revenir en s'échappant, ce qui donne autant de nouvelles secousses à l'augè & à la farine qui s'y présente. Cette manivelle s'emboîte sur l'extrémité de l'arbre du bluteau qui roule dans le coffre.

Fig. 2. Le corps du bluteau.

a La manivelle vûe de profil.

b La même avec son étoile, vûe de face.

c L'arbre.

d Le bluteau, composé d'un arbre tournant, de plusieurs cerceaux, & d'une enveloppe d'étamine, de soie, ou de laine, ferrée ou à claire voie, selon qu'on veut la farine fine ou grosse.

e La barre.

fff Les cerceaux.

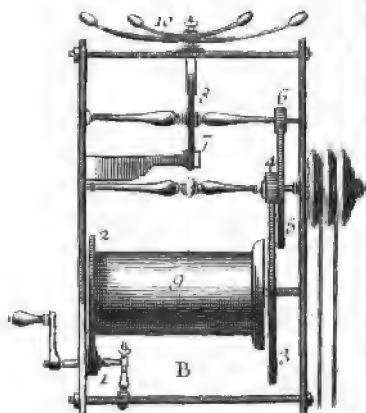
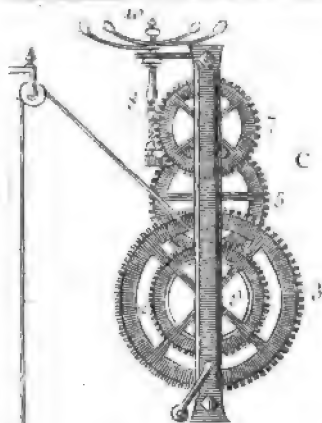
g Un cerceau vû de face avec les traverses qui le soutiennent.

hh Les baguettes de longueur qui tiennent les cerceaux en état.

i Le fond du coffre où est une grande ouverture par laquelle le son s'élance hors du bluteau.

On





On pourroit être surpris de ce que la masse de farine dont la trémie est pleine, ne s'éboule point par le bas, & de ce qu'elle se laisse au contraire gouverner, en ne tombant à la fois qu'en une très-petite quantité. Toute la farine se peut concevoir comme partagée en une multitude de colonnes qui présentent perpendiculairement sur les parois de la trémie. La seule colonne du milieu, en passant par l'ouverture inférieure, pèse fortement sur l'augèt quand il s'arrête. Elle ne s'échappe par le léger intervalle qui est entre le pié de la trémie & le fond de l'augèt, qu'autant qu'elle est ébranlée par les secousses de l'augèt.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

PLANCHE TROISIÈME.

Le Tourne-broche.

A. Le tourne-broche en place, avec son poids mis à l'écart par deux poulies de renvoi.

B. Le tourne-broche vû de profil.

1 La clef pour le remonter.

2 La petite roue dont toutes les dents foulent un ressort qui obéit & les laisse passer dans le sens contraire à la chute du poids, mais qui les arrête de l'autre.

3 La grande roue.

Tout VI.

T

L'ANOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

- 4 Le pignon de la seconde roue.
- 5 La seconde roue dont l'arbre porte la noix.
- 6 Le pignon de la roue de rencontre.
- 7 La roue de rencontre qui enfile les pas de la visse.
- 8 La visse sans fin.
- 9 Le tambour d'où la corde du poids se déroule.
- 10 Le volant qui, étant emporté par le cylindre de la visse, sert à proportion de la longueur de ses bras, & des masses de plomb ou des aîles qui les terminent, à modérer l'échappement des premières roues, & à retarder la chute du poids.
- 11 Le poids.
- 12 La noix avec sa corde, qui communique le mouvement à l'autre noix de la broche.

Le rapport des tours du volant à ceux du tambour est facile à trouver. Si la première roue qui emporte le tambour & laisse filer ou échapper la corde qui tient au poids, porte soixante dents, & engrenne dans un pignon de dix, elle fera un tour pendant que la seconde roue avec son pignon en fera six : puisque les dix dents du pignon engrennent six fois pour parcourir les soixante. Si la seconde roue a cinquante dents & engrenne dans

un pignon de cinq , la roue de rencontre fera dix tours contre un de la seconde ; puisqu'il faut dix fois cinq pour épuiser cinquante. Mais la seconde fait six tours contre un du tambour : donc la roue de rencontre fera six fois dix tours ou soixante contre un du tambour. Si la roue de rencontre a cinquante dents , chaque dent parcourt un pas de la visse. Or chaque pas de la visse emporte une révolution du cylindre , & un tour du volant. Ce sont donc cinquante tours du volant contre un de la roue de rencontre , & cinquante fois soixante ou trois mille contre un du tambour. Celui-ci peut avoir quatre pouces de diamètre , & dévider un pié de corde par tour. Si la chute du poids est de douze piés , douze révolutions du tambour en feront faire trente-six mille au volant. Les tours de la broche sont comme ceux de la seconde roue qui la mène par son essieu. Mais la seconde fait six tours contre un du tambour. Donc la broche tourne soixante-douze fois , pendant que le tambour fait douze révolutions , & le volant trente-six mille.



LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

PLANCHE QUATRIÈME.

Le tourne-broche à fumée.

A. Coupe du devant d'une cheminée, où le tourne-broche à fumée est en place. La flamme rend la fumée agissante. Celle-ci pousse les feuilles ou les lames du volant qu'elle trouve toutes également inclinées sur son passage. Elle ne peut s'échapper qu'en les entraînant. Toutes les feuilles du volant reculent du même sens, & font marcher l'essieu qui les assemble. Celui-ci fait tourner une lanterne dont les fuseaux emmènent les dents d'un rouet. L'essieu du rouet porte une noix, qui, avec sa corde ou sa chaîne, produit l'effet du tourne-broche ordinaire.

B. Coupe du travers de la cheminée, montrant la barre qui porte l'essieu du volant. Le volant vû de profil, & le rouet vû de face.

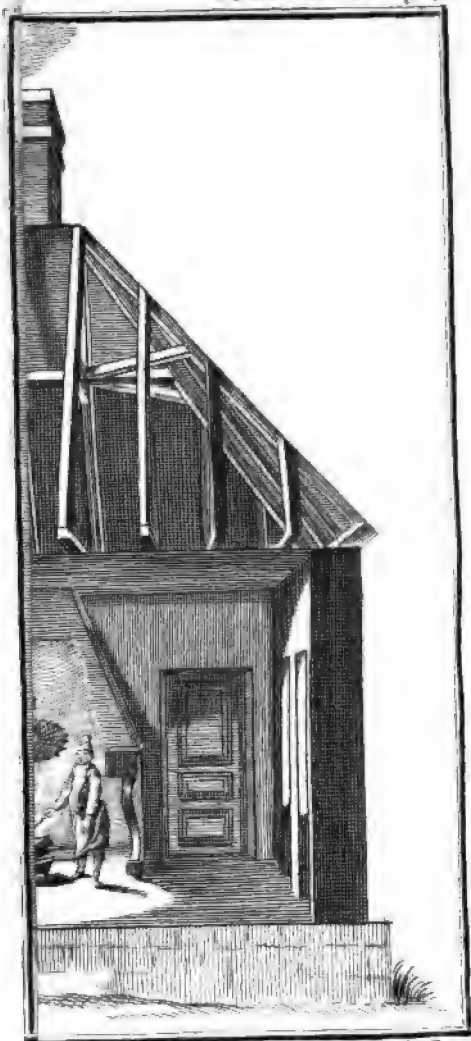
C. Le volant & le rouet de profil.

D. Le volant vû de face.

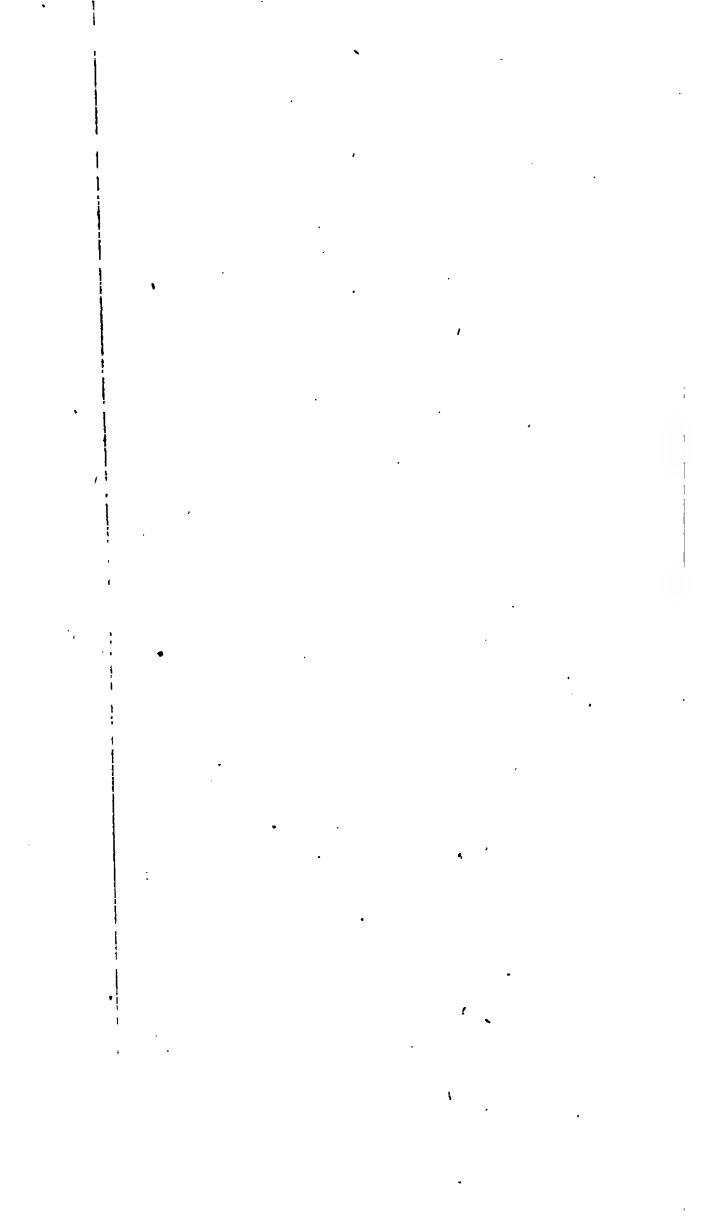
Les bâtimens de graduation.

Mémoires de
M. du Pin,
Fermier gé-
néral.

Le sel étant un élément des plus nécessaires à l'homme, ce qui en facilite l'acquisition est précieux à la société. Nous avons déjà remarqué que pour tirer le sel de l'eau de mer, on dispo-
soit des aires ou bassins de terre glaise



Gravé par J. P. Le Bas.



qui ont beaucoup de superficie & peu de profondeur. On y introduit l'eau de la mer par des rigoles sous le soleil le plus brûlant. La chaleur, l'air & le vent, détachent & subtilisent la surface de cette eau. Le sel ébranlé, mais plus pesant, retombe & se crystallise, comme une glace qu'on brise : voilà le sel qu'on tire des côtes de la mer. La nature n'a pas privé de ce secours ceux qui demeurent loin de la mer. Quelquefois ils en trouvent sous terre des tas d'un volume immense, que l'on nomme sel gemme. Quelquefois ils trouvent sous terre des eaux qui ont rongé de pareils tas, & qu'ils assemblent dans des puits, d'où ils les tirent pour les faire évaporer à force de feu. Le sel reste après l'évaporation.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Mais le bois étant devenu rare, on a essayé d'en diminuer la dépense, & l'économie en a été poussée fort loin par les bâtimens de graduation, puisque sept mille tonneaux ou muids de sel, du poids de 650 l. chacun, qui auparavant emportoient une consommation de trente-deux mille cordes de bois, s'exploitent aujourd'hui avec cinq mille. Le bâtiment de graduation, dont on ne connoît point l'inventeur & dont le plus ancien modèle se trouve à la saline de Soultz en

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.

Alsace , sur le chemin de Strasbourg à Mayence ; consiste en une halle toute à jour de 20 à 25 piés depuis la cuve d'eau salée jusqu'à la sablière , & partagée selon la salure forte ou foible de cette eau , en un nombre plus ou moins grand de divisions ou de travées , qui sont les espaces d'une poutre à l'autre. Chaque travée est remplie en entier , & jusqu'en haut de grandes masses de fascines. L'eau tirée des puits salans & amenée dans une cuve au pié de la halle , est élevée par des pompes au haut de la première travée , où elle est distribuée dans des augèts de quatre ou cinq pouces de large & d'une pareille profondeur. Ils sont disposés selon la longueur du bâtiment , & percés de six pouces en six pouces par de petits robinets qui distillent cette eau sur le tas de fascines , & ne l'y laissent échapper que par gouttes. Cette eau tourmentée & incisée à l'infini au travers de tous ces menus branchages , y acquiert pour ainsi dire la ténuité de l'évaporation. L'ouvrage s'expédie encore mieux quand un vent gaillard se mèt de la partie , & emporte une grande partie de ces eaux divisées , en passant obliquement à travers les fascines. Les parties qui demeurent unies au sel en suivent le poids & se pré-

cipitent par cascade de perpendiculaire en perpendiculaire , & de brin en brin , jusqu'au bassin destiné à les recevoir. On les relève avec d'autres pompes dans les augèts & dans les fascines de la seconde travée , où elles acquièrent une plus forte salure par une nouvelle dissipation de l'eau douce. Elles passent ainsi selon le besoin jusqu'à une sixième & une septième division. Par ce moyen , sans dépense & dans trois jours de la bonne saison , une livre d'eau salée , qui , au sortir du puits , contiendra un degré quelconque de salure , par exemple , le poids d'un gros , en peut acquérir vingt & vingt-cinq ou même trente fois autant en arrivant dans le bassin de la septième travée , & rendre à la crySTALLISATION qui s'opère enfin par le feu , le poids de quatre onces de sel.

LA NOUR-
RITURE DE
L'HOMME.



L'HABIT DE L'HOMME.

ENTRETIEN ONZIEME.

IL y a bien des animaux , qui , de même que l'homme , savent se donner un logis : mais il n'y a que lui qui s'habille.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

L'expérience la plus universelle nous apprend que toutes les nations policées , de tout tems & par-tout , ont regardé la coutume de se couvrir , comme une bienfaisance qui étoit indispensable , même lorsque l'air le plus calme & le plus tempéré ne les obligeoit à aucune précaution. La raison & la connoissance du désordre que l'homme éprouve en lui-même , le disposent , sans doute , à employer le secours des peaux & des tissus propres à lui donner une enveloppe. Mais la raison , chancelante & inégale comme elle est , n'auroit pas suffi pour établir une aussi constante uniformité. Ni les caprices de l'esprit humain , ni les raisonnemens des philosophes n'ont jamais amené les nations à une méthode générale. La coutume de s'habiller vient de plus haut. Ce que le caprice & la philosophie ont pu faire , ç'a été de raisonner sur l'ancienne règle , & d'essayer quelquefois d'en secouer le joug. Aussi voyons-nous que les nations qui se sont séparées de l'ancien corps de la société , en ont laissé affoiblir les idées parmi elles , & n'ont voulu , peu-à-peu , ni règle , ni assujettissement. Il en est donc des habits , comme des sacrifices & des assemblées de religion. La source en est commune & aussi ancienne que le monde.

Il n'y a que l'exemple d'Adam & de ses enfans qui ait pu perpétuer ces choses parmi les familles innombrables qui en sont descendues ; & il ne faut pas être plus surpris que quelques-unes y aient dérogé , qu'on ne l'est qu'elles soient tombées dans une affreuse barbarie en faisant bande à part. Car si l'homme trouve dans la société les soutiens de la vie animale , c'est aussi dans la société qu'il trouve les vrais supports de sa raison.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

L'Ecriture nous fait l'histoire des habits. Le premier état du monde n'en demandoit point , & la seule ordonnance du Créateur , fondée sur le désordre de l'homme , les rendit nécessaires. Toutes les Nations célèbres , dont nous avons connoissance , en proportionnant leurs habits aux impressions actuelles du chaud & du froid , ont conservé un respect invariable pour la bienséance. Les loix du besoin changent : mais celles de la modestie ne changent point.

Une certaine philosophie , toujours singulière dans ses vûes , sans considérer le concert qui se trouve entre l'expérience de tant de nations avec le récit de l'Ecriture ; voudroit nous affranchir d'une partie de ces loix , & ramener tout à la simple nécessité d'adoucir les injures de l'air.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Nos Epicuriens modernes s'autorisent de la conduite de Diogène , de Lycurgue , de plusieurs peintres , & de quelques barbares qui ne connoissent , dit-on , aucune loi. Ils croient trouver dans ces exemples la preuve & le caractère des procédés de la droite nature , plutôt que de ses écarts & de son abâtardissement. Ils ont introduit dans la poésie & dans la peinture la mode assez générale de négliger les enveloppes. Il se pourroit bien faire que la même école - voulût achever l'entreprise d'une réforme entière. Elle s'est déjà soustraite à l'incommode loi des assemblées publiques , destinées aux louanges de la Providence , & à l'encouragement de l'amitié fraternelle. Elle nous délivrera peu-à-peu de la gêne de porter un habit quand on peut s'en passer , & il faut espérer qu'à force d'exhortations ou de déclamations contre les vieux préjugés , elle fera pareillement valoir l'exemple des philosophes Cannibales, pour introduire parmi nous l'affranchissement des bienséances incommodes , la liberté de satisfaire tous nos appétits , & l'utile pratique de manger nos ennemis après les avoir mis en cage & largement engraisés.

On peut cependant prédire que les réformes de la philosophie seront lentes ;

parce que ses lumières ne sont pas tout-
à-fait nettes , ni sa mission bien autori-
sée. Nous continuerons donc à habiller
la société.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Des compagnies nombreuses se présentent pour faire la recherche & l'amas des matières propres à façonner des tissus qui obéissent à tous les mouvemens du corps : d'autres s'engagent à y mettre la forme la plus convenable à cette intention.

Jusqu'ici , même avec les meilleurs microscopes , on n'a pu distinguer au juste en quoi consiste l'artifice des fibres & des vaisseaux qui composent l'intérieur du cuir des animaux , & qui en font un tissu capable de résistance , d'allongement , d'élargissement , de ressort , & de rétraction en tout sens. Cette merveille est encore aussi inconnue que la nature & l'action de la liqueur , qui , avec les nerfs , donne le mouvement à tous les muscles , d'une façon si prompte , & si différente de tout ce qui s'opère par nos mécaniques. Mais quoiqu'encore aveugles sur la cause , nous voyons l'effet des fibres & des filamens qui composent la peau de l'animal : cet effet consiste à pourvoir l'animal d'une couverture mobile , qui , en le mettant à l'abri des insultes du de-

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

hors , ne s'oppose en rien à l'agilité de tous ses membres. C'est aussi le double avantage que l'homme s'est procuré dans cette multitude de tissus qui le couvrent plus ou moins selon l'exigence des saisons, & qui servent à le garantir des injures de l'air sans troubler la liberté de ses actions.

La matière
des habits.

La souplesse & la consistance de ses habits ne sont pas à proprement parler son ouvrage. Ces qualités proviennent originairement des matières même qu'il emploie : elles naissent de la solidité & en même tems du ressort & de la mobilité du crin , du duvet , & des poils de toutes sortes d'animaux, ou des fils dont certaines chenilles environnent leur chrysalide ; ou des filandres qui se détachent de dessus certaines écorces ; ou des bourres qui se tirent des gouffes de certains arbres. L'homme a discerné & choisi ce qui le pouvoit couvrir : mais l'excellence réelle de ces matières a devancé sa réflexion. Celui qui nous les a mis en main nous a déchargés du soin d'en étudier la nature, en y jettant un voile jusqu'aujourd'hui impénétrable : mais il nous a invités à exercer notre industrie sur les effets qu'on en tire en la récompensant par des succès.

Les cuirs des grands animaux étant peu souples, & les autres étant fort petits, il auroit fallu, pour en couvrir toute la société, ou faire une trop grande destruction des uns & des autres, ou se trouver extrêmement gêné par la roideur de la couverture des premiers. L'esprit de l'homme apperçut enfin les supplémens que Dieu lui avoit préparés pour remédier à ce double inconvénient.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Les premières étoffes dont l'homme conçut la fabrique, furent le mattelas, & conséquemment le feutre. Le mattelas est un composé de crins, de laines, ou autres poils, qu'il plaque & arrête ensemble à l'aide de quelques fils naturels, comme sont les crins les plus longs, ou de quelques cordeles artificielles qu'il s'avisa d'y piquer de loin en loin. Le mattelas foulé, applati & liaisonné par l'usage même qu'il en faisoit, ou en s'en couvrant, ou en se couchant dessus, fit naître l'idée du feutre. Celui-ci est une jonchée de crins, ou de poils & de duvet, qui, étant maniés & imbibés de quelque humeur grasse ou de colle, perdent leur ressort, s'insinuent & s'accrochent les uns dans les autres de façon à ne pouvoir plus se désunir; mais plutôt à former un corps quelque peu souple, & d'une épaisseur à peu près uniforme.

Les différen-
tes étoffes.

Le mattelas

Le feutre

L'HABIT DE L'HOMME. Le mattelas facile à renouveler, a pris la place des peaux, pour procurer à l'homme le repos dont il a besoin. Par la suite l'invention des autres étoffes donna lieu à perfectionner le mattelas par une bonne enveloppe. De-là sont venues les couvertures piquées & les pelisses qui retiennent la chaleur sans incommoder par le poids. Nous n'avons rien de plus parfait en ce genre que la houatte. C'est une pelisse ou une fourrure qui se fait avec une bourre d'une finesse extrême, qu'on tire de la gousse d'une plante orientale. On l'imite avec la laine, avec le coton, & avec la bourre de soie. Jusqu'ici nous n'avons pas cru pouvoir faire un pareil usage des aigrettes qui accompagnent les graines des chardons & autres plantes. On a cru y appercevoir trop peu de ressort.

La houatte. Le feutre, quoiqu'encore employé en quelques lieux pour les bonnets & pour les fouliers, n'a plus guères d'autre usage que celui de couvrir la tête des Occidentaux. Il n'est point de mon sujet de chercher la raison qui nous engage à nous couvrir d'un gros bonnet jusqu'au dessous des oreilles quand nous sommes chez nous auprès d'un bon feu, & à mettre le chapeau sous le bras quand nous allons

Le chapeau.

au grand air. Il est pareillement étranger à la matière du chapeau d'examiner ici si cette coëffure, autrefois ronde, & en forme de vrai parasol, aujourd'hui triangulaire, & distribuée en trois rigoles, est un ornement de bon goût. Je n'examinerai pas non plus pourquoi le chapeau rangé à la moderne, semble faire le désespoir de nos peintres, qui, la plupart en manquent jusqu'à la perspective. Il n'y a guères que M. Parocel qui s'en soit bien tiré. Nos yeux sont faits à ces trois pointes, & nous ne nous arrêtons ici qu'à la fabrique du chapeau.

Communément on y fait entrer la laine d'Agnelin * trop foible pour la plupart de nos autres tissus. On peut y employer les poils de lièvre & de lapin, à moins que les loix n'en interdisent l'usage dans la fabrique des chapeaux fins, pour soutenir mieux le commerce de notre Colonie du Canada qui nous envoie une matière beaucoup plus propre pour la chapellerie, & presque la seule dont cette Colonie puisse faire un commerce avantageux, en échange de ce que nous lui envoyons. On y mêle, si l'on veut, le ploc ou duvèt d'autruche qui nous vient d'Afrique, le poil de chameau qu'on nous envoie d'Asie, & quelques

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

* Toisots
d'agneau.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

autres. Mais le duvèt du castor, ou le poil fin qui tient immédiatement à la peau de cet animal, & dont on a séparé le long poil qui prend le dessus & se durcit à l'air, fait aujourd'hui le principal fond de cette grande manufacture. On employe dans les bons chapeaux un tiers de castor sec, sur lequel le Canadien n'a point dormi, & deux tiers de castor gras; parce que quand les sauvages ont long-tems fait usage de ces peaux en guise de mattelas, le duvèt en est plus amorti, & plus propre à prendre la consistance du feutre.

La fabrique
du chapeau.

Il me resteroit à vous dire comment on rompt le castor en le cardant; comment il faut, par des vibrations réitérées de la corde d'un long archèt, *arçonner* & *voguer l'étoffe*, c'est-à-dire, faire voler successivement & distribuer également un tas de poils d'une place à l'autre sur la même claye; comment se construisent les *capades*, qui sont autant de plaques ou d'assemblages de poils rangés sous une forme triangulaire; comment on *feutre* les capades en les pressant sous la carte, puis en les *marchant* ou agitant sous une toile; comment de quatre capades ou de quatre pièces triangulaires liaisonnées bord contre bord, on *bâtit* cette étoffe

de figure d'entonnoir que l'on appelle un feutre; comment se foule le feutre sur les pendans de la *batterie*, en le trempant à plusieurs reprises dans l'eau d'une chaudière où l'on a délayé de la lie de vin en masse; ce que c'est qu'*enformer* le feutre ou l'appliquer sur une forme de bois; comment on l'*étoupe* en le fortifiant de poils aux endroits foibles, tels que sont, sur-tout, ceux qui doivent se prêter & s'amincir en recevant l'empreinte du cordon qui fera la séparation des bords d'avec la tête. Toutes ces façons & celles de teindre le chapeau, de l'*apprêter* ou *encoller*, c'est-à-dire, d'affermir l'étoffe avec plus ou moins de colle, enfin de le *lustrer* & repasser, sont autant de procédés très-faciles à comprendre. Si j'y laisse à dessein quelque obscurité, c'est afin que vous en demandiez l'explication au premier chapellier. Je vous ai livré l'ordre des opérations & des termes. Le commentaire sera sensible & court.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

La seconde étoffe que l'homme inventa fut le rézeau. C'est un tissu plus industriel que ce qui précède, & dont les pièces s'assemblent avec régularité. Il est composé de plusieurs fils ou cordellettes qui étant suspendues côte à côte à une corde commune, ou à une rangée de points d'attache, passent & repassent

Le rézeau:

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

obliquement les unes sur les autres , ou en forme de simple treillis, ou selon d'autres arrangemens encore mieux entendus. Si ces cordonnets sont eux-mêmes composés de fils bien dressés ; si ces fils sont de différentes couleurs : si les cordelettes procèdent dans leur assemblage par deux ou par trois , & suivant un dessein qui en diversifie la distribution , pour la réitérer ensuite de même, il en résulte , non-seulement des nuances , mais des compartimens réguliers.

Ce travail dont on voit l'idée la plus simple dans le filèt à pêcheur , se combine & s'embellit fort diversement dans plusieurs espèces d'écharpes , de jarretières , de passemens , de bourses & de bonnets ; dans les ouvrages des nattiers , soit en paille , soit en jonc , soit en osier ; mais d'une façon beaucoup plus ingénieuse dans toutes les différentes sortes de dentelles. Nous ne devons pas , ce me semble , nous y arrêter ici ; parce que nous cherchons parmi les inventions de l'homme , celles qui lui donnent une couverture réelle.

Les étoffes
tricotées.

Nous en trouvons une très-bonne dans la troisième sorte d'étoffe qu'il ajouta aux précédentes. C'est l'ouvrage tricoté ou le tissu de mailles qui se fait avec un

jeu d'aiguilles d'argent, de léton, ou de fer. La maille est une très-belle invention : mais quoique le travail en soit fort simple, il est tel cependant que, ni la gravure, ni aucune description ne sont propres à le faire concevoir. Heureusement ce travail n'est point rare : & si l'insertion d'une nouvelle maille dans une autre déjà faite n'est pas d'abord facile à bien entendre ; nous trouvons partout des mains prêtes à nous en montrer l'assemblage, & des bouches qui mettent de la netteté dans tout ce qu'elles disent.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

La quatrième sorte d'étoffe, & peut-être la plus utile invention qui soit dans la société, est le tissu à chaîne & à trame (a).

La chaîne que les Latins nommoient *stamen*, & que nos Pères ont appelée *estame* ou *estaim*, puis en dernier lieu *étain* ; est comme la base & le fondement de l'étoffe. Ce sont de longs fils tors, qu'on étend sur un *métier* (b), & dont les uns se haussent, les autres s'abaissent à l'alternative pour recevoir & saisir un autre fil qu'on nomme trame, lequel y est lancé en travers à l'aide d'une navette, instrument à deux pointes & qui

L'étoffe à
chaîne & à
trame.

(a) Les ouvriers disent trème.

(b) Machine à faire l'étoffe.

L'HABIT a la forme d'un bateau. Toutes les étoffes précédentes sont, en comparaison de celle-ci, ou trop massives, ou trop à claire-voie, ou d'un travail trop long. Le tissu à chaîne & à trame est expéditif : c'est le plus fécond en commodités, & le plus propre à se diversifier selon le besoin des saisons, comme aussi selon le goût des nations & des particuliers. De là vient ce nombre, pour ainsi dire, infini d'espèces toutes différentes, de toiles, d'étamines, de serges, de draps, de camelots, de raffetas, de damas, de velours, & d'autres étoffes dont les noms changent comme les matières & comme les mélanges des fils.

La matière des étoffes. 1°. Les matières que nous avons trouvées propres à être filées & travaillées sur le métier nous viennent de certaines plantes ou de certains animaux. Le chanvre, le lin, l'ortie, l'aloës, & d'autres plantes connues aux Indes, nous présentent des écorces filamenteuses, qu'on dégage de tout le bois qui peut y rester attaché ; en les faisant *rouir* ou macérer dans l'eau, puis en les brisant sous la *maque* (a) ; & enfin en les faisant passer plusieurs fois par les longues broches du peigne de fer,

(a) Ou broyoir, instrument à briser le chanvre & le lin.

pour pouvoir les filer, le tisses, & les blanchir. On peut les blanchir soit en fils, soit en étoffe, en les exposant au grand air & à la rosée, ou en suppléant aux écoulemens de l'air par des arrosemens artificiels. Ces menues gouttelettes, après avoir délayé les matières tachantes qu'elles faisoient, les emportent avec elles dans leur prompt évaporation.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Quoiqu'il y ait bien des plantes dont les graines sont enveloppées d'une bourre très-délicate, qui pourroit être employée en pelisses, ou même être filée, nous ne connoissons encore que le service de la bourre de deux ou trois espèces de cotonniers. Le tems & l'observation nous en pourront faire trouver de semblables sur d'autres plantes.

La bourre du
cotonnier.

La soie, que nous donne la chenille, nommée improprement ver à soie, est de deux sortes, la longue soie & le fleurèt. La longue soie qui se dévide de dessus les cocons n'a besoin, ni d'être peignée, ni d'être filée à la quenouille : il ne faut qu'en assembler les fils & les doubler sur le dévidoir au nombre de huit, de douze, ou de quatorze ensemble, selon le caractère & la force qu'on veut donner à l'étoffe. Il y a bien des manières

La soie.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

La soie crue.

de les dévider , de les mouliner , & de les tordre en les assemblant.

Quand la soie a été tirée de dessus les cocons sans les jetter dans l'eau bouillante , c'est de la soie crue. Telle est la belle soie qu'on nous envoie du Levant par la Méditerranée , & celle qui nous vient des Indes par l'Océan. On donne aussi très-communément , quoiqu'improprement , le nom de soie crue à celle qu'on tire en Europe des cocons de rebut , & qui , ne pouvant être dévidée , ni filée uniment , doit passer par les cardes pour devenir praticable à la quenouille.

La soie cuite.

La soie cuite est celle qu'on a dévidée de dessus les cocons plongés dans l'eau chaude. On appelle encore soie cuite ou *décreusée* toute soie lessivée à l'eau bouillante & qui a passé au savonnage , pour être ensuite trempée à froid dans un bain d'alun , & disposée par ces préparatifs à prendre la teinture. L'eau bouillante facilite le travail de la soie , peut-être sans lui ôter beaucoup de son lustre. Mais elle en diminue le ressort & la force. D'où il arrive un inconvénient : on n'ose la mêler avec la vraie soie crue Asiatique qui la tourmenteroit dans l'étoffe , & la trancheroit ou la feroit créponner par l'iné-

galité des tensions. Cette inégalité rend toujours suspects les mélanges des soies cuites , avec toute sorte de soies crues ; & nous verrons dans le travail des étoffes de laine, qu'on n'y est pas moins attentif à amener la chaîne & la trame à une parfaite égalité de ressort , à une sorte d'unisson.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Le fleurèt est cette soie irrégulière que nous voyons distribuée comme à l'avanture autour des longs fils qui forment le corps des cocons. On déchire ce fleurèt en le cardant pour le rendre maniable & propre à être filé. On y joint les soies de rebut, les bouts cassés, tous les résidus des longues soies dont on ne peut plus retrouver le fil sur le cocon ; & enfin cette soie naturellement collée qui compose la coque dont la crysalide est immédiatement couverte. Cette dernière ne peut entrer dans la masse du fleurèt & passer par la carde , qu'après avoir été décrassée à l'eau de, toute cette colle gommeuse dont la chenille avoit épaissi son enveloppe avant de mettre bas sa robe de ver , ses premières entrailles, & le long sac où elle logeoit la matière de sa soie.

Le fleurèt
ou bourre de
soie.

Toutes ces soies que la carde confond & qu'elle mèt en état d'être filées, n'ont

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

pas à beaucoup près le lustre de l'autre fil que la nature elle-même nous a préparé : mais cette inégalité même facilite des diversités utiles , & proportionne les ouvrages aux états comme aux facultés des acheteurs.

Il y a d'autres chenilles dont on pourroit mettre le fil à profit. En 1734 , on dévida au jardin des plantes , la soie d'un de ces gros cocons où s'enveloppe la belle chenille qui se trouve sur le poirier , & qui a le dos paré de globules d'un bleu-perse , qu'on prendroit pour de jolies turquoises. Cette soie se trouva brillante & plus forte que celle des vers à soie , mais moins abondante & plus difficile à dévider. Le plus court seroit peut-être de carder ensemble la soie, le fleurèt , & les fils de la coque de cette grosse chenille , après avoir décollé ceux-ci dans l'eau. On en tireroit une matière, qui auroit, semble-t-il , la consistance du crin avec la souplesse & le lustre de la soie.

On pourroit croire que la soie , surtout celle que nous ne recueillons point dans nos provinces méridionales , ne devroit pas faire partie de notre commerce, & que l'usage de ce beau fil , s'il continue à aller en augmentant, sera suivi de
l'avilissement

l'avilissement de nos laines qui sont un des meilleurs fonds des laboureurs & des propriétaires. La chose est véritable, & il n'y a qu'un remède au mal. C'est de distribuer tellement nos aumônes, qu'elles deviennent la récompense d'un travail universel ; en sorte que tout le petit peuple de la campagne, gagnant sa vie, couche sur la laine & en soit habillé. Alors la consommation de cette marchandise précieuse devenant infaillible, notre passion pour les étoffes brillantes, loin de nuire à l'Erat, entretiendra utilement une autre branche dans le commerce, où l'on ne sauroit mettre trop de variété & de ressources.

Les poils des animaux sont sans difficulté la matière la plus abondante & la plus généralement employée à couvrir l'homme. Le duvèt du castor, le ploc de l'autruche, le poil du chameau, celui des chèvres d'Asie & d'Afrique, la toison de la vigogne qui est la brebis du Pérou, ne sont que la plus petite partie de cette riche provision. C'est la laine de notre brebis commune qui fait avec des cuirs, la plus sûre de nos défenses contre les attaques des élémens.

La laine.

20. Ce premier fonds de matières déjà varié par lui-même, se diversifie encore

Les mélanges

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

plus par le nombre des espèces en chaque matière, & des mélanges que l'usage a justifiés. La qualité des laines varie selon les pays. Nouvelles variétés par la manière de les apprêter : variétés encore plus grandes par la façon de les assortir. Il n'y a point de manufacture de lainage où l'on ne donne le premier rang à la laine de Ségovie, & assez généralement à toutes les laines de Castille, d'Estramadoure, d'Andalousie, ou même de la plupart des provinces d'Espagne, quoiqu'en différens degrés. On donne le second rang de finesse aux laines d'Angleterre. Le troisième à celles de Languedoc & de Berry. La sévérité des loix qui défendent aux Anglois le transport de leur laine hors de l'isle, & les risques de la contrebande, ont peu-à-peu accoutumé nos fabriquans à s'en passer. Tantôt ils employent la laine de Ségovie pure. Tantôt ils la joignent à d'autres laines d'Espagne. Ils mêlent l'une & l'autre avec des laines du Berry ou d'autre crû. Ce qui a porté nos manufactures au point de pouvoir proportionner la finesse des étoffes d'hiver & d'été aux besoins de tous les états, & de ne redouter en aucun genre la comparaison du travail de nos voisins.

La laine d'Espagne se distingue en trois degrés qui se nomment *laine prime, seconde & tierce*. Dans le triage des nôtres tout ce qui se trouve de plus fin & de plus long se nomme *haute-laine*. Ce qui est court, hérissé, & le moins propre à donner un beau fil, se nomme *basse-laine*.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.La haute-
laine.La basse-
laine.

Ces objets peuvent blesser l'imagination d'un petit-maître, qui ne trouve plus de raison où il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel esprit qui se croit d'une sphère supérieure, parce qu'il a commenté son Rabelais, & apostillé son Vaugelas. Mais aujourd'hui ceux qui font l'ornement des corps de sciences, & ceux qui se sont fait un beau nom dans les différentes parties du gouvernement des Etats, regardent comme leur grande affaire de connoître & d'aider les travaux de la société. N'hésitons pas à regarder comme solide & noble ce qui a souvent occupé le grand Colbert, & ne croyons point l'esprit de l'homme des-honoré par l'examen des matières qu'un *Reaumur* approfondit.

30. A l'exception de la longue soie qui est naturellement filée, & qu'on se contente de tordre en la doublant; toutes les matières qu'on tisse sur un métier doi-

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

vent être filées, ou au fuseau, ou au petit rouet, ou au grand rouet : & pour être filées c'est une autre nécessité qu'elles passent par le peigne ou par les cardes, instrumens dont le travail, tend à des fins fort différentes.

Les peignes.

Les longues & nombreuses broches de fer qui forment le peigne, étant rangées à plusieurs étages sur un petit ais long d'environ un pié sur six ou sept pouces de large, servent d'abord à dégager les poils & les longs filamens qu'on y passe, de tout ce qui s'y trouve de grossier, d'inégal, & d'étranger. Si la pointe de quelqu'une de ces dents vient à s'émousser par la rencontre de quelque matière dure ou qui se plie avec peine, on l'aiguise avec la lime douce ; & si le corps de la dent se courbe sous une filasse trop embarrassée, on le redresse avec un petit canon de cuivre. En second lieu l'application d'un peigne sur l'autre, les fils étant entre-deux ; & l'insertion mutuelle des dents que l'ouvrier force à aller & revenir en des sens contraires, démêlent parfaitement tous les poils dont chaque peigne a été également chargé. Ce travail étant réitéré, range le plus grand nombre des poils en longueur les uns côte-à-côte des autres, en couche nécessairement plu-

seurs sur l'intervalle qui sépare les extré- L'HABIT
mités des poils voisins, les uns plus haut DE L'HOM-
les autres plus bas , dans toute la poi- ME.
gnée, selon l'étagé des dents qui les fai-
sissent. Par ce préparatif on les dispose
à se tordre tous les uns sur les autres sans
se quitter , quand des doigts pleins d'a-
dresse les tireront dans un volume tou-
jours égal , & les feront rouler uniment
sous l'impression circulaire du rouet ou
du fuseau.

Bien des manufacturiers sont dans l'u-
sage de teindre les laines avant de les
faire travailler au peigne ou à la carde.
D'autres aiment mieux les travailler en
blanc & ne les mettre à la teinture qu'en
fils , ou même en étoffe. Les premiers en
donnant à leurs ouvriers une pezzée ou
une quantité de laine d'un poids déter-
miné, la distribuent en trois tiers, ou en
quatre quarts , ou même en plus de par-
ties , toutes de différentes couleurs, afin
que ces laines étant rompues, puis égale-
ment mêlées par la discrétion de l'ouvrier
& par les coups de dents de ses outils ,
chaque couleur demeure effacée : toutes
se trouvent par-là exactement fondues
en une couleur nouvelle qui est celle que
le maître se propose. Mais il s'en est as-
suré par avance de la manière que voici.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Quand le maître d'une manufacture veut employer des laines teintes, & savoir sûrement si le mélange qu'il a conçu produira réellement l'effet qu'il desire & qu'il conçoit, il en prépare un échantillon qu'on nomme le *feutre*. Il fait rompre & frapper ensemble, le poids d'autant de grains de laines teintes, qu'il veut mettre ensemble de vingtaines de livres d'une couleur ou d'une autre dans la totalité de sa pièce de drap. Si donc son feutre contient le poids de soixante-dix grains de laine couleur de café, vingt-trois grains de feuille morte, & vingt de bleu pâle; l'effet le satisfaisant, il mettra dans la totalité des laines teintes, qu'il délivrera à ses ouvriers vingt fois 70 ou 1400 livres couleur de café, 460 livres feuille morte, & 400 de bleu pâle.

Il y a des teintures, qui, comme le noir, mordent la laine si rudement, qu'elle ne pourroit plus se travailler si on lui avoit donné d'abord la couleur qu'on lui destine. Il y a des couleurs fort éclatantes, qui, comme le rouge de cochenille, perdent tout leur vermeil dans une si grande diversité de mains. Toute l'étoffe se fait alors en blanc, & arrive en blanc chez le teinturier. L'expérience du profit & des pertes, du mieux & du parfait, a réglé toutes ces différences.

Les laines, soit teintes, soit blanches, doivent être lavées, puis battues sur la claye & ouvertes ou desserrées à grands coups de baguettes : c'est le préparatif nécessaire pour les peigner ensuite, ou à l'huile, ou à l'eau. Les laines teintes, & les blanches en certains cas ne se peuvent mettre en œuvre sans avoir été arrosées d'huile d'olive, ou d'huile de colzat (a), de la quantité du tiers, ou du quart, quelquefois de la moitié de leur poids. La laine d'Espagne qui n'a été lavée que sur la bête, & qui conserve son *suin*, c'est-à-dire, sa graisse naturelle, se peigne communément à l'eau & sans le secours d'aucune huile étrangère : on se contente, après l'avoir battue, de la tremper dans une cuvette d'eau chaude où l'on a délayé du savon en liqueur.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.Apprêts des
laines.

La laine retirée par poignées est attachée d'une part au crochét dormant du dégraissoir, & d'autre part au crochét mobile qui la tord & la dégorge, étant tourné lui-même à l'aide des branches du moulinet. Toute la pezée de laine est conservée en tas dans une corbeille, pour être peignée plus aisément à l'aide d'un

Le dégres-
soir.

(a) Le colzat est un petit chou dont la graine qui donne beaucoup d'huile au pressoir, ressemble à la graine du navet. Mais c'est sans raison que la graine & l'huile de colzat portent le nom de navette.

L'HABIT DE L'HOMME. reste d'humidité. Si elle doit être tissée en blanc, elle passe de-là au souffroir qui est une étuve, où l'on la tient sans air & exposée sur des perches à la vapeur d'un vase de soufre allumé : & ce soufre qui macule sans remède la plûpart des couleurs, dégage efficacement la laine qui n'est pas teinte, de toutes ses impuretés, & lui donne une blancheur parfaite.

Les façons. 4^o. La longue laine qui a passé par les peignes, est celle qu'on destine à faire le fil d'étain, qui est le premier fond de la plûpart des petites étoffes de laine tant des fines que des communes. On en fait aussi les bas d'estame, & les ouvrages de bonneterie à mailles fines, ou qu'on ne veut point faire drapper. Vous en verrez à l'instant la raison, quand je vous parlerai de l'usage des laines rompues sous les cardes. Pour disposer la laine peignée, & conservée dans une juste longueur, à prendre un lustre qui imite quelque peu celui de la soie, il faut que cette laine soit filée au petit rouet, ou bien au fuseau, & le plus tors qu'il est possible. Ainsi ce fil est ras & serré : il ne laisse échapper que très-peu de poils en dehors, d'où il doit arriver que la lumière s'y réfléchisse plus également,

& par plus grandes masses, y étant moins rompue, que sur des poils présentés de tout sens. Ce fil d'étain se devide de dessus les fuseaux, ou de dessus les canelles du petit rouet, sur d'autres canelles ou sur des pelottes au nombre communément de dix-huit, ou de beaucoup plus selon les usages des lieux. On les enfle de fil jusqu'à un certain volume, auquel on est fixé par les réglemens de chaque manufacture. Toutes les fibres de ce fil ont une roideur ou un ressort qui les dispose à une rétraction perpétuelle, ce qui, à la première liberté, cordelleroit un fil avec l'autre. On amortit ce ressort en pénétrant les pelottes de la vapeur d'une eau bouillante. On les distribue ensuite dans autant de casetins, ou petites loges, d'où l'on tire tous ces fils en les menant, par un pareil nombre d'anneaux, sur un ourdissoir en forme de dévidoir ou de tour posé debout, & que la main fait marcher à l'aide d'un pivot; ou bien sur un ourdissoir composé de deux barres de bois qui sont posées parallèlement & un peu en talut contre la muraille, pour recevoir les fils sur les deux rangées de chevilles dont elles sont hérissées. Quand on porte les fils de dessus les pelottes ou de dessus les bobines

L'ourdissoir.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

sur l'ourdissoir tournant, les fils sont rapprochés ou contenus d'une main, & attachés de l'autre à une cheville de l'ourdissoir qui est poussé ensuite à plusieurs reprises. Les fils s'y viennent ranger côte-à-côte. Il s'en forme une épaisse poignée qui descend en ligne spirale & environne tout l'ourdissoir de ses tours également espacés. Quand on porte les fils sur un ourdissoir plat & incliné sur la mutaille, on les réunit tous sur la première cheville d'une des deux barres : on les conduit de-là tous ensemble d'une barre à l'autre, & successivement d'une cheville à l'autre. L'ouvrier parvenu à la dernière, fait le retour & reporte une égale quantité de fils à contre-sens sur les mêmes attaches, en treillant, c'est-à-dire, en y ménageant par l'infertion de ses doigts, les séparations des fils qui aideront le jeu de la chaîne sur le métier. Il observe, soit dans le nombre des fils; soit dans la manière de les assembler, un ordre & des mesures qui varient d'une manufacture à l'autre. Dans les lieux, par exemple, où se fabriquent les petites étoffes les plus belles, il est assez d'usage de mener dix-huit fils sur les chevilles de l'ourdissoir. L'allée sur toutes les chevilles & le repli ou retour sur toutes les mê-

mes, produiront un premier assemblage de trente-six fils. C'est ce qu'on nomme une portée. Il faut quarante de ces portées pour former la totalité de cette poignée qu'on nomme une chaîne. Ce sont donc 1440 fils, qui multipliés par douze aunes qu'on leur donne de longueur, font 17280 aunes de fils. L'ouvrier, pour rendre cette poignée de longs fils maniable & portative, en arrondit le bout en une grande boucle, au travers de laquelle il passe son bras, & amène à lui la poignée de fils. Il en fait ainsi un second chaînon, puis au travers de celui-là un troisième & en continuant. De-là vient que ces longs assemblages de fils d'étain étant bouclés & raccourcis en un petit espace, prennent le nom de *chaîne*, & qu'on le conserve encore à ces mêmes fils lorsqu'on les étend sur le métier pour recevoir le fil de traverse. Il faut plusieurs de ces chaînes, pour en former la monture de l'étoffe, ou cette première base de longs fils qui s'étendent parallèlement depuis le devant du métier jusqu'à l'autre bout; ils y sont reçus & enroulés sur l'ensuble; & à mesure qu'ils se convertissent en étoffe par l'insertion de la trame, on enroule l'étoffe sur l'ensoupleau, qui est un autre cylindre de bois, couché devant

La chaîne.

La montu-
re ou grande
chaîne.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

l'ouvrier sous le jeu de la navette. Les apprêts de la laine peignée, filée, ourdie, sont pour une infinité de villages dispersés autour des grandes manufactures, un fonds aussi utile que la propriété des terres ; parce que ces travaux font revenir sur les lieux une sorte d'équivalent qui remplace ce que les propriétaires en emportent sans retour.

Les lisières.

Ce premier fil rangé avec beaucoup d'ordre sur le métier où se font les étamines & les serges, car il ne s'agit pas encore de la fabrique du drap, nous montre déjà la largeur & la longueur que doit avoir l'étoffe. Il est d'usage de ranger sur les deux bords de la largeur un nombre déterminé de fils, ou d'une matière ou d'une couleur différente de celles de la chaîne, ce qui sert à caractériser les différentes sortes d'étoffes. Il y a des réglemens pour fixer la largeur & la longueur de la chaîne, la matière & la couleur des lisières, en un mot ce qui constitue chaque espèce de tissu, afin qu'on sache ce qu'on achète.

Le fil de
rame.

Mais nous n'avons encore que la moitié de notre provision. Des troupes d'ouvriers aussi utiles que les précédens, quoique plus novices ou moins adroits, nous préparent un second fil, communé-

ment plus massif & moins tors, lequel passant de travers entre les fils de la chaîne haussés & baissés alternativement, les unira tous en un seul corps, & en formera un tissu également enflé, également garni d'un bout à l'autre. C'est ce fil transversal qu'on nomme la trame ou l'enflure.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Les laines courtes, celles qui sont restées au fond du peigne, n'ayant pu, faute de longueur, se maintenir en rang avec les autres, & généralement toutes celles qu'on nomme basse-laines, sont employées dans les étoffes communes à faire le fil de trame après avoir été battues & cardées.

Les cardes sont encore deux planchettes comme le peigne, mais plus larges que hautes, couvertes d'un cuir de bœuf lequel est hérissé de pointes de fer: & au contraire des dents du peigne qui sont longues, celles des cardes sont petites & un peu courbées pour rompre les matières qui y passent, en de très-menues parcelles, & pour raréfier ou délier le plus qu'il est possible les bourres de soie, les soies de rebut, les résidus des longs fils du cocon, le duvet du castor ou autre, les basse-laines, & tous les poils courts qu'on ne peut préparer

Les Cardes.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

au peigne. Enfin les cardes sont aussi employées à rompre les haute-laines, quand on veut faire du drap, ou des serges fines qui imitent l'enslure du drap.

L'intention du travail des cardes est de préparer une matière bouffie, lâche & propre à former un fil peu serré, dont les poils fassent ressort en tout sens les uns contre les autres, & cherchent à s'échapper de toute part. En effet les menus poils qui ont passé par les cardes étant jettés entre eux de tous les sens imaginables ne se peuvent tordre ou plier sans tendre continuellement à se redresser & à se désunir. Le fil où ils entrent en doit être hérissé, & peu tors. Il doit donc donner une trame propre à gonfler l'étoffe & à la faire drapper, en élançant en dehors une infinité de poils engagés par leur autre extrémité dans le corps de la pièce.

La laine se carde à diverses reprises, où l'on employe par degré des instrumens plus fins, & des dents plus courtes. En dernière opération elle sort de dessous les cardes comme un petit rouleau d'un pouce de masse sur douze de long. Ces rouleaux de laine veule, se nomment *ploques* ou *saucissons*, & se filent au grand rouet sans le secours de la que-

rouille. * L'ouvrier présente de la main gauche l'extrémité du saucisson à la broche de la fusée, & de la droite mène la roue, la corde, & la fusée en mouvement. La laine saisie par le bout de la broche tournante, se tortille dans le même sens. L'ouvrier éloigne sa main, & allonge de trois ou quatre piés le saucisson qui, en s'amincissant & en prenant d'un bout à l'autre le tour de la fusée, devient un fil assez tors pour être de quelque consistance, & assez lâche pour dégager par dehors les extrémités de ses poils. D'une secousse de revers donnée brusquement à la roue, l'ouvrier détache son fil de la broche, & l'enroule aussitôt sur la fusée en redonnant à la roue son mouvement ordinaire. Il unit ensuite bout-à-bout un nouveau saucisson à l'extrémité du fil formé & enroulé : il applique le point de réunion du saucisson & du fil à la broche pour recommencer l'opération précédente. En accumulant de la sorte plusieurs saucissons filés, il garnit tellement le fond de la fusée, qu'il diminue de plus en plus les volumes de l'enroulement jusqu'au bout de la broche. Ce paquet de fil conséquemment rangé en cône ou en pain de sucre, est percé d'outre en outre par la broche ; & s'en

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

* Voyez la
Figure.

Le grand
rouer.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

tire sans s'ébouler. L'huile ou la simple humidité dont cette laine a été imbibée pour être cardée, en assouplit tous les ressorts. On le transporte sans risque; & le cône étant remis sur une autre broche, il se distribue sur le devidoir, où il est uni par un nœud léger avec le fil d'une autre fusée, & le tout ensuite est mis en *écheveau*, à l'aide d'un devidoir qui règle plutôt l'ouvrier que l'ouvrier ne le règle. On fixe la circonférence de ce devidoir conformément aux mesures qu'on se propose. Veut-on ensuite que l'écheveau soit formé, par exemple, de trois cens tours de fil? il faut que l'essieu engrenne par quatre dents sur une roue qui en ait vingt, & que l'essieu de celle-ci, lequel en a cinq, engrenne dans une grande roue de 60 dents. Chaque dent du devidoir emportant une dent de la petite roue, le devidoir fera cinq tours pour épuiser les quatre fois cinq dents ou les vingt dents de la petite roue. Celle-ci fera de même autant de tours que son pignon, qui tournera douze fois pour emporter les soixante dents de la grande roue. Pendant que la grande roue fait un tour, la petite en fait douze, & le devidoir soixante. Il faut donc cinq tours de la grande roue pour avoir cinq fois

soixante ou trois cens tours du devidoir. Un petit marteau dont la queue est emportée par une cheville de détente attachée à la grande roue, frappe cinq coups par autant de chûtes, après les cinq tours de la grande roue. Elle est avec cela traversée d'un essieu qui enroule un fil auquel on a suspendu un petit poids, & ce poids se trouvant arrêté après le cinquième tour, avertit l'ouvrier qu'il a trois cens fils sur son devidoir; puisque le devidoir a fait cinq fois soixante, c'est-à-dire, trois cens tours. Les échevaux formés par une quantité fixe & connue de ce fil de trame, sont assemblés de manière que tous réunissent leur bout dans le même point d'attache pour être retrouvés sans peine. On les porte au dégraissoir pour y être dégorgés de leur huile, & des impuretés de la teinture, puis rincés au même dégraissoir, & pliés en *grottes*, c'est-à-dire, en manière de petites colonnes torfes; ce qui en facilite le maniement & le transport sans courir risque des mélanges. Le fil de trame est en dernier lieu dévidé des échevaux sur de petits roseaux de trois pouces de long, & qu'on nomme *épolets* ou *époulines*. Ce petit tuyau chargé de fil est embroché par une verge de fer qui se nomme *fuserole*, puis

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

L'épouline

L'HABIT couché & arrêté par les deux bouts de sa
 DE L'HOM- fuserole dans la poche de la navette ,
 ME.

La duite.

d'où le fil s'échappe par une ouverture latérale. Ce fil arrêté sur la première lisière de la chaîne , se prête & se dévide de dessus l'époulin à mesure que la navette court & s'échappe par l'autre lisière. Les fils de chaîne se haussant par moitié, puis s'abaissant tour-à-tour tandis que les autres remontent , saisissent & embrassent chaque *duite*, ou chaque jèt de fil de trame : de sorte que c'est proprement la chaîne qui fait l'appui & la force du tissu : au lieu que la trame en fait la fourniture , l'épaisseur , & le plus sensible caractère.

Il y a bien des étoffes dont la trame n'est point velue, mais faite de fil d'étain & de laine peignée comme la chaîne : ce

Etoffe de
 deux étains
 ou étamines

qui produit une étoffe lisse , qui , en considération de l'égalité ou de la presque-égalité de ses deux fils , se nommera étamine ou étoffe à *deux étains*. Au contraire on appellera étoffe *sur étain* , celle dont la chaîne est de laine peignée , & l'enfure de fil lâche , ou de laine cardée.

De ces premiers préparatifs du fil provenu de matières qui ont passé par les peignes ou par les cardes , naît la différence qui se trouve entre une simple toile

dont la chaîne & la trame sont d'un chanvre également tors, & une furaine qui est toute de coton, mais à chaîne lisse & à trame velue. De-là provient la différence extrême qui se voit entre le drap & une étamine rase; le drap étant composé d'une chaîne & d'une trame qui ont également été cardées, quoique de la plus longue & de la plus haute laine; au lieu que la belle étamine est composée d'étain sur étain, c'est-à-dire, d'une chaîne & d'une trame également lisses, également ferrées, & toutes deux d'une fine & longue laine qui a passé par le peigne pour se pouvoir mieux tordre, & par-là devenir plus luisante. De la même différence des deux fils vient celle de la serge ou de l'étoffe drappée dont la trame est lâche & velue; d'avec les burats, voiles, & autres étoffes fines dont le fil de longueur & celui de traverse sont de la même prime de Ségovie, l'un & l'autre de laine peignée, l'un & l'autre presque également ferré au petit rouet. C'est cette égalité ou presque égalité des deux fils & la suppression de tout poil élançé au dehors, qui, avec la finesse de la laine, donne aux petites étoffes de Reims, du Mans, & de Châlons sur Marne, le brillant de la soie. L'étamine

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Drap ou fil
de trame sur
fil de trame.

Étamine ou
étain sur é-
tain.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Serge ou fil
de trame sur
étain.

Maroc.
Voile.
Etoffe croi-
sée.

Dauphine.
Espagnolette.
Tiretaine.

change & prend un nouveau nom avec une forme nouvelle, si seulement on a filé fort doux la laine qui doit en faire la trame, quoique peignée comme celle de la chaîne. Ce ne sera plus une étamine, mais une serge si la trame est de laine cardée & filée lâche au grand rouet pour faire drapper l'étoffe. A ces premières combinaisons il s'en joint d'autres qui ne sont que des degrés de plus ou de moins dans ce que nous avons dit ; d'autres qui proviennent des changemens alternatifs, soit de couleur, soit de grosseur dans le fils de la chaîne, ou de la manière de faire & de frapper l'étoffe sur le métier. Une étoffe fine, d'étain sur étain, & serrée au métier, fera l'étamine du Mans : la même moins frappée ou laissée à claire-voie, fera du voile. La trame est-elle de laine fine, mais cardée ? c'est un beau maroc, ou un droguet. La chaîne en est-elle haussée & abaissée avec quatre marches au lieu de deux ? l'entrelas des fils est doublement croisé, & l'étoffe se nomme maroc croisé. La trame est-elle de grosse laine, & sans croisure ? c'est une dauphine. Trame de fine laine cardée sur étain de Ségovie, c'est l'espagnolette de Reims. Grosse trame de laine du pays sur chaîne de

-Chanvre, c'est la tiretaine de Beaucamp, ou le gros droguet de Verneuil. La fine serge bien drappée est le pinchina de Toulon, ou de Châlons en Champagne. La serge de grosse laine bien foulée est le pinchina de Berri. Entre tous ces extrêmes, combien de mélanges & de différens noms ! Il n'y a pas moins de degrés depuis le beau camelot de Bruxelles, ou de Lille en Flandre, ou de la Neuville en Lyonnais, jusqu'au gros camelot d'Auvergne, & au Bouracan de Rouen, selon qu'on y emploie ou une forte chaîne de poil de chèvre avec une trame de fine laine & filée très-tors; ou bien chaîne de poil & trame de même; ou bien poil avec chanvre, avec lin, avec soie. Une forte chaîne de soie avec une forte trame de même, donne le gros de Naples ou de Tours. Une trame de laine sur chaîne de soie donne la ferrandine ou le montcayard. Le fil de chanvre avec le fil de coton fait la siamoise commune. C'en est assez pour faire entrevoir ici les sources des différences infinies qui se trouvent dans les tissus de poils, de soie, de laine, de chanvre, ou de lin.

Avant que de passer aux dernières variétés qu'on procure encore aux étoffes par les différentes fortes de lustres & d'appréts qu'on leur donne; n'omettons

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Camelot.
Bouracan.

Gros de Na-
ples.
Gros
Tours.

Le fil de se-
bours.

L'HABIT pas une précaution en apparence fort **Te**
 DE L'HOM- gère, & réellement très-sage, qui, par **I**
 ME. simple torture qu'on donne au fil dans un
 sens plutôt que dans un autre, contribue
 beaucoup à l'éclat des étoffes légères, &
 à la moëlle des étoffes drappées. Cette
 précaution consiste à filer du même sens
 la laine & la trame destinées à faire
 une étoffe luisante comme l'éramine, le
 camelot, ou autre, & de filer la trame
 des draperies dans un sens contraire à
 celui de la chaîne.

Cette différence ne dépend point du
 mouvement des doigts qui est toujours le
 même; mais uniquement de la corde du
 rouet, laquelle peut être tenue croisée ou
 tenue ouverte. La corde qui enveloppe le
 tour de la roue & qui assujettit au même
 mouvement la fusée & le fil, allant com-
 me la manivelle en montant de gauche
 à droite, fera pareillement aller tous les
 tours du fil en montant de gauche à
 droite. Mais si la corde qui embrasse la
 roue se croise avant que d'embrasser la
 fusée où le fil s'assemble; c'est une néces-
 sité qu'elle emporte la fusée & le fil en
 descendant de droite à gauche, pendant
 que cette corde va en montant sur la
 roue de gauche à droite. Tous les brins
 de laine qui se tortillent les uns sur les
 autres, soit au petit rouet, soit au grand,

dans le sens qui leur est imprimé par la broche de la fusée, doivent se plier dans un sens quand on file à corde ouverte, & dans un sens contraire, quand c'est à corde croisée. Mais quel intérêt peut-on prendre à ce que l'un des deux fils soit à l'égard de l'autre un *fil de rebours*, pour parler le langage des ouvriers ? Le voici.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Quand on veut qu'une étoffe soit garnie & plus ou moins drappée, on la porte à la foulerie pour en épaisir la chaîne en y infimant fortement les poils de la trame qui y est unie, & pour mieux arrêter dans l'intérieur de l'étoffe ceux qui ayant un de leurs bouts par dehors serviront à la velouter. C'est le foulon qui donne proprement aux draperies leur consistance; l'effet principal des coups de maillets sur l'étoffe étant d'ajouter le mérite du feutre à la régularité du tissu. C'est par une suite de ce principe que les étoffes lisses reçoivent leur dernier lustre sans passer par la foulerie : ou si quelques-unes y sont portées, c'est pour être bien dégorgées, non pour être battues à sec. Elles perdroient en s'étoffant la légèreté & le brillant qui les caractérisent. Au contraire, les étoffes qu'on y porte pour y prendre la consistance de drap, gagneront beaucoup par avance à avoir leur

Les fouleries

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

chaîne & leur trame de laine cardée , ou du moins leur trame faite de fil lâche , & leur chaîne filée de rebours. Plusieurs personnes courant dans un même sens pourront aller long-tems sans se rencontrer : mais elles peuvent promptement se heurter & se traverser en allant dans des sens contraires. Il y a pareillement moins d'union à attendre des poils de deux fils lâches , quand ils sont tournés au rouet dans le même sens. Moins encore en faut-il attendre des deux fils d'étain ou des fils de laine peignée qui forment l'étamine : ce qu'on s'y propose est en effet qu'ils se rapprochent sans se serrer , pour couvrir le corps sans l'échauffer. Mais si l'un des deux fils a été fait à corde ouverte , & l'autre à corde croisée , quoique cela ne soit pas absolument nécessaire ; si les poils de la chaîne sont couchés dans un sens , & ceux de la trame dans un autre , tous les interstices seront plus aisément remplis dans l'une par l'insertion des poils de l'autre. Quand les maillôts battent & retournent l'étoffe dans la pile du foulon , il n'y a point de poils qui ne s'ébranlent à chaque coup. Les poils qui sous un coup formeront une chambrette en se courbant ou en se détachant des poils

poils voisins , s'affaissent ou s'allongent sous un autre coup qui aura tourné l'étoffe d'un nouveau sens. Si donc les poils de la chaîne & de la trame ont été filés dans des sens opposés , & qu'ils se hérissent en dehors les uns vers la droite , les autres vers la gauche , cette disposition en facilite l'insertion mutuelle sous l'impulsion des maillets. L'engrénage en sera sur-tout plus prompt , si les deux fils sont d'une laine rompue à la carde comme il se pratique pour les draps. Toute autre étoffe à fil de trame sur étain se drapera suffisamment par la simple précaution du fil de rebours , & acquerra jusqu'au point désiré la contexture & la solidité du feutre. Je dis jusqu'au point désiré : car si l'étoffe , soit drap , soit serge , devenoit véritable feutre , elle se retireroit trop sur la largeur & sur la longueur par une suite naturelle de son renflement : & au contraire si on la pouffoit encore plus à la foulerie , elle s'en iroit en dissolution.

L'effet des fouleries est donc double : c'est 1°. de dégraisser l'étoffe à fond , & 2°. de la feutrer plus ou moins. On y bat *à la terre* , & on y bat *à sec*. On y bat l'étoffe enduite de terre glaise qui est une matière absorbante , & propre à saisir

Double effet
des fouleries.

L'HABIT DE L'HOMME. tous les fucs onctueux, en aidant ce travail par un robinet d'eau. L'étoffe se dégorge par ce moyen à diverses reprises, & avec plus ou moins d'eau, de sa terre, de ses taches, de son huile, des impuretés de la teinture, & de la colle de parchemin bouilli dont les fils de la chaîne ont été enduits pour être plus glissants à la fabrique. Après ce premier dégorgement, dont certaines éramines délicates n'ont pas besoin, les autres sont plus ou moins foulées à sec, & drappées à la légère ou *foulées en fort*, selon l'intention qu'on a de les tenir plus rasés ou plus enflés. Rien ne dispose mieux l'étoffe à se drapper en fort, que d'y avoir fait entrer beaucoup de trame à force de coups de chasse.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a un mécanisme très-fin dans toutes ces pratiques dont nous n'apprenons pas même les noms. Nous ne parlons jamais à un ouvrier inventif, & nous courons après les stériles promesses des philosophes. Je voudrois pour leur gloire que ce fût un d'entre eux qui, au lieu de nous entretenir de formes substantielles ou de futurs possibles, & d'harmonie préétablie, nous eût enseigné l'usage du *fil de rebours*.

Après ces diversités qui proviennent

du choix, du mélange, de l'apprêt, & de la fabrique des matières, l'étoffe se peut encore varier par les derniers apprêts qu'on lui donne ou qu'on lui refuse après qu'elle est fabriquée. Elle change de nom selon la façon dont on la fait drapper, & selon celle dont on la pare.

Elle est d'abord énouée (a), ou nettoyée de ses nœuds, de ses paillettes, & de toutes ses inégalités, avec de légères pincettes & des brins de bouleau, pour être portée sans risque à la foulerie, où le moindre corps dur pourroit percer l'étoffe dans le pôt (b) du foulon. Des mains de celui-ci elle revient dans celles de l'énoueuse qui la reprend d'un bout à l'autre, & emporte de nouveau les corps terreaux ou autres qui seroient capables d'en altérer la couleur, ou d'en rendre l'épaisseur inégale. L'étoffe, après cette seconde visite, retourne à la foulerie, où elle est battue non à l'eau froide, mais à la chaude & au favon, puis dégorgée & lavée jusqu'à ce que l'eau sorte de la pile aussi claire qu'elle y est entrée. On arrête l'eau pour battre à sec : & c'est alors que

(a) L'énoueuse est l'ouvrière qui énoue l'étoffe, ou qui en ôte les nœuds & les paillettes. Dans certaines manufactures elle se nomme épouçieuse ; ailleurs épinçeuse.

(b) Ou la pile.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

l'étoffe est feutrée ou foulée en fort si elle le doit être. On prend la précaution de la déplier de deux heures en deux heures, & de la tirer par ses lisières, tant pour en affoiblir les plis contractés sous le maillèt, que pour en empêcher la trop grande rétraction. On lui redonne encore l'eau, & lavée de nouveau dans la pile, elle en sort communément pour la dernière fois.

Le lainage.

De vigoureux ouvriers s'arment de doubles croix de fer ou de bois garnies de têtes de chardons, dont chaque petite feuille vûe au microscope, se trouve terminée par un crochèt fort pointu; & après avoir mouillé l'étoffe en pleine eau, ils la tiennent étalée ou suspendue sur une perche, & la lagent en la chardonnant, c'est-à-dire qu'ils en font sortir le poil en la brofant à plusieurs voies, de bas en haut, puis de haut en bas, à contrepoil, puis à poil, d'abord à chardon mort ou qui a servi, puis à chardon vif & qui s'emploie pour la première fois. L'ouvrage se fait en premier lieu à trait modéré, ensuite à trait plus vif, mais toujours avec la précaution de ne pas *effondrer* l'étoffe, & de n'en pas trop appauvrir le fond, à force de vouloir garnir & velouter les dehors.

Le *lainage* rend l'étoffe plus chaude &

plus belle ; mais c'est en y ajoutant la précaution de la tonture. L'inégalité des poils est corrigée par les forces du tondeur , qui , après avoir travaillé en première voie, remet l'étoffe entre les mains des laineurs : ceux-ci , après l'avoir de nouveau chardonnée , la remettent au tondeur qui la travaille en *réparage* , puis en *affinage* ; tous noms qui n'expriment que les différens degrés du même travail. Ils la ramènent ainsi tour-à-tour les uns sous leurs chardons , les autres sous leurs *forces* , jusqu'à quatre & cinq fois différentes , sans parler des tontures & des façons de l'envers. Il y a des manufactures où le drap retourne encore à la foulerie après le premier lainage.

L'HABIT
DE L'HOMME.

La tonture.

L'étoffe ne peut soutenir tant d'attaques ni tant d'outils tranchans sans courir bien des risques. Il n'est point de soin qu'on ne prenne pour rentrer imperceptiblement les endroits affoiblis ou percés.

Ceux qui font le commerce avec honneur se font un devoir de religion de tenir un état exact de tout ce qui a été rentré dans leurs étoffes , & d'en dédommager fidèlement l'acheteur. Dans le tems que la supériorité des fabriques étrangères sur les nôtres faisoit dédaigner nos étoffes , on se souvient d'avoir vu un

Les rentrées.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

marchand de Londres se dispenser de donner aux François, auxquels il envoyoit son drap, le moindre avis des endroits maltraités. Mais pour éviter les écritures & les reproches, il mettoit dans le cœur de la pièce d'étoffe une guinée, (a) arrêtée par une croix de fil sur l'endroit malade ou percé.

Après les longues opérations des fouleries, du lainage, & de la tonture, opérations qui varient selon la qualité de l'étoffe, ou selon la méthode des lieux, soit pour le nombre, soit pour l'ordre; les serges sont mises au grand air sur de longues perches, & les draps, lustrés d'un premier trait de broffes, sont étendus sur la rame.

La rame.

La rame est un long châssis, ou un très-grand assemblage de bois, aussi large & aussi long que les plus grandes pièces de drap. On tient ce châssis posé debout pour y pouvoir attacher l'étoffe, qu'on y tire ensuite en tout sens sur de longues enfilades de crochèts. L'instrument qui l'attire en large & l'arrête en bas sur une pièce transversale & mobile, se nomme *largèt*. Celle qui saisit par des crochèts tout le chef de l'étoffe, & l'attire en long, se nomme *templet*. Ce travail tend à effacer tous les plis que l'étoffe a contractés

(a) Pièce d'or de même valeur que notre louis.

dans les pôts du foulon : il sert à la tenir d'équerre & à l'amener sans violence à sa juste largeur : il la dispose enfin , soit à être mieux brossée & lustrée , soit à se plier quarrément : telle est la vraie fin du ramage.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

L'intention de certains fabriquans dans le tiraillement du drap sur la rame est un peu différente ; c'est de gagner avec la bonne largeur , un allongement de plusieurs aunes sur la pièce. Mais cet effort relâche l'étoffe , l'ammollit & y détruit d'un bout à l'autre , le plus grand bien que la foulerie y ait produit. Inutilement a-t-on pris la précaution de rendre par la carde le fil de la chaîne & celui de la trame fort velus , de les filer de rebours , & de fouler le drap en fort pour le liasonner comme un feutre , si on étouffe la pièce entière à force de la tirer , & si on en dissout tout l'assemblage en la contraignant par une extension violente à donner vingt-quatre aunes au lieu de dix-huit ou vingt qu'elle fournissoit par une extension modérée. C'est-là ce qui rend le drap effondré , mollasse , & sans consistance. On a toujours porté des plaintes au Conseil contre la rame , & elle a toujours trouvé des défenseurs. Les derniers réglemens en ont arrêté les

L'HABIT DE L'HOMME. principaux abus, en déclarant confiscable toute étoffe qui , à la rame , s'est allongée de plus de la demie aune sur vingt aunes , ou qui s'est prêtée de plus d'un seizième sur la largeur. La mouillure en ramenant tout d'un coup le drap à sa mesure naturelle, éclaircit l'injustice s'il y en a.

La tuile.

Le drap est ensuite broffé de nouveau & toujours d'un seul sens , pour disposer tous les poils à prendre un pli uniforme. On aide le lustre & l'uniformité du pli des poils , en *tuilant* le drap , c'est-à-dire , en y appliquant une planche de sapin qu'on nomme la tuile. Cette planche , du côté qui touche l'étoffe , est enduite d'un mastic de raifine , de grais pilé , & de limaille passée au sas , afin que les paillettes & les résidus des tontures qui altèrent la couleur par leur déplacement , s'attachent à ce mastic , & déchargent d'autant la couleur qui en a l'œil plus beau. On achève de perfectionner le lustre de l'étoffe en y ajoutant le cati.

Le cati.

Catir le drap ou toute autre étoffe , c'est la mettre en plis quarrés , quelquefois gommer chaque pli , puis *feuilleter* toute la pièce , ce qui signifie insérer un carton entre un pli & un autre jusqu'au dernier, qu'on couvre d'un ais quarré pour mettre & tenir quelque tems le paquet sous la presse.

Le feuilleter.

Ce n'est pas assez pour catir & lustrer une étoffe, que tous les poils en soient couchés du même côté, ce qui produit nécessairement dans la totalité la même réflexion de lumière. Il faut encore que tous les poils aient perdu leur ressort dans le point où ils se plient. Autrement ils se releveront inégalement. La première goutte de pluie qui tombera sur l'étoffe, venant à se sécher, les poils qu'elle a touchés reprendront par ce desséchement quelque élasticité, & feront paroître une tache où il n'y a réellement qu'une réflexion de lumière différente de celle des poils voisins. On essaye de prévenir ce mal par l'égalité de la presse : on réitère le feuilletage en substituant aux premiers feuillets d'autres cartons ou vélins plus fins & plus lisses, puis en y joignant de loin à loin des plaques de bois ou de cuivre bien chaudes, pour achever avec la presse de plier tous les poils & d'en déterminer le pli d'un seul côté.

Autrefois on en rompoit beaucoup plus efficacement le ressort, & l'on donnoit aux étoffes un lustre plus net & plus durable, lorsqu'on étoit dans l'usage de les rouler autour des cylindres de la calandre, & de les faire marcher à l'aide d'un arbre tournant entre une table *ino-*

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

La calandre

L'HABIT *mobile* de marbre ou de bois, & une au-
 DE L'HOM- tre table parfaitement polie, ou garnie
 ME. d'une grande feuille de cuivre, en allant
 & venant sur les rouleaux avec une char-
 ge de dix-huit à vingt milliers de livres.

Ce bel œil qu'on donne aux étoffes n'est pas un lustre frivole ou destiné à en imposer à l'acheteur par un brillant passager. C'est au contraire une beauté permanente, puisque l'étoffe où ces façons seroient négligées, auroit l'air d'un cilice, & ne montreroit ni égalité dans son grain, ni précision dans sa couleur. L'inégalité de la tension des deux fils qui la traversent mutuellement, & les diversités accidentelles de roideur, ou de mollesse, qui peuvent arriver à chaque partie de l'étoffe, & même à chaque fibrillon, disposent nécessairement la pièce entière à crêper & à bourser. Ceci seroit inévitable, sur-tout dans les étoffes légères, sans les précautions ingénieuses des apprêteurs & des retendeurs.

Les étamines & les serges, soit celles qui étant fort lisses ne vont pas à la foulerie, soit celles qui n'ont été que battues à l'eau, ou celles enfin qui ont été non-seulement dégorées, mais foulées à sec pour être drappées, doivent toutes être rainées & aérées. On les retire de

la perche pour leur donner les derniers apprêts, dont la fin principale est d'y détruire à fond les restes de rétractions & de ressorts qui troublent l'égalité du tissu, d'incliner du même sens tous les poils d'une de ses faces pour former l'endroit, & de mettre ainsi une sorte d'harmonie dans l'étoffe entière, par la suppression des dissonances dans les tiraillemens des fibres intérieures, & par l'uniformité des réflexions de la lumière dans les dehors. C'est à quoi l'on parvient en faisant passer au *bruisage* les étamines délicates, & au *réteudoir* ou bien à la calandre, toutes les étoffes foulées.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Bruir les pièces d'étoffes, c'est les étendre proprement chacune à part sur un petit rouleau, & coucher tous les rouleaux ensemble dans une grande chaudière de cuivre rouge & de forme quarrée, sur un plancher criblé de trous & élevé à quelque distance du fond de la chaudière. On fait chauffer de l'eau dans l'intervalle qui sépare le fond d'avec le plancher. La chaudière étant parfaitement couverte, c'est une nécessité que la vapeur réfléchie par le couvercle & ramenée de toute part sur ces étoffes, les pénètre peu-à-peu, & y assouplisse tout ce qui a trop de roideur & d'élasticité. La presse fera le reste.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Le rétendoir.

Il en est de même de l'opération du rétendoir. Après avoir aspergé avec une eau gommée tout l'envers de l'étoffe, & l'avoir étendue autour d'un grand rouleau, on y applanit encore plus efficacement tous les plis & l'inégalité des tensions, en dévidant lentement l'étoffe de dessus son rouleau pour la faire passer sur une barre de fer poli qui la tient en état au-dessus d'un grand brasier, capable d'en ébranler jusqu'aux moindres fibres, & en la portant de-là sur un autre rouleau qui l'entraîne uniment à l'aide d'une roue ou d'un moulinet. L'étoffe va & vient de la sorte d'un rouleau à l'autre à diverses reprises, réglées par le besoin & par le jugement de l'appréteur.

Les inventeurs de ces pratiques paroissent en avoir vû les raisons. Mais les ouvriers qui les ont reçues & qui s'y conforment parce qu'ils en voyent les bons effets, vous en entretiennent quelquefois sans apporter les vraies causes de ce qu'ils font : ils en substituent d'étrangères. Ils ne vous parleront ici que de nourrir l'étoffe, que de lui donner du corps, & de lui procurer divers avantages qui ne font rien à l'affaire. En raisonnant faux sur la nature des choses qui leur passent par les mains, ils se trouvent sur

une même ligne avec les philosophes, L'HABIT
DE L'HOM-
ME.
qui ne comprennent point ce qu'ils traitent : mais les ouvriers leur sont supérieurs en ce qu'ils exécutent expérimentalement des choses qui font le bonheur de la société. On voit sortir quelque chose de leurs mains. Ce sont des hommes, & les images du Créateur.

En dernier lieu l'étoffe, soit bruite, soit rétendue, est pliée, feuilletée, mise à la presse ou même calandrée, puis empointée ou empaquetée avec des ficelles qui saisissent tous les plis par les lisières.

On connoît encore quelques apprêts La gaufre.
qui diffèrent des précédens. Par exemple, il y a des étoffes gaufrées, & qui portent ce nom, parce qu'on y a imprimé des fleurons, ou des compartimens, avec des fers figurés, comme sont ceux où l'on façonne une gaufre.

Il y a des étoffes tabisées ou ondées Le tabis &
la mohère,
comme le gros tafetas qu'on nomme tabis, parce qu'ayant été inégalement & par des méthodes différentes de l'ordinaire, pressées sous la calandre; le cylindre, quoique parfaitement uni, a plié une longue enfilade de poils en un sens, & une enfilade d'autres poils sur une ligne ou une pression différente : ce qui donne à la soie & à la laine différentes

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

réflexions de lumière , ou divers filets de lustre qui semblent se succéder comme des ondes , & qui se conservent long-tems par un effet de l'énorme poids qui a différemment plié les poils dans les diverses allées & venues de l'étoffe. Il n'est pas possible de faire le dénombrement des effets qui peuvent naître de ces premières façons & de plusieurs autres , selon qu'on voudra en omettre quelques-unes , ou les mélanger , ou les réitérer.

Le velours.

L'industrie qu'on admire dans l'invention du velours , nous invite autant que la beauté de l'étoffe à prendre connoissance de la manière dont elle se fabrique. Si nous faisons le commerce , ou que nous eussions part à la conduite d'une manufacture , nous ne manquerions pas de nous instruire & d'instruire les autres du nombre des portées ou paquets de longs fils qui composent la chaîne totale ou le premier fond de l'ouvrage , & du nombre des fils qui doivent entrer dans chaque portée. Nous nous mettrions scrupuleusement au fait des réglemens qui fixent les qualités de la chaîne & de la trame , la longueur & la largeur de chaque espèce de fabrique , & les fils de différente matière ou de différente couleur qui doivent marquer dans les lisières

le juste caractère de chaque étoffe, pour servir de règle aux Inspecteurs, & de témoignage aux acheteurs. Ces connoissances, très-nécessaires selon le besoin qu'on en peut avoir, ne sont pas ici ce qui nous regarde. Suivons l'homme dans le beau de ses découvertes, & dans les ornemens de la société qui en sont le fruit.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Au travers d'une chaîne de soie bien torsée, on en infère une seconde d'une autre soie moins serrée, de façon que les longs fils de celle-ci puissent être abaissés & haussés librement par leurs marches propres, entre les fils de la première chaîne qui jouent de leur part avec une égale liberté. Cette chaîne de surcroît & inférée dans la chaîne de fond, se nomme la chaîne à poils, ou simplement le poil; parce que c'est des fils de cette chaîne, transversalement coupés par-dessus l'étoffe, qu'on fait le poil ou le velouté dont elle est garnie par l'endroit.

Dans les métiers ordinaires on donne le nom de lames à ces assemblages de fils courts qui traversent la chaîne, pour en élever une partie en abaissant l'autre par le moyen des marches. Ces pièces se nomment *lisses* dans le métier à velours; & au lieu que dans le métier commun deux lames se haussent & s'abaissent tour-

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

à-tour par une corde commune qui va de l'une à l'autre en passant au haut du métier sur une poulie, la marche droite ne pouvant ainsi abaisser la lame qu'elle tire, sans élever l'autre lame ; dans le métier à velours tout s'opère par des contrepoids. La marche descend-t-elle sous le pié qui la foule ? elle abaisse sa lisse propre , & celle-ci fait monter le contrepoids qui y correspond. Si le pié abandonne la marche, le contrepoids retombe & relève la lisse. La chaîne à poils a ses lisses, ses marches , & ses contrepoids. La chaîne de fond a pareillement, mais un peu plus loin de la main de l'ouvrier, ses lisses propres , avec les marches & les contrepoids qui y répondent. Tous les fils de la chaîne à poids partent du bas & de l'extrémité du métier , traversent obliquement la chaîne de fond , & montent beaucoup plus haut , pour passer par-dessus un gros bâton suspendu sur deux boucles de verre , d'où ces fils vont au travers de toutes les lisses gagner la tête de la pièce. Tant que l'ouvrier ne touche pas aux marches de la chaîne à poils, les contrepoids en demeurent abaissés , & tous les fils de cette chaîne demeurent élevés , de façon qu'on pourroit librement ne travailler le tissu qu'avec la

chaîne de fond. Le reste des préparatifs consiste en deux navettes, & trois longues virgules ou baguettes de léton, que l'ouvrier appelle *fers*, parce qu'elles étoient de fer dans les commencemens de l'invention. Les navettes servent à injecter une enflure entre les fils de la chaîne à poils & une autre entre les fils de la chaîne de fond. Chaque virgule de léton doit être plus longue que la pièce de velours ne sera large. Cette baguette est extrêmement mince & a deux surfaces, l'une platte, l'autre un peu arrondie, qu'on appelle *le dos du fer*. Sur l'un de ses deux autres petits côtés, elle a une cannelure ou rainure assez profonde qui la traverse d'un bout à l'autre. Cette cannelure est si fine, que l'œil a beaucoup de peine à l'appercevoir. Chaque baguette est enfin armée à l'un de ses bouts d'une petite pelotte de cire d'Espagne, pour être aisément coulée entre le fil de poil & le fil de fond, au lieu que de sa pointe nue elle perceroit une chaîne ou l'autre.

L'ouvrier commence par faire le chef de sa toile; & lorsqu'il est tems de commencer à faire paroître le velours, il tient tous les fils de la chaîne à poils, élevés par l'abaissement des contrepoids propres. Il glisse alors un de ses fers entre

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

les deux chaînes. Ce fer demeure couché sur le dos & entièrement caché entre les deux chaînes. On n'en voit plus que les deux bouts, parce qu'à l'instant le tisseur abaisse profondément la chaîne à poils & jette ses navettes à plusieurs reprises dans les séparations des fils de la chaîne de fond, & dans les ouvertures de la chaîne à poils. Ces deux tissus demeurent par-là étroitement unis. L'ouvrier amène la chasse; & frappant toutes ces duites de trame de plusieurs coups, il oblige le fer, qui étoit couché sur le dos, à se dresser sur le côté & à tenir vers le haut son autre côté cannelé : il relève la chaîne à poils, couche sur la chaîne de fond une seconde virgule, abaisse le poil & fait comme ci-devant son double tissu. Après l'avoir bien frappé, il ouvre les chaînes, cache la troisième virgule, tisse, & frappe encore de même. On ne voit jusqu'ici que l'apparence d'une étoffe ordinaire.

Le rabot & la pince. Pour en faire sortir le velours, il prend en main une plaque de fer, sur le bas de laquelle est attaché un petit couteau très-affilé en forme de serpette. Il en enfonce le bec ou la pince dans la cannelure de la première virgule, & faisant avancer cette pointe le long du canal qui dirige son instrument & sa main, il coupe la

chaîne à poils dans toute la largeur de l'étoffe, en sorte qu'il s'en élance deux rangées de poils fins & fort drus, d'une égalité parfaite. La première virgule de l'éton reparoit. Il laisse dormir les deux autres, & reporte celle-ci un peu plus loin entre les deux chaînes, couvre son fer de la chaîne à poils, tisse comme ci-devant avec ses deux navettes; & après avoir fortement frappé contre ce fer, il dégage le second par le tranchant de la serpette. Ce second fer est ramené entre les chaînes, & suivi du travail des chaînes & des navettes. Le troisième fer est enfin tiré de prison par le couteau qui rompt ses liens. De cette sorte il y a toujours deux fers en repos & cachés dans l'intérieur de l'étoffe : il n'y en a qu'un des trois qui demeure libre, & qu'il faille mettre en œuvre. Aucuns de ces poils qui se dressent sous la pince, ne peuvent s'échapper. Ils se courbent dans l'intérieur de la pièce, & se relèvent pour former d'autres houpes dans la ligne suivante. Ils sont arrêtés dans leur courbure par les trames des deux navettes qui les saisissent par-dessus & par-dessous. De sorte que le tissu en faisant ainsi la solidité de l'ouvrage, demeure entièrement caché sous cette forêt de poils parfaite-

L'HABIT ment égaux qui en font la beauté. La
 DE L'HOM- chaîne à poils montant & descendant de
 ME. la sorte d'un bout de la pièce à l'autre,
 use beaucoup plus de matière que la
 chaîne de fond : aussi le rapport de l'une
 à l'autre est-il de six aunes à une , quand
 le tissu est bien frappé.

Le travail des pannes , des peluches &
 des mocquettes est le même. La différen-
 ce peut provenir de la longueur qu'on
 donne au poil , & de la finesse des ma-
 tières. Plus l'ouvrage est ferré & le poil
 coupé court en chassant fortement les
 trames , plus l'œil en est beau & le fond
 bien couvert. L'étoffe baisse de mérite à
 mesure que les tranches transversales
 sont plus éloignées & découvrent plus le
 fond ; ou que la chaîne à poils est d'une
 matière inférieure à la soie ; comme peut
 être le poil de chèvre dont se fait la pelu-
 che , & la laine dont se fait la mocquette.

Les étoffes
 figurées.

L'invention de l'homme n'est pas épu-
 sée par la diversité des tissus que nous
 venons de voir. Il a trouvé moyen d'ou-
 vrager l'étoffe , c'est-à-dire , de la rele-
 ver par des figures qui ne sont pas de
 simples suites de l'apprêt , ou les em-
 preintes de quelques moules ; mais qui
 font partie du tissu même.

Tout ce surcroît d'embellissemens s'exé-
 cute par le nombre & par le jeu des *lames*

ou de ces espèces de peignes de fils au travers desquels passent la chaîne, & qui se haussant ou s'abaissant font monter & descendre tour-à-tour une partie des fils de la chaîne, puis l'autre, pour prendre & arrêter successivement toutes les *duites* de la trame. Les draps, les étamines lisses & bien d'autres étoffes en coton, en soie, ou en laine, n'ont que deux lames & autant de marches pour les abaisser, ce qui forme un grain d'étoffe uni & simple. Plusieurs marocs & la plupart des serges, se font avec quatre marches, ce qui croise & recroise de biais les fils de l'étoffe, dont le tissu, mince par lui-même, se ferre & se fortifie par cet entrelas. L'étoffe recevra un nouveau grain, un nouvel œil, & un autre nom, si elle est fabriquée à trois lames. Tout y change encore plus si elle est fabriquée à huit marches, à dix, même à vingt-quatre & au-dessus. On fait marcher les lames par le mouvement des piés, en foulant les marches qui correspondent aux lames : ou bien l'ouvrage se fait à la tire. Pendant que le tisseur fait aller & venir sa navette, il a à côté de lui un second ouvrier qui, à chaque jèt, tire ou élève une lame par un cordon, & la laisse retomber à l'aide d'un contre-poids pour tirer un autre cordon, en re-

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

La tire.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

commençant toujours de même. Outre la multiplicité des lames, variez-vous la couleur des fils de la chaîne, ou insérez-vous d'espace en espace & à des distances réglées une trame d'une couleur, puis une trame d'une autre? c'est une nécessité que l'ordre des points de la chaîne pris ou laissés, & l'ordre des points de chaque trame amenés au jour par-dessus la chaîne, ou cachés dessous, traçant sur l'étoffe ou de longues rayes, ou une flamme, ou un fleuron, ou quelque figure régulière, qui se répète toujours la même, comme le jeu des marches revient toujours le même. Il y a une invention ou une dextérité ravissante dans la façon seule dont l'ouvrier lit le dessein, pour régler sur les couleurs des petits quarrceaux qui le composent, l'ordre des cordelettes & des lames qu'il faudra abaisser tour-à-tour, & pour y conformer les mouvemens du tisseur ou du tireur, qui fera sortir une vraie peinture du fond de l'étoffe, sans y concevoir autre chose que l'ordre des marches qu'il faut fouler, ou des cordons qu'il faut tirer. Mais je doute qu'il soit possible de faire entendre par aucun discours comment on lit un dessein, puis comment les piés font sortir une figure; & c'est assez d'en

bien saisir le principe, qui se réduit aux ^{L'HABIT} points de la chaîne & de la trame pris ou ^{DE L'HOM-} laissés, découverts ou cachés par tel & ^{MR.} tel jeu des lames. Si vous voulez, Monsieur, approfondir l'industrie de ce travail & vous y avancer par degré, débutez par voir faire une fangle chez un cordier. La simplicité de ce travail vous disposera à concevoir celui qui est plus composé. Passez de-là chez un ferrandier; puis chez un rubannier. Ces préparatifs vous conduiront à comprendre l'artifice d'un ouvrage qui se fait à la tire, de toutes les étoffes à fleurs, & enfin des tissus les plus figurés.

Ici, mon cher ami, je vous vois avec tout ce qu'il y a de personnes de goût, coller les yeux & fixer votre admiration sur les desseins toujours nouveaux & toujours ravissans de nos ouvriers de Lyon. On n'a rien vû jusqu'à présent, de l'aveu de nos voisins mêmes, qui soit supérieur ou comparable au travail des Lyonnais, soit pour l'assortiment & le feu des couleurs, soit pour la légèreté du dessein; & chaque année fournissant des nouveautés heureuses, toute l'Europe s'adresse à eux, ou ils y sont du moins demeurés en possession du premier rang, & continuent à désespérer leurs imitateurs.

Mais ces desseins brillans ne sont point

Le travail de Lyon est ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

pour la multitude. Si dans le commerce on fait cas d'une étoffe qui peut convenir à cent personnes de qualité, on y estime encore plus en un sens celle qui habille avec grace cent mille personnes du commun : parce qu'en consommant des matières de notre crû , elle occupe de toute part la fileuse , le teinturier, le tisseur, & le marchand. Cette raison, fondée sur le bien de la société, donne d'abord l'exclusion à un grand nombre d'étoffes étrangères , qui ruinent notre commerce par l'avilissement de nos fabriques ; & malheureusement la sévérité des sages loix qui en défendent l'usage , semble irriter nos desirs, & multiplier les prévaricateurs. Nous crions contre un règlement dont l'exécution seroit le vrai bien de tout l'Etat , & nous nous intéressons pour des contrebandiers séditionnaires dont les opérations sourdes & presque toujours impunies , privent l'artisan de la certitude de son travail , & le propriétaire du débit des laines ou du coton que sa terre ou sa plantation lui donne. L'unique remède au mal seroit une étoffe françoise qui joignît la beauté de l'Indienne à la modicité du prix.

Nos ouvriers toujours inventifs commencent à fleurer avec nuances , sur le

le métier non de brodeur , mais de tisseur , la laine & le coton. Aurions-nous enfin trouvé l'étoffe capable de remplacer parmi nous les fabriques de la Perse & de l'Inde ? toucherions-nous enfin à l'équivalent du secret qu'ont les Asiatiques de jetter des peintures vives & durables sur des matières communes ? je suppose cependant qu'il n'y a rien de fait. Je regarde la découverte de ce secret comme une acquisition possible , puisqu'elle est réelle en Asie ; mais en même tems comme un trésor qui demeure encore abandonné parmi nous au premier occupant. Au lieu d'en proposer la découverte aux artisans , & aux ames du commun , j'y invite les artistes & sur-tout les philosophes , qui connoissent , dit-on , la nature. Nous leur présenterons la chose par manière de problème.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Il s'agit de trouver , ou avec nos laines , en empêchant que les papillon-reignes ne s'y attachent , ou du moins avec nos fils de chanvre & avec le coton que la Cayenne , la Martinique , & Saint-Domingue nous produisent ; il s'agit de trouver une étoffe propre à nous donner en été une robe légère , & en tout tems un meuble de goût. Il s'agit d'y mettre , soit au pinceau , soit au métier , ou de

Problème
adressé aux
grands phy-
siciens.

L'HABIT DE L'HOMME. telle façon que ce puisse être , pourvu que ce soit à peu de frais , des ornemens gracieux & des couleurs qui se maintiennent au savonnage.

La chose paroîtra possible , non-seulement parce que des hommes qui ne sont point philosophes l'exécutent aux Indes ; mais parce que des physiciens systématiques ne demandent que de la matière & du mouvement pour tout produire.

Les motifs de la recherche d'une pareille étoffe sont pressans : je les réduis à trois ; 1°. d'encourager parmi nous la culture du chanvre & du lin , ou du moins de nourrir par des échanges abondans tous nos citoyens qui recueillent le coton dans les trois isles que je viens de nommer ; 2°. d'occuper parmi nous un grand nombre d'ouvriers par une fabrique animée & immanquable ; 3°. de faire circuler parmi nous l'argent , qui réjouit les contrebandiers de notre voisinage , ou qui arrive sans retour à Amadabat (a) & à Bander-Abassi (b).

Voilà le problème : il n'en est point dans la philosophie de plus digne d'occuper des cœurs amis du bien public.

(a) Ville de grand commerce au Mogol.

(b) Port de Perse où a été transféré le commerce d'Ormus.





Le lavage

— Peut-être la physique moderne, qui con- L'HABIT
çoit la structure du monde, & la nature DE L'HOM-
intime des couleurs, nous donnera-t-el- ME.
le l'étoffe demandée.

II PLANCHE CINQUIÈME.

— A *Le lavage des laines & des étoffes.*

B *Le ramage des draps.*

1 Place au bord de l'eau, où l'on lave
— les laines.

2 Lissoire ou bâton à remuer la laine.

3 Manne qui admet l'eau sans laisser
échapper la laine.

4 Place au bord de l'eau où l'on lave
les étoffes. Au même chiffre, le chevalier
où on les met égouter.

5 L'étoffe.

6 Lissoire ou pouffoir à laver.

7 La batte.

8 La raine où l'on étend toute une
pièce de drap, une pièce de bafin, ou
autre étoffe de résistance.

9 Traverse d'en haut, où le drap s'at-
tache sur une ligne de clous à crochêt,
espacés à trois pouces près l'un de l'autre.

10 Traverse d'en bas qui se déplace, &
peut monter à volonté dans une coulisse.

11 Montans ou piliers.

12 Le drap.

PLANCHE SIXIÈME.

Le battage des laines.

- 1 Claye.
- 2 Ouvriers battant la laine.
- 3 Perches à sécher la laine.

PLANCHE SEPTIÈME.

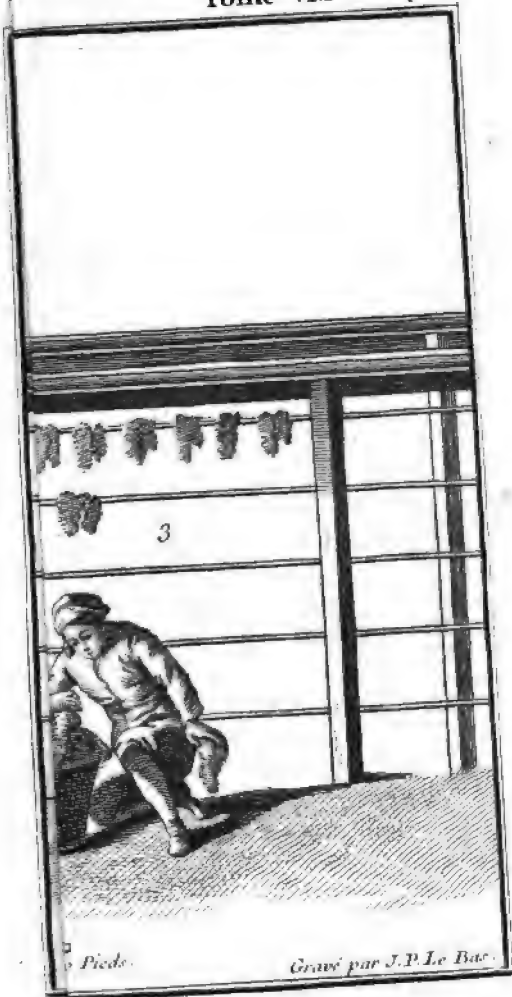
Le travail du peigne.

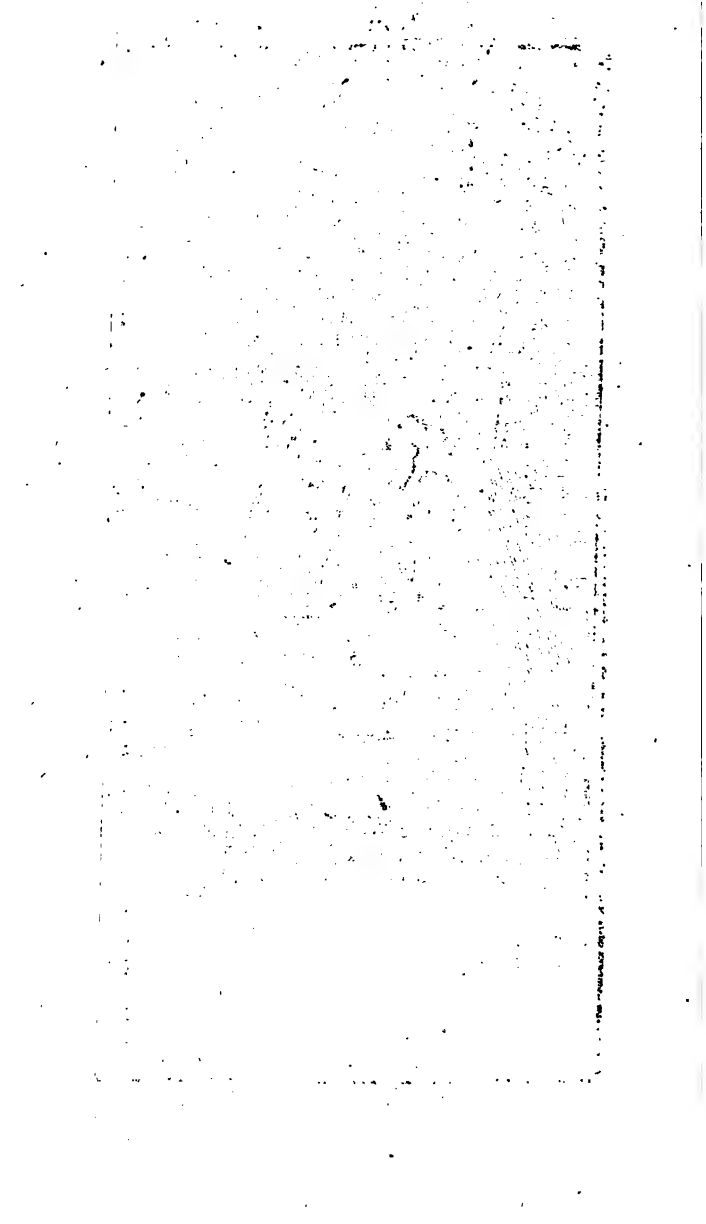
- 1 Chevalet pour attacher les peignes.
- 2 Drouffettes.
- 3 Boîte.
- 4 Poêle.
- 5 Graissoir pour huiler la laine.
- 6 Dégraissoir pour la dégorger.

PLANCHE HUITIÈME.

Le grand rouet.

- 1 Le banc du grand tour, ou grand rouet.
- 2 Marionnette, soutien des frazeaux, qui sont deux morceaux de fentre, ou deux cordons de natte percés pour recevoir & laisser jouer la broche.
- 3 Roue du grand tour, qui marche sans manivelle par la simple impulsion de la main.
- 4 Moyeu de la roue.
- 5 Broche sur laquelle s'assemble le fil en manière de cône. Ce cône se nomme





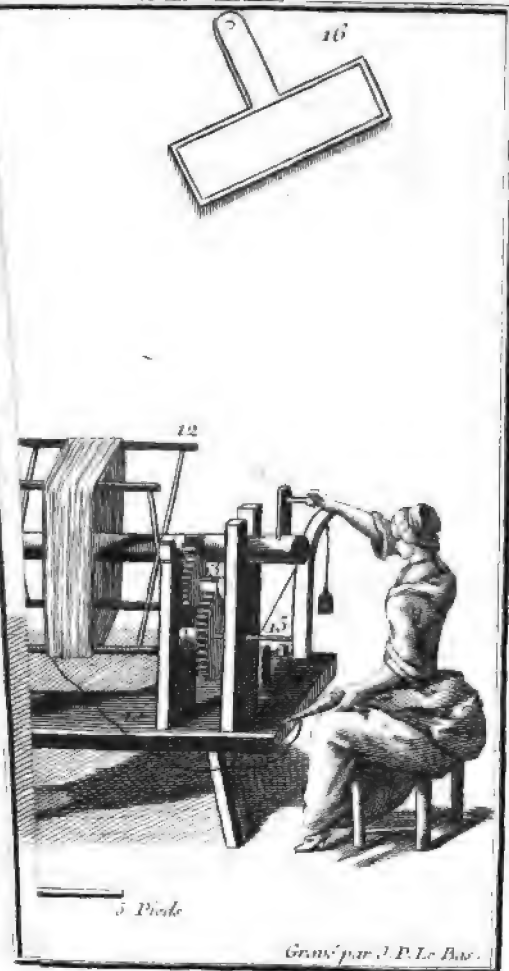


Gravé par J.P. Le Bas.

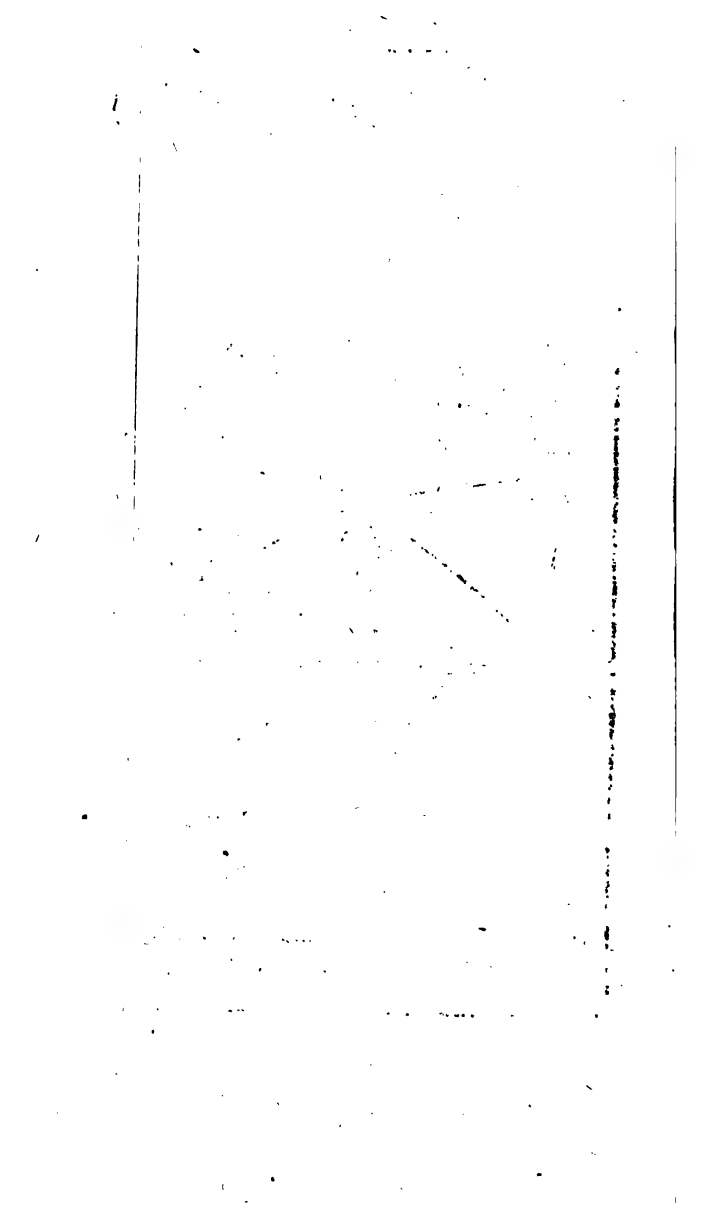


THE UNIVERSITY OF CHICAGO





ir.



une fusée. On la détache sans qu'elle s'éboule , & on la porte sur une autre broche que manie l'ouvrier ci à côté , pour être mise en écheveau. *Voyez les chiffres 10 & 12.*

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

6 L'esquive qui arrête les derniers volumes de fils sur la fusée.

7 Fraiseaux.

8 Arbre ou montant , support de la roue.

9 Pannier plein de ploques ou de saucissons. L'ouvrier tient une ploque de la main gauche.

10 Banc ou selle du devidoir où l'on distribue en échevaux les fusées ou petits cônes de fils.

11 Montans.

12 Bras du devidoir. Son arbre tournant & engrennant sa petite lanterne de quatre canelures dans les dents de la roue 13.

13 Deux roues dont la supérieure emporte par un pignon les dents de l'inférieure.

14 Marteau dont le manche est abaissé par une cheville de détente au bas de la roue inférieure.

15 Corde qui s'enroule autour de l'essieu de la roue inférieure , & soutenant un poids qui s'arrête après un nombre de tours pour régler l'ouvrière.

16 La carde qui a servi à faire les saucissons.

PLANCHE NEUVIÈME.

L'ourdissoir de la chaîne.

On a omis ici le filage de la chaîne qui se fait communément au fuseau, ou au petit rouet.

1 L'ourdissoir. Instrument pour assembler les fils de la chaîne.

2 Arbre tournant avec quatre ailes.

3 Six travers qui maintiennent les ailes.

4 Deux barrés portant les chevilles.

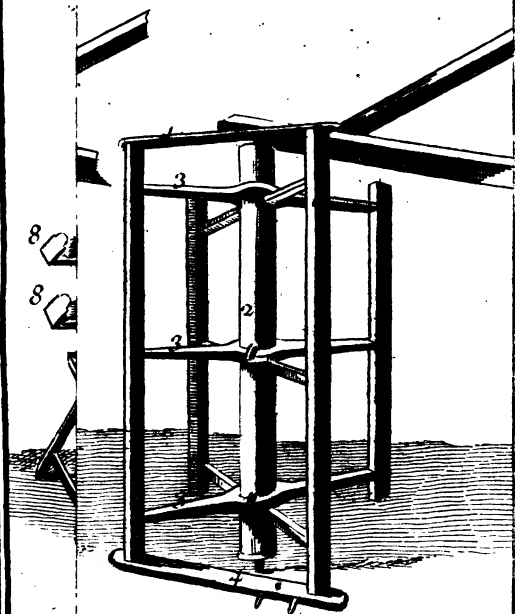
Les fils attachés à une cheville & distribués sur tout l'ourdissoir, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'autre cheville, font une portée, ou selon d'autres usages, une demie portée. La revenue de ces fils depuis la seconde cheville, le long de l'ourdissoir jusqu'à la première, fait une deuxième portée. On fait dans chaque manufacture combien les réglemens demandent de pareilles portées pour faire une chaîne, & ce qu'il faut de chaîne pour une monture entière.

5 Tours & assemblages de fils également espacés.

6 Banc soutenant le porte-bobine.

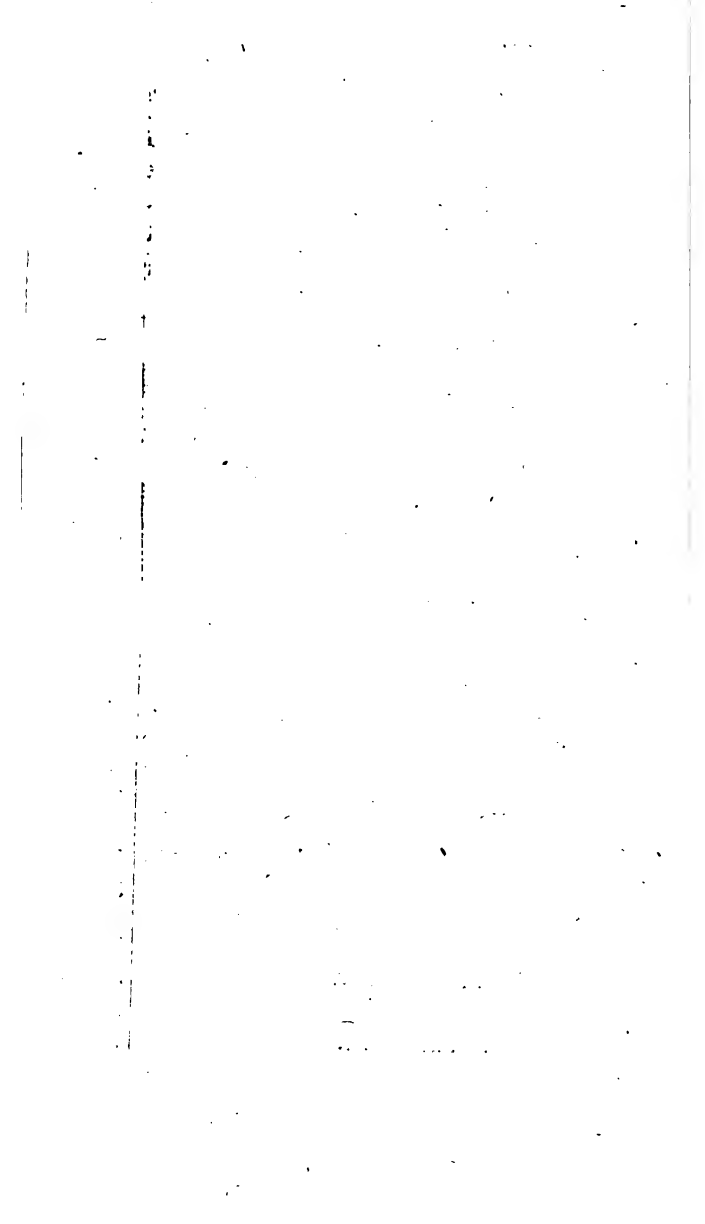
7 Vingt broches portant les bobines.

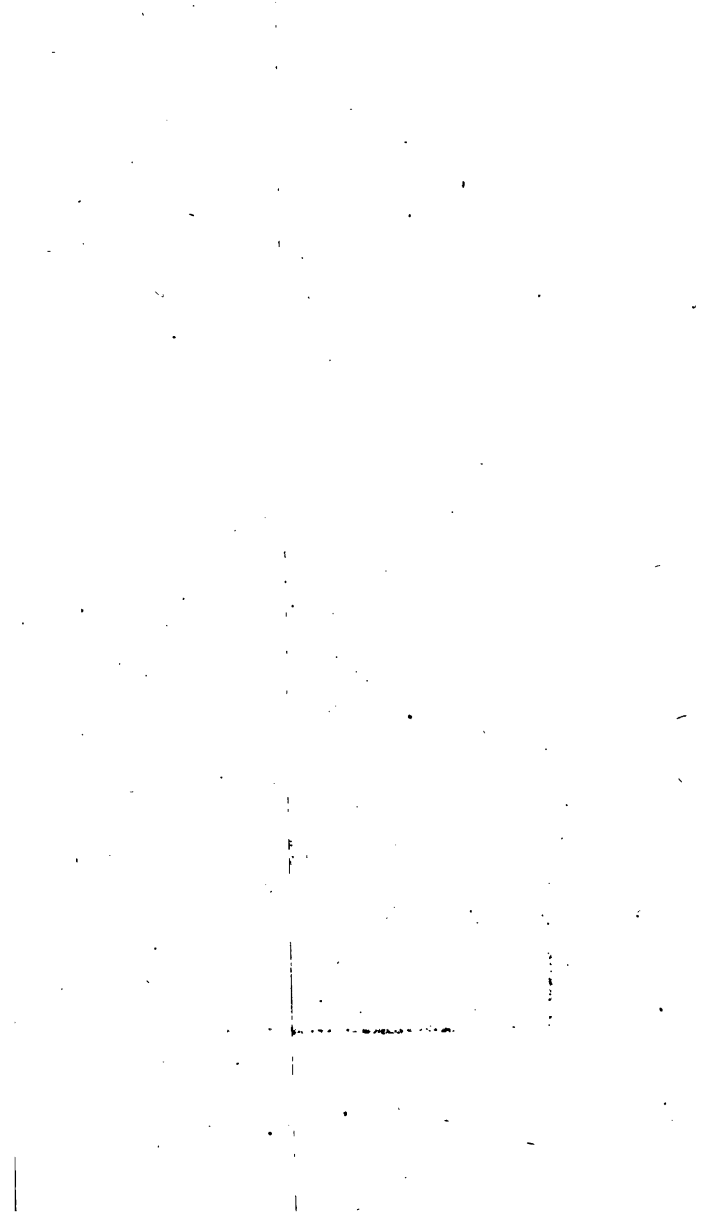
8 Corde tendue sous les fils pour en

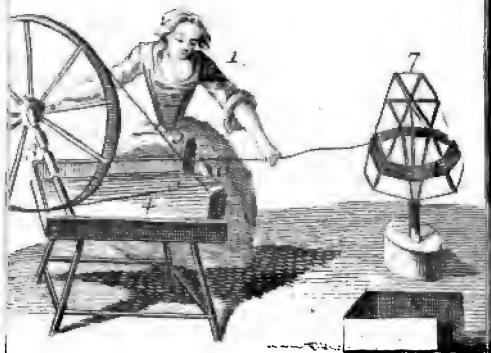


15-Pieds.

Gravé par J. P. Le Bas.



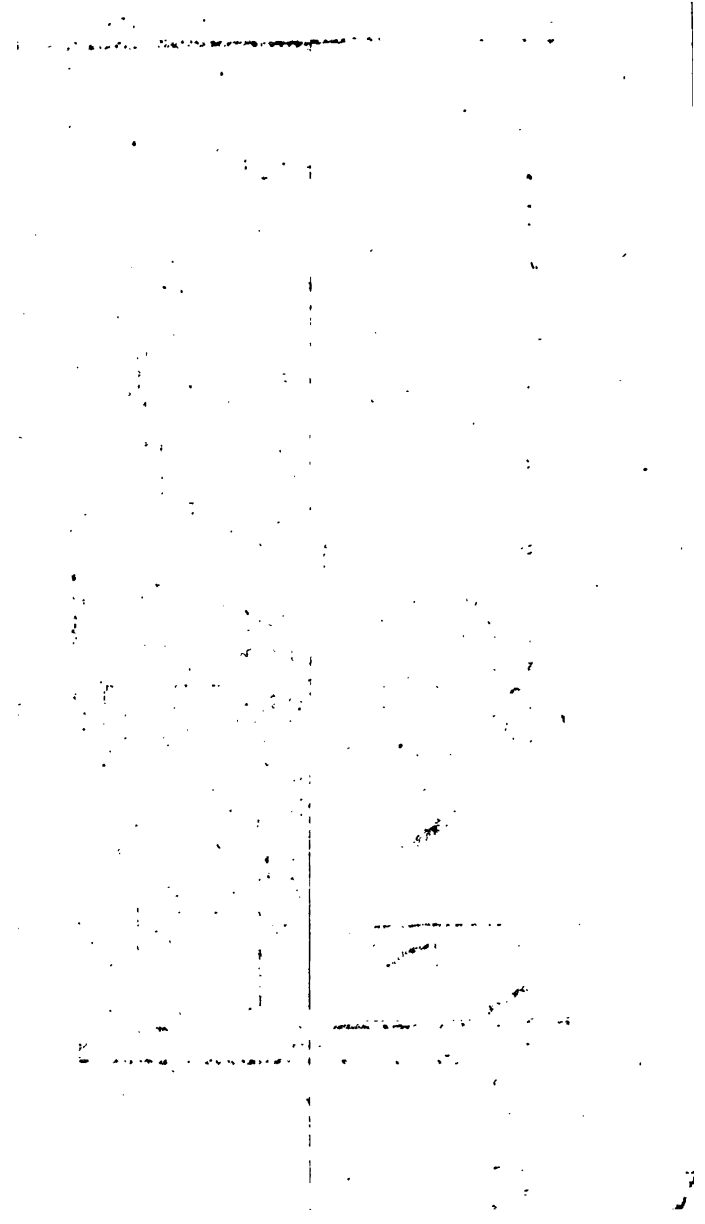


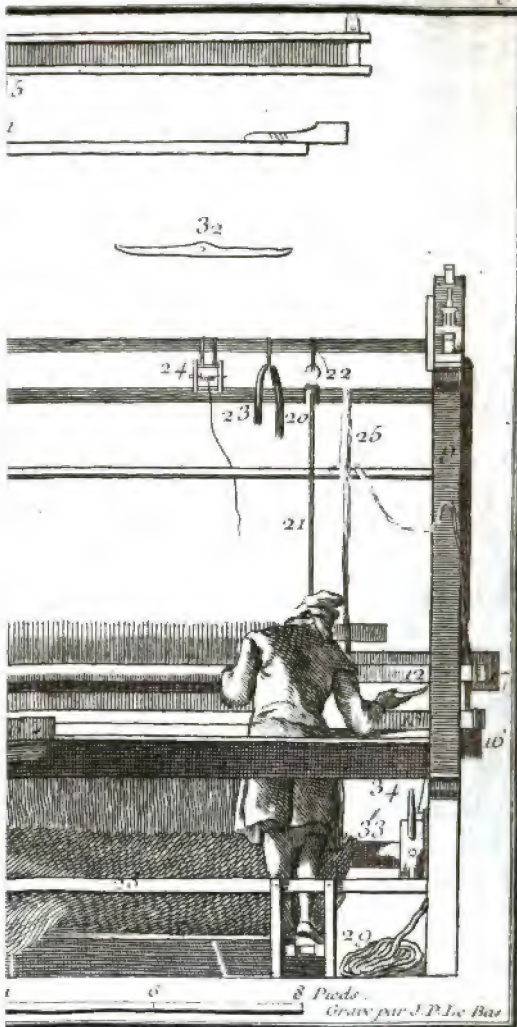


4 6 Pieds.

Gravé par J.P. Le Bas.

de Tisseur.





isseur vû de face.

empêcher l'écartement, & pour en ôter ^{L'HABIT}
le trop grand duvèt par le frottement. ^{DE L'HOM-}
^{ME.}

9 La passette, outil de bois percé
pour assembler les fils.

PLANCHES X & XI.

*Le métier du tisseur, vu de profil dans
la Planche dixième, & de face dans
la Planche onzième.*

1 Epouleuse, qui distribue un écheveau ^{PLANCHE}
de trame sur les époulins. ^{DIXIÈME.}

2 Rouet avec sa poupée ou manivelle.

3 Bras ou montans.

4 Banc environné de quatre planchet-
tes pour contenir les tuyaux ou époulins
vuides.

5 Broche de fer que la corde du rouet
fait tourner avec l'époulin qu'on y mèt.

6 Noix qui reçoit la corde, & fait
aller la broche.

7 Tournette avec son pié portant l'é-
cheveau mouillé, dont le fil est emporté
& assemblé sur l'époulin.

8 Boîte où l'on mèt les tuyaux char-
gés de leur juste quantité de trame. *Mê-*
me planche. Le métier à faire de la serge
ou du drap vû de profit.

9 Les montans.

10 La traverse.

11 La chasse qui sert à frapper & à ferrer plus ou moins le fil de trame.

12 Le dessus de la chasse, ou longue barre que l'ouvrier empoigne d'une main, puis de l'autre.

13 Le dessous contenant le rô ou le peigne avec la barre inférieure. *Voyez* aussi planche onzième.

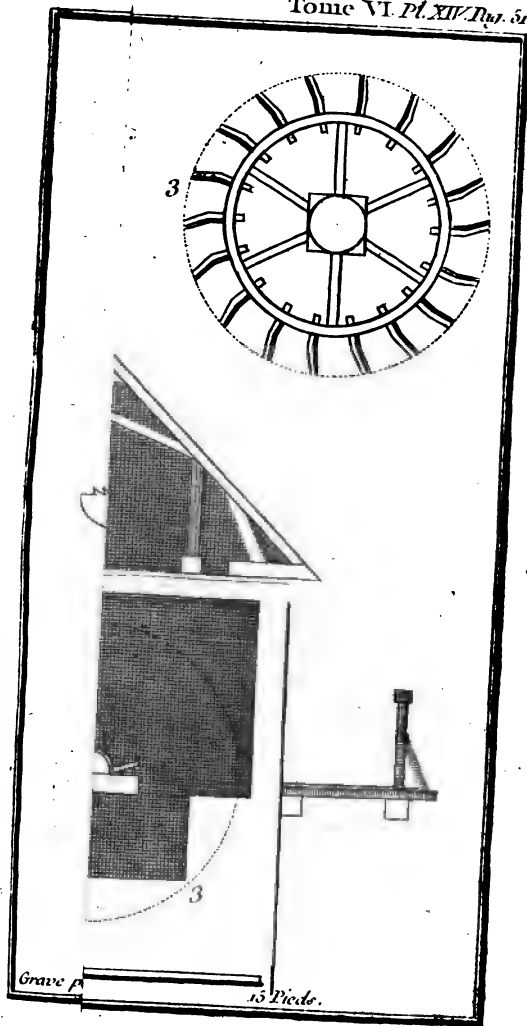
14 L'aiguille de chasse, la cheville ou le gougeon qui aide la mobilité de la chasse.

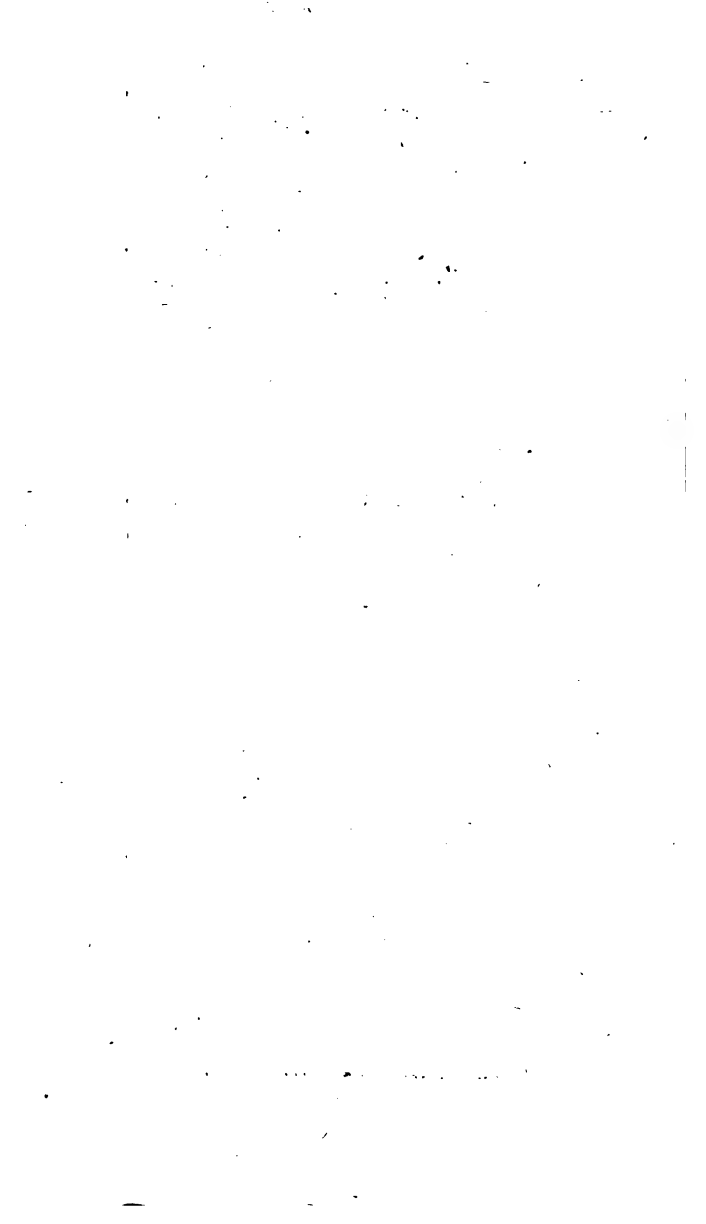
15 Porte-lame, pièce où est suspendue la poulie sur laquelle roule la corde qui tient à deux lames.

16 L'enclouoir. Pièce de bois platte & équarrie, où est une ouverture pour passer l'étoffe qui s'enroule sur l'ensoupleau.

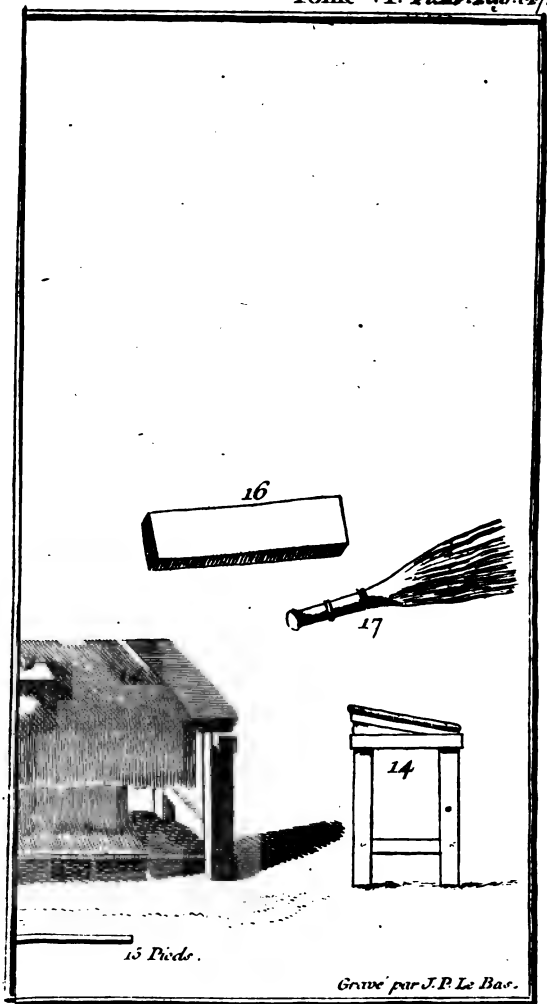
17 L'ensuble ou rouleau qui porte le fil de chaîne à l'autre bout du métier.

18 Au-delà du rô, sont les liais, ou longues baguettes qui soutiennent les lisses. Les lisses sont des fils d'un pié de long plus ou moins, qui sont attachés par leurs extrémités à deux longues baguettes, & qui ont vers le milieu une petite boucle pour donner passage à un des fils de la chaîne. Les liais & les lisses font ensemble une lame. *Voyez* à la fin du volume l'explication des termes, au mot *lame*.









Gravé par J.P. Le Bas.

19 Verge qui se mèt entre les fils de la chaîne, pour en régler la séparation. L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

20 Poulie, sur laquelle roule la corde qui est attachée à deux lames. On ne voit ici qu'une poulie dans le profil. Il y en a une autre & une autre corde qui soutient les mêmes lames à l'autre côté du métier.

On retrouve ici les objets marqués ci-dessus depuis 9, &c. PLANCHE
ONZIÈME.

21 La marionnette. C'est la corde qui passe d'une lame à l'autre par-dessus la poulie 20, & qui montant & descendant toujours, fait danser les lames. *Voyez* 18. Planche précédente.

22 La moufle ou la chappe dans laquelle la poulie tourne.

23 Fil de lisse. C'est un paquet de fils conformés à ceux des lisses, pour raccommoder chaque lisse qui vient à se rompre.

24 Porte-bobine où est une provision de fil de chaîne, pour rétablir chaque fil de chaîne qui se trouve rompu ou défectueux.

25 Lisière, ou provision de fil de lisière pour rétablir ce qui se casse dans les fils de la lisière, qui, sur-tout dans le drap, sont fort différens de ceux de la chaîne.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

26 La bâche pour recevoir les tuyaux ou épolèts.

27 Le banc.

28 La barre de derrière.

29 Les marches , ou bâtons mobiles attachés par deux cordes au bas de chaque lame. Le pié qui foule une marche abaisse la lame qui y tient , & fait monter l'autre lame à l'aide de la marionnette. *Voyez* aussi la Planche de profil 29.

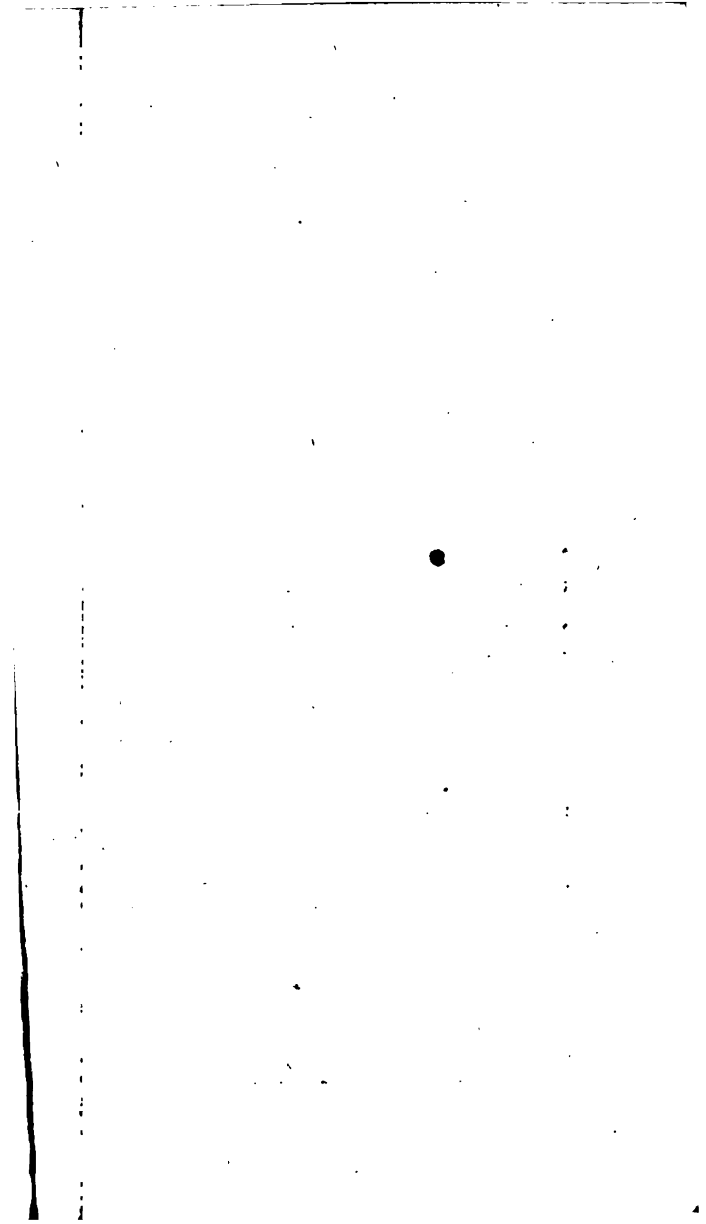
30 Le faudèt, petit plancher.

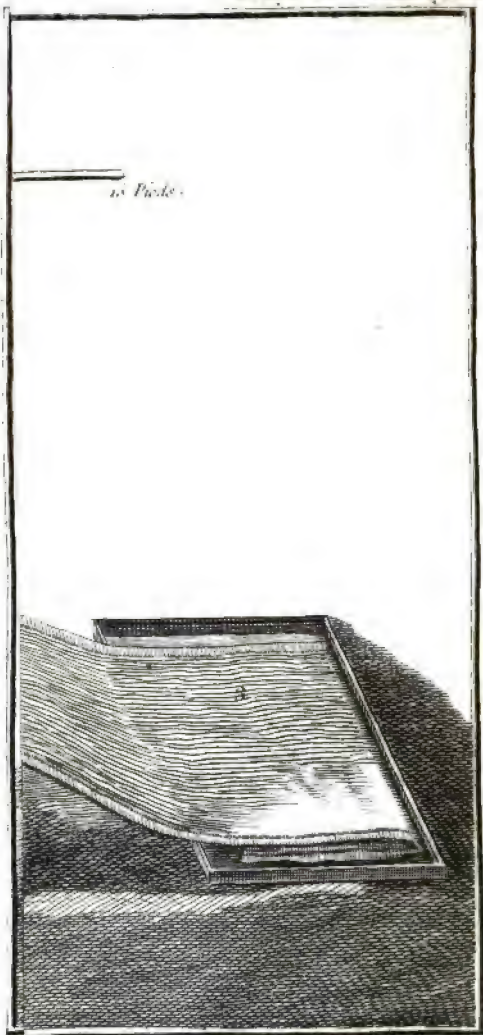
31 Le temple. Petite règle rompue ayant des dents ou hoches en forme de crémaillère , & qu'on peut allonger ou racourcir à l'aide de ses dents, de ses pièces rompues, & du curseur ou de la boucle qui les assemble. Les extrémités en sont hérissées de petites pointes que l'ouvrier enfonce & arrête dans les lisières de son étoffe. Par ce moyen il la tient toujours également large , & également tendue. Il déplace le temple & le transporte plus loin à mesure que l'étoffe avance.

32 La navette vûe de face & de profil.

33 Le rouleau ou ensublèt, ou enfoupleau , ou déchargeoir sur lequel on assemble l'étoffe à mesure que la chaîne s'emplit de trame.

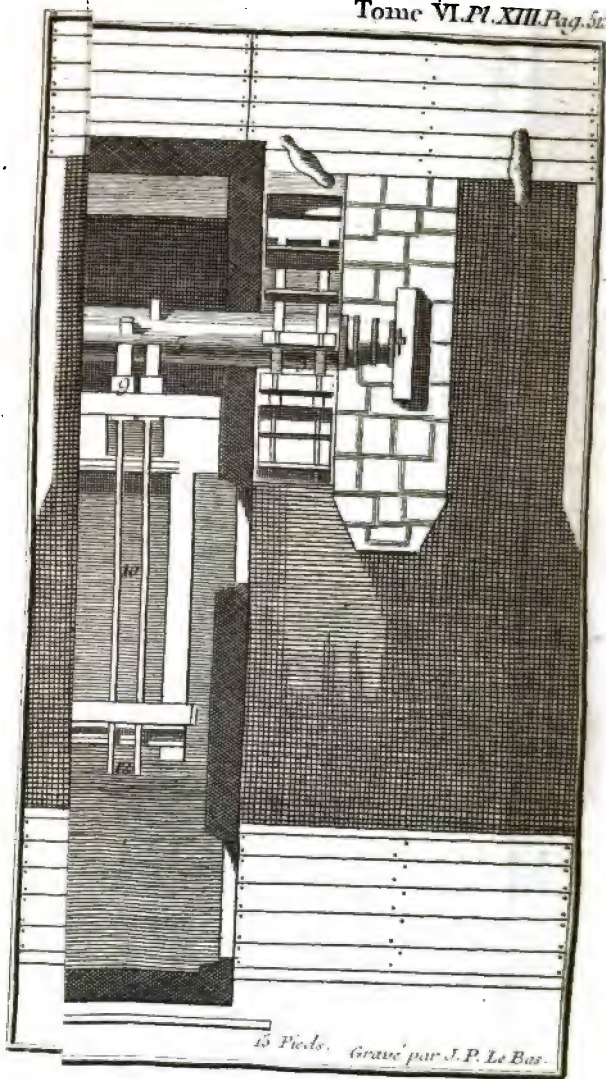
34 La cliche. Leviers de fer pour faire aller le rouleau.





Gravé par J.P. Le Bar.





15 Pieds. Gravé par J.P. Le Bas.

35 Le rô vû à part. *Voyez* 13 Planche dixième, & 18 Planche onzième. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE DOUZIÈME.

Le tainage.

- 1 Porte-perche.
- 2 Cuve à mouiller l'étoffe.
- 3 Barque pour poser le drap mouillé.
- 4 Perches avec les quatre crochets qui les soutiennent.
- 5 Croix montée de chardons pour lainer.
- 6 Curette ou peigne à nettoier les chardons.
- 7 Ouvrier curant ou nettoyant les chardons.

PLANCHE TREIZIÈME.

Plan des Fouleries.

- 1 Le dégraissage où l'on nettoie & dégorge les étoffes. On l'appelle aussi foulerie. C'est la même structure.
- 2 Le foulage où l'on fait prendre aux étoffes la consistance du feutre.
- 3 La roue pour le dégraissage.
- 4 La roue pour le foulage.
- 5 L'arbre de la première roue, avec ses levées ou barres saillantes pour soulever les têtes des maillets.
- 6 L'arbre de la seconde. *Voyez* Planche XIV.

7 La pile du dégraissage.

8 La pile du foulage.

9 Les maillèrs avec leurs longs bras.

Voyez Planche XIV.

10 Les bras des maillèrs.

11 & 12 Les mêmes bras jouant par leur bout sur des boulons.

13 La chaudière à dissoudre le savon.

14 Le tonneau à dissoudre la terre glaise.

PLANCHE QUATORZIÈME.

Coupe d'une Foulerie.

Les nombres du profil correspondent à ceux du plan. *Voyez* Planche précédente.

3 Trace de la roue qui tourne en dehors. 3* La roue vûe de face.

6 L'arbre avec ses levées qui, en passant, soulèvent les têtes des maillèrs.

8 La pile ou le pôt du foulon. Cette pile est ici cachée derrière le bois d'assemblage, & n'est exprimée que par une trace de points qui en marque la position.

9 La tête du maillèt. Le profil trompe ici l'œil en faisant prendre pour des dents trois ou quatre rainures qui empêchent que l'étoffe ne demeure attachée sous le maillèt par la suppression de l'air.

10 Le bras.

11 Le bout du maillèt arrêté par un
boulon.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

13 La chaudière à dissoudre le savon.

PLANCHE QUINZIÈME.

Le travail des Tondeurs.

1 Table garnie d'un couffin.

2 Tréteaux.

3 Faudèt ou plancher pour asséoir les
étouffes à mesure qu'elles reçoivent la ton-
ture.

4 Marchepié.

5 Force.

6 Manioche ; ou manivelle pour rap-
procher les lames en bandant une corde
qui les unit.

7 Tasseau avec sa visse.

8 Plaques de plomb pour affermir la
lame dormante.

9 Billette ou pièce de bois attachée à
la lame dormante, & que l'ouvrier em-
poigne de la main droite, pendant que
la gauche fait jouer les fers par le conti-
nuel bandement & débandement du cor-
don de la manivelle.

10 Brosse à dents pour irriter ou faire
sortir le poil où il manque.

11 Brosse sans dents pour ôter le duvèt.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

12 Crochets ou attaches pour arrêter le drap sur le coussin. A côté font de petites pinces, vûes de différens sens : elles servent à ôter les inégalités.

13 Carde.

14 Table à coucher, & à incliner tous les poils de l'étoffe de même côté. Ce qu'on appelle tuiler le drap.

15 La tuile, planchette enduite d'un mastic pour coucher le poil, & pour enlever les paillettes ou corps étrangers.

16 Brosses.

17 Vergettes.

PLANCHE SEIZIÈME.

La Presse.

1 La Table.

2 Platteaux pour couvrir les derniers plis des étoffes feuilletées.

3 Feuillér ou carton pour séparer un pli d'avec l'autre.

4 Planche ou support pour assésir l'étoffe pliée.

5 Etoffe sous la presse.

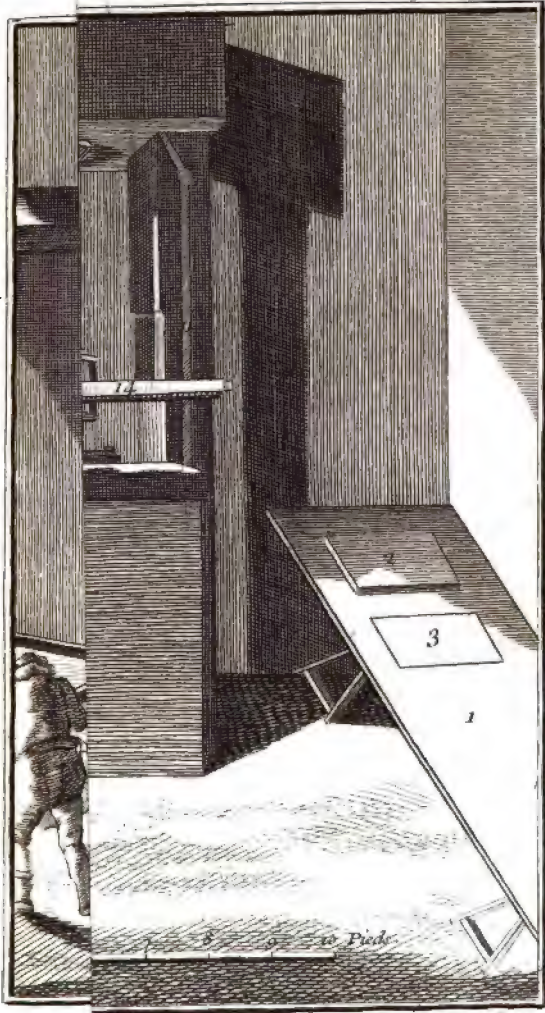
6 Lanterne de fer.

7 Lanterne de bois.

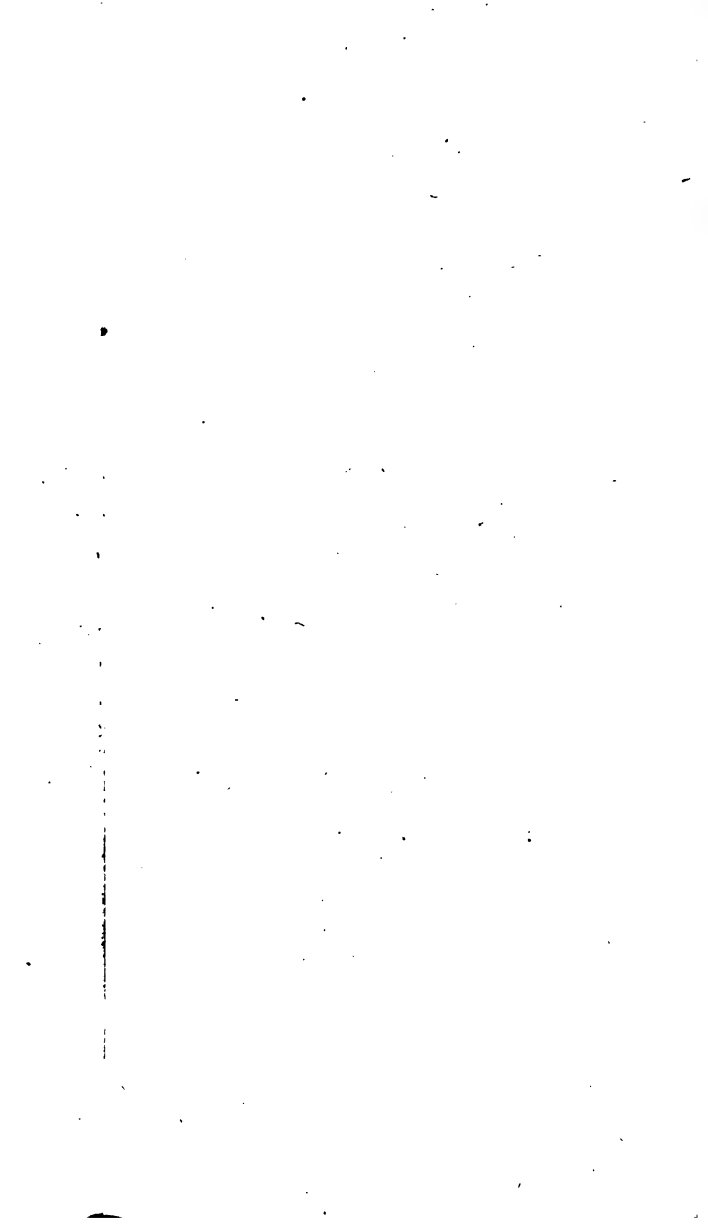
8 Visse de fer.

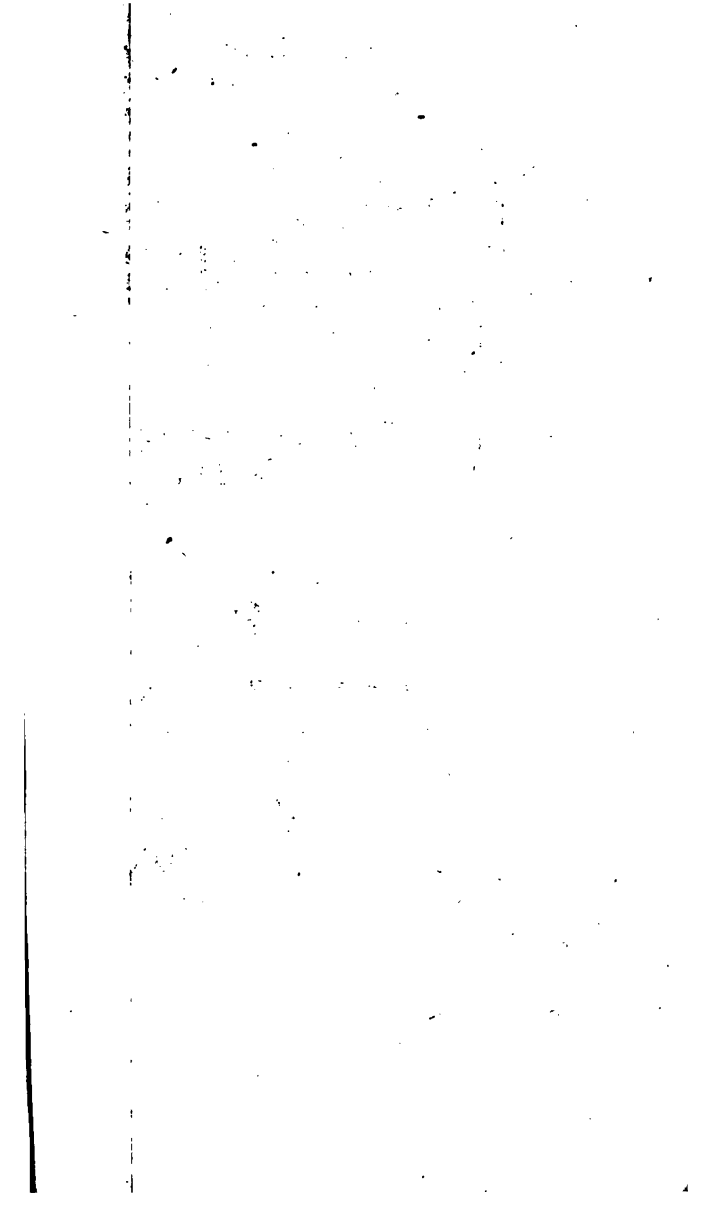
9 Visse de bois.

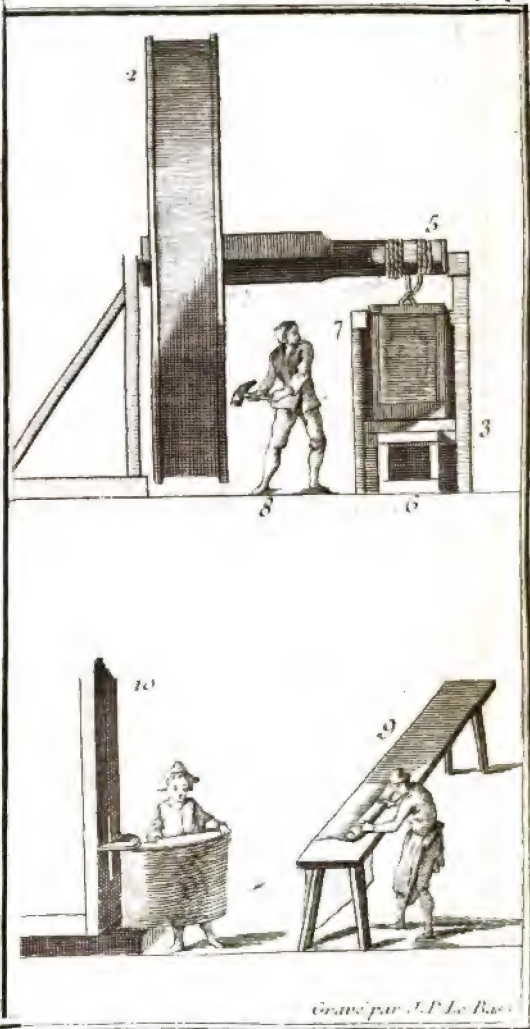
10 Écrou, ou loge de fer qui reçoit la visse de fer.



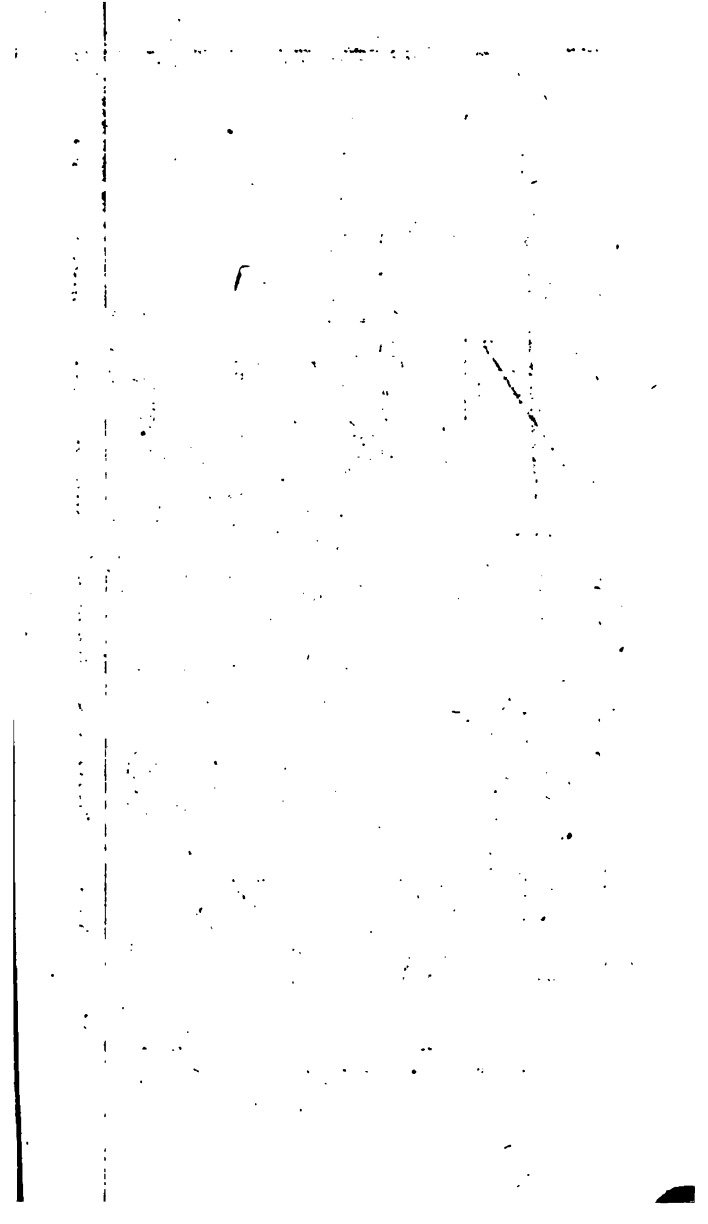
Gravé par J. P. Le Bas

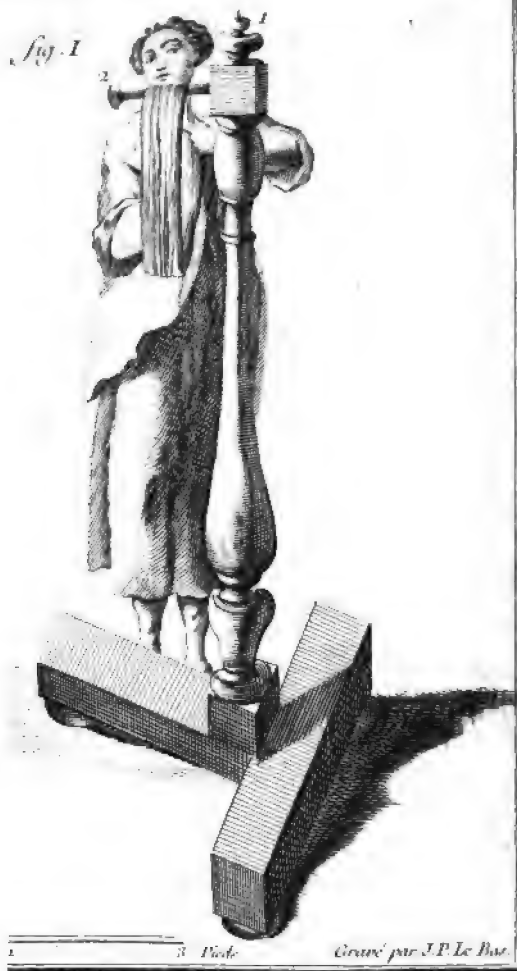




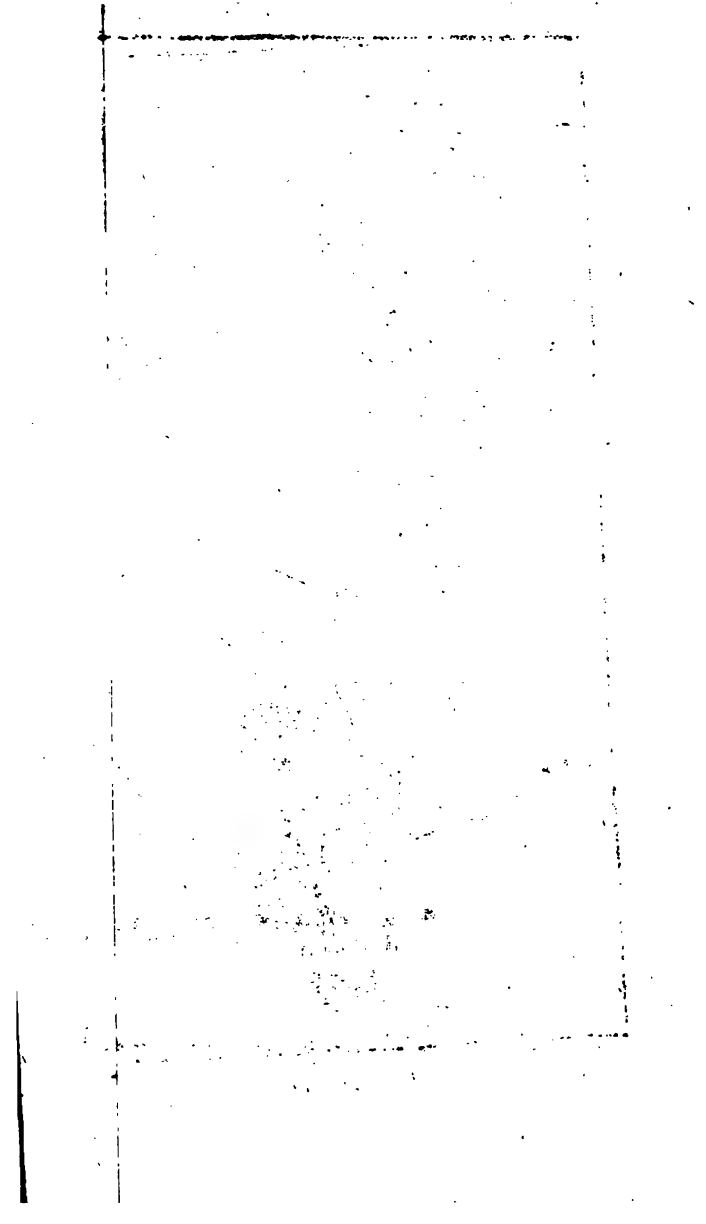


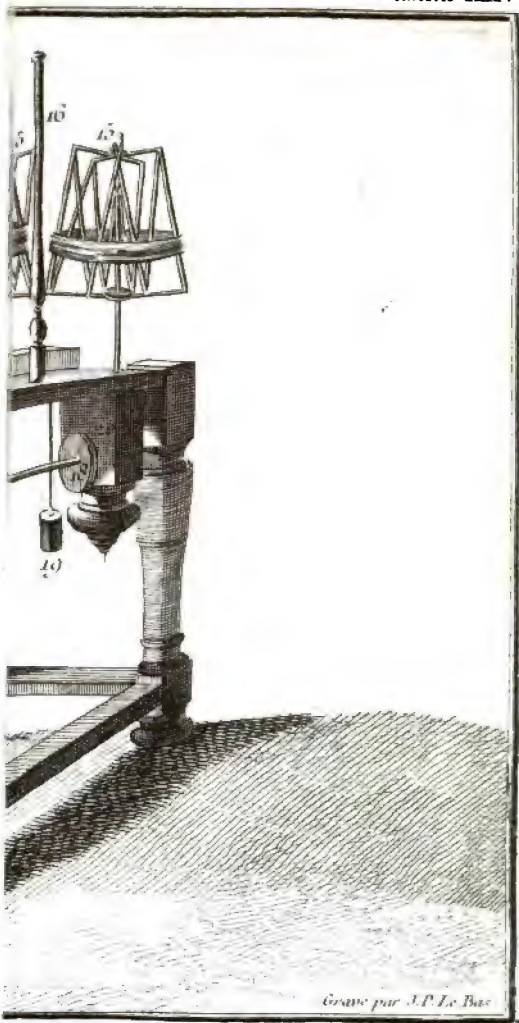
Grains par J.P. Le Ruy





Le Trasfusoir.







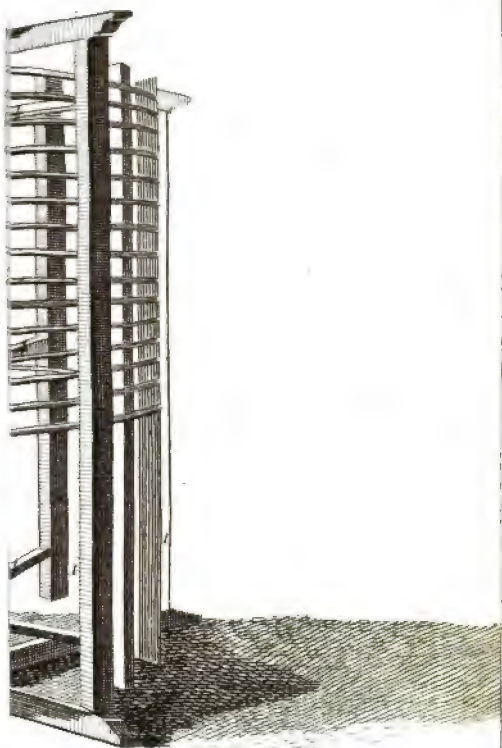


à Paris

chez M. de la Harpe

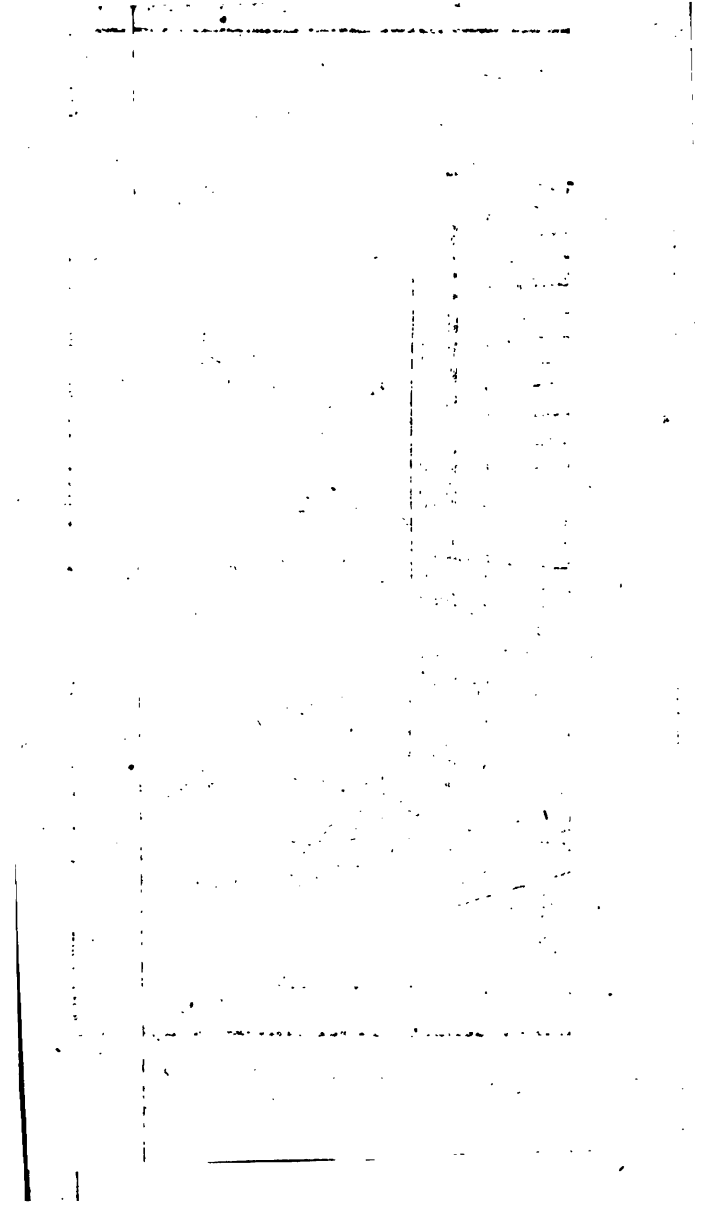


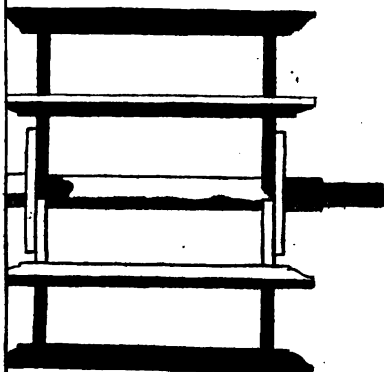
Loud...



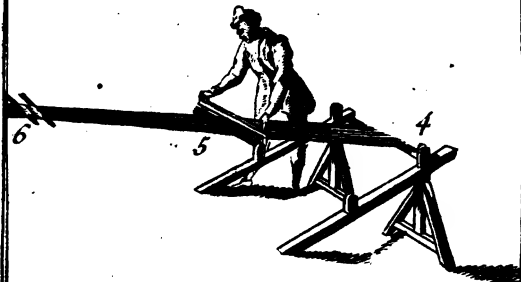
5 10 Pieds

Gravé par J.P. Le Bas.





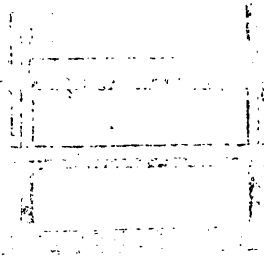
4 Pieds



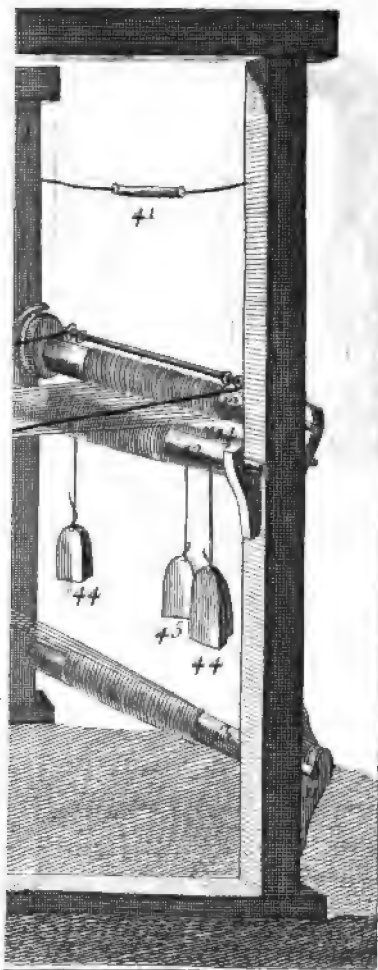
30 Pieds.

Gravé par J.P. Le Bas

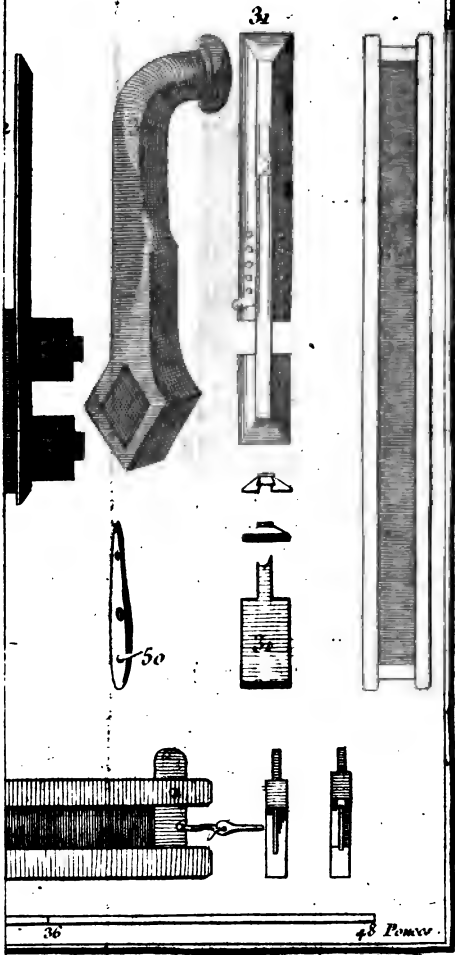
Machine.



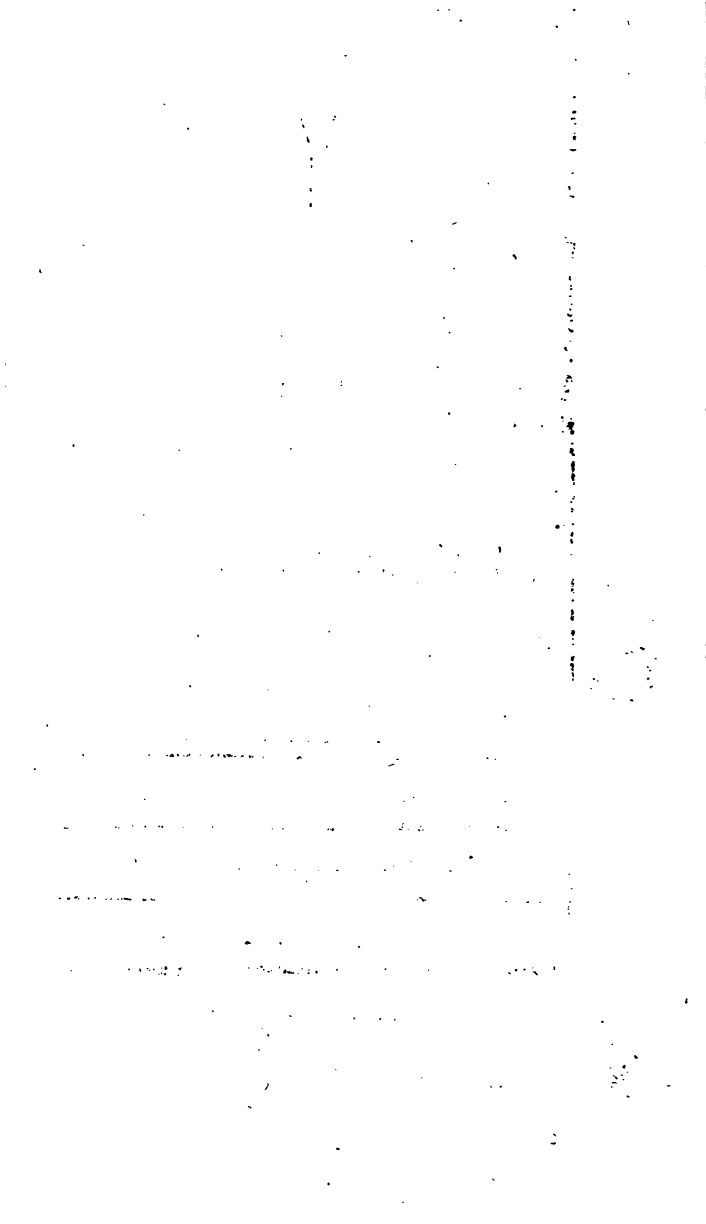
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637



Gravé par J.P. Le Bat.



Gravé par J.P. Le Bas.



11 Jumelles ou montans.

12 Porte-écrou.

13 Moulinet.

14 Barre pour serrer la presse.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

PLANCHE DIX-SEPTIÈME.

La Calandre.

1 Élévation de la calandre.

2 La calandre vûe de profil, avec son arbre, & la masse que cet arbre fait aller & venir sur l'étoffe mise autour d'un rouleau en 3, entre le poids qui la foule, & la table qui la soutient.

3 Le rouleau, ou cylindre avec son étoffe enroulée.

4 La calandre vûe d'à-plomb ou d'en haut.

5 L'arbre faisant aller & venir le poids à l'aide de deux cables, dont l'un s'enroule sur l'arbre, & l'autre se déroule par un mouvement contraire.

6 La table.

7 Le poids de vingt à trente milliers.

8 Ouvrier qui *châtie la calandre*, ce qui signifie repousser le rouleau 3 avec un maillet de bois, quand le mouvement du madrier a déplacé le rouleau.

9 Ouvrier qui roule l'étoffe sur un cylindre de bois ou de métal pour être calandree.

10 Ouvrier qui déroule l'étoffe sortie
de la calandre.

PLANCHE DIX-HUITIÈME.

La fabrique du Velours.

Fig. I. Le trafusoir. Trafuser la soie, c'est suspendre un écheveau à la cheville 2 qui tient au montant 1, & démêler cet écheveau de la main pour le disposer à être dévidé. L'opération marquée *Fig. III.* ne vient qu'après le dévidage qui fait la *II.*

PLANCHE DIX-NEUVIÈME.

Le Dévidoir.

Après avoir un peu espacé & détaché les fils des échevaux qu'on veut dévider, on les fait passer du trafusoir sur les quatre guindres du dévidoir, où on les arrange pour en amener le fil sur quatre rochèts ou bobines tout à la fois. On dévide sur des rochèts qui sont sans bord d'un côté, quand c'est pour le fil de trame; & sur des canons à deux têtes quand c'est pour le fil de chaîne. Cette machine est d'une belle invention, quoiqu'inférieure à celle qui fait marcher ensemble plusieurs centaines de rochèts.

1 Grande roue.

2 Pignons ou lanternes dont les bâtons ou fuseaux engrennent dans les dents des roues correspondantes.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

3 Deux roues dentées.

4 Trois poulies qui décrivent un cercle autour des effieux des roues & de leurs pignons : à ces poulies sont attachées trois cordes qui s'unissent & dont l'extrémité tient à la pièce de bois 13, qui se nomme le courant. Cette pièce est mobile & arrêtée dans une coulisse, où elle va & vient, Plus les poulies 4 tirent leurs cordes vers la gauche, plus le courant 13 s'avance vers la gauche en faisant monter le poids 19, qui est suspendu au bout du courant. Quand au contraire les poulies amenées par les pignons qui les soutiennent, se rapprochent du côté droit ; le courant 13 s'éloigne du même côté étant entraîné sans résistance par le poids 19.

L'effet de cette invention est de distribuer également le fil le long des rochèts, au lieu de le laisser tomber perpétuellement sur les mêmes points. Les quatre fils des guindres sont amenés pour cela dans quatre bouclettes de verre soutenues par quatre bâtonnets 14 qu'on tient debout arrêtés par le pié dans les petits trous dont le courant est criblé. Ces fils

L'HABIT DE L'HOMME. passent sur les quatre rochèts qui roulent sur la broche 8. Les poulies 4 changent de situation. Le courant 13 qui en suit l'impression fait donc aller & venir les fils sur différens points des rochèts. L'ouvrière qui préside change encore à discrétion les places des bâtonnèts, ce qui fait une distribution de fils plus égale.

5 Les montans.

6 Support des montans.

7 De l'autre côté de la grande roue est la manette ou manivelle qui ne joue pas à la main; mais qui, à l'aide d'une noix & d'une corde, est emportée avec la roue par une marche que l'ouvrière fait aller de son pié 22.

8 Broche de devant qui enfile quatre rochèts.

9 Roulette embrassée par la corde qui fait tourner les rochèts.

10 Grenouilles ou cavités dans lesquelles tournent les bouts de la broche 8.

11 & 12 Pour éviter la confusion on n'a point chiffré dans la figure les quatre rochèts ou bobines 11, ni les quatre petits lièges 12 qui les séparent. Mais on les conçoit rangés à la file sur la broche 8.

13 Le courant.

14 Les quatre bâtonnèts avec leurs bouclettes de verre pour recevoir & distribuer les quatre fils.

15 Les quatre guindres ou tournettes.

16 Chandelier.

L'HABIT
DE L'HOMME
MÊ.

17 Grande broche de derrière recevant, par la lisière 21 de la grande roue, le mouvement qu'elle communique par une corde à la broche de devant 8, dont la roulette 9 est embrassée par cette corde.

18 Les deux roulettes de derrière embrassées chacune par une corde qui emporte les roulettes de devant.

19 Contrepoids qui retire à droite le courant 13 à mesure que les poulies 4 le permettent en s'avancant plus ou moins de ce côté. Il remonte quand les poulies s'en vont du côté opposé.

20 Grenouilles ou crapaudines dans lesquelles roule la broche de derrière.

21 Lisière qui sert de corde à la grande roue.

22 La marche.

Reprenons toutes ces actions différentes. L'ouvrière qui gouverne le dévidoir fait aller & venir la marche 22. La corde de cette marche portée vis-à-vis 7, y fait monter & descendre la manette qui emporte la roue 1. La lisière 12 fait aller la broche de derrière 17, celle-ci communique le mouvement en 8 à celle de devant. Les quatre rochets qui sont

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

ces traverses, & les retours des fils derrière la cage, pour éviter la confusion.

5 Les deux planches qui portent les chevilles où l'on arrête la chaîne à différens degrés.

6 Croisées d'en haut & d'en bas.

7 Broche de fer tournant perpendiculairement avec l'arbre. Selon que cette broche tourne dans un sens ou dans un autre, une corde à boyau s'y enroule ou s'en déroule, pour faire monter ou descendre le plot.

8 Le plot, grosse pièce de bois, que la corde à boyau fait monter ou descendre, selon le tour qu'on donne à la cage & à la broche 7.

9 Bâton attaché au plot & accompagné d'une roulette (vûe séparément en 16) pour faire glisser tous les fils réunis, en les distribuant sur toute la cage de l'ourdissioir.

10 Le chien, petite roue dentée & accompagnée d'un crochèt de fer qui la retient au point où on l'a mise. La corde à boyau tient à l'essieu de cette roue, & s'y enroule si on tourne la roue. L'ouvrière la tourne à discrétion, pour accourcir ou pour allonger la corde qui soutient le plot, en sorte que les fils tombent plus épars, & ne s'accumulent point.

11 La manette , ou manivelle avec sa roue , qui par une corde , fait aller l'arbre & toute la cage. L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

12 Cante ou table qui tient les bobines ou rochèts à deux têtes.

13 Les montans de la cante.

14 Deux barres soutenant chacune vingt boucles de verre.

15 Vingt broches , dont chacune sert pour deux boucles , portant deux rochèts.

16 La roulette. du plot , vûe à part. Elle aide la marche des quarante fils.

La principale industrie de cette machine n'est pas seulement la réunion de quarante fils dans un même point ; c'est sur-tout la distribution de ces fils de haut en bas , puis de bas en haut sur toute la cage , selon que l'ouvrière fait monter ou descendre le plot en changeant le mouvement de la manivelle.

PLANCHE VINGT-UNIÈME.

La maniere de mettre la chaîne sur l'ensuble.

1 Le tambour revêtu de la chaîne.

2 Le tambour dégarni , & vû de profil.

3 Le même vû de face.

4 Une ensuble sur laquelle on a attaché les bouts de la chaîne...

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

5 Le rateau, espèce de rô, ou de peigne qui aide par ses dents à faire la juste distribution des fils de chaîne sur toute la largeur du métier.

6 Les baguettes qu'on insinue dans les fils de la chaîne par dessus & par dessous tour-à-tour, pour en préparer la croisure & pour en régler le passage dans les lisses.

PLANCHE XXII, XXIII & XXIV.

Le métier à Velours.

Les chiffres qui ne seront point dans l'une se trouveront dans l'autre : quelques-uns sont répétés par les pièces vûes sous des aspects différens.

1 Les montans de devant.

2 Ceux de derrière.

3 L'estasse, pièce d'assemblage.

4 Les clefs, qui unissent les estasses.

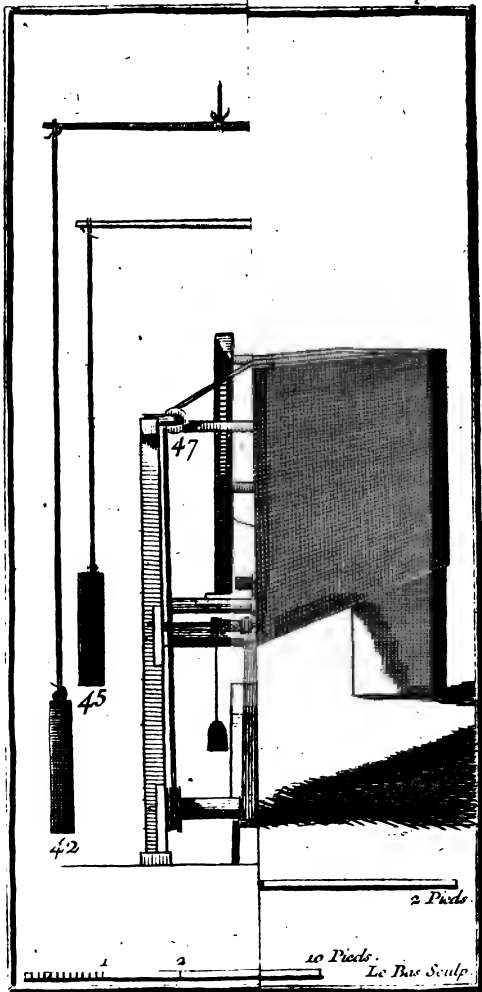
5 Les soles.

6 Les banques pour poser des deux côtés de l'ouvrier les deux navettes qui servent pour lier la chaîne de poil & la chaîne de toile. On n'a pu marquer qu'une des deux banques.

7 Les appuis des banques.

8 Les tasseaux ou porte-banquette.

9 La banquette où l'ouvrier est assis.



Le Mété face.



10 Les orillons, autres tasseaux échan- L'HABIT
crés pour soutenir les ensubles de toile. DE L'HOM-
ME.

11 Les orillons d'en-bas, supports de l'ensuble de poil.

12 Les deux rouleaux, ou ensubles de toile, portant la chaîne du tissu qui demeure caché sous le poil ou velours. Un de ces rouleaux se mène par une cheville, l'autre par des contrepoids.

13 Le rouleau ou ensuble de poil.

14 Les restains. Ce sont des bobines portant les fils d'une autre couleur, que celle du velours. Par ces fils de lisière on caractérise l'espèce de velours. Selon la plus ou moins grande quantité de fils qu'on met aux deux chaînes, on change le nombre des chaînettes de fil rouge, jaune, ou autre qui se mettent aux lisières. On y met pour la plus belle espèce de velours quatre chaînettes de chaque côté, & l'on dit velours à quatre poils. Trois chaînettes marquent la seconde sorte, & la font nommer velours à trois poils. Il y a des velours à deux poils: Il y en a à poil & demi. C'est un diminutif qui a deux chaînettes dans une lisière, & une seule dans l'autre.

15 Les verges pour séparer & croiser les fils de toile.

16 Les verges pour le poil.

Tome VI.

Z

17 Le bâton de poil par dessus lequel passent les fils de la chaîne à poil.

18 Cremaillère soutenant de part & d'autre le bâton à l'aide de deux cordes.

19 Les lisses pour la toile. Le nombre en varie selon la force du velours.

20 Les deux lisses pour le poil.

21 Les lissérons , ou baguettes qui tiennent les lisses pour la toile.

22 Les lissérons inférieurs pour le poil.

23 Le battant, c'est la même chose que le rô dans le métier à faire le drap. Ce battant est composé de deux montans ou lames rompues , portant le peigne qui joue avec une charnière sur chaque lame.

24 Le porte-battant.

25 Les acocas ou crémaillères, pièces dentées pour suspendre le battant à différens points.

26 L'ensuble de devant.

27 La roue pour la faire marcher.

28 Le chien pour l'arrêter.

29 Loge des canettes que l'ouvrier couche dans les navettes.

30 Le peigne attaché par deux charnières au battant , ce qui en rend le jeu plus libre dans ce tissu, où il faut extrêmement frapper les trames pour en multiplier les houpes de poil, & pour les tenir

intimement unies par le pié avec la toile. L'HABIT

31 Le tampia, ou temple pour tenir l'étoffe d'une largeur égale. Une des deux parties glisse dans l'autre par une rainure, où on l'arrête à volonté. DE L'HOMME.

32 Le rabot avec la pince * qui coupe le poil.

32. ** La pince détachée & vûe de profil. Les ouvriers disent le pince.

32 *** La clef pour attacher & affermir la pince sur le rabot.

33 Les navettes.

34 La pincette pour éplucher l'étoffe.

35 La force pour nettoyer ou couper ce qui déborde.

36 Les trois fers, ou virgules de léton avec un canal imperceptible le long de leur épaisseur, pour recevoir & guider le tranchant de la pince, qui coupe tous les poils qu'elle rencontre couchés sur le fer, tandis que le rabot glisse de côté sur les mêmes poils en les foulant. La chaîne à poil, les virgules cannelées, & la pince qui y coupe le poil, voilà ce qui distingue particulièrement le métier à velours.

37 Le tire-dent pour ôter les dents du peigne qui se trouvent mauvaises.

38 Canard ou canal, bois courbé pour couvrir le velours sur l'ensuble; & le bien conserver.

! L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

38 * Le bout du canal vû de profil.

39 Cassette pour recevoir le velours de dessus l'ensuble.

40 & 41 Rochèrs contenant différens fils pour rejoindre ce qui se rompt aux chaînes ou aux lisières.

42 Contrepoids qui monte quand une lisse descend avec sa marche, & qui retombe quand le pié quitte la marche. Il y a autant de contrepoids que de marches. On les a supprimés pour éviter la confusion, un seul avec son âileron ou sa bascule, *Voyez* Planche XXIV, suffisant pour faire concevoir le reste.

43 Les marches.

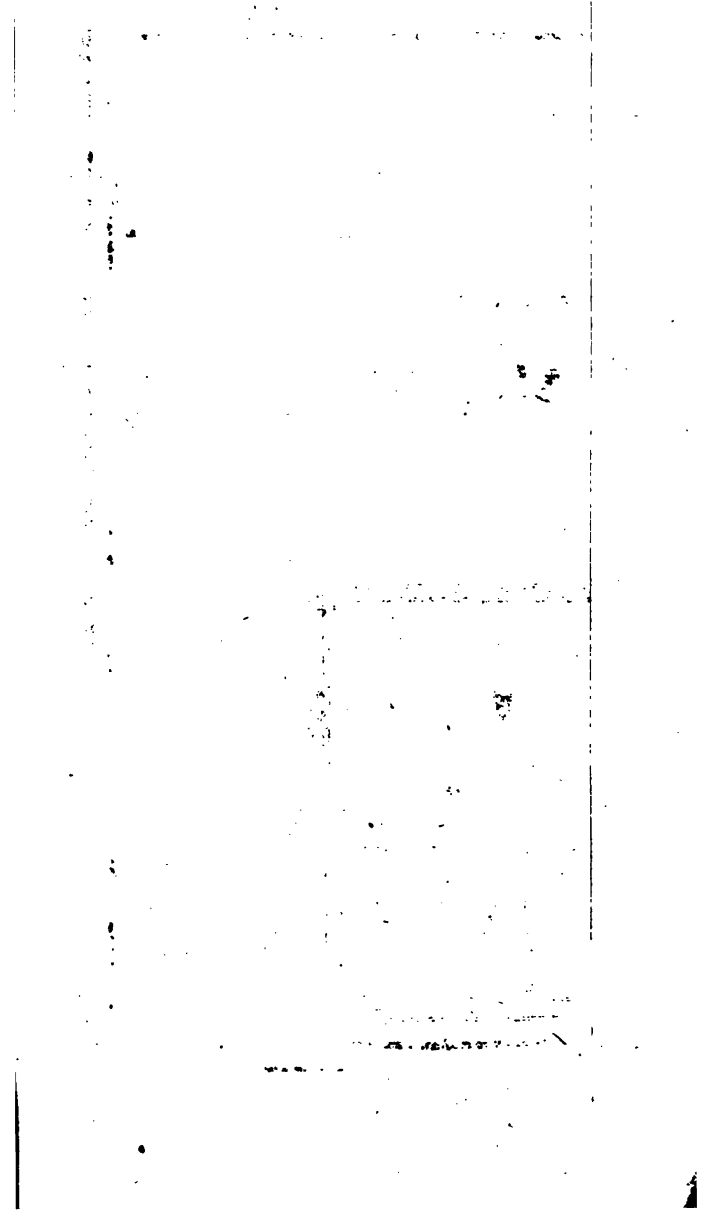
44 Les contrepoids des lisières. On tire celles-ci vers l'ensuble de devant. Le contrepoids fait résistance pour les tenir bandées.

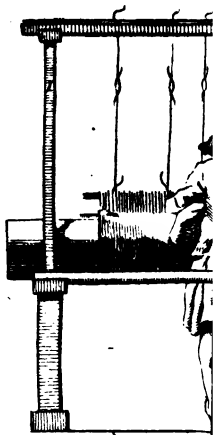
45 Contrepoids & bascule servant à roidir les fils d'un des rouleaux de chaîne, pendant que l'autre est arrêté dans un état uniforme par son chien.

46 Contrepoids pour tenir la chaîne de poil en état.

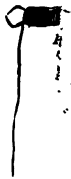
47 Deux poulies pour en faciliter le mouvement.

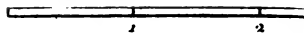
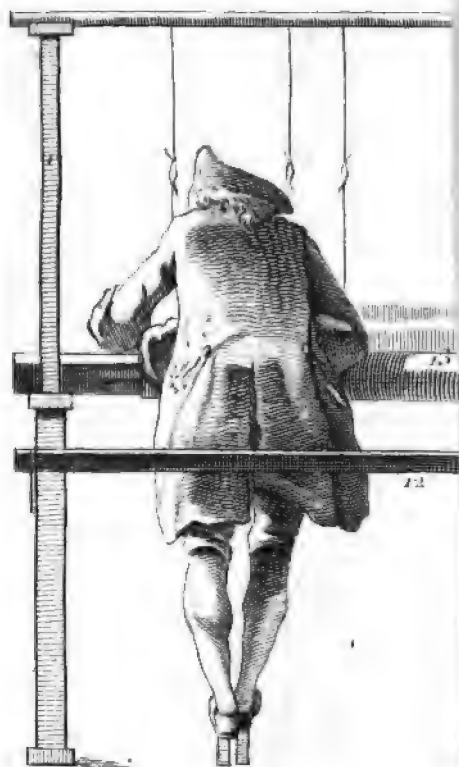
48 Cheville, ou levier pour tourner le rouleau.





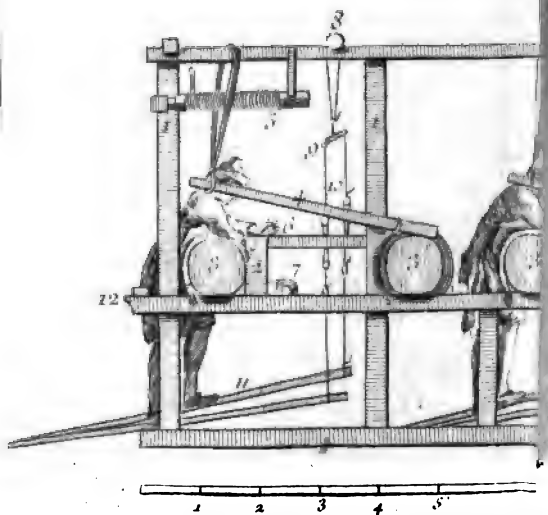
1 2







12




49 Le rateau, sorte de peigne pour rger les fils de la chaîne sur le rouleau. L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

50 La passette, lame de cuivre avec e petite échancrure vers chacun de ses uts : une ouvrière insinue l'un ou l'autr bout de la passette entre deux dents e peigne : une autre main amène le fil la chaîne qui est en tour pour passer. e passette retirée, le fil est aussi de autre côté. Elle tient lieu d'aiguille, cet ouvrage, par lui-même fort long, expédie ainsi très-vîte.

LANCHES XXV, XXVI & XXVII.

La fabrique de la basse-lisse.



On nomme tapisserie à basse-lisse, celle dont la chaîne est étendue horisontalement sur un métier fort bas, & dont les lisses montent & descendent. On nomme tapisserie de haute-lisse celle qui se fabrique sur un métier où la chaîne s'élève debout vers le plancher de l'ouvroir, & dont les lisses ou les cordons, qui font croiser les fils de la chaîne tour-à-tour, sont au-dessus de la main de l'ouvrier. *Voyez* Planche XXIX.

Cinq métiers de basse-lisse, à un seul ou à plusieurs ouvriers. Les mêmes chiffres serviront pour toutes les figures.

1 Les montans.

2 Les roines ou les romes, fortes pièces de bois qui forment les deux côtés du métier, & qui portent les rouleaux.

* Le bras auquel sont attachées les cordes qui traversent le métier, & supportent sous la chaîne la partie du tableau, où en est l'ouvrier. Il détourne ou entr'ouvre les fils de la chaîne pour voir le point de l'objet où il est parvenu, & la couleur avec laquelle il faut imiter ce point.

3 Les ensubles ou rouleaux, dont l'un porte la chaîne, l'autre porte la tapisserie qu'on y enroule à mesure qu'elle avance. L'ouvrier assis sur un banc de bois appuie son estomac sur l'ensuble de devant, & adoucit cette situation à l'aide d'un oreiller. Chaque rouleau a son wich. Le wich est une longue baguette ronde à laquelle tiennent tous les fils de la chaîne, & qui s'emboîte dans une rainure faite au rouleau.

4 Barre à bander la chaîne.

5 Le moulinet avec son levier de fer. C'est une pièce amovible & qui sert pour bien étendre la chaîne en maîtrisant les rouleaux, qui, par leur grosseur, ressemblent à deux poutres.

6 Support du tableau. Ce sont les cordes dont on vient de parler.

7 Perche à rouler le tableau.

8 Camperche, pièce qui traverse le métier & soutient les sautereaux. ME.

9 Les sautereaux, sont des morceaux de bois suspendus par le milieu comme des fléaux de balance pour porter les cordes des lisses, & hausser ou baisser de chaque côté selon le jeu des marches.

10 Les lisses.

11 Les marches. Les lisses ne traversent pas la largeur du métier comme font les lames dans les manufactures de laines. On multiplie ici les lisses selon la largeur de l'étoffe & du métier, parce que l'ouvrier n'a besoin de hausser ou abaisser que les fils de l'endroit où il en est. Quand il le quitte pour travailler plus loin à droite ou à gauche, il prend ses deux marches & les applique à d'autres lisses.

12 Le banc.

13 La chaîne.

14 La flûte, où le fil d'or, de soie ou de laine est dévidé. Elle sert de navette pour insérer la trame dans la chaîne; mais elle ne court point comme la navette, & ne passe qu'au travers des fils de la chaîne qu'il plaît à l'ouvrier de prendre, en les croisant tour-à-tour, sans quoi la trame ne tiendrait pas.

1'HABIT
F L'HOM-
E.

15 Le peigne à quinze dents pour frapper la trame & serrer l'ouvrage d'une façon égale.

16 Rouet à dévider le fil de dessus les tournettes.

17 Les tournettes. Quand l'ouvrier a tiré de la flute le fil qu'il a besoin de faire passer dans la chaîne, il arrête ce fil d'un tour de doigt par un las coulant, & laisse tomber la flute qui demeure couchée & arrêtée par son fil.

PLANCHE XXVIII.

L'ourdissoir de la chaîne pour la haute-lisse.

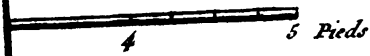
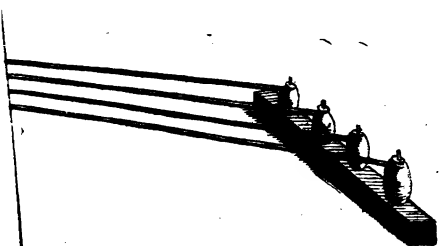
PLANCHE XXIX.

La fabrique de la haute-lisse.

1 Les coterêts, gros madriers qui soutiennent les rouleaux.

2 Les rouleaux. Celui d'en-haut porte la chaîne, celui d'en-bas la tapisserie qu'on y roule à mesure qu'elle avance. Les fils tiennent par leurs extrémités à un verdillon ou grosse baguette qu'on emboîte dans une rainure faite à chaque rouleau. Le verdillon est la même chose que le wich de la basse-lisse.

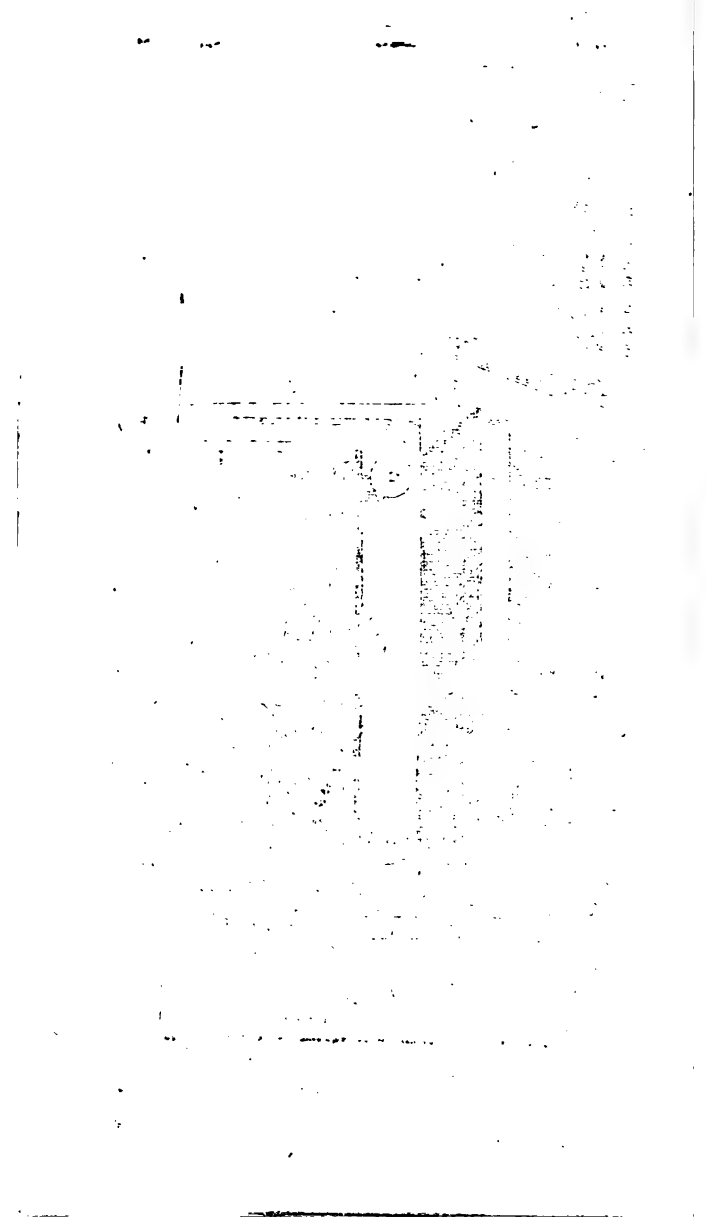
3 Les deux tentoirs ou tentois; l'un qu'on nomme le grand tentoi, pour tour

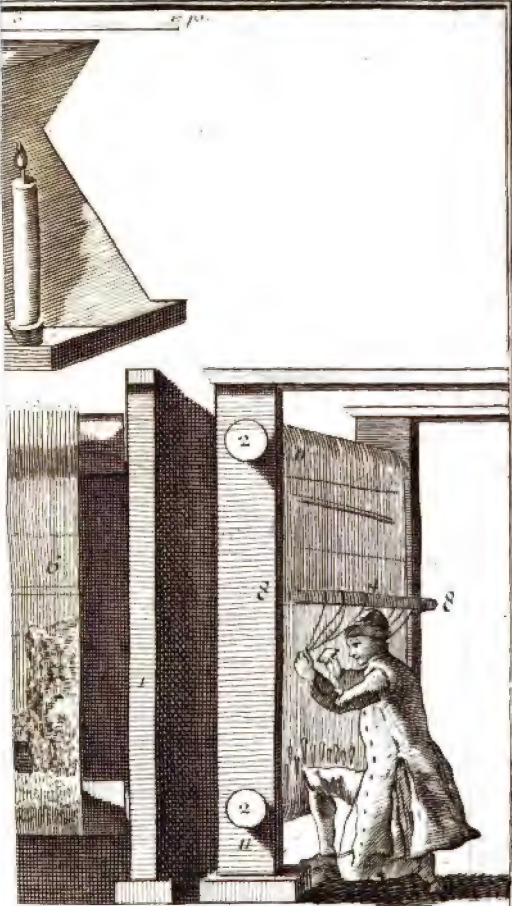


Gravé par J.P. Le Bas.

Haute-lisse .

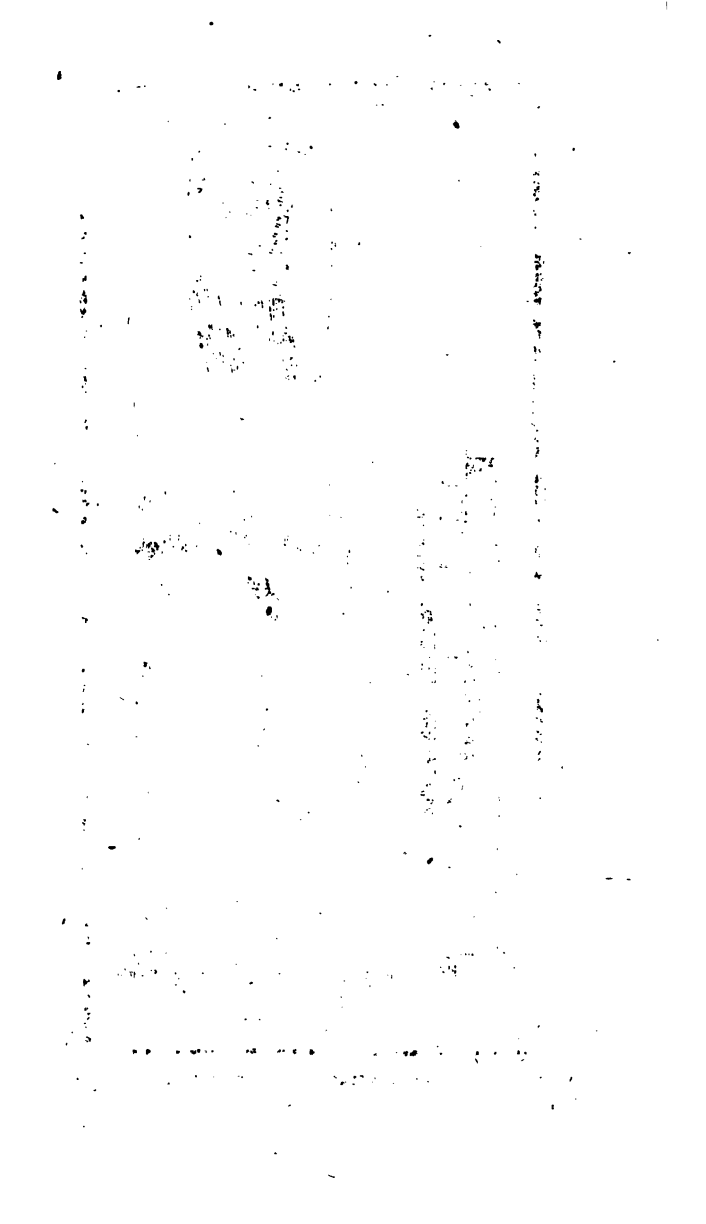
F₆





à Pied.

Gravé par J.P. Le Bat.



par le rouleau d'en-haut ; l'autre le petit L'HABIT
DE L'HOMME.
tentoil qui sert à tourner le rouleau inférieur.

4 La perche de lisses qui traverse toute la chaîne, enfile toutes les lisses & les présente à la main de l'ouvrier. Ces lisses sont de petites cordelettes attachées par un nœud coulant à chaque fil de la chaîne, pour être remontées à mesure que la chaîne descend. Elles servent à tirer tel fil de la chaîne que l'ouvrier veut amener. Il tient ce fil détaché des autres, & y fait passer une broche de telle trame & couleur qu'il juge à propos ; puis il laisse pendre cette broche dont il empêche le fil de s'écouler, en y faisant un lacs coulant. Après avoir pris en devant une ou deux fils de chaîne, il amène par une autre lisse les fils de la partie opposée. Il les fait toujours croiser par cette alternative pour saisir & arrêter la trame. Il est aidé dans cette distinction des fils des deux côtés, par le bâton de croisure qui est une longue baguette insérée entre les deux rangs de fils.

5 Longue trace de points formée par les bouts des lisses qui saisissent les fils de la chaîne par un nœud coulant, & embrassent d'autre part la perche des lisses.

6 Le bâton de croisure.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

7 La flèche. C'est une chaînette de **fil** dont chaque chaînon contient quatre ou cinq fils de la chaîne & les arrête tous à l'aplomb.

8 Hardiller de fer pour soutenir la perche de lisses.

9 La broche, pour insérer le fil de trame qui est dévidé dessus.

10 Le peigne pour frapper l'ouvrage.

11 Le bout du verdillon emboûté dans le rouleau.

12 La platine ou lanterne.

Quand la chaîne est montée, le dessinateur y trace devant & derrière avec un crayon tous les principaux contours des figures du tableau qu'il faut imiter. Le haute-lissier, ayant bonne provision de broches pleines de fils de toutes couleurs, se met à l'ouvrage en travaillant comme dans la basse-lisse par l'envers : il a derrière lui son tableau qu'il regarde fréquemment : il peut de tems en tems voir l'effet de son travail du bon côté, ce que le basse-lissier ne peut pas faire. Si quelques points altèrent les traits en prenant trop de place, il les presse & les met en ordre avec une aiguille de fer qui ne touche que l'endroit où il en est besoin. Le haute-lissier suit le dessein crayonné sur la chaîne. Le basse-lissier suit sans crayon

Les traits du tableau qu'il a sous ses
doigts. Il y a une troisième façon de tra-
vailler qui est d'usage pour les tapis de
Turquie, de Perse, & de la Savonnerie
sous Chaillot : c'est de partager le ta-
bleau ou carton qu'il faut imiter en un
nombre déterminé de petits quarrés
longs, & d'en tracer un pareil nombre sur
la chaîne. A mesure que l'ouvrier arrive
aux quarrés & aux points correspondans,
il employe les couleurs & les nuances
convenables. Dans ce travail on laisse dé-
border tous les fils de trame. On les tran-
che ensuite de fort près pour en égaler
les houpes : ce qui forme un velouté de
très-riches couleurs & de longue durée.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

LA TAILLE DES HABITS,

La Couture, les Meubles, &c.

ENTRETIEN DOUZIEME.

Les ciseaux, l'aiguille & le dé, voilà
tout l'appareil des instrumens qui mettent
les étoffes en œuvre, & qui couvrent su

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.
Les cizeaux.

gracieusement la société. L'artifice des cizeaux se réduit à assembler deux leviers tranchans & croisant l'un sur l'autre en forme d'X, par un clou rivé qui en est le point d'appui. La force des tranchans augmente d'une part à proportion de la proximité de ce point, & d'une autre part elle augmente en raison de la longueur, ou de la masse des anneaux qui servent à manier l'instrument. Le dé & l'aiguille sont encore plus simples.

Le dé & l'ai-
guille.

La plus petite de nos monnoies est un prix trop fort pour l'achat d'une aiguille. On peut en être surpris, quand on considère par combien de mains cette aiguille a passé avant que d'arriver dans celles de la couturière. En premier lieu cette aiguille est un bout de fer épuré, qui a été battu sur l'enclume, & converti en un cylindre grossier, puis passé à la filière, toujours remis au feu à chaque opération, aminci par degré de filière en filière, jusqu'à devenir, si l'on veut, presque imperceptible. Ce fil d'acier est ensuite coupé & *palme*, c'est-à-dire, applati à deux faces vers l'un de ses bouts, puis percé sur une enclume avec un poinçon qu'on y frappe des deux côtés. Un autre ouvrier *troque* cette aiguille : c'est-à-dire, qu'avec un nouveau

poinçon il fait partir la petite pièce de fer qui restoit encore engagée dans le trou. L'aiguille est remise à un autre ouvrier qui l'évide ou en arrondit la tête à coups de lime. C'est une autre lime qui la *pointe*. C'en est une troisième qui lui donne la *cannelure* ou qui pratique des deux parts un enfoncement sur le plat de l'aiguille, pour y coucher le fil. C'est une quatrième lime qui en rectifie les inégalités, ce qu'on appelle *dresser de lime*. L'aiguille est remise au feu sur un fer plat pour être, avec bien des compagnes, jettée dans l'eau froide & durcie à la *trempe*. Elle retourne la huit & dixième fois au feu, & revient de la forge sur l'enclume où elle achève d'être *dressée au marteau*.

L'HABIT
DE L'HOMME.

Jusqu'ici elle est brute & pleine de rouille. On l'associe à douze ou quinze milliers d'autres aiguilles qui sont rangées côte à côte & bout à bout dans une toile de treillis, dont on fait un rouleau, après les avoir arrosées d'huile d'olive, & poudrées de fin émeril, qui est une pierre très-dure qu'on trouve dans les mines, & qu'on réduit en une poudre impalpable pour polir les métaux. Ce rouleau bien ficellé va & vient deux jours de suite entre une table polie &

L'HABIT DE L'HOMME. un madrier (a) pesamment chargé, que deux hommes poussent & repoussent, à moins que leurs bras ne soient remplacés par une machine. Cette longue agitation des aiguilles y cause un frottement mutuel qui les polit parfaitement par la continuité de l'action.

Au sortir du polissoir on les *lessive* à l'eau chaude & au savon pour les nettoyer du cambouis qui les encrasse. De la lessive elles vont à la *boîte* où elles sont décrassées, *vannées*, & secouées dans du son qu'on change à deux ou trois reprises. On les *détourne* par le rebut de celles qui sont rompues ou écaillées, ou autrement défectueuses, & par l'assemblage des bonnes, dont on joint les têtes d'un même côté. Toutes vont en dernière opération à l'*affinage*, en couchant leur pointe sur une pierre d'émeril que le rouet fait tourner. Tels sont les nombreux préparatifs du foible instrument auquel nous devons les secours inestimables de la couture & les ornemens de la broderie.

Economie
dans les mé-
tiers,

La plupart des manufactures sont redevables de leurs principaux gains à cette méthode de distribuer les différentes façons d'un même ouvrage entre

(a) Grosse planche.

différens ouvriers, & d'assigner à chaque ouvrier un travail unique ou perpétuellement le même. Il ne va point chercher son ouvrage : c'est l'ouvrage qui le vient trouver. Il ne change ni de place, ni d'instrument. Tout se feroit mal, tout se feroit lentement & à grands frais, s'il falloit qu'une même main exécutât tout, & prît d'un moment à l'autre un nouvel outil avec une nouvelle façon d'opérer. Revenons à l'habit de l'homme.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

Le mérite principal des belles machines est de ménager le tems & les forces de l'homme, ou même de faire naître un bel ouvrage sous le travail d'une main novice & sans dextérité. C'est ainsi qu'un enfant de douze ou quinze ans sans goût, sans connoissance du dessein, vous rendra trait pour trait un grand tableau par le secours des petits quarrceaux tracés sur la chaîne, ou en suivant la routine du travail de la haute-lisse : mais quand il s'agit de la coupe d'un habit, ou de l'exécution d'une fine broderie, ce sont des ouvrages en miniature, & qui se voyent de près. Nulle machine n'y peut remplacer l'industrie, ni y mettre les belles proportions, le bon air, & les graces délicates. Ce sont les doigts qui font tout : c'est le goût qui y préside, & l'in-

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

strument n'ôte rien à la gloire de l'ouvrier. Dans deux ouvrages bien faits on distingue encore chaque main par un tour qui lui est propre. L'aiguille & les ciseaux sont de tout pays. Mais on distingue sans peine la coupe de Paris , & la couture d'Angleterre..

La broderie
suit le goût de
la peinture.

Par-tout où le goût du dessein est en honneur on voit aller de pair celui de la broderie. Où le dessein au contraire est négligé, elle ne peut guères être que gothique ou puérile. C'est par cette raison que les Dames Italiennes & Françoises ont porté si loin ce bel art. La soie & la fine laine , l'or & l'argent filés , les franges & les crépines , la chenille & le cordonnet , les nœuds & les chaînettes , se contournent légèrement sous leurs doigts. C'est à qui mettra le plus de propriété dans l'exécution , le plus d'entente dans les couleurs , & sur-tout le plus de noblesse & de raison dans le choix des pièces. L'habitude du beau les rend difficiles. Il est rare qu'elles donnent dans les minauderies Chinoises , dans les compartimens à la Turquie , & dans la confusion des ornemens. Sur un fond uni & propre à détacher ce qu'elles en voudront faire sortir , elles savent distribuer avec économie des rainureaux légers , faire

courir une campane, donner du mouvement à un feuillage, faire voltiger un papillon, suspendre un feston de fruits, nouer des fleurs, assortir des trophées de toute espèce, élaner un cerf & toute une meute, mettre des oiseaux aux prises, enrichir chaque figure par la vérité de l'expression, & ne mettre l'épargne que dans le nombre. Depuis le renouvellement de la peinture, le beau leur a toujours paru inséparable du vrai : & dans l'emploi des formes naturellement gracieuses qu'elles ont coutume d'admettre par préférence dans leurs ornemens, comme sont les feuilles, les bouillons, les fleurs, les fruits, les insectes, les oiseaux, les coquilles, & bien d'autres, elles respectent ce que la nature fait. Elles évitent également d'y ajouter, ou de le disloquer. Elles suivent fidèlement la vraisemblance jusques dans les compositions de génie. Si elles font prendre à leur broderie le tour d'une colonnade, d'un dôme, ou d'un portique, elles élèvent les ouvrages légers sur des bases propres à les soutenir, & n'affectent point d'accumuler vers le haut les entoulemens, les consoles, & les masses, en donnant pour appui fondamental à tout l'édifice le pli de deux feuilles, ou

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

la courbure de deux épics. Elles se gardent bien de nous troubler l'imagination par l'inquiétude de voir ce que va devenir cette architecture toujours prête à s'écrouler.

La longue patience que demandent ces ouvrages, les a presque toujours réduits à de petites entreprises, telles que sont une bourse, un bonnet, un guidon, un tapis de trompette ou de tymbale, une housse de cheval, un écran, une robe ou un lit. Quand on a voulu broder en grand, on s'est vu dans la nécessité d'imaginer quelque nouvel expédient, & c'est ce qui nous a procuré le métier sur lequel se fait le tapis de Perse & de Turquie, où l'on a de beaucoup enrichi sur le tissu à chaîne & à trame. Cette riche invention nous a procuré des étoffes presque immortelles, & de mesure à couvrir les places d'assemblée les plus spacieuses.

Un des tapissiers (a) ordinaires de Louis XIII, touché du grand effet des couleurs de ces tapis, & dégoûté avec tout le public de la distribution niaise que les Asiatiques en font par petits carrés, par petits ovales, par petites mouchetures, & par cent autres menues bi-

(a) Pierre du Pont, auteur du livre de la Stroma-
turgie.

garrures sans goût, sans liaison entr'elles, & sans proportion avec la grandeur du champ, obtint de son maître l'établissement des tapis de la Savonnerie (a). Il ajouta aux belles couleurs & à l'éclat du velours la correction du dessein, & la convenance des figures avec le caractère & la grandeur des places où elles devoient être étalées. Cette manufacture soutient encore sa première réputation.

L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

On fait à Rouen (b) & ailleurs, une sorte de tapisserie qui est tout ensemble une étoffe sans chaîne ni fil de traverse, & une peinture faite sans pinceau : c'est un couteil imprimé d'une couche de couleur en huile, sur lequel on dessine à la craie une figure. Après qu'on en a couvert quelques traits d'une huile gommée & pendant qu'elle est encore fraîche, l'ouvrier, qui a devant lui le dessein ou modèle qui le dirige, & des tainis pleins de tontures de drap, ou de laines finement hachées, & de différentes couleurs, distribue sur chaque trait une pincée de tonture de la couleur qui convient à cette partie de la figure. Le sage mélange des tontures dans les passages des couleurs

Tapisseries de
tontures.

(a) A Paris au bout du Cours de la Reine,

(b) Chez M. le François.

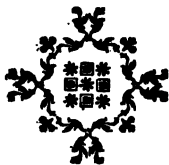
L'HABIT
DE L'HOM-
ME.

dégrade à propos chaque teinte , & diversifie les nuances.

Parmi les différentes façons de meubler les appartemens sans magnificence & pourtant avec goût , nous n'avons rien qui s'assortisse mieux que les étoffes en laine de la manufacture de M. de la Porte. On fait en Flandre une autre tapisserie très-noble , & très-propre à remplacer l'indienne : c'est le couil de Bruges , qui est à fond bleu avec des paniers de grandes fleurs blanches. Le chanvre & le lin qui en font la matière, abondent dans toutes nos provinces. Le ver ne s'y mèt point : & lorsqu'après trente ou quarante ans le bleu commence à se passer , on mèt la tapisserie sur le pré : elle se blanchit , & on en fait de très-belles nappes. Ce meuble jusqu'ici n'est guères connu que des Flamands. Nos ouvriers ne sauroient trop exercer leur industrie sur les matières qui naissent autour de nous , quand elles peuvent tout ensemble être durables , & se façonner avec goût. Leur seroit-il impossible de donner les plus fortes & les plus belles teintures au fil de chanvre , de lin & de coton , sur lequel les teignes n'ont point de prise ? ou d'y imprimer avec des couleurs stables , comme on le fait

avec l'encre sur le papier & sur le satin? L'HABIT
DE L'HOM-
ME.
Il n'y a qu'une pareille invention qui puisse nous délivrer des défauts qui régnent dans la plûpart de nos petits meubles, je veux dire de la médiocre décoration que forment les barres & les rayes; de la brouillerie des flambes; & de la parure trop peu perceptible des petits compartimens ou des petites fleurs.

En traitant des métiers, & sur-tout de ceux qui nous meublent, nous avons une tentation à éviter, qui est celle de nous étendre sur ce qui nous approche des beaux arts. De la haute-lisse & de la broderie il n'y a plus qu'un pas à la peinture. Quittons la Savonnerie & les Gobelins. Laissons à part toutes les matières sur lesquelles nous pouvons faire facilement d'excellens livres, ou des conversations plus instructives que les livres. Revenons à ce qui est le plus ignoré, quoiqu'il soit le plus d'usage.





LES PELLETERIES

ET

APPRÊTS DES CUIRS.

ENTRETIEN TREIZIEME.

EN employant les fils qui se tirent des animaux & des plantes , nous nous conformons parfaitement aux vûes de la Providence , qui nous assujettit à une utile consommation , & à un besoin toujours nouveau , tant par notre nudité que par l'insuffisance de la peau des animaux. Lorsque la vie des hommes étoit fort longue , comme elle supposoit une constitution différente dans la nature , elle occasionnoit de moindres besoins. Les peaux qui étoient l'habillement des premiers hommes , n'étant point exposées alors à la rétraction & aux désordres que l'alternative des pluies & du grand soleil y cause , la durée en étoit grande. Il est vrai que la continuité d'un soleil sans nuage pouvoit être incommode , & demander un toit , une tente de peau , ou

quelque autre couverture outre l'habit. Nous l'éprouvons dans les plus beaux jours de nos mois de Mai & de Septembre. Mais quelques peaux cousues ensemble en étoient le remède, & fournissoient un abri doublement avantageux en ce qu'il étoit portatif, & qu'on n'en voyoit pas la fin; le poil & le duvet étant impénétrables aux rosées les plus abondantes. Aussi l'Ecriture qui ne nous parle de l'arc-en-ciel & de l'alternative des saisons qu'après le déluge, nous parle-t-elle de ces tentes faites de peaux cousues, comme d'une invention utile dans l'ancien monde.

L E S
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

L'extrême augmentation des besoins de l'homme après le déluge, découlant d'une cause & d'un ordre qui n'étoient pas auparavant dans la nature, il se vit contraint de se pourvoir de couvertures plus amples & plus faciles à renouveler. Mais l'invention des étoffes n'a pas fait tomber l'usage des peaux. Celles-ci sont des étoffes naturelles trop précieuses pour être négligées. Elles sont au contraire mises en réserve pour les usages les plus importants, & les plus distingués.

Quel velours peut comparer sa douceur ou son lustre à certaines martres, au petit gris, & à l'hermine? Aussi les plus

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

belles de ces fourrures sont-elles de tout tems destinées pour les premières personnes, & pour les plus grandes cérémonies. Quelle étoffe approche tant soit peu de la solidité des cuirs qui se lèvent sur les grands animaux ? Aussi servent-elles, sans pouvoir être remplacées par aucune invention, à fournir des couvertures quelque peu souples quoiqu'impénétrables, & en état de résister aux plus rudes frottemens.

L'industrie de l'homme a perfectionné & prolongé le service des peaux, en leur donnant divers apprêts qui en rendent quelques-unes plus belles, quelques autres inaccessibles à l'eau ; ou qui servent à les assouplir routes, & à les pénétrer d'une humeur onctueuse, en sorte que l'eau n'y trouve plus d'entrée, & que la sécheresse ne puisse ensuite aussi aisément les recoquiller, ni les raccornir.

Les ouvriers qui nous les apprêtent sont de deux sortes. Les uns nous préparent diverses fourrures avec des peaux délicates, en y laissant le poil qui en fait le principal mérite & la première beauté. Les autres employent ou en habits, ou en meubles, ou en diverses sortes de couvertures, les peaux les plus fortes & d'un service éprouvé, communément en les pelant,

pelant , & en les pénétrant de quelques matières propres à les affermir ou à les adoucir.

L E S
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

Les Pelletiers.

Les peaux employées par les premiers que nous nommons *Pelletiers* , sont , ou rares & précieuses , ou communes & de moindre valeur.

Après quelques apprêts dont les uns sont de simple conservation , d'autres servent à pénétrer , assouplir , & fortifier la peau par le moyen de l'huile , non du côté du poil qui est exactement mis à couvert dans l'opération , mais du côté du dos seulement ; nos pelletiers mettent d'abord en œuvre & font valoir par la justesse des assortimens ce qui se trouve de beau dans notre sauvagine commune : telles sont les peaux de renard , de fouine , de taupes , de blaireaux , de loutres , de lapins , de lièvres , de loup-cervier , & de quelques autres. Le loup-cervier est un animal très-sauvage , plus gros qu'un renard , & qui , à cause de son œil étincelant , passe chez plusieurs naturalistes pour être le linc des anciens , duquel on n'entend plus parler. Sa peau est peut-être ce qui se peut voir de plus beau. Mais elle se trouve dans nos forêts , & l'on aime mieux mettre l'enchère à quelque peau

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

lugubre , trop souvent teinte & contre-faite , pourvu qu'on jouisse de l'agréable pensée que c'est une peau qui vient de fort loin. C'est encore par respect pour les décisions de la mode , qui a tout pouvoir chez nous , que nous négligeons l'usage des peaux de nos chiens tigrés , & de nos chats espagnols , chartreux , & autres , de beaucoup supérieures en beauté à ces peaux rembrunies que nous nous imaginons venir du nord.

*Mém. de M.
Wasserschelb,
savant Danois.*

Il est vrai que le nord de l'Europe & de l'Amérique nous envoie des pelletteries fort douces & fort lustrées. Les pays d'où nous tirons les plus estimées , sont la Sibérie aux confins de la Tartarie & de la Moscovie , ensuite la nouvelle Zemble, le Spitsberg, la Groenlande , le Labrador , & le Canada. Les Ostiacks & les Samoyédes , peuples de la Sibérie les plus avancés vers la mer Glaciale , osent quelquefois monter sur les glaces & pénétrer dans les terres même qui sont inhabitées , pour y chasser les rennes , les élans , & les renards. Les tributs auxquels les Tartares sont assujettis , les uns envers l'Empereur de la Chine , les autres envers les cours de Perse , de Constantinople , ou de Petersbourg , ne s'acquittent qu'en four-

*Relation de
Groenlande ,
par Isaac la
Peyrere.*

res : & ces petit-gris que les marchands François apportent de la Chine, viennent apparemment de la Tartarie Chinoise & non de la Chine même.

PELLETES.
APPRETS
DES CUIRS.

La Sibérie est le vrai magasin des belles fourures. Mais nos marchands n'y pénètrent point , & c'est à Archangel ou à Petersbourg qu'ils se pourvoyent de ces marchandises. Il y a long-tems que les Czars se sont attribué la pleine propriété de tout ce que la Sibérie produit de précieux , comme sont les belles pelleteries , & le sable d'or qui y roule sur les bords de quelques rivières. La situation du pays facilite cet assujettissement. La Sibérie n'est ouverte que du côté de la Tartarie dont elle fait partie , & où les fourures sont pour rien. Du côté du nord & de l'occident elle est défendue par les glaces : du côté de la Russie elle est couronnée d'une chaîne de montagnes dont les gorges & les avenues sont commandées par autant de forts & de barrières où l'on fouille avec la dernière rigueur tous ceux qui en sortent , jusqu'à leur casser le train de leur traîneau pour voir si on n'y recèle pas quelque marchandise précieuse. Les criminels qu'on exile de Moscovie en Sibérie sont obligés d'y aller à la chasse. On les nourrit : mais

LE S. ET
APPRETS
DES CUIRS.

ce qu'ils prennent est pour le profit de sa Majesté Czarienne. Les autres habitants qui font la même chasse n'en peuvent faire aucun trafic hors du pays: mais les belles peaux qu'ils peuvent avoir à vendre doivent être portées au gouverneur de Sibérie. Ils les leur paye un peu au-dessus du prix courant qui est peu de chose; les fait marquer d'un cachet, & les envoie au Sénat de Russie qui les distribue à Moscou, à Petersbourg, à Archangel, ou à d'autres entrepôts. La chasse se fait avec des lacets, ou à coups de bâtons, ou à coups de flèches émoussées qui tuent ou étourdissent l'animal sans endommager sa peau.

Les fourures du nord qu'on estime le plus, sont la martre, le renard noir, l'hermine & le petit-gris.

La Martre.
Marses.

La martre est une sorte de belette, qu'on trouve en Biscaye, en Prusse, en Canada & bien ailleurs: mais la plus estimée est la Sibérine, la même que nous appellons Zibeline: la plus noire est la plus estimée. Mais on fait des friponneries sous le cercle polaire comme dans la zone tempérée. Les Sibériens & les Russes ont trouvé la manière de teindre la martre rousse, & de la rendre aussi noire que celle qui est naturellement du

plus beau noir. Le jus de citron est ce qu'on a trouvé de mieux pour manger la couleur & pour mettre la fraude en évidence.

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

Les fourures de martre zibeline les plus chères, sont celles qui ne sont faites que des pointes de la queue de cet animal, & qui ne peuvent s'employer qu'en petit. On m'a assuré avoir vû à Moscou pousser dans un inventaire un manchon pour homme, fait de ces queues de martre, jusqu'à quinze mille livres. Mais de Moscou à Paris, il y a six cens lieues.

Le renard noir, aussi connu que la martre dans les pays les plus froids, & qui ne se trouve guères que là, peut nous détromper d'une prévention où l'on est communément, que tous les animaux des pays Septentrionaux ont le poil blanc. Il s'y en trouve sans doute de parfaitement blancs, qui ailleurs auroient naturellement une autre couleur. Il s'y en voit qui de roux ou bruns qu'ils sont en été, deviennent blancs ou grisonnent en hiver, puis reprennent leur couleur en été. Mais il y en a plusieurs dont la couleur ne s'altère point par le changement de saison.

Le renard
noir.

L'hermine, si estimée pour sa blancheur & pour son lustre, est encore

L'hermine.

LE une sorte de fouine ou de belette. Quelques dictionnaires la confondent avec **PELLÉT. ET** l'écureuil dont nous allons parler, & **APPRETS** pour surcroît de désordre avec la martre **DES CUIRS.** zibeline, quoique ce soient trois animaux différens. La martre & l'hermine ne diffèrent pas moins que du blanc au noir. Pour relever encore mieux la blancheur éblouissante de l'hermine, les fourreurs sont dans l'usage de la taveler de mouchetures noires, en y attachant de distante en distance de petits morceaux de peaux d'agneau de Lombardie, dont la laine est d'un noir fort vif.

Le petit-gris. La quatrième fourrure qu'on tire du nord est le petit-gris. C'est la peau de l'écureuil des pays froids. Il diffère des nôtres, en ce qu'étant roux comme ceux-ci en été, il devient gris en hiver & reste gris après sa mort. De cette peau on fait deux sortes de fourures très-différentes. Du dos on fait le petit-gris. Mais le ventre en est aussi blanc & plus luisant que l'hermine. Il est bordé de chaque côté d'une raye noire qu'on a grand soin de conserver. Quand la fourrure est alternativement variée du ventre & du dos de l'animal, elle en est beaucoup plus riche : c'est ce qu'on appelloit autrefois le menu vair, qui se trouve souvent dans

les armoiries de nos anciennes familles.

De la pelleterie qui laisse les peaux dans leur entier, nous pouvons passer chez les autres ouvriers qui ont coutume de peler ou d'épiler la plupart des peaux qu'ils nous préparent. Ils sont distribués en différentes classes, qui ont certaines opérations communes à peu près les mêmes, & d'autres opérations particulières à chaque classe.

Quoiqu'il y ait grande différence entre chamoiseur, mégissier, tanneur, hongreyeur, maroquinier, & parcheminer; les peaux qui passent par les mains de ces ouvriers, ont dû être presque toutes, *dessaignées, égonnées, pilonnées ou brassées, mises en retraite, plainées, palmées, brisées ou écharnées, effleurées, quiossées, renflées, redressées, ou plaquées & fréquemment efforées.*

L E S
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

Les apprêts
communs.

Dessaigner une peau, c'est la plonger dans l'eau courante pour en emporter le sang & les impuretés. On fait ce que c'est qu'égouter. On la brasse en la tournant & retournant à bras dans une cuve, ou en la foulant avec des pilons. On la plaine en la mettant dans le plain qui est une cuve de bois ou de pierre, mastiquée en terre, qu'on remplit d'eau & où l'on délaye de la chaux vive pour

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

disposer le poil à tomber au moindre effort. On mèt les peaux en retraite en les tirant sur la *traite* qui est le bord du plain. On les *palme* en les étendant sur le *chevalèt*, qui est une large pièce de bois arrondie & inclinée, pour y être pelées ou déchargées de leur poil, avec un couteau de fer sans tranchant, ou avec un simple cylindre de bois; la première pression en étant suffisante pour abattre le poil, dont la chaux a brûlé les racines sans offenser le tissu de la peau. On les *brise* sur le chevalèt en y passant le couteau tranchant du côté de *la fleur*: c'est le côté qui porte le poil; ou du côté de *la chair*, & du dos: c'est le côté de la peau qui tenoit immédiatement à la chair de l'animal. La dernière de ces opérations se nomme aussi *écharner*, & la première *effleur*. Elles tendent à retrancher les restes des fibres charnues & tout ce qui peut causer ou une tumeur ou seulement une inégalité. Une peau *quiossée* est celle où l'on a fait passer la pierre à aiguiser *. Ce frottement qui se fait avec vigueur sur le chevalèt achève d'exprimer les restes de la chaux & tout ce qui peut former quelque durillon. Le renflement est l'effet des poudres & des diverses matières dont les peaux ont été

* Cos.

pénétrées, & qui les élargissant de volume, les font insensiblement surnager dans l'eau où l'on les plonge. Les *redresser* ou les *plaquer*, c'est les étendre fraîches ou demi séchées & les empiler les unes sur les autres, au lieu qu'on les nomme *peaux en croute*, quand on les laisse à part & parfaitement séchées. Les *essorer*, c'est les mettre à l'air sur des perches ou d'autre façon. C'est un soin qui revient souvent dans les apprêts des menues peaux. Ce passage alternatif du liquide de l'air dans celui de l'eau, & de l'eau dans l'air, cause dans tout l'intérieur des peaux & jusques dans les moindres fibres, un travail ou un ébranlement, qui, avec l'activité de la chaux, des sels & des huiles, facilitent l'insinuation des matières propres à les assouplir sans les exténuer.

La physique seroit fort embarrassée s'il lui falloit fixer par raison l'ordre & le prodigieux nombre de ces opérations: mais ce que l'esprit de l'homme n'a jamais compris & ne comprendra jamais, différens tâtonnemens le lui ont fait pratiquer avec succès. Les ouvriers continuent à l'exécuter par habitude & avec scrupule. Un d'entr'eux plus expérimenté

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

que les autres, & dont l'expérience fait toute la philosophie, préside à tout, juge du degré du sec & de l'humide; de la dureté ou de la mollesse convenable, décide à propos, & réitere, allonge ou abrège les façons.

Quoique réellement les mêmes dans les quatre ou cinq principaux apprêts des cuirs, ces façons se trouvent si différentes pour la manière de l'exécution, & pour la durée, que la science des menus détails n'en peut convenir qu'à celui qui veut être ouvrier. Nous nous contenterons de ce qui fait le véritable objet de chacun de ces métiers, parce que c'est ce qu'ils ont d'intéressant.

La Mégie
emploie le
son & la fa-
rine.

Le Mégissier passe toute sorte de cuir en blanc, depuis le cuir de bœuf jusqu'à la peau d'agneau. Il travaille principalement pour le service du bourelier, & ensuite du gantier. Il emploie pour les peaux qu'il destine au bourelier le son de froment, le sel marin & l'alun. Pour affiner les peaux que le gantier doit mettre en œuvre, le mégissier emploie d'abord le son à la suite des préparations communes, puis avec le sel & l'alun, il met en œuvre la fine fleur de froment, & des jaunes d'œufs délayés ensemble

à l'eau chaude : il fait du tout une bouillie dont les peaux sont empâtées & nourries dans une huche.

L E S
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

Le Chamoiseur imbibe d'huile de morue ; non-seulement la peau du chamois qui est une chèvre très-sauvage , mais la peau de toutes les autres chèvres ; quoiqu'inférieure de beaucoup à la précédente ; même celle de la brebis qu'il apprête en façon de chamois.

La Chamoiserie employe l'huile de morue.

Le Tanneur avec l'écorce des jeunes chênes de dix-huit à trente ans , mise en poudre dans un moulin à tan , & dont il pénètre les peaux , les unes plus , les autres moins ; les dispose à des services & à des utilités différentes , dont la principale est de demeurer inébranlables & impénétrables à l'eau.

La Tannerie employe le tan , écorce des chêneaux.

Au lieu que le Tanneur mèt deux & trois ans à perfectionner dans la chaux du plain, puis dans la poudre du tan, les peaux qu'il prépare ; le hongreyeur ne donne que trois ou quatre semaines d'apprêts à celles qui passent par ses mains. Il en fournit aux boureliers , aux selliers, aux bourriers , aux ceinturiers , & à tous les artisans qui emploient , non-seulement des cuirs passés en blanc ou en mégie , non-seulement des cuirs passés en huile & en manière de chamois , ou mê-

La Hongreyerie emploie le suif.

L E S me des cuirs tannés ; mais encore des
PELLIT. ET peaux colorées en gris avec une couche
A P P R E T S d'encre , & passées au suif , ce qui est le
D E S C U I R S travail distinctif du hongreyeur.

Son nom & sa méthode nous viennent de Hongrie , où un ouvrier François l'alla épier par ordre d'Henri IV , pour diminuer le prix des harnois , & de bien d'autres cuirs à l'usage de ses armées.

L e r e d o n Le Tanneur , au lieu de tan , fait usage
p o u r l a b a - en certains cas du redon , qui est une
s a n n e . plante qu'on sème en Gascogne , & qui est très-commune dans la Russie Polonoise. Elle sert sur-tout pour les basannes , c'est-à-dire , pour les peaux de bœliers & de moutons , qui prennent ce nom quand on les façonne en manière de cuir tanné. Le redon entre encore dans la préparation des cuirs de Russie (a) , dont les Polonois Russiens nous font toujours un grand mystère , quoique nous en ayons une très-bonne manufacture à Saint-Germain en Laye.

L e m a r o q u i - Le confit & le sumac ne sont guères
n i e r e m p l o y e en usage que pour la maroquinerie. Le
l e s u m a c . confit où l'on mèt les peaux de chèvres après les apprêts communs , est une cuve d'eau tiède où l'on les plonge après y avoir délayé une matière qui se tire du

(a) Le peuple dit de Roussi.

régné animal, & qui est à vil prix. Ce sont les balayures des chenils.

L E S
P E L L E T . E T
A P P R E T S
D E S C U I R S .

Le sumac se tire du régné végétal. C'est une poudre qui provient tant des feuilles que des menues branches de la plante nommée *roure* par les teinturiers, & *sumac* par les Levantins. C'est le sumac avec la noix de galle & l'alun qui sert le plus au maroquinier, dont l'objet est de donner le grain aux peaux de chèvres, & de les rendre par-là susceptibles des plus belles couleurs. On appelle grain ces petites gerfures ou ces crevasses légères qui sillonnent en tout sens la superficie du maroquin, comme aussi du veau & de la vache auxquels on donne cet apprêt à force de les laver, de les pilonner, de les relaver, de les tordre, de les plier & replier en des sens contraires. Nous ne dirons rien ni de l'eau de rouille de fer qui sert à colorer en noir, ni de la laque & autres drogues qui teignent les peaux en rouge, en jaune, ou autrement.

Le grain.

Les ouvriers qui donnent le grain & les plus vives couleurs aux peaux de chamois, ou d'autres chèvres, & qui contrefont ce travail en maroquinant aussi les peaux de veau & de mouton, gardent le silence sur certaines pratiques, dont ils font entr'eux un secret qui est le fin

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

de leur art. Les précautions & les défiances des ouvriers sont quelquefois réjouissantes. J'ai trouvé en mon chemin un cordier qui me refusa de laisser prendre le dessin du travail d'une fangle, à moins qu'il n'y fût contraint par justice.

Comme le grain & les belles teintures des peaux de chèvres sont réservées au maroquinier, les dernières préparations & les teintures qui se donnent à certains cuirs tannés sont réservées au corroyeur. De même aussi les peaux passées en blanc par le mégissier, quand elles sont destinées à l'écriture ou au dessin, reçoivent leur dernière main du parcheminier.

Le cor-
royeur.

Des cuirs qui sortent de la tannerie les uns sont envoyés en croute aux cordonniers & à d'autres ouvriers qui emploient des cuirs durs ; les autres sont adoucis & quelquefois colorés par les mains du corroyeur.

Le principal objet de celui-ci est d'amollir & d'affouplir les peaux de vaches, & de veaux, qui serviront à faire les quartiers & les empeignes des souliers ; ou à faire les impériales & les côtés des carosses ; ou les harnois & toutes les pièces, qui, en résistant à l'eau & à des efforts continuels, doivent cependant se prêter, soit pour prendre une belle for-

me , soit pour faciliter le mouvement par leur obéissance.

1°. Ces peaux , après le travail de la tannerie , ayant encore bien des fibres charnues , le corroyeur les trempe pendant quelque tems dans l'eau naturelle.

2°. Il les en tire pour les étendre sur une douve bien unie. Ensuite avec un couteau à revers , il enlève à force de bras la chair qui est de trop , & les retrempe.

3°. Il les foule toutes fraîches sur une claye à coups de talon, jusqu'à ce qu'elles commencent à force de plis à devenir douces & maniables.

4°. Il les imbibe d'huile de baleine , cette liqueur étant par son onctuosité , préférable à toute autre pour cet effet.

5°. Il les étend sur de grandes tables , au bout desquels il les tient assujetties à une pince qu'on nomme *valèt*. Là , à l'aide d'un autre instrument nommé *pomme*, qui est un morceau de bois épais rempli par-dessous de rainures qui se croisent ; il les plie , les foule , les fait aller & venir à plusieurs reprises sous les dents de cet outil qui en brise les ressorts les plus rudes. C'est-là proprement ce qu'on appelle *corroyer*. L'ordre & le nombre de ces opérations varient d'une manufacture à l'autre : mais le fond est le même.

LES

PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

6°. Les peaux étant corroyées, on peut avoir besoin de leur donner une certaine blancheur, ou de les noircir. Pour les blanchir, on les frotte avec des mortes de craye & de céruse, puis on les passe à la pierre ponce. Comme on veut ordinairement que le veau soit fort délié, au lieu de se servir du couteau à revers pour en ôter la chair, le corroyeur employe la lunette qui est un instrument tout d'acier fait en rond, bien tranchant dans toute sa circonférence, & évidé ou ouvert au centre pour y passer librement les deux mains & le manier avec force. Quand la peau de veau est bien étendue sur un sommier ou grand chaffis sans barre par le bas, l'ouvrier la bande & la tire à volonté par le moyen d'une corde qui en saisit les extrémités, & qu'il passe autour de lui. Il la ponce, & avec la lunette il la diminue de chair. Il répète ce retranchement avec discrétion, jusqu'à ce que le veau soit aussi mince & aussi blanc qu'il le souhaite.

7°. Quand une peau doit être mise en noir, après lui avoir donné l'huile, & l'avoir fait sécher, il trempe un gipon, qui est une grosse houppe de franges, dans de l'eau ferrée. La ferraille qu'il a laissée quelque tems dans cette eau y dé-

pose avec sa rouille quantité de sels & de parties ferrugineuses qu'on fait être la base de la noirceur de l'encre. A cette première mouillure il en fait succéder une seconde qui est d'une eau préparée avec du noir de fumée, du vinaigre, & de la gomme Arabique. Ces différentes teintes noircissent la peau par degré, & on réitère jusqu'à ce que le noir soit devenu luisant. Le grain & les petites gerfures qui facilitent la souplesse du veau & de la vache retournée, y proviennent des plis réitérés qu'on a fait prendre à la peau, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, & du soin qu'on a pris d'y rabattre jusqu'aux moindres duretés du côté mis en couleur, à force d'y faire aller & venir la petite pèle de métal que l'on appelle *estire*.

Le travail du parcheminier est plus simple. Après que le mégissier lui a passé en blanc les peaux qu'il demande, & que le même mégissier les a bandées, racclées, poudrées à diverses fois de *groison* ou de craye broyée, qu'il les a mouillées, poncées, remouillées, égoutées, frottées de nouveau avec la pierre-ponce, balayées enfin, ou veloutées par le frottement d'une toison d'agneau; le parcheminier reprend les mêmes peaux pour

L E S
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.

Le Parchemi-
nier.

**LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.**

les racler à sec, & plus à fond de chair (a) & de fleur, en y faisant passer & repasser un fer fort affilé, opération qu'il appelle *raturer*.

**Le Parche-
min.**

Le vélin.

Après qu'il a mis à part les *ratures* pour en faire une colle claire qui sert particulièrement pour empeser la chaîne de bien des étoffes de laine, pour la faire mieux glisser dans les lames, il achève son travail en faisant repasser la pierre-ponce sur la même peau, & en abbat avec recherche jusqu'aux plus petites inégalités. Si c'est une peau de mouton, c'est ce qu'on nommera parchemin, & qui sera sur-tout employé pour recevoir l'écriture & tous les actes qu'on veut rendre durables. Si c'est une peau de veau de lait, ou d'agneau mort en venant au monde, c'est ce qu'on nommera vélin, & ce que les dessinateurs employeront pour tout ce qui demande un champ très-lisse & une grande propreté dans l'exécution.

Nous voyons ce qu'on gagne à pénétrer diversement les peaux, soit de graisse de mouton, soit d'huile de poisson, comme aussi à les nourrir de quelques poudres végétales. Au lieu de ces matiè-

(a) Ils disent aussi de dos & de fleur. Voyez ci-dessus les *apprêts communs*.

res dont plusieurs viennent de loin & sont d'une acquisition difficile, peut-être en avons-nous autour de nous d'équivalentes ou de meilleures qui se perdent. Combien avons-nous de grosses graines & d'écorces de grand volume qui pourroient nous fournir des poudres ou des huiles propres à remplacer les précédentes ! Dans les entreprises d'intérêt, il est sage de se fixer à ce qui a réussi. Mais un intérêt plus noble devoit tous les jours faire en petit des essais nouveaux. La même physique expérimentale qui a mérité notre reconnoissance par ses premières inventions, peut atteindre à une nouvelle gloire; qui est celle de diminuer les longueurs & la dépense, peut-être même de supprimer des rubriques peu nécessaires.

LES
PELLET. ET
APPRETS
DES CUIRS.



LES TEINTURES.

ENTRETIEN QUATORZIEME.

LES couleurs qui nous font sentir séparément toutes les beautés de la nature & qui en font elles-mêmes un des plus

LES TEINTURES.

grands ornemens , ne nous servent pas moins dans la société. Elles en montrent les différens états par des distinctions utiles. C'est par des couleurs que nos habits & nos meubles sont apperçus : nous tenons d'elles presque tous les embellissemens de nos demeures. Mais dans la nature , où ces couleurs se trouvent faites , elles sont impénétrables à notre esprit. Nous ne savons ni quelle en est l'origine dans nos yeux , ni quelle en est la génération dans les corps. Dieu qui les opère seul , & qui n'a pas besoin de nous pour créer les apparences propres à caractériser les objets , s'en est réservé l'intelligence. Newton , qui les avoit tant étudiées , disoit à ses admirateurs , qu'il pouvoit bien appercevoir & mesurer les divers plis que prennent les sept couleurs primitives de la lumière en passant dans un prisme ; mais que sa servante en savoit autant que lui sur le fond de ces êtres. Il se trouve même que ce peu qu'il croyoit avoir apperçu lui est aujourd'hui contesté. Je vous ai fait l'histoire de son optique , & vous pouvez voir celle que le Révérend Père Castel lui oppose.

Notre condition change quand il s'agit de la société dont Dieu nous a confié

l'entretien & le gouvernement. Nous y voyons des ouvriers pleins d'industrie qui savent produire des couleurs ou les mettre en œuvre, & l'on ne peut douter que l'intention du Créateur n'ait été de faire de ce travail une partie de nos occupations. Sa providence, en obligeant l'homme à s'habiller, lui a fait voir autour de lui & a mis en sa disposition des filamens propres à lui donner une couverture, mais qui sont la plupart d'une couleur lugubre & terne, ou d'une uniformité peu d'accord avec la diversité de ses situations. A la facilité de fabriquer des tissus commodes, elle a ajouté celle de les colorer. Par-tout elle a mis sous la main de l'homme des terres ferrugineuses, des terres bolaires de toute nuance, des matières végétales & fossiles, d'onctueuses, de salines & autres, qui peuvent ou fournir une teinture, ou ouvrir des loges à la matière colorante, la retenir, ou la rehausser par le clair, ou la dégrader par l'obscur : elle nous montre de cette sorte à changer de parures & d'habits selon les circonstances. Par-là tout ce qui nous environne se conforme à nos sentimens & en devient l'annonce. Par-là l'homme, qui respecte & doit respecter son sembla-

LES TEINTURES.

ble, se trouve averti de la manière dont il doit l'aborder. Il n'est point exposé à porter brusquement la joie, le chant ou les saillies, dans les lieux qu'il voit couverts de deuil; & il distingue au seul aspect des parures s'il s'agit d'une pompe funébre, d'une naissance heureuse, ou de la célébration des bienfaits du Créateur.

Cette bienfaisance qui attache des couleurs propres à chaque jour, à chaque âge, & à chaque situation, donne lieu à la subsistance d'une infinité d'ouvriers, & à la consommation d'une infinité de matières qui ne seroient sans cela qu'incommodes & malfaisantes. La teinture les recherche: & de ce qui porte avec soi le dégoût ou même le poison, elle en fait sortir avantageusement, tantôt une blancheur éblouissante, tantôt un vermeil propre à relever les couleurs qui brillent dans les palais & dans les temples.

Ici nous ne devons rien aux savans d'Athènes & de Rome, de Paris & de Londres, qui se sont le plus occupés d'opinions & de disputes. Nous devons tout à ceux qui ont eu à cœur les besoins de la société. Un des plus grands maîtres en ce genre est le célèbre Colbert. C'est à son activité & à sa pénétration que nous

sommes redevables de ces ordonnances LES TEIN-
TURES.
sages qui assurent aux grands des parures d'une couleur exquise, & aux petits des étoffes d'une couleur franche & durable.

Il prévint les malversations parmi nos ouvriers, & n'envia point ces utiles connoissances aux nations étrangères. Ses réglemens rapprochent des lumières qui n'avoient encore été réunies nulle part. Les bonnes pratiques y sont exposées au plus grand jour. On n'y fait mystère de rien : & ce qu'il craignoit que chaque ouvrier ne retînt pour lui-même d'une façon mesquine, il commença par le faire imprimer, par le dire à toute la terre.

Il ne se contenta pas d'établir l'ordre dans une profession où regnoit une liberté pernicieuse, en assignant de justes districts & en prescrivant des opérations propres aux trois communautés de teinturiers, dont les uns teignent les étoffes fines & se nomment teinturiers du grand teint, les seconds se chargent des étoffes du plus bas prix, & se nomment du petit teint; les troisièmes teignent les soies, les laines & les fils. Il les instruisit parfaitement de toutes les drogues qui ne sont que préparatoires, & de celles qui sont réellement colorantes. Il leur marqua nettement celles qui leur étoient nécessaires à tous,

LES TEINTURES.

celles qui leur étoient interdites à tous, & celles qui étoient particulières à chaque cuve, ou seulement d'usage dans tels & tels assortimens. Après l'explication des couleurs matrices il descend aux mélanges des couleurs simples dont se forment les couleurs composées, & aux diverses additions ou soustractions qui en varient les degrés. Pour leur assurer à tous, & encore plus à tout le public, la jouissance d'une couleur stable qui ne métamorphose pas en bleu une robe qu'on a prétendu porter noire, ou en violet celle qu'on avoit cru rouge; il prescrit les spécifiques des divers débouillis, c'est-à-dire, les drogues avec lesquelles il suffit de faire bouillir durant un demi-quart d'heure l'étoffe, la soie, ou la laine teinte, pour mettre en évidence la bonté ou la fausseté des ingrédients par l'altération ou par la persévérance de la couleur. Ces utiles réglemens & ceux qu'il y ajoute pour faire prospérer tout le travail des manufactures, sont rendus efficaces par d'autres qu'il adresse aux commissaires & inspecteurs, chargés de tout voir, & de tenir la main à l'exécution des ordonnances.

Après avoir détaillé la manière de former

former le pié ou la base des couleurs, LES TEINTURES.
 & d'employer le bleu de pastel, le rouge de garance, (a) & le jaune de gaude, après avoir exposé très-fidèlement les feuillages, fruits, écorces, racines, galles, terres, sels, métaux & quantité d'autres matières dont plusieurs se trouvent de très-bonne qualité en France, & qui peuvent aider ou pousser les précédentes; M. Colbert montre le fond de son cœur & son tendre amour, non-seulement pour sa patrie, mais pour la société entière, en invitant ses compatriotes & les curieux de tout pays à faire essai de la culture de ces diverses plantes dans les terres d'une petite utilité; & en leur apprenant ce qu'on fait de mieux jusqu'aujourd'hui pour en faire réussir les plantations. En un mot les instructions générales & ordonnances de 1669 sont le plus profitable traité que nous ayons sur les teintures; & elles sont conjointement avec l'Ordonnance de la même année pour le règlement des eaux &

(a) Le rouge d'écarlatte de cochenille a été extrêmement perfectionné aux Gobelins sous le ministère de M. Colbert, par M. Gluk originaire de Hollande, & se soutient dans la plus grande réputation avec les autres opérations de la manufacture Royale des draps fins, par les soins de M. de Julienne son neveu.

LES TEIN-
TURS.

forêts , le plus beau morceau d'histoire naturelle qu'ait produit le dix-septième siècle. Nous avons une autre obligation à ce grand homme , qui est de nous avoir appris la vraie méthode de perfectionner la philosophie. Partagé comme il l'étoit par les différens soins d'un ministère très-difficile , comment put-il rassembler des connoissances si étendues & des précautions si justes ? Ce ne fut pas en s'adressant aux philosophes systématiques ; mais en consultant divers entrepreneurs ; en questionnant des ouvriers de bon sens ; & en comparant leurs réponses , pour en tirer un résultat de pratiques non suspectes où nous trouvons après cela notre vraie philosophie , c'est-à-dire , les principes de notre conduite & les plus grands supports de la société. Nous pouvons donc regarder l'année 1669 comme une époque mémorable dans l'histoire des vraies sciences , & comme une des années de Louis XIV qui lui ont le plus légitimement acquis le nom de Grand.





LES TERMES

les plus ordinaires dans les Manufactures de Lainage ,

Rangés selon l'ordre des opérations.

ON lave la laine ,
 Ou par tas dans l'eau dormante ,
 Ou à la manne dans l'eau courante ,
 Ou dans des cuves pleines d'eau de rivière.
Former le bain, c'est laisser la laine à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait épaissi l'eau de la cuve en s'y déchargeant de sa graisse & de son sel. De-là vient que les insectes cherchent les laines dégraissées , & ne touchent point à celles qui conservent leur humeur naturelle.

Laine en surge , laine dans son suin , est celle qui conserve encore sa graisse naturelle. Celle-là est plus de garde , parce que les papillons teignes s'en détournent.

Une lavée de laine , est un tas de laine tiré de l'eau , & exposé à l'air pour s'égouter.

Laver la laine *sur pié* , c'est la laver sur la bête avant que de la tondre.

Les forces sont des cizeaux d'une seule pièce de fer , laquelle forme un ressort & deux lames. Le ressort est un demi-cercle d'où partent les deux lames. Celles-ci se rapprochent & tran-

B b ij

TERMES chent la laine sous les doigts de l'ouvrier , puis
DES MA- s'écartent par l'élasticité du demi-cercle.
NUFACTU-
RES.

Une *robe de laine*, c'est ce qu'on lève avec les forces sur les quatre piés de la bête , & sur tout le corps , en montrant jusqu'à la tête.

Une *toison* est cette robe pliée & mise en paquet. Hors du commerce une toison signifie quelquefois une peau de brebis garnie de sa laine.

Les *bourgeons* ou *escouailles* sont des laines plus fines que le reste , & qui s'échappent ou s'allongent par brins en différens endroits. On les arrache de dessus la bête avant que de la tondre. On donne ce dernier nom dans le Berry à la laine levée sur les cuisses.

Les *laines feutrées* sont celles qui sont si dures & si mêlées qu'elles font le feutre. On les nomme aussi *cottissées*, parce que l'animal , surtout dans la maladie , les salit & les feutre à force d'être couché sur le côté.

Les *toisons galleuses* sont celles qui se trouvent parsemées de croûtes.

Les laines *repoussées* ou *tappées* sont les jeunes laines maigres & élançées avant que la vieille soit tondue.

Les laines *jarrées* ou *piquées de jarres* sont de longs poils blancs & aussi roides que la foye de bléreau.

Toutes ces laines sont *jettissées* ou de rebut. On ne peut pas dire cependant qu'elles doivent être jettées comme inutiles. On les employe à des ouvrages très-grossiers , comme sont les couvertures communes.

Surtondre la laine , c'est couper avec des forces les extrémités les moins fines des toisons , avant que de les laver. Ces extrémités s'ap-

pellent *mèches*. Emécher c'est ôter ces *mèches*. TERMES

Les *mere-laines* sont celles qui ont été ton- DES MA-
dues sur l'animal vivant. NUFACTU-
RES.

Les *agnelins* sont les laines des agneaux.

Les *pelis* sont les laines que les mégissiers font
tomber de dessus les moutons tués.

Les *morilles* ou le *morrain*, sont celles qu'on
tire des moutons morts de maladie. L'usage en
est défendu.

Par le triage qu'on fait des laines de Ségovie
on les distingue en *primes*, *secondes* & *tierces*.
On suit le même ordre dans la division des
laines de toute l'Espagne.

Ailleurs on ne connoît que la *haute laine* qui
est la plus longue, ce qui la fait ordinairement
réserver pour le peigne; & la *basse laine* qui est
la plus courte, qu'on a coutume de carder. Ce-
pendant quand il s'agit de drap, la *haute* passe
aussi par la carde, & non par le peigne, pour
mieux drapper.

Les fines laines en *surge* ne sont que laines
marchandes ou de vente, mais ne sont pas en-
core en état d'être travaillées. Pour les ouvrir
ou les mettre en œuvre, il y a des cas où l'on
commence par les laver & les peigner; il y en
a d'autres où l'on commence par les dégraisser
à la chaudière pour les laver ensuite avant de
les peigner. Il y en a d'autres où l'on les teint
pour les porter ensuite à la rivière, & de-là chez
le peigneur.

La chaudière à dégraisser est traversée d'un
baillard ou pièce de bois pour porter les laines
qu'on tire de l'eau, & accompagnée de *lissoires*
ou perches pour *brasser* & remuer, de *pilettes*
pour pilonner ou fouler la laine, de *crochèts*
pour la retirer, de *corbeilles* pour la recevoir

TERMES & pour la transporter à la rivière qui achève
DES M-A d'ôter tout le suin , & toutes les impuretés.
NUFACTU- Les laines communes qui ont été lavées sur
RES. pié , doivent , avant qu'on les travaille , être

exactement visitées , *triées* , *éméchées* , ou *sur-*
sondues , & délivrées de tout ce qui est *jettice*.

Dans certaines manufactures les laines sont
travaillées en blanc : dans d'autres on les teint
en *écru* , c'est-à-dire , avant que de les travail-

ler.
Pour teindre les laines , il faut les mêmes
instrumens que pour les dégraisser.

Le pié de la chaudière sont les drogues pré-
paratoires & les colorantes.

Charger la chaudière , c'est y mettre les in-
grédiens nécessaires.

Lisser la laine , c'est l'ouvrir en la remuant
avec les lissaires pour lui faire prendre égale-
ment la couleur.

Pousser le bouillon , c'est augmenter le feu.

Essorer la laine , ou la mettre à l'évent , c'est
l'étendre à l'air.

Si la laine n'a reçu que le pié , si elle n'est
qu'*engallée* , ou *enracinée* , c'est-à-dire , qu'elle
n'ait encore qu'un premier fond , une première
teinture de noix de galle , de couperose , ou
d'autres drogues , soit préparatoires soit coloran-
tes ; alors il faut la ramener de l'évent dans la
chaudière pour y être *avivée* par une seconde
eau qui la rend éclatante ; ou pour être *ra-*
battue par un nouveau mélange qui lui donne
un oeil moins vif ; quelquefois une autre teinte ;
ou pour être *foncée & rembrunie* , quoique dans
le même goût de couleur.

Battre la laine soit teinte , soit en blanc ,
c'est l'étendre sur la claye & l'y ouvrir à grands

coups de baguettes pour pouvoir être peignée, ou cardée & filée.

TERMES
DES MA-
NUFACIU-
RES.

Pour *peigner* la laine on emploie,

Un *petit fourneau* qui sert à chauffer les peignes.

Un *étai* & un *crochet* pour poser les peignes.

Une *paire de peignes* qui sont deux petits ais presque quarrés, garnis de broches de fer les unes un peu plus hautes que les autres. Chaque peigne a son manche.

Un *marteau* pour monter & démonter ces broches.

Un *canon* de cuivre pour les redresser quand elles se dérangent.

Une *lime* pour les ép pointer, quand elles s'é-moussent.

Un *dégraissoir* avec son *moulinet* pour tordre la laine trempée dans l'eau de savon avant de la mettre sur le peigne.

Une *cuvette* où l'on dissout le savon gras.

Peigner à l'eau, c'est peigner la laine trempée dans l'eau de savon.

Peigner à l'huile, c'est peigner la laine arrosée d'huile, pour la laver après.

Une *pesée* est une quantité de laine qu'on donne au poids à l'ouvrier.

Une *battée* est une portion de laine battue sur la claye.

Charger le peigne, c'est mettre & insérer dans les dents du peigne la quantité convenable.

Décharger, c'est ôter le *trait*, après avoir fait aller & venir le peigne droit sur le gauche & le gauche sur le droit.

Le *trait* est cette quantité de laine attachée à chaque peigne, laquelle se trouve suffisamment démêlée & couchée de long après un nombre

TERMES de *voies* ou d'allées & venues d'un peigne sur
DES MA- l'autre. Il y a toujours deux traits comme deux
NUFACTU- peignes.
RES.

Une *Quenouillée* sont deux traits unis formant ensemble ce qui suffit pour le travail d'une quenouille.

La laine courte qui ne se peut tenir en rang n'est pas perdue. Elle va à la carde. On la nomme *blousse* en quelques manufactures.

Souffrer la laine, c'est la suspendre par quenouillées dans le souffroir.

Le souffroir est une petite éruve bien plafonnée en ciment & bien close, pour y blanchir la laine par la vapeur du soufre allumé dans une terrine.

Quand on peigne des laines teintes, on commence par en faire le *mélange*, selon le goût & les connoissances du maître fabriquant.

On *efface* les différentes couleurs par l'adresse du mélange qui en fait sortir une nouvelle.

Le peigneur suit un ordre dans la quantité qu'il prend d'une couleur, puis d'une autre chaque fois qu'il *charge* ses peignes. C'est de-là que dépend l'uniformité de la couleur désirée.

La laine *cardée* est autrement rompue que la laine peignée. Elle passe par deux instrumens qu'on appelle *cardes*, & qui sont deux petits ais fort étroits en hauteur & trois ou quatre fois plus étendus en largeur, armés d'un manche, & couverts de petites pointes un peu courbées. On change de cardes en passant des plus grandes aux plus petites, pour mieux briser la laine & pour mieux mêler les couleurs.

Le filage est de deux sortes.

Le *fil ras* ou *tors* se fait au fuseau, ou au petit rouet avec de la laine peignée, & sert

à faire l'étaim, ou éstame, ou chaîne qui est le fond des petites étoffes. On donne aussi le nom de *chaîne* aux fils de longueur qui sont le premier fond d'une pièce de drap.

Le fil doux se fait au grand rouët avec de la laine cardée & se nomme trame ou enflure; la trame traverse le fil de chaîne, & se nomme enflure si l'on veut, quand il s'agit d'une étoffe veloutée plutôt que lisse.

Le fil de la chaîne des draps se nomme communément *fil de rebours*, parce qu'étant de laine cardée comme la trame, il se fait aussi au grand rouët, mais avec la précaution de croiser la corde du rouët: ce qui produit deux avantages, l'un de faire un fil un peu plus tors & plus résistant; l'autre de donner à ce fil un sens ou tour différent de celui de la trame; afin que l'un & l'autre feurent mieux à la foulerie.

L'étoffe peut être de trois sortes, *étamine*, *serge*, ou *drap*.

L'étamine ou *étoffe à deux étaims*, est de fil d'étaim sur fil d'étaim, c'est-à-dire, que la chaîne est de fil tors, & la trame de même fil, fait pareillement avec de la laine peignée.

La serge est de fil doux ou de trame cardée, sur chaîne d'étaim ou de laine peignée.

Le drap est de deux fils doux; c'est-à-dire, que la chaîne & la trame en sont de fil très-peu tors & de laine cardée, pour former une étoffe plus garnie & plus velue.

Ces trois espèces fondamentales se subdivisent en une infinité d'autres, selon certaines façons ou qualités qu'on y ajoute.

Tisser, c'est *travailler sur le métier* où se fait l'étoffe. C'est faire une étoffe.

TERMES DES MANUFACTURES. Un *tisseur* suffit pour l'étamine & pour la serge, parce que ces petites étoffes ayant peu de largeur, permettent au même ouvrier de jeter la navette de sa main droite entre les fils de la chaîne, & de la recevoir de la gauche pour la renvoyer dans un sens contraire. Mais le drap & les couvertures étant fort larges, sont travaillés par deux *tisseurs*, dont le premier lance la navette, le second la reçoit & la rejette d'autre part, continuant ainsi à l'alternative avec autant d'accord que si un seul homme y employoit ses deux mains.

Le *métier* est composé de plusieurs pièces, dont les principales sont les *montans* & pièces d'assemblage.

Les trois rouleaux ou roureaux, savoir le petit, l'ensouple, & l'ensoupleau ou déchargeoir. La chaîne au commencement est attachée d'un bout du métier sur le plus petit de ces rouleaux, & s'enroule à l'autre bout sur le second cylindre qui est le plus gros & qu'on nomme *ensuble* ou *ensouple* : à mesure que la chaîne se remplira de fil de trame, l'étoffe sera roulée sous le métier sur le déchargeoir, en déroulant ou lâchant autant de fil de chaîne de dessus l'ensouple, qu'on en roule d'étoffe sur le déchargeoir.

La *chasse* est un grand châssis mobile, suspendu sur deux chevilles au haut du métier, pour aller & venir librement sous la main de l'ouvrier, qui, après avoir traversé la chaîne d'une duite, c'est-à-dire, d'un jèt de trame, frappe ce fil plus ou moins avec la *chasse* & le *ros*.

Le *ros*, ou le *ré*, ou le *peigne* est un assemblage de deux baguettes & d'une longue file de

petites lames de roseau ou de fil d'archal : cet assemblage est posé au bas de la chasse. Tous les fils de chaîne passent au travers d'autant d'interstices entre les dents ou les roseaux du peigne : en sorte que la chasse puisse glisser sans rompre les fils, & frappe la trame uniment sans y rien laisser de tortueux.

TERMES
DES MA-
NUFACTU-
RES.

Les lames sont derrière le ros. Chaque lame est composée de deux *liais* ou tringles aussi longues que l'étoffe doit être large, & de petites cordelettes tendues d'une tringle à l'autre qui se nomment *lisses*. Au milieu de chaque lisse est une *bouclette* ou un petit anneau, soit de fil, soit de corne, soit de verre pour recevoir un des fils de la chaîne. Ceux des fils de la chaîne qui passent par les bouclettes d'une lame, vont passer entre les lisses où fils de l'autre lame, & ceux qui passent par les bouclettes de la seconde lame jouent librement dans les entre-deux des fils de la première, jusqu'à pouvoir descendre pendant que la première monte : de sorte que ces lames tenant vers les deux extrémités à une corde commune passée en haut sur une poulie, & par en bas sur une autre corde qui soutient une barre couchée sous le pié de l'ouvrier, si du pié gauche il abbaisse la lame de devant, l'autre lame doit monter. Une moitié des fils de la chaîne descend : une autre moitié monte. Dans un autre mouvement c'est le contraire. S'il y a un grand nombre de lames pour varier ou même pour figurer l'étoffe : on élève & on abbaisse ainsi différens ordres de fils qui forment diverses ouvertures pour recevoir la navette qu'on y lance. A mesure qu'on change de pié, & que la chaîne reçoit un nouveau jét de trame, la chasse le serre plus ou moins selon la

TERMES
DES MA-
NUFACTU-
RES.

qualité de l'étoffe. Quand l'accroissement de l'étoffe empêche la chaise de jouer, on déroule de dessus l'ensouple autant de longueur du fil de chaîne, qu'on replie de l'étoffe fabriquée autour du gros cylindre inférieur. Quant à la manière de conduire les fils de la chaîne par les anneaux du passe-fil sur l'*ourdissoir*; de ménager dès-lors les séparations des fils de la *monture*; d'unir plusieurs chaînes en une seule monture; d'en faire une chaîne totale; de la *basser* ou détrempier d'une colle propre à rendre les fils glissans au travail; de la *monter* sur le métier en l'attachant dans une rainure sur le petit rouleau; d'en faire passer les fils en bon ordre dans les dents du peigne, puis de partager ces mêmes fils & de faire passer les uns par les bouclettes d'une lame & dans les intervalles des lisses de la suivante, les autres dans les lisses de la première, puis par les bouclettes de la seconde; d'assurer & de maintenir les divisions des fils par l'insertion de plusieurs baguettes qui les empêchent de se confondre; enfin de faciliter les devidages & le jeu de la chaîne & de la trame par les précautions d'usage & par tous les outils convenables; ce sont toutes opérations faciles à entendre au premier coup d'œil. Mais le nombre en est si grand que si les ouvriers ne les diligentoient en se chargeant chacun d'une portion à part qui est toujours la même pour chacun d'eux, la laine des brebis n'arriveroit jamais sur notre corps, ou seroit d'un prix fort supérieur aux facultés ordinaires des particuliers. N'ignorons pas après le jeu des lames ce qui montre le plus d'industrie.

La nayette est un morceau de bois dur at-

Tant en pointe vers les deux bouts , & creusé par le milieu de façon à recevoir l'époulin. TERMES
DES MA-

L'époulin ou *épolet* , est un petit roseau sur lequel on a devuidé une juste quantité de trame , & qui roule sur la fusserolle. NUFACTU-
RES.

La fusserolle est une brochette de fer qui passe dans l'époulin & qu'on couche avec l'époulin dans la poche de la navette : on l'y loge , on l'y maintient , & on l'en tire selon qu'on laisse agir un petit ressort dans un sens ou dans un autre sur le bout de la fusserolle.

La navette glissant dans la chaîne , c'est une nécessité que le fil de trame qui s'échappe de côté par un trou de la navette & qu'on a arrêté à la lisière , se déroule de dessus l'époulin qu'il fait tourner à mesure que la navette court. L'époulin épuisé fait place à un autre , dont on se contente de présenter le bout à l'extrémité du fil précédent sans rien nouer , & seulement en ménageant le jèt de la navette pour être sûr de tenir les deux bouts de la trame rapprochés.

Le chef de la pièce sont quelques premiers pouces de l'étoffe qui se font d'une trame différente du reste. On y marque le nom du fabriquant & de la ville où est la manufacture. C'est encore sur ce chef que seront par la suite attachés les différens *plombs* , qui après les visites & inspections nécessaires , attesteront que l'étoffe est de bonne *matière* , de la *largeur* & de la *qualité* requises par les réglemens pour chaque espèce.

Le temple est une crémaillère composée de deux petites lames de bois dentelées , arrêtées l'une contre l'autre par une boucle coulante , & terminées par des pointes d'épingle. L'ouvrier attache les deux bouts hérissés de pointes

TERMES sur les deux *liffères* ou sur les derniers fils qui
DES MA- terminent la largeur de l'étoffe, & en faisant
NUFACTU- avancer plus ou moins les deux tringles l'une à
RES. côté de l'autre, il donne à son étoffe un main-
 tien & une largeur toujours égale.

S'il ne prenoit la précaution de *templer son étoffe*, la trame se retireroit inégalement, & rapprocheroit les fils de la chaîne tantôt plus, tantôt moins. Mais en déplaçant son temple de tems à autre pour le tenir voisin des derniers jèts de la trame, il frappe celle-ci *quarrément* & de façon à lui faire sentir également dans toute sa longueur le coup de la chaffe.

L'ouvrier continue alternativement à *jetter la navette*, à templer & à *décharger*. Dans plusieurs manufactures on dit *tire-ployer*, pour dire décharger. Parvenu enfin au bout de sa pièce, il prend comme au chef ou cape, une autre trame & y fait une *rayette* ou une bande d'une autre couleur, pour y mettre pareillement les noms d'usage & pour y recevoir les plombs. Ces deux extrémités se nomment *cape & queue*.

Bruir une petite étoffe, comme il se pratique à Amiens, à Reims, & au Mans, c'est en amortir tous les ressorts en la pénétrant de la vapeur de l'eau chaude, dans une chaudière quarrée où on la couche sur son rouleau avec d'autres. Ce qui la dispose à se bien *apprêter*.

La *foulerie* est un moulin à eau destiné à faire tomber de gros maillèts sur les étoffes, soit pour les dégorger de toute impureté, soit pour leur donner en second lieu la consistance du feutre.

Les *pots* ou *piles* sont les auges ou vaisseaux creusés pour recevoir les étoffes, qui s'y tour-

ment continuellement sous les coups de mail-
lêts.

TERMINES
DES MANUFACTU-
RES.

Les *levées* sont les bouts des pièces de bois qui traversent l'arbre ou essieu de la roue, & qui en passant attrappent les têtes des maillets, les soulèvent & les laissent retomber, en s'échappant.

Terrer l'étoffe, c'est la glaïser ou enduire de terre à foulon.

Battre à la terre, c'est fouler l'étoffe avec la terre, en y lâchant un robinet d'eau.

Dégraïsser le drap, c'est le fouler après l'avoir arrosé de savon noir, ce qui emporte les taches.

Dégorger, c'est fouler l'étoffe à plus grande eau, pour en emporter tout, & la rainasser.

Battre à sec, c'est supprimer l'eau & fouler jusqu'au degré de consistance, au-delà duquel l'étoffe ne s'épaissit plus, mais se dissout & s'évuide.

Au retour de la foulerie on met les étoffes à l'évent, c'est-à-dire, à l'air.

Les pièces rapportées de dessus les perches ou de la rame, doivent être *faudées*, c'est-à-dire, proprement pliées sur une table, puis *gommées* de pli en pli, en y faisant sur l'envers asper-sion d'une eau où l'on a dissout de la gomme-Arabique.

Retendre l'étoffe, c'est la faire passer d'un roule sur un autre, en la maintenant d'une largeur bien égale, au-dessus d'un brasier, par une barre de fer sur laquelle elle glisse, pendant que la chaleur la pénètre, & en ébranle tous les ressorts. Elle s'affouplit ainsi également dans toute son étendue, en passant & repassant à plusieurs voyes d'un roule sur un autre.

MES- Il y a quelques étoffes qu'on *déroule* & qu'on
 MA- *enroule* sans feu. Mais on ne le refuse pas à cel
 CTU- les qu'on veut très-bien apprêter.

Les effets du rétendoir sont 1°. d'*écrancher* ou effacer les faux plis ; 2°. de faire également imbibier la gomme par l'ébranlement de l'humidité que le feu disperse par-tout , & qui de cette sorte y abandonne la gomme en s'évaporant ; 3°. de mettre par-tout une tension égale : ce qui est d'une conséquence infinie dans l'usage de toutes les étoffes.

On les *plie* auprès d'un bon feu.

On les *feuillette* en insérant un feuillet de carton chaud entre un pli & un autre.

On les serre entre deux *platteaux* , ou tables de buis qui maintiennent toute la pile de plis.

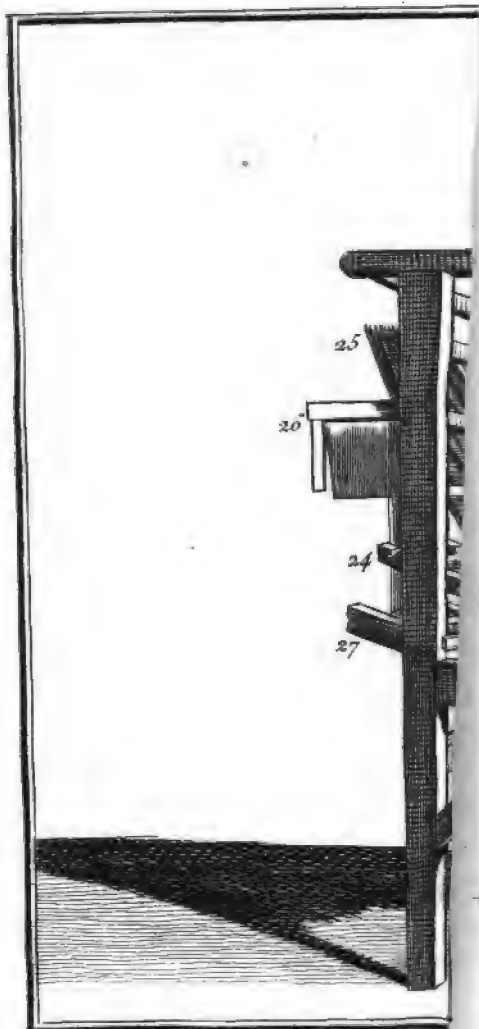
On les laisse dix & douze heures sous une forte presse , & l'on réitère jusqu'à trois & quatre fois.

On les *visite* une dernière fois , & après en avoir tiré ou exposé en dehors les deux extrémités , qu'on nomme *cape* & *queue* ; on y attache les derniers plombs , les étiquettes , & tous les avis qui marquent la qualité , la longueur , l'aunage , la teinture , & tout ce qui est porté par les réglemens : On les remet à la presse & on les *empointe* , en maintenant les plis de loin à loin par de légères ficelles qui passent dans les lisières.

Il y a quelques autres usages propres à diverses manufactures , mais dont l'intention est à peu près la même.

Le drap ne passe pas au rétendoir ; mais après avoir été *foulé* , *lainé* ou *churdonné* , *ramé* ou étendu sur la rame , *tondu* & retondu , *ruilé* & couché à poil , par l'abaissement du poil dans

20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1



même sens, on le *gomme* ou le *feuillette*, le mèt à la presse, on en change les feuillets, au lieu de gros cartons, on mèt entre les plis autres cartons plus fins qui se nomment vélins : revient sous la presse ou bien sous la calandre si lui donne son dernier lustre.

TERMES
DES MA-
NUFACTU-
RES.

PLANCHE XXX.

LES TERMES

DE LA RUBANNERIE.

1 Les montans & les traverses, tant du milieu que d'en haut, qui font le corps du métier.

2 Le châtelèt, petit assemblage qui sur deux broches de fer soutient quarante-huit poulies.

3 Les poulies, qui servent à élever les lissérons par le raccourcissement des cordons.

4 Les tirants, ficelles qui étant tirées par les marches, font monter les lissérons. Il y a vingt-quatre tirants : un tirant pour deux poulies.

5 Le harnois, suite de petites barres qui soutiennent les lissérons, & qui sont suspendues chacun à deux cordons enroulés autour des poulies.

6 Les lissérons, nombre de longs filèrs, bandés vers le bas par un poids, & ayant vers leur milieu des bouclettes pour recevoir des

LES TER- ficelles transversales , qu'on appelle *rames* ,
MES DE LA dont nous allons voir l'usage.
RUBANNE-
RIE.

7 Les platines. Ce sont des plaques de plomb ou d'ardoise qu'on suspend sous chaque baguette qui termine chaque ligne de lisserons. Quand le pié de l'ouvrier abandonne une marche , la platine fait retomber les lisserons que le tirant avoit haussés.

8 Les rames. Ce sont des ficelles qui traversent les lisserons , & dont le jeu est le principal artifice de tout le travail de la rubannerie , comme la tire ou l'ordre des cordons qu'on tire pour fleurer une étoffe , y produit l'exécution du dessin. Ici il ne faut point de second ouvrier pour tirer les cordons. Les marches opèrent tout sous les piés du tissutier ; parce qu'il a pris soin par avance de n'étendre au travers des lisserons que le nombre de rames qu'il faut pour prendre certains fils de la chaîne , & en laisser d'autres. Ces rames sont attachées à l'extrémité du métier. Elles montent sur des roulettes qu'on appelle le porte-rames de derrière , traversent les bouclettes de certains lisserons , & passent entre les autres lisserons sans tenir aux bouclettes : de-là elles arrivent au porte-rames de devant , qui est pareillement composé de petites roulettes pour faciliter le mouvement des rames. Celles-ci enfin sont attachées en devant à d'autres ficelles qui tombent perpendiculairement à l'aide d'un fuseau de plomb au bas , & qu'on nomme *lisses* ou *remises*. [Voyez 12.] Les rames ou ficelles transversales ne peuvent être haussées par l'un ou l'autre des lisserons , 6. qu'elles ne tirent & ne fassent monter quelques lisses de devant , 12. Or , celles-ci ont aussi leurs bouclettes vers la main de

Ouvrier. Certains fils de la chaîne passent dans une bouclette, d'autres passent à côté. Il y a des lisses qui saisissent tour-à-tour des fils dont la couleur est uniforme : on les nomme *lisses de fond* ; parce qu'elles produisent le fond de l'étoffe & la couleur qui soutient tous les ornemens. Les autres lisses élèvent par leurs bouclettes des fils de différentes couleurs, ce qui par l'alternative des points pris ou laissés, des points qui couvrent la trame ou qui sont cachés dessous, rendent le dessin ou l'ornement qu'on s'est proposé.

LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

9 Le battant. C'est le chassis qui porte le rô, pour frapper la trame. Dans ce métier ce n'est point l'ouvrier qui frappe. Il ne fait que repousser de sa main le battant, qui tenant à un ressort est ramené de lui-même, ce qui soulage le rubanier.

10 Le peigne ou le rô.

11 Le ton, ou bandage du battant. Une grosse noix percée de plusieurs trous dans sa rondeur, & traversée de deux cordes qui tiennent de part & d'autre au métier, sert à bander ces deux cordes par une cheville ou bandoir qu'on enfonce dans un de ces trous, & qui mène la noix à discrétion. Deux cordons sont attachés d'une part à cette cheville, & d'autre part aux deux barres du battant, qui de cette sorte est toujours amené contre la trame.

12 Les remises. Ce sont les lisses de devant, qui par leurs bouclettes saisissent certains fils de la chaîne & laissent tous les autres, selon l'arrangement que l'ouvrier a conformé aux points de son dessin.

13 Les fuseaux qui roidissent les remises.

14 Les bretelles, que l'ouvrier met à son

LES TER-COU, pour se soutenir, étant peu affis & fort **MÉS DE LA** panché.

RUBANNE- 15 Siége fort incliné.

RIE. 16 Marchepié.

17 La poitrinière. Traverse qui passe d'un montant à l'autre à l'endroit où est la poitrine de l'ouvrier. A cette poitrinière est attachée une roulette, sur laquelle passe le ruban pour aller gagner l'ensouple un peu plus bas.

18 Broche ou boulon qui enfile les vingt-quatre marches.

19 Les marches. Dans les rubans unis il ne faut que deux, ou trois, ou quatre marches.

20 Les las, ou attaches qui unissent les marches aux lames.

21 Les lames, petites barres de bois qui haussent ou baissent comme les marches; & qui, étant arrêtées, font une même ligne, douze d'un côté douze de l'autre, tiennent les lissérons dans un niveau parfait aux moments de repos.

22 L'ensouple de devant. Pour éviter la confusion, on n'a point chifré 23, les ensouples de derrière. Les fils de la chaîne s'y vont rendre, & il y a autant de rouleaux ou d'ensouples de derrière qu'il y a de fils de différentes couleurs.

24 Les potenceaux qui soutiennent les ensouples.

25 Les bâtons de retour. On les nomme simplement les retours.

26 La planchette.

27 L'échelette ou les roulettes des retours.

28 Les boutons des retours.

Ce qu'on appelle les retours, est encore un moyen de ménager plus de variété dans l'ouvrage, & de faire revenir les mêmes variétés,

outre celles qu'on ménage par le jeu alternatif des lissérons , & par le changement de trame en prenant une autre navette.

LES TER-
MES DE LA
RUBANNE-
RIE.

Il y a communément trois bâtons de retour. On en peut employer plus. Ils sont attachés sur un boulon en forme de bascules ; & ayant un poids pendu à un de leurs bours , ils élèvent l'autre dès qu'ils sont libres. L'ouvrier a auprès de lui (en 28) plusieurs boutons arrêtés , par le moyen desquels il peut tirer des cordes , qui en passant par les tournans de l'échelette (en 27) vont gagner le bout supérieur des bâtons de retour (25). Un de ces bâtons tiré par le boulon (28) s'abaisse & en passant rencontre la planchette 26 , qui est mobile sur deux charnières & qui cède pour le laisser descendre. Quand la tête du bâton est arrivée plus bas que la planchette , celle-ci rendue à elle-même , reprend toujours sa première place , & elle assujettit alors la tête du bâton qui demeure arrêté. Si on en tire un autre qui déplace la planchette , le premier se trouve libre & s'échappe. Le second tiré par la corde demeurant un instant plus bas que la planchette , se trouve pris & arrêté par le retour de la planchette en sa position naturelle. Tel est le jeu des boutons & des bâtons de retour. En voici l'effet. Au dessus & précisément au milieu de ces bâtons ou bascules , est un anneau de métal ou de fil , auquel on fait tenir tant de rames ou de ficelles transversales qu'on juge à propos. Quand un bâton de retour est tiré & baissé , les rames qui tiennent à sa boucle sont roidies. C'est donc une nécessité que les lissérons dans les bouclettes desquels ces rames ont été enfilées , les élèvent avec eux : ce qui fait monter certaines lisses ou

SUPPLÉM. Cette verge se manie par une courbure vers la
A L'ARTI- droite de l'ouvrier : elle est aplaniée vers l'autre
CLE DE LA bout en une espèce de couteau qui a un dos, &
HAUTE- un tranchant, & qui va en s'élargissant. L'ou-
LISSE. vrier arrête sa virgule de fer horizontalement

sur la chaîne, en l'environnant de quelques tours de fils de trame convenable, qu'il passe & repasse derrière un fil antérieur de la chaîne, puis derrière le fil opposé, en les tirant tour-à-tour par leurs lisses. Il ramène ensuite, si besoin est, son fil de trame autour de la virgule pour recommencer à le lancer dans la chaîne, ou bien il le laisse pendre à la verge de fer par un las coulant, pour y enrouler & passer dans la chaîne une autre trame. Il continue de la sorte à couvrir la baguette de fer & à garnir une ligne jusqu'au dixième fil de la chaîne qui est le bleu. Il peut ou s'y arrêter, ou continuer dans une division suivante, la même ligne transversale. A mesure qu'il passe les fils de trame autour de la verge de fer & dans la chaîne qu'il fait croiser d'un moment à l'autre, il a soin au bout de la ligne d'en baisser & d'en serrer de nouveau tous les points avec un peigne de fer, dont les dents glissent sans résistance entre les fils de la chaîne vuide, & qui a assez de poids pour frapper & chasser la trame qu'il vient d'employer. Cette enfilade de points est encore serrée & nivellée par une duite de double fil bleu que l'ouvrier insère dans la chaîne, en y glissant les mains sur toute la longueur de la ligne qu'il a faite. Il croise les mêmes fils de la chaîne, & y allonge un second jèt de fil bleu, mais simple. Il abaisse ces deux jèts tour-à-tour avec son peigne ; ces duites
de

de fil transversal qui maintiennent chaque allignement, vont être cachées sous le velouré qui fait le devant. Ces traverses de fil bleu enlaidissent l'envers : mais c'est sans conséquence.

SUPPLÉM.
A L'ARTI-
CLE DE LA
HAUTE-
LISSE.

Cela fait, l'ouvrier retire la verge de fer de dedans les boucles de trame qui la couvrent : & comme elle est plus large vers son extrémité, les boucles lui résistent sur son passage : mais étant tranchante par le côté de devant, elle se délivre de cette résistance, en coupant toutes ces boucles. L'ouvrier couche alors de la main gauche de forts ciseaux le long de la ligne achevée : il en abbat tous les poils & forme ainsi une file de houpes d'une égalité parfaite, qui se joignant aux précédentes & aux suivantes font le velours. Une première ligne de cette espèce, en comptant l'enfilade des points & des poils de laine avec les deux jêts de fil bleu qui les maintiennent, a un peu plus d'épaisseur qu'il n'y a d'espace entre une première ligne transversale du quarreau & la seconde. Il faut huit verges de laine avec seize jêts de fil serré pour répondre aux dix lignes transversales d'un quarreau. L'ouvrier par ce moyen voit toujours où il en est. Il suit point pour point & nuance pour nuance, l'endroit du modèle où il est parvenu, & peint magnifiquement sans avoir aucune idée de peinture ou de dessin. Il ne paroît pas que ceux qui dirigent le travail des tapis parmi les Mahométans soient plus grands dessinateurs que leurs ouvriers. Les tapis de Turquie sont des couleurs symétrisées & rien de plus.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

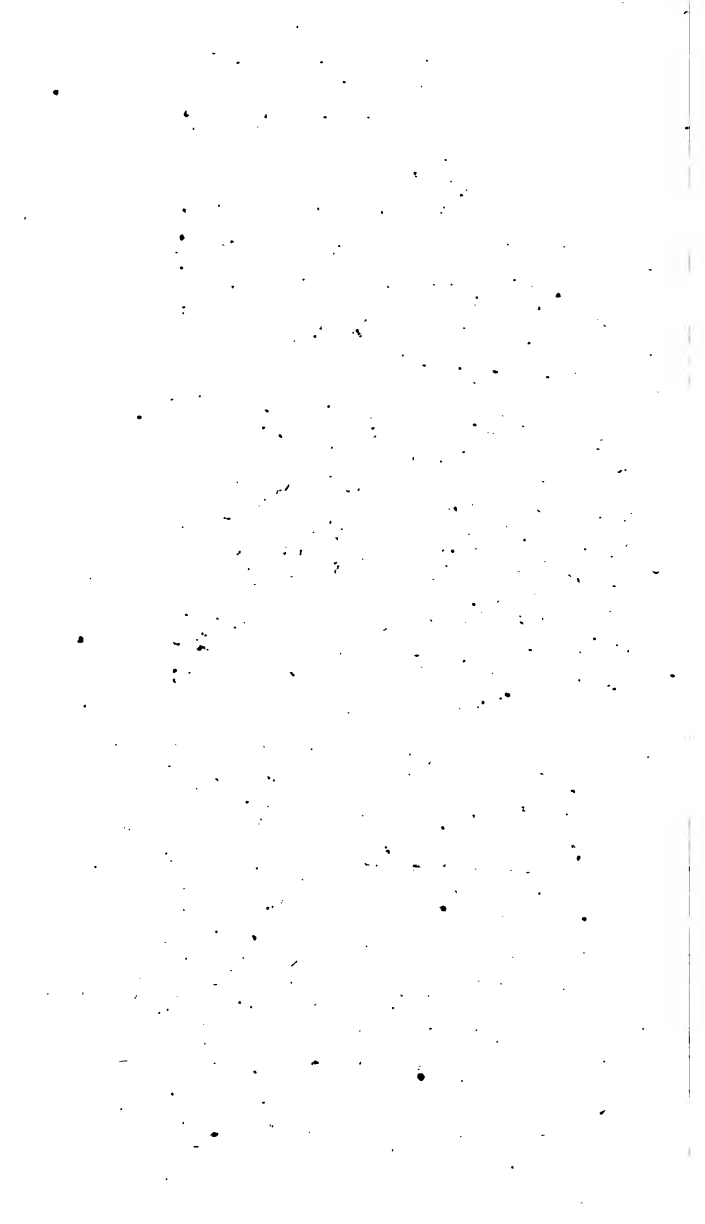
Du Tome VI.

E NTRETEN I. <i>L'origine de la Société,</i>	Page 1
E NTRET. II. <i>Le Mariage,</i>	20
E NTRET. III. <i>L'éducation,</i>	49
E NTRET. IV. <i>Les exercices de l'Enfance,</i>	60
E NTRET. V. <i>Suite de l'Education, contenant la lettre d'un père de famille sur la première culture de l'esprit, soit dans l'éducation des Filles, soit dans celle des Garçons,</i>	73
E NTRET. VI. <i>La diversité des Conditions,</i>	262
E NTRET. VII. <i>La suppression de la Mendicité,</i>	291
E NTRET. VIII. <i>Les Domestiques & les Mercenaires,</i>	378
E NTRET. IX. <i>Les gens d'Arts & de Métiers,</i>	396

TABLE DES MATIERES.

ENTRET. X. <i>La nourriture de l'Homme,</i>	407
ENTRET. XI. <i>L'habit de l'Homme, contenant la matière & les principales façons des différentes étoffes, draps, serges, étamines, velours, &c.</i>	439
ENTRET. XII. <i>La taille des habits, la couture, les meubles, &c.</i>	539
ENTRET. XIII. <i>Les Pelletteries & les apprêts des cuirs,</i>	550
ENTRET. XIV. <i>Les Teintures,</i>	571
VOCABULAIRE <i>des termes les plus usités dans les Manufactures, où l'on a suivi l'ordre des opérations pour mettre plus de liaisons dans les idées,</i>	579
LES termes & les principales opérations <i>de la Rubannerie, pour disposer le Lecteur à concevoir des ouvrages plus figurés,</i>	593
SUPPLÉMENT <i>pour le travail de la Haute-lisse, contenant ce qui regarde les tapis veloutés, ou tapis de Turquie,</i>	598

F I N.











before the last date

below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

STALL-STUDY
CHARGE



